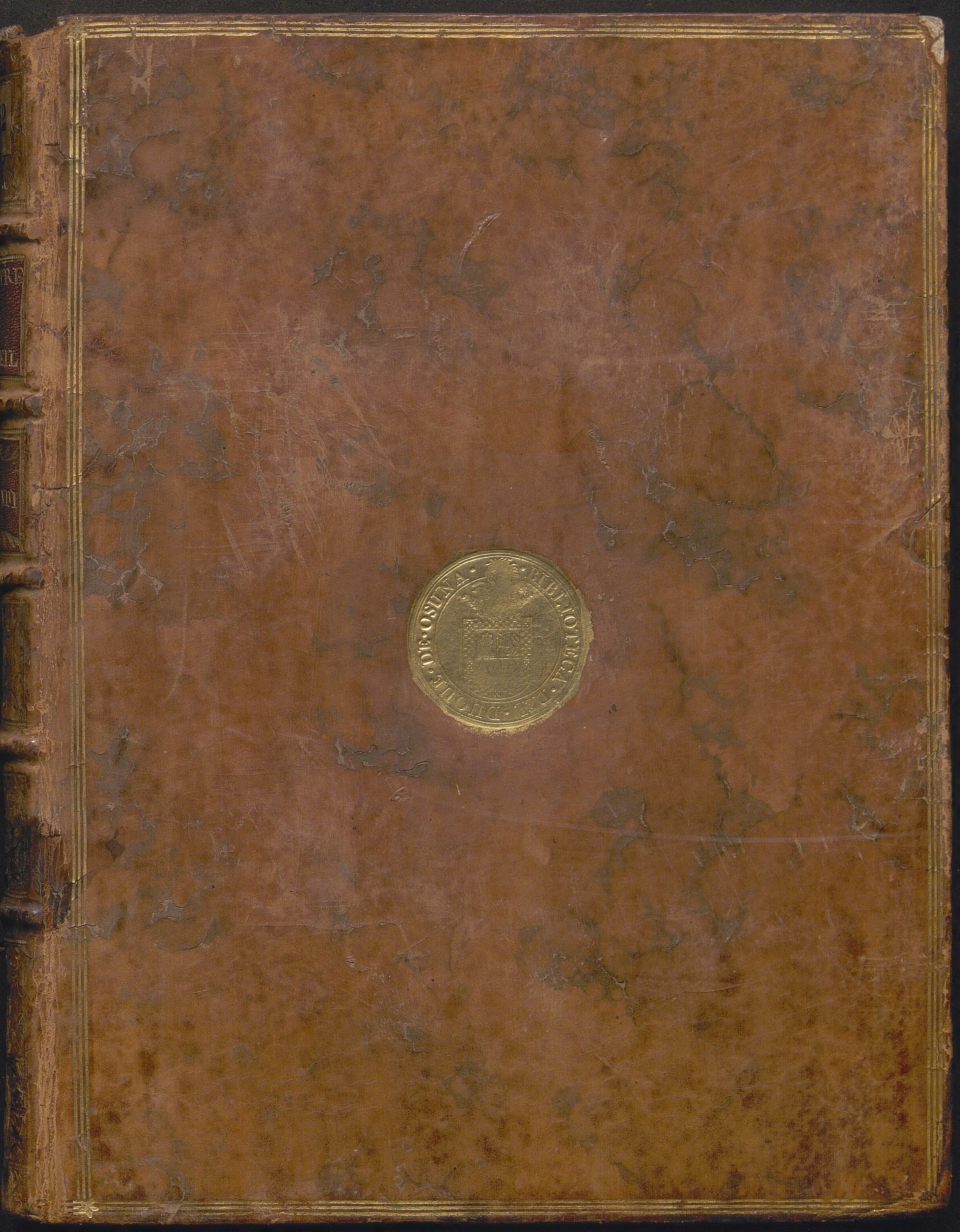
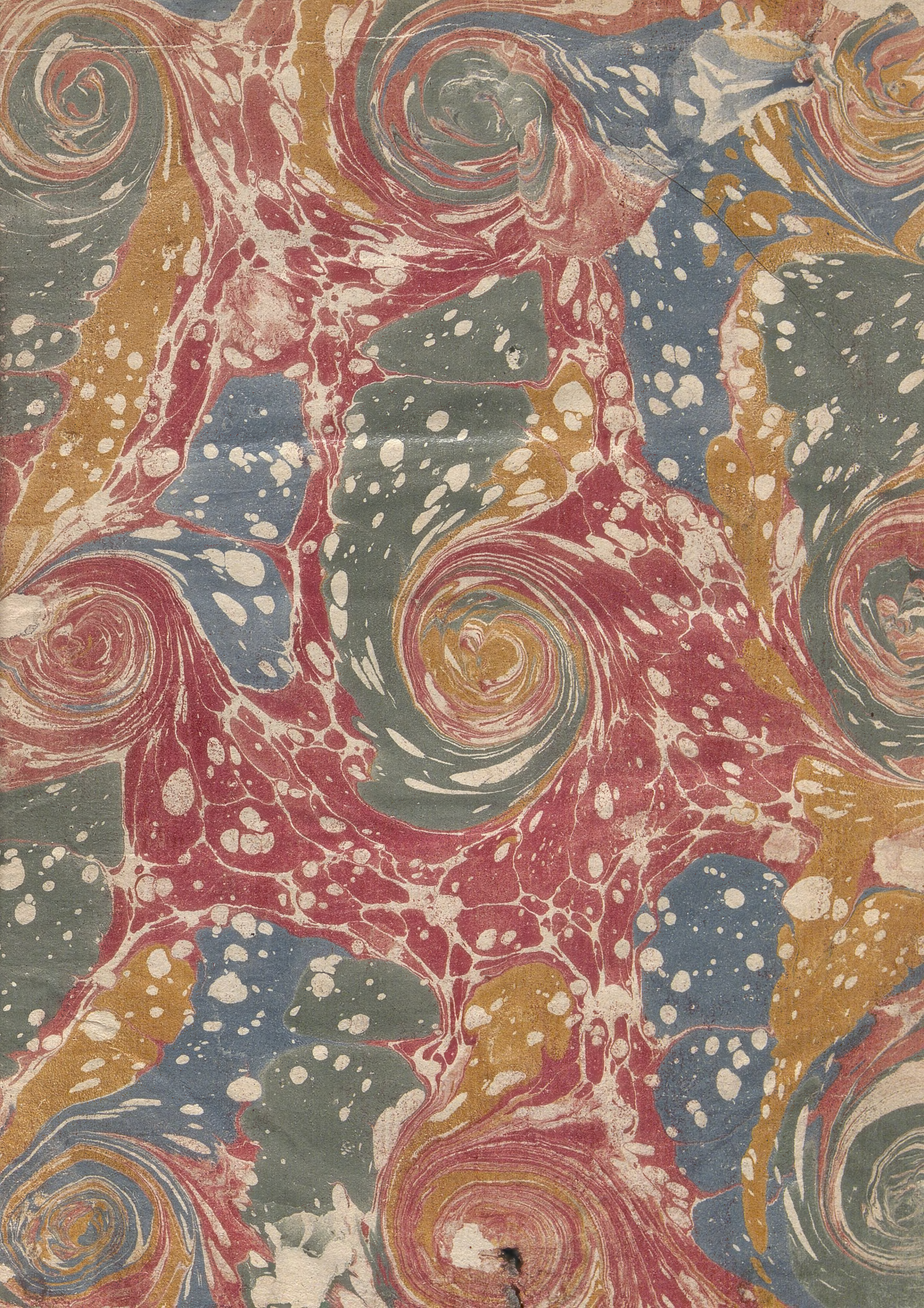
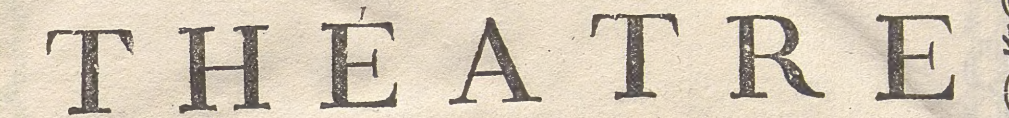

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA





~~37=3.~~ 66=4

Ind. 212
no 67



THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

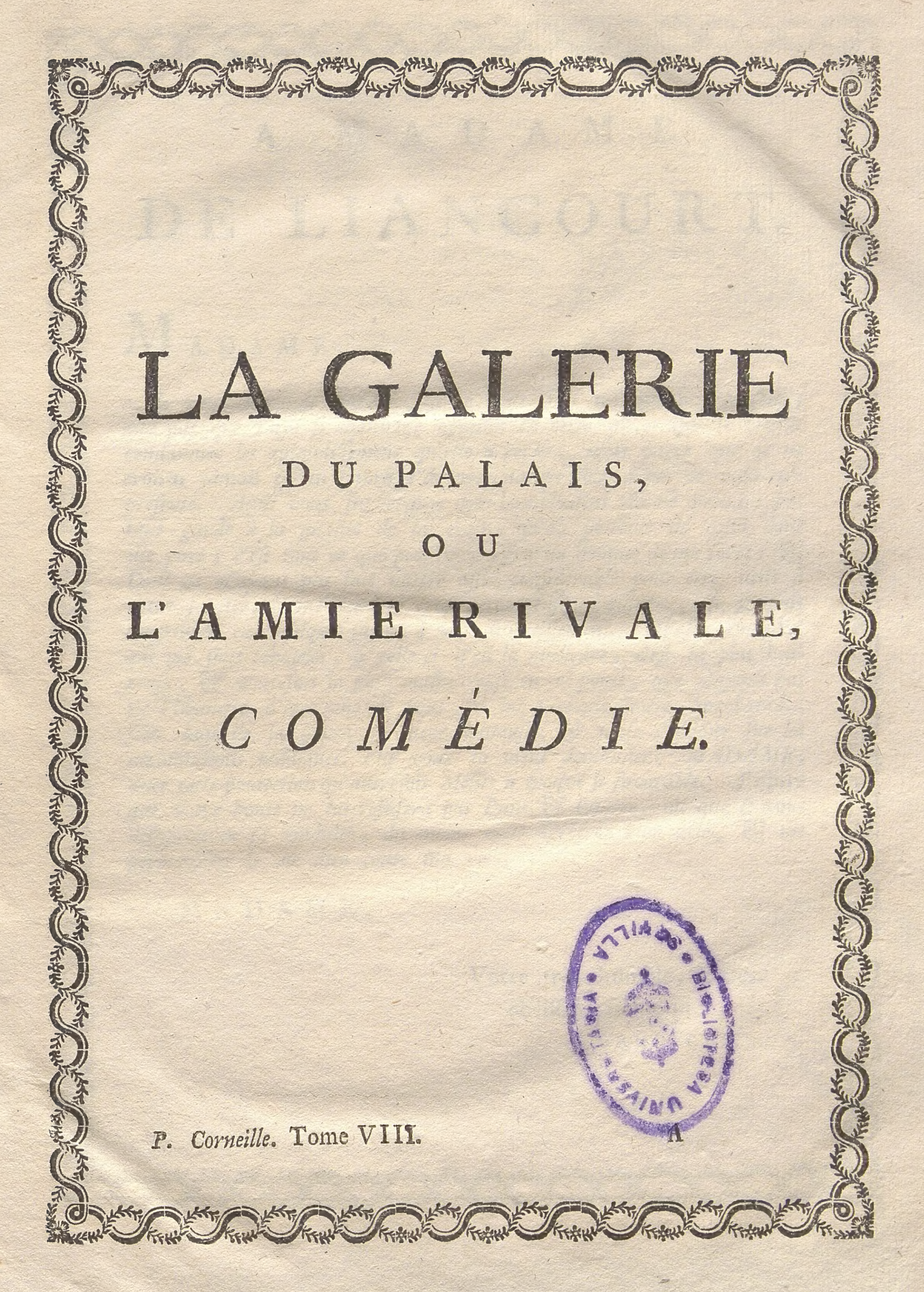
Nouvelle Edition, augmentée.

TOME HUITIEME.

GENEVE,

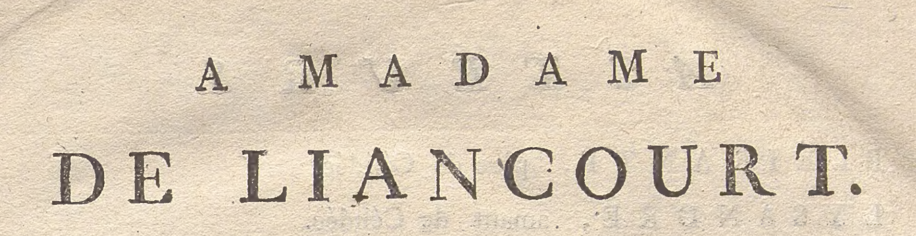
M. DCC. LXXIV.





LA GALERIE
DU PALAIS,
OU
L'AMIE RIVALE,
COMÉDIE.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA • SEVILLA



A MADAME DE LIANCOURT.

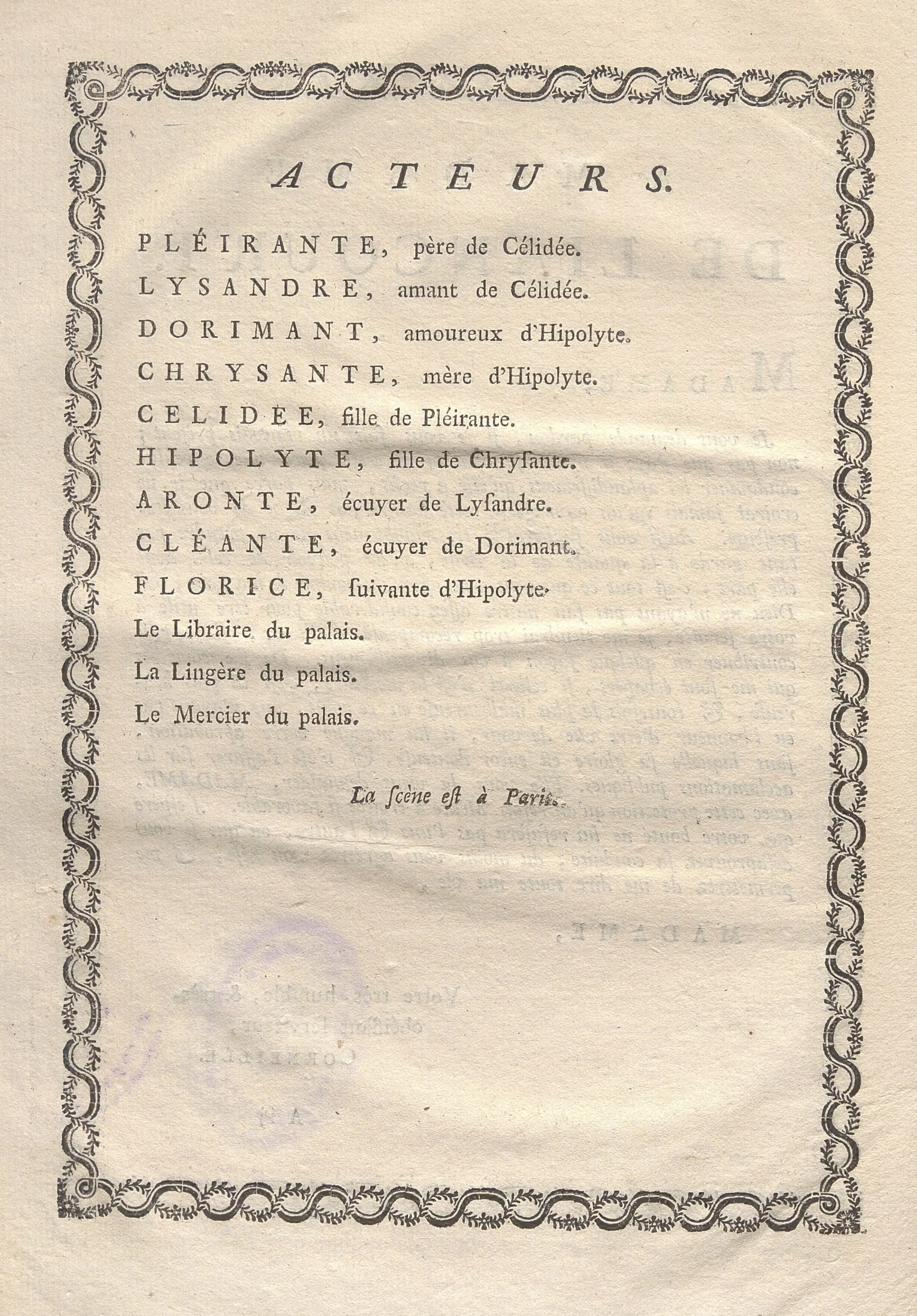
MADAME,

Je vous demande pardon, si je vous fais un mauvais présent; non pas que j'aye si mauvaise opinion de cette piéce que je veuille condamner les aplaudissemens qu'elle a reçûs, mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi vous suplierai-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part; c'est tout ce que peut vous offrir un homme de ma sorte; & Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être utile à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs, si je puis contribuer en quelque façon à vos divertissemens. De six comédies qui me sont échapées, si celle-ci n'est la meilleure, c'est la plus heureuse, & toutefois la plus malheureuse en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'être vûe de vous, il lui manque votre aprobation, sans laquelle sa gloire est encor douteuse, & n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, MADAME, avec cette protection qu'autrefois Mélite a trouvé si favorable. J'espère que votre bonté ne lui refusera pas l'une & l'autre, ou que si vous désaprouvez sa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, & me permettrez de me dire toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.



ACTEURS.

PLÉIRANTE, père de Célidée.

LYSANDRE, amant de Célidée.

DORIMANT, amoureux d'Hipolyte.

CHRYSANTE, mère d'Hipolyte.

CELIDEE, fille de Pléirante.

HIPOLYTE, fille de Chryſante.

ARONTE, écuyer de Lyſandre.

CLÉANTE, écuyer de Dorimant.

FLORICE, ſuivante d'Hipolyte.

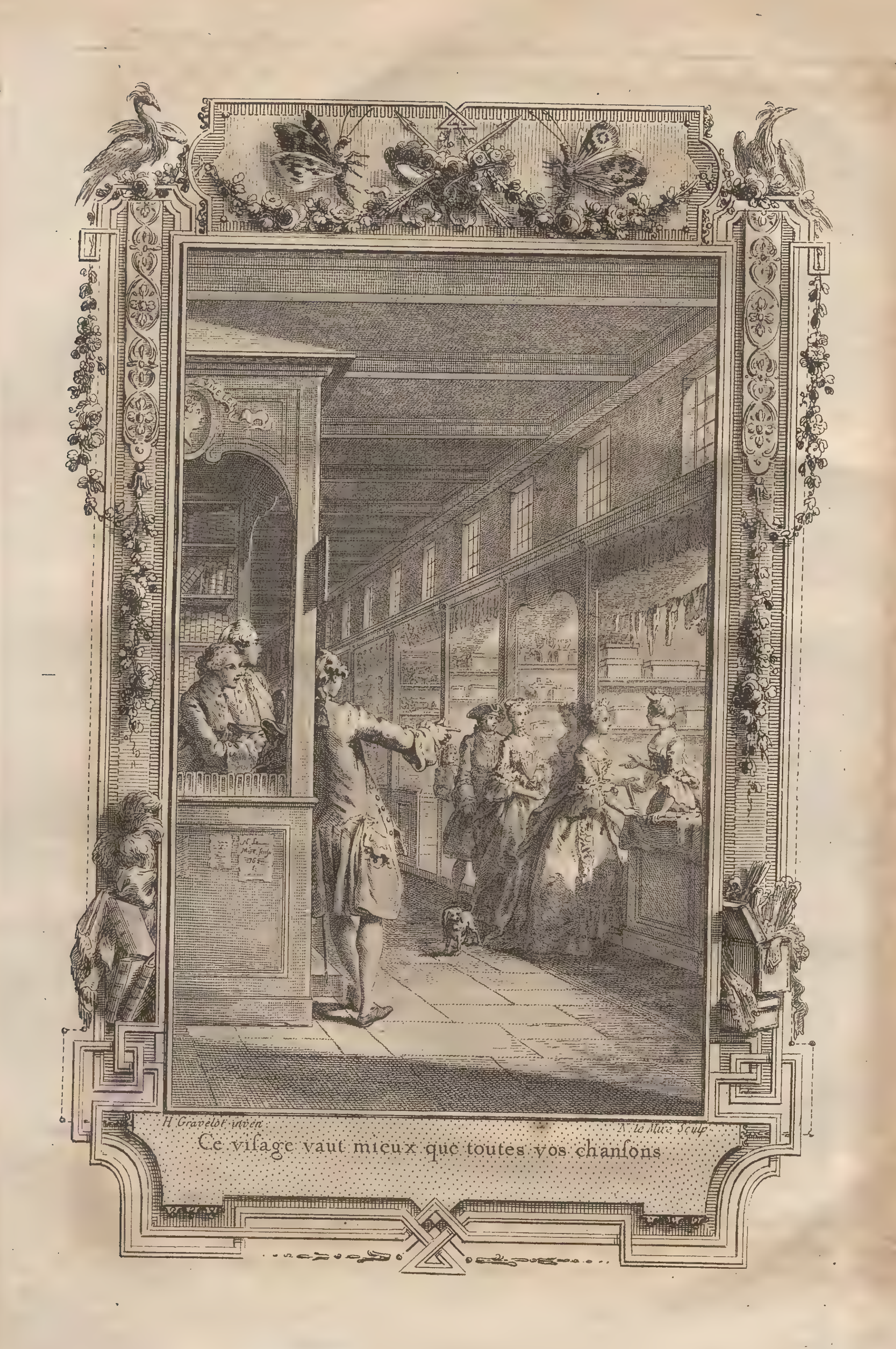
Le Libraire du palais.

La Lingère du palais.

Le Mercier du palais.

La ſcène eſt à Paris.




H. Gravelot inven. N. le Mire Sculp.
Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons



LA GALERIE DU PALAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

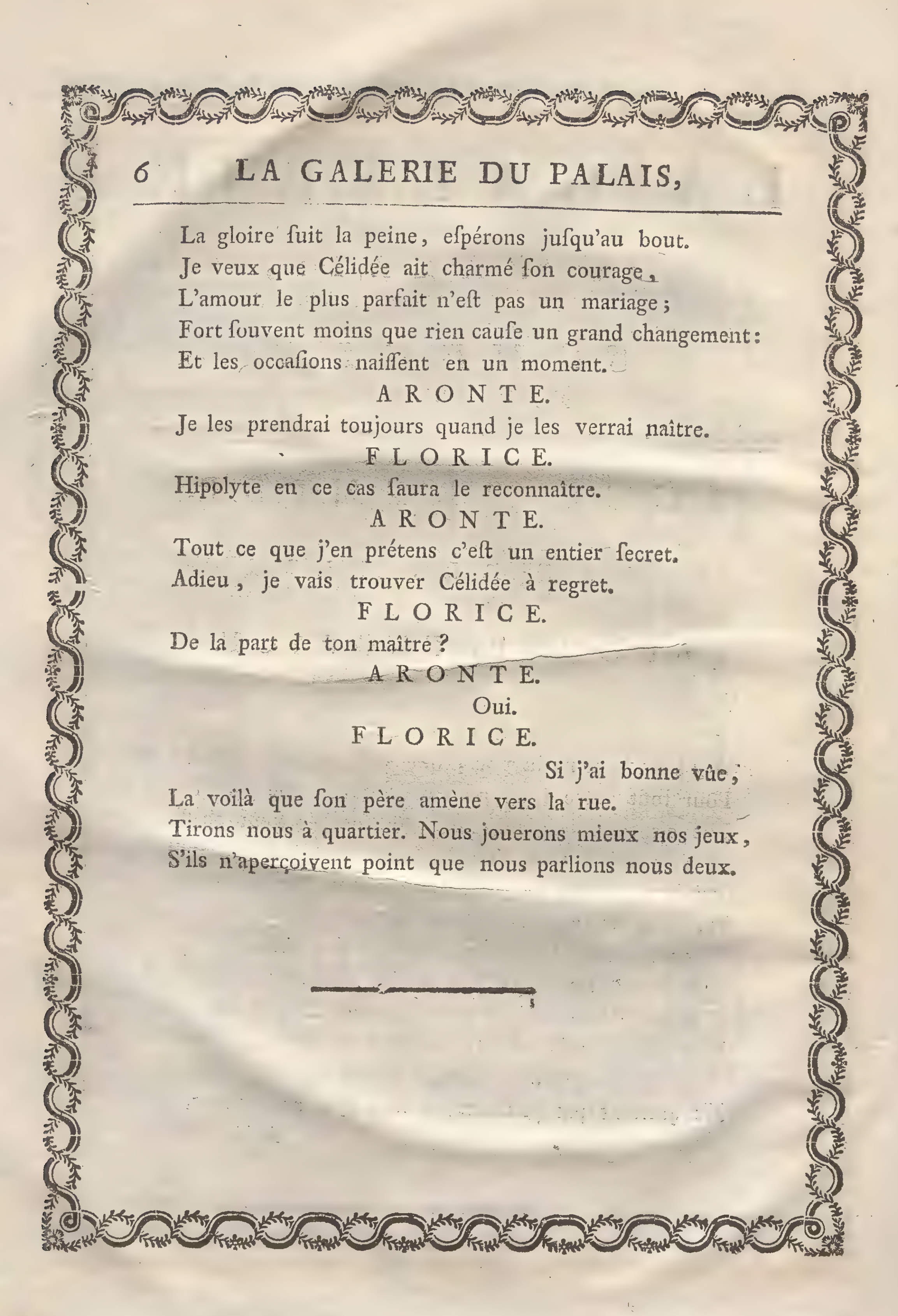
ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

ENFIN je ne le ſpuis, que veux-tu que j'y faſſe ?
Pour tout autre ſujet mon maître n'eſt que glace ;
Elle eſt trop dans ſon cœur, on ne l'en peut chaſſer ;
Et c'eſt folie à nous que de plus y penſer.
J'ai beau devant les yeux lui remettre Hipolyte,
Parler de ſes attraits, élever ſon mérite,
Sa grace, ſon eſprit, ſa naiſſance, ſon bien,
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien :
L'amour, dont malgré moi ſon ame eſt poſſédée,
Fait qu'il en voit autant, ou plus en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant, à la longue on fait tout.



La gloire suit la peine, espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage,
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage;
Fort souvent moins que rien cause un grand changement:
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hipolyte en ce cas saura le reconnaître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétens c'est un entier secret.
Adieu, je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître?

ARONTE.

Oui.

FLORICE.

Si j'ai bonne vûe,
La voilà que son père amène vers la rue.
Tirons nous à quartier. Nous jouerons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

NE penſe plus, ma fille, à me cacher ta flamme ;
N'en conçoi point de honte, & n'en crain point de blâme ;
Le ſujet qui l'allume a des perfections
Dignes de poſſéder tes inclinations ;
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant ſon eſprit, que tu fais ſon viſage.
Confeſſe donc, ma fille, & croi qu'un ſi beau feu
Veut être mieux traité que par un déſaveu.

CÉLIDÉE.

Monſieur, il eſt tout vrai, ſon ardeur légitime
A tant gagné ſur moi, que j'en fais de l'eſtime ;
J'honore ſon mérite, & n'ai pû m'empêcher
De prendre du plaiſir à m'en voir rechercher :
J'aime ſon entretien, je chéris ſa préſence ;
Mais cela n'eſt enfin qu'un peu de complaiſance,
Qu'un mouvement léger qui paſſe en moins d'un jour.
Vos ſeuls commandemens produiront mon amour ;
Et votre volonté de la mienne ſuivie . . .

PLEIRANTE.

Favoriſant ſes vœux ſeconde ton envie.
Aime, aime ton Lyſandre ; &, puiſque je conſens,
Et que je t'autoriſe à ces feux innocens,
Donne lui hardiment une entière aſſurance,



Qu'un mariage heureux ſuivra ſon eſpérance ;
Engage lui ta foi. Mais j'aperçois venir
Quelqu'un qui de ſa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu. Les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheraient la moitié du meſſage.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous céler.

PLEIRANTE.

Mais tu ſeras ſans moi plus libre à lui parler ;
Et ta civilité, ſans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta penſée.

SCENE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CÉLIDÉE.

Que fait ton maître, Aronte ?

ARONTE.

Il m'envoye aujourd'hui
Voir ce que ſa maîtreſſe a réſolu de lui,
Et comment vous voulez qu'il paſſe la journée.

CÉLIDÉE.

Je ſerai chez Daphnis toute l'après-dinée ;
Et, s'il m'aime, je crois que nous l'y pourons voir.
Autrement . . . .

ARONTE.

Ne penſez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE.



CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra ſa pareſſe punie.
Nous y devons diner fort bonne compagnie ;
J'y mène du quartier Hipolyte & Cloris.

ARONTE.

Après elles & vous il n'eſt rien dans Paris ;
Et je n'en ſache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puiſſent attirer les yeux d'un honnête homme.

CÉLIDÉE.

Je ne ſuis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prens pas plaiſir à m'entendre flatter.
Sans que ton bel eſprit tâche plus d'y paraître,
Mèle toi de porter ma réponſe à ton maître.

ARONTE *ſeul.*

Quelle ſuperbe humeur ! quel arrogant maintien !
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien ;
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine ;
Auſſi-bien ſon amour ne vous rend que trop vaine.

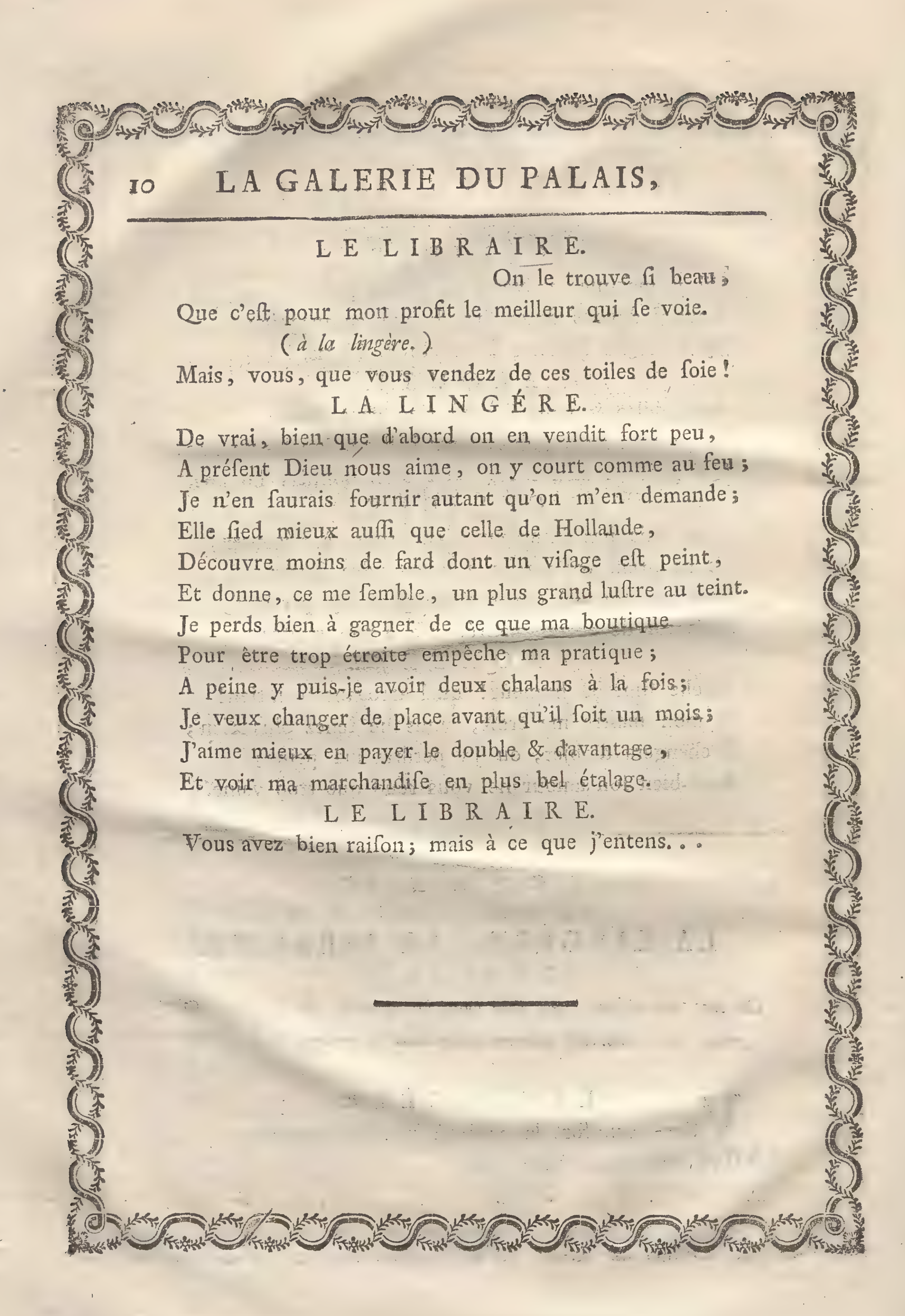
SCENE IV.

LA LINGÉRE, LE LIBRAIRE.

On tire un rideau, & l'on voit le libraire, la lingère, & le mercier chacun dans leur boutique.

LA LINGÉRE.

VOus avez fort la preſſe à ce livre nouveau ;
C'eſt pour vous faire riche.



LE LIBRAIRE.

On le trouve ſi beau,
Que c'eſt pour mon profit le meilleur qui ſe voie.
(à la lingère.)
Mais, vous, que vous vendez de ces toiles de ſoie!

LA LINGÉRE.

De vrai, bien que d'abord on en vendit fort peu,
A préſent Dieu nous aime, on y court comme au feu;
Je n'en ſaurais fournir autant qu'on m'en demande;
Elle ſied mieux auſſi que celle de Hollande,
Découvre moins de fard dont un viſage eſt peint,
Et donne, ce me ſemble, un plus grand luſtre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour être trop étroite empêche ma pratique;
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois;
Je veux changer de place avant qu'il ſoit un mois;
J'aime mieux en payer le double & davantage,
Et voir ma marchandiſe en plus bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raiſon; mais à ce que j'entens...

SCENE V.

DORIMANT, CLÉANTE, le Libraire.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

Monſieur, vous plait-il voir quelques livres du tems?

DORIMANT.

Montrez m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez moi cet auteur, ſon nom ſeul m'incommode;
C'eſt un impertinent, ou je n'y connais rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois ſe vendent aſſez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne ſongent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monſieur, en voici deux dont on fait grande eſtime.
Conſidérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'eſt que mal traduit du cavalier Marin;
Sa veine au demeurant me ſemble aſſez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut ſon coup d'eſſai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'eſt pas tant mal pour un commencement;



La plûpart de ſes vers coulent fort doucement.
Qu'il a de mignardiſe à décrire un viſage !

S C E N E V I.

HIPOLYTE, FLORICE, DORIMANT, CLÉANTE, le Libraire, la Lingère.

HIPOLYTE *à la lingère.*
Madame, montrez nous quelques collets d'ouvrage.
LA LINGÉRE.
Je vous en vais montrer de toutes les façons.
DORIMANT *au Libraire.*
Ce viſage vaut mieux que toutes vos chanſons.
LA LINGÉRE *à Hipolyte.*
Voilà du point d'eſprit, de Gènes & d'Eſpagne.
HIPOLYTE.
Ceci n'eſt guére bon qu'à des gens de campagne.
LA LINGÉRE.
Voyez bien, s'il en eſt deux pareils dans Paris. . .
HIPOLYTE.
Ne les vantez point tant, & dites nous le prix.
LA LINGÉRE.
Quand vous aurez choiſi.
HIPOLYTE.
Que t'en ſemble, Florice?
FLORICE.
Ceux-là ſont aſſez beaux, mais de mauvais ſervice;

En moins de trois ſavons on ne les connait plus.

HIPOLYTE.

Celui-là, qu'en dis-tu?

FLORICE.

L'ouvrage en eſt confus,
Bien que l'invention de près ſoit aſſez belle.
Voici bien votre fait, n'était que la dentelle
Eſt fort mal aſſortie avec le paſſement;
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGÉRE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui ſont dans la même excellence.

(*Dorimant parle bas au Libraire.*)

FLORICE.

Il vaudrait mieux attendre.

HIPOLYTE.

Hé bien, nous attendrons.
Dites nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGÉRE.

Mercredi j'en attens de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HIPOLYTE.

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma proviſion.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

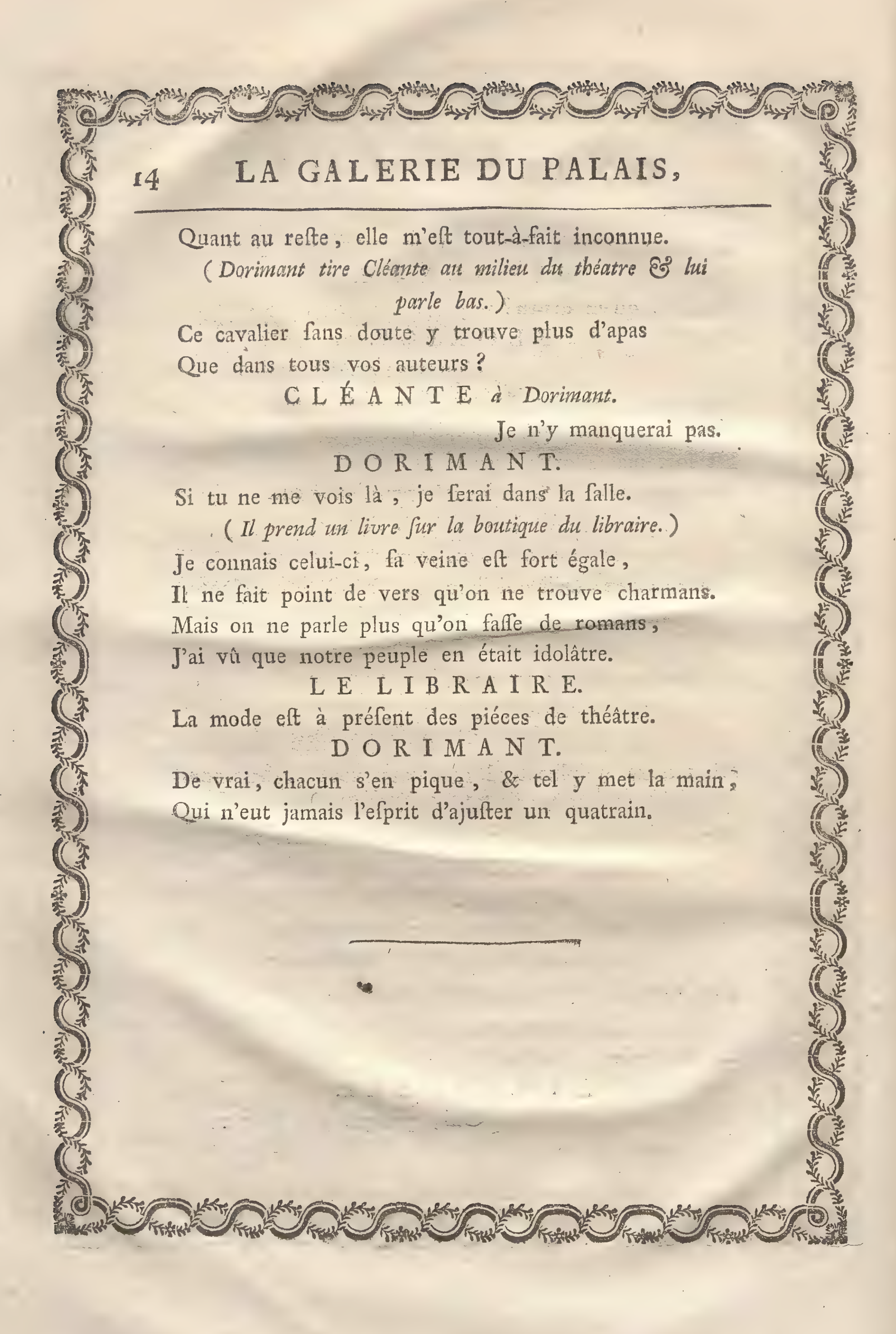
J'en vais ſubtilement prendre l'occaſion.

(*à la Lingère.*)

La connais-tu, voiſine?

LA LINGÉRE.

Oui, quelque peu de vûe;



Quant au reſte, elle m'eſt tout-à-fait inconnue.

(*Dorimant tire Cléante au milieu du théatre & lui parle bas.*)

Ce cavalier ſans doute y trouve plus d'apas
Que dans tous vos auteurs?

CLÉANTE *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je ſerai dans la ſalle.

(*Il prend un livre ſur la boutique du libraire.*)

Je connais celui-ci, ſa veine eſt fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on faſſe de romans,
J'ai vû que notre peuple en était idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode eſt à préſent des piéces de théâtre.

DORIMANT.

De vrai, chacun s'en pique, & tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'eſprit d'ajuſter un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, le Libraire, le Mercier.

LYSANDRE.

Je te prens ſur le livre.

DORIMANT.

Hé bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens eſprits qui ſe mêlent d'écrire,
Valent bien qu'on leur donne une heure de loiſir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaiſir?
Beaucoup font bien des vers, mais peu la comédie.

DORIMANT.

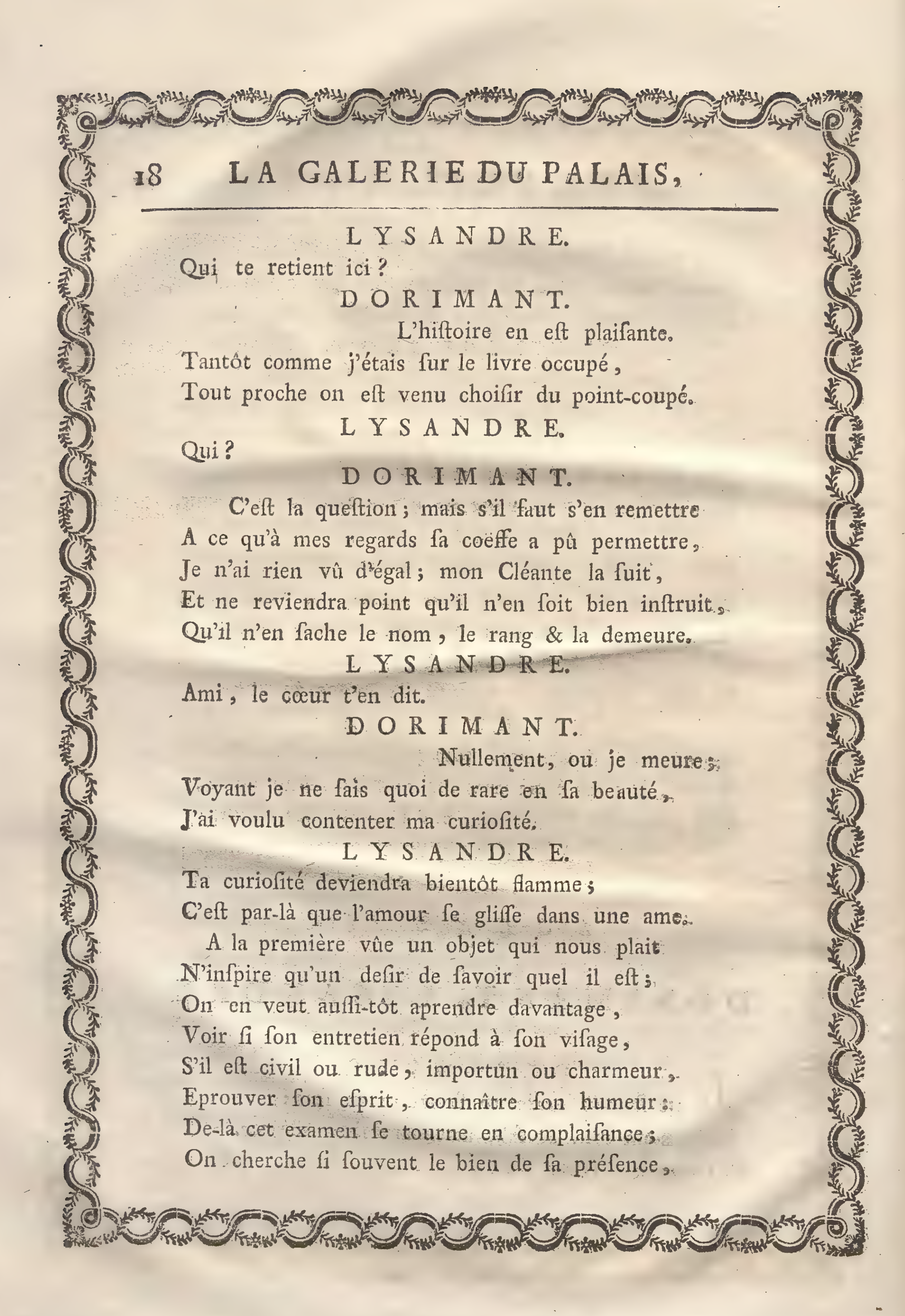
Ton goût; je m'en aſſure, eſt pour la Normandie?

LYSANDRE.

Sans rien ſpécifier peu méritent le voir.
Souvent leur entrepriſe excède leur pouvoir;
Et tel parle d'amour ſans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y ſait guère alors que la vieille rubrique;
Faute de la connaître on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Lui ſeul de ſes effets a droit de nous inſtruire:
Notre plume à lui ſeul doit ſe laiſſer conduire:
Pour en bien diſcourir, il faut l'avoir bien fait:



LYSANDRE.

Qui te retient ici ?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante.
Tantôt comme j'étais sur le livre occupé,
Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'est la question ; mais s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards sa coëffe a pû permettre,
Je n'ai rien vû d'égal ; mon Cléante la suit,
Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit,
Qu'il n'en sache le nom, le rang & la demeure.

LYSANDRE.

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure ;
Voyant je ne sais quoi de rare en sa beauté,
J'ai voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE.

Ta curiosité deviendra bientôt flamme ;
C'est par-là que l'amour se glisse dans une ame.
A la première vûe un objet qui nous plait
N'inspire qu'un desir de savoir quel il est ;
On en veut aussi-tôt aprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver son esprit, connaître son humeur ;
De-là cet examen se tourne en complaisance ;
On cherche si souvent le bien de sa présence,

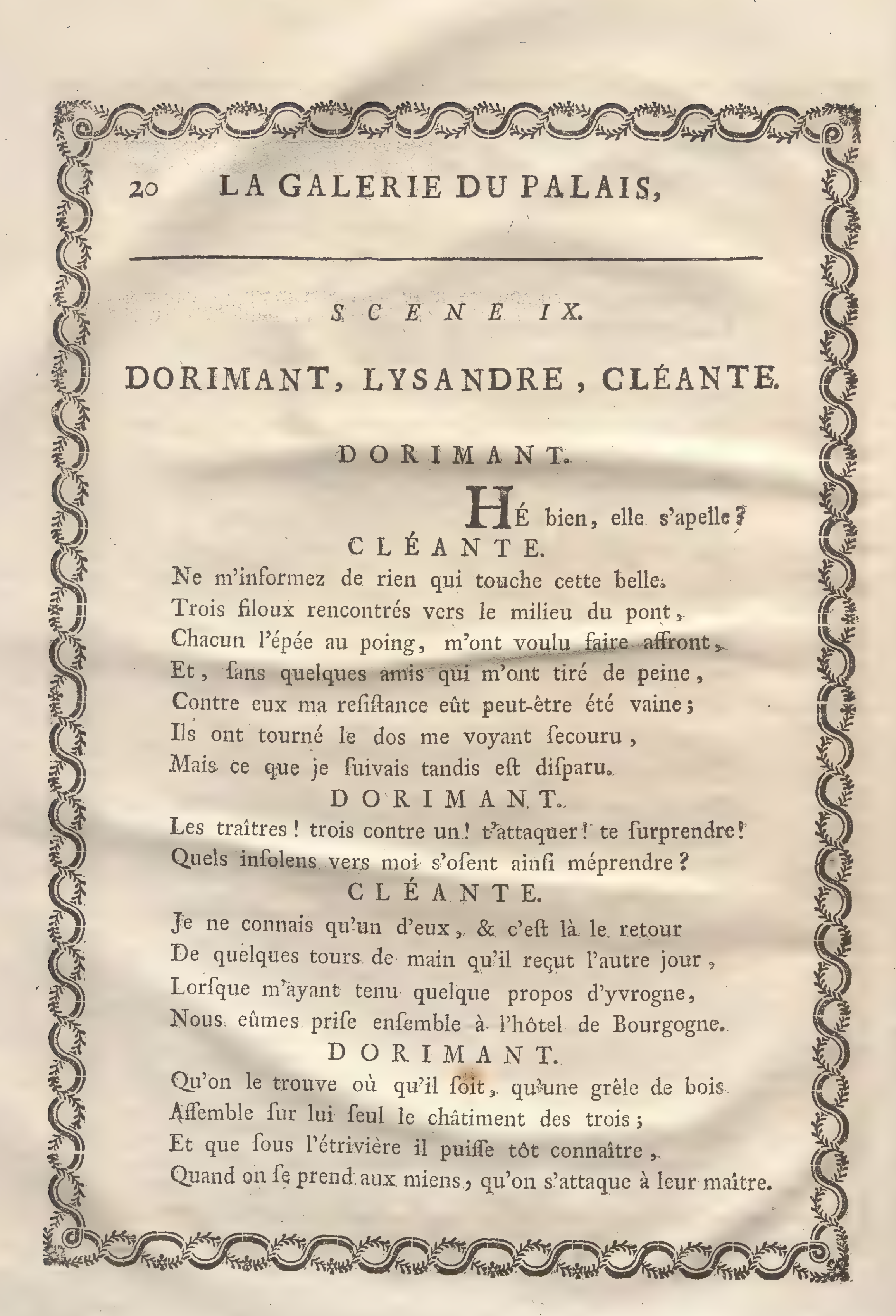
Qu'on en fait habitude, & qu'au point d'en ſortir,
Quelque regret commence à ſe faire ſentir :
On revient tout rêveur, & notre ame bleſſée,
Sans prendre garde à rien, cajole ſa penſée.
Ayant rêvé le jour, la nuit tout à propos
On ſent je ne ſais quoi qui trouble le repos.
Un ſommeil inquiet ſur de confus nuages,
Elève inceſſamment de flatteuſes images,
Et ſur leur vain raport fait naître des ſouhaits,
Que le réveil admire, & ne dédit jamais ;
Tout le cœur court en hâte après de ſi doux guides ;
Et le moindre larcin que font ſes vœux timides
Arrête le larron & le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainſi tu fus épris de celle que tu ſers ?

LYSANDRE.

C'eſt un autre diſcours, à préſent je ne touche
Qu'aux ruſes de l'amour contre un eſprit farouche,
Qu'il faut aprivoiſer preſque inſenſiblement,
Et contre ſes froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux. . .



SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Hé bien, elle s'apelle?

CLÉANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront,
Et, ſans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma reſiſtance eût peut-être été vaine;
Ils ont tourné le dos me voyant ſecouru,
Mais ce que je ſuivais tandis eſt diſparu.

DORIMANT.

Les traîtres! trois contre un! t'attaquer! te ſurprendre!
Quels inſolens vers moi s'oſent ainſi méprendre?

CLÉANTE.

Je ne connais qu'un d'eux, & c'eſt là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorſque m'ayant tenu quelque propos d'yvrogne,
Nous eûmes priſe enſemble à l'hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il ſoit, qu'une grêle de bois
Aſſemble ſur lui ſeul le châtiment des trois;
Et que ſous l'étrivière il puiſſe tôt connaître,
Quand on ſe prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître.



LYSANDRE.

J'aime à te voir ainſi décharger ton couroux;
Mais voudrais-tu parler franchement entre nous?

DORIMANT.

Quoi! tu doutes encor de ma juſte colère?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'eſt que légère:
En vain pour ſon ſujet tu fais l'intéreſſé,
Il a parlé des coups dont ton cœur eſt bleſſé;
Cet accident fâcheux te vole une maitreſſe;
Confeſſe ingénument, c'eſt là ce qui te preſſe.

DORIMANT.

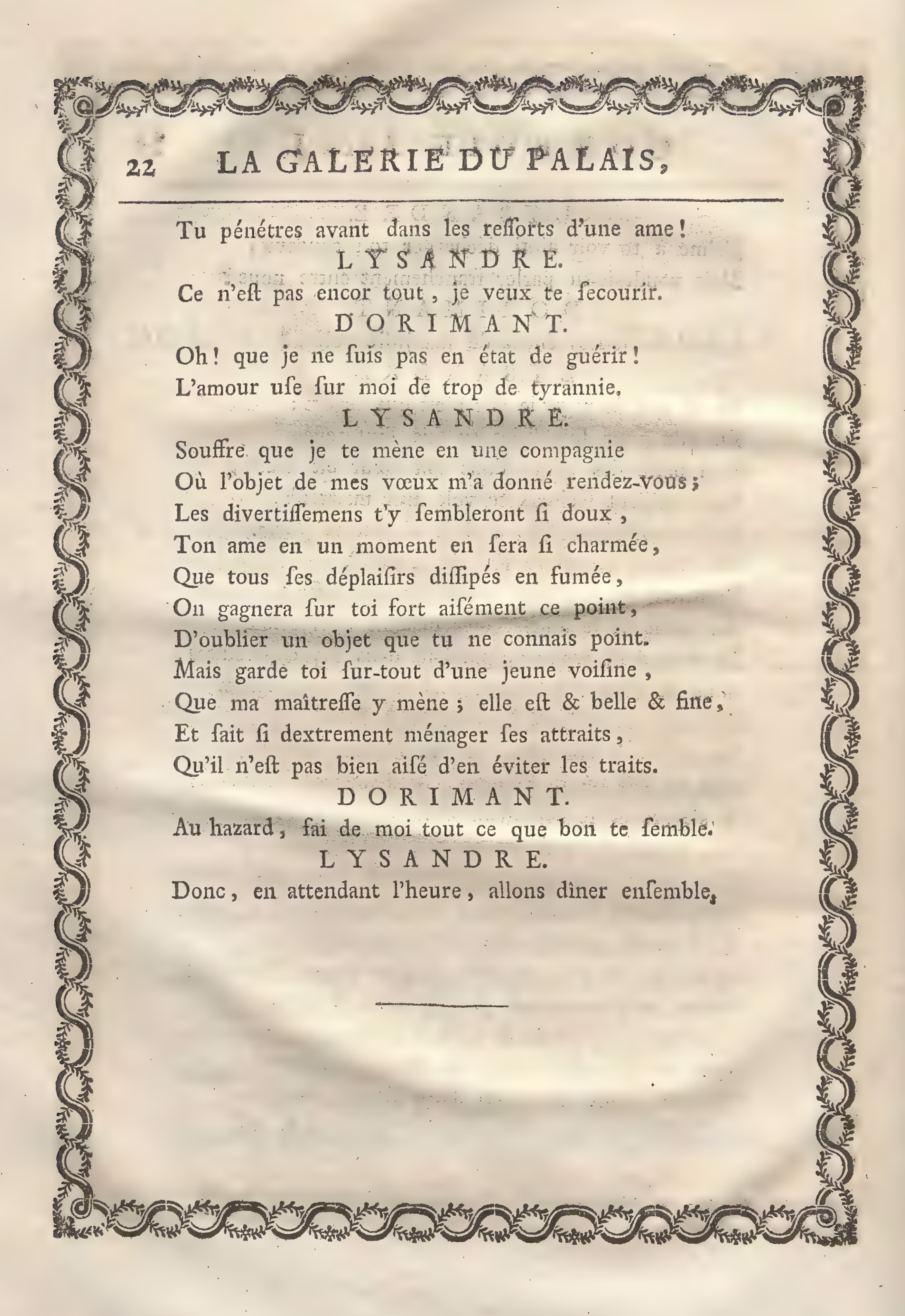
Pourquoi te confeſſer ce que tu vois aſſez?
Au point de ſe former mes deſſeins renverſés,
Et mon deſir trompé, pouſſent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemens, de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce deſir, à vrai dire, eſt un amour naiſſant,
Qui ne ſait où ſe prendre, & demeure impuiſſant;
Il s'égare & ſe perd dans cette incertitude;
Et, renaiſſant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus ſouhaité,
Que plus ſa connaiſſance a de difficulté.
C'eſt par-là que ton feu davantage s'allume:
Moins on l'a pû connaître, & plus on en préſume;
Notre ardeur curieuſe en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu ſais, cher ami, lire dans les eſprits!
Et que, pour bien juger d'une ſecrette flamme,



Tu pénétres avant dans les resſorts d'une ame!

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas encor tout, je veux te ſecourir.

DORIMANT.

Oh! que je ne ſuis pas en état de guérir!
L'amour uſe ſur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te mène en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous;
Les divertiſſemens t'y sembleront ſi doux,
Ton ame en un moment en ſera ſi charmée,
Que tous ſes déplaiſirs diſſipés en fumée,
On gagnera ſur toi fort aiſément ce point,
D'oublier un objet que tu ne connais point.
Mais garde toi ſur-tout d'une jeune voiſine,
Que ma maîtreſſe y mène; elle eſt & belle & fine,
Et ſait ſi dextrement ménager ſes attraits,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hazard, fai de moi tout ce que bon te ſemble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner enſemble.

SCENE X.

HIPOLYTE, FLORICE.

HIPOLYTE.
TU me railles toujours.

FLORICE.
S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connais rien.
Je le considérais tantôt chez ce libraire ;
Ses regards de sur vous ne pouvaient se distraire ;
Et son maintien était dans une émotion,
Qui m'instruisait assez de son affection.
Il voulait vous parler, & n'osait l'entreprendre.

HIPOLYTE.
Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre :
C'est le seul dont la vûe excita mon ardeur.

FLORICE.
Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée est son ame, & tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage ;
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir :
En vain son écuyer tâche à l'en divertir,
En vain jusques aux cieux portant votre louange,
Il cherche à lui jetter quelque amorce du change,
Et lui dit jusques-là que dans votre entretien
Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien ;
Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.



HIPOLYTE.

Faute d'être, ſans doute, aſſez bien entendues!

FLORICE.

Ne le préſumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts ſecrets qu'à ces faibles diſcours.
Je fus fine autrefois, & depuis mon veuvage
Ma ruſe chaque jour s'eſt accrue avec l'âge:
Je me connais en monde, & ſais mille reſſorts
Pour débaucher une ame, & brouiller des accords.

HIPOLYTE.

Di promtement, de grace.

FLORICE.

A préſent l'heure preſſe;
Et je ne vous ſaurais donner qu'un mot d'adreſſe.
Cette voiſine & vous... Mais déja la voici.

SCENE XI.

CELIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

A Force de tarder tu m'as miſe en ſouci:
Il eſt tems, & Daphnis par un page me mande,
Que pour faire ſervir on n'attend que ma bande;
Le caroſſe eſt tout prêt; allons, veux-tu venir?

HIPOLYTE.

Lyſandre après diner t'y vient entretenir?

CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

S'il oſait y manquer, je te donne promeſſe
Qu'il pourrait bien ailleurs chercher une maîtreſſe.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPOLYTE, DORIMANT.

HIPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon viſage eſt beau,
Ces diſcours n'ont pour moi rien du tout de nouveau,
Je le ſais bien ſans vous, & j'ai cet avantage,
Quelques perfections qui ſoient ſur mon viſage,
Que je ſuis la premiére à m'en apercevoir.
Pour me les bien aprendre il ne faut qu'un miroir,
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet eſprit tout divin; & ce doux entretien
Ont des charmes puiſſans dont il ne montre rien.

HIPOLYTE.

Vous les montrez aſſez par cette après-dinée
Qu'à cauſer avec moi vous vous ètes donnée;
Si mon diſcours n'avait quelque charme caché,
Il ne vous tiendrait pas ſi long-tems attaché.
Je vous juge plus ſage, & plus aimer votre aiſe,

Que d'y tarder ainſi ſans que rien vous y plaiſe ;
Et ſi je préſumais qu'il vous plût ſans raiſon,
Je me ferais moi-même un peu de trahiſon ;
Et par ce trait badin qui ſentirait l'enfance,
Votre beau jugement recevrait trop d'offenſe.
Je ſuis un peu timide, & dût-on me jouer,
Je n'oſe démentir ceux qui m'oſent louer.

DORIMANT.

Auſſi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puiſſe, en vous louant, ni vous flater, ni feindre.
On voit un tel éclat en vos brillans apas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPOLYTE.

Ni ne l'adorer pas! Par-là vous voulez dire?

DORIMANT.

Que mon cœur déſormais vit deſſous votre empire,
Et que tous mes deſſeins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'aſſez fort contre votre beauté.

HIPOLYTE.

Quoi? mes perfections vous donnent dans la vûe?

DORIMANT.

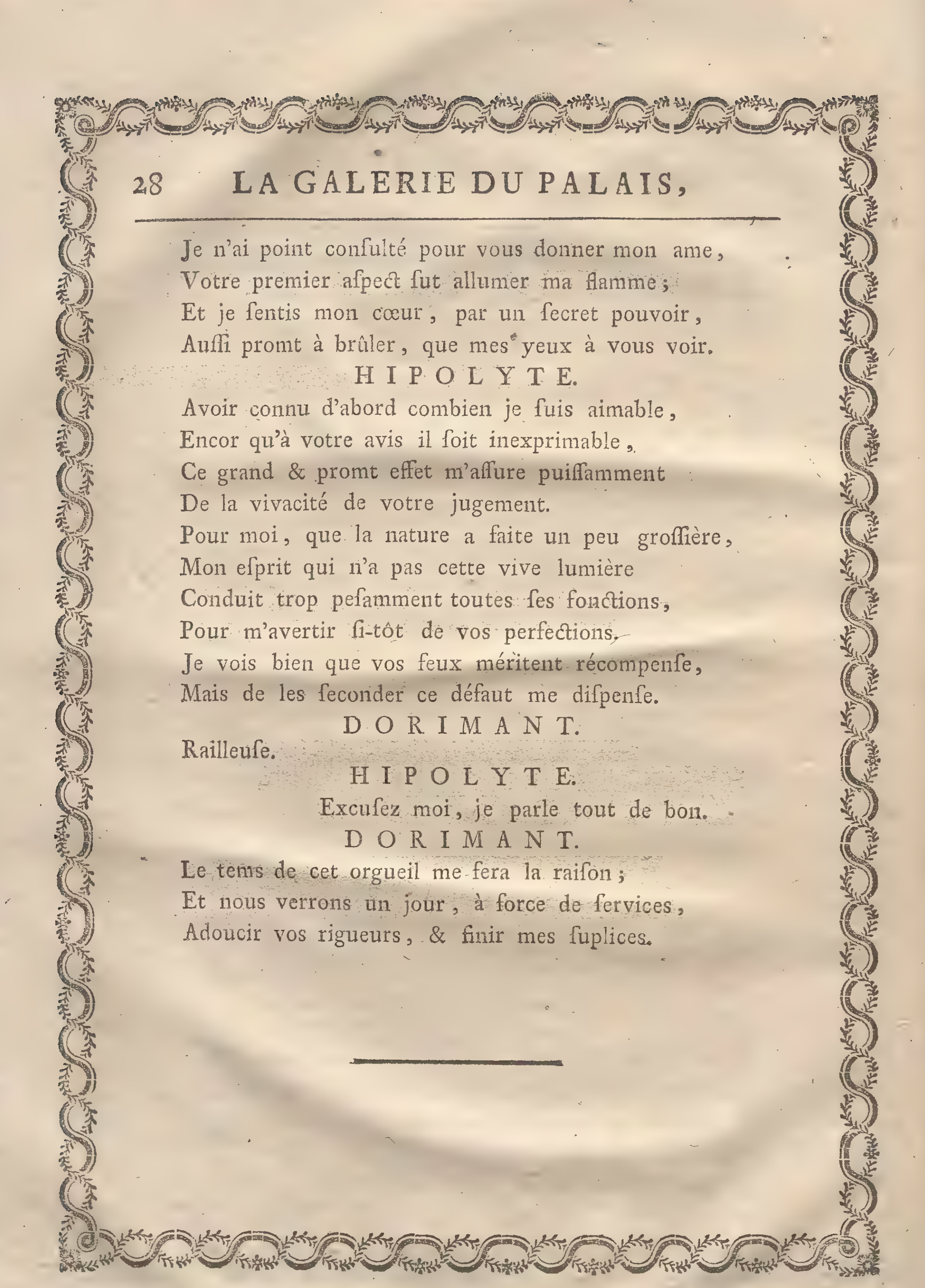
Les rares qualités dont vous êtes pourvûe
Vous ôtent tout ſujet de vous en étonner.

HIPOLYTE.

Ceſſez auſſi, monſieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne ſont pas merveilles ;
J'ai de pareils diſcours chaque jour aux oreilles ;
Et tous les gens d'eſprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les ſurpaſſe tous.



Je n'ai point consulté pour vous donner mon ame,
Votre premier aspect sut allumer ma flamme ;
Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi promt à brûler, que mes yeux à vous voir.

HIPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à votre avis il soit inexprimable,
Ce grand & promt effet m'assure puissamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu grossière,
Mon esprit qui n'a pas cette vive lumière
Conduit trop pesamment toutes ses fonctions,
Pour m'avertir si-tôt de vos perfections.
Je vois bien que vos feux méritent récompense,
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT.

Railleuse.

HIPOLYTE.

Excusez moi, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le tems de cet orgueil me fera la raison ;
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs, & finir mes suplices.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPOLYTE.

Lyſandre ſort de chez Célidée, & paſſe ſans s'arrêter, les ſaluant ſeulement.

HIPOLYTE.

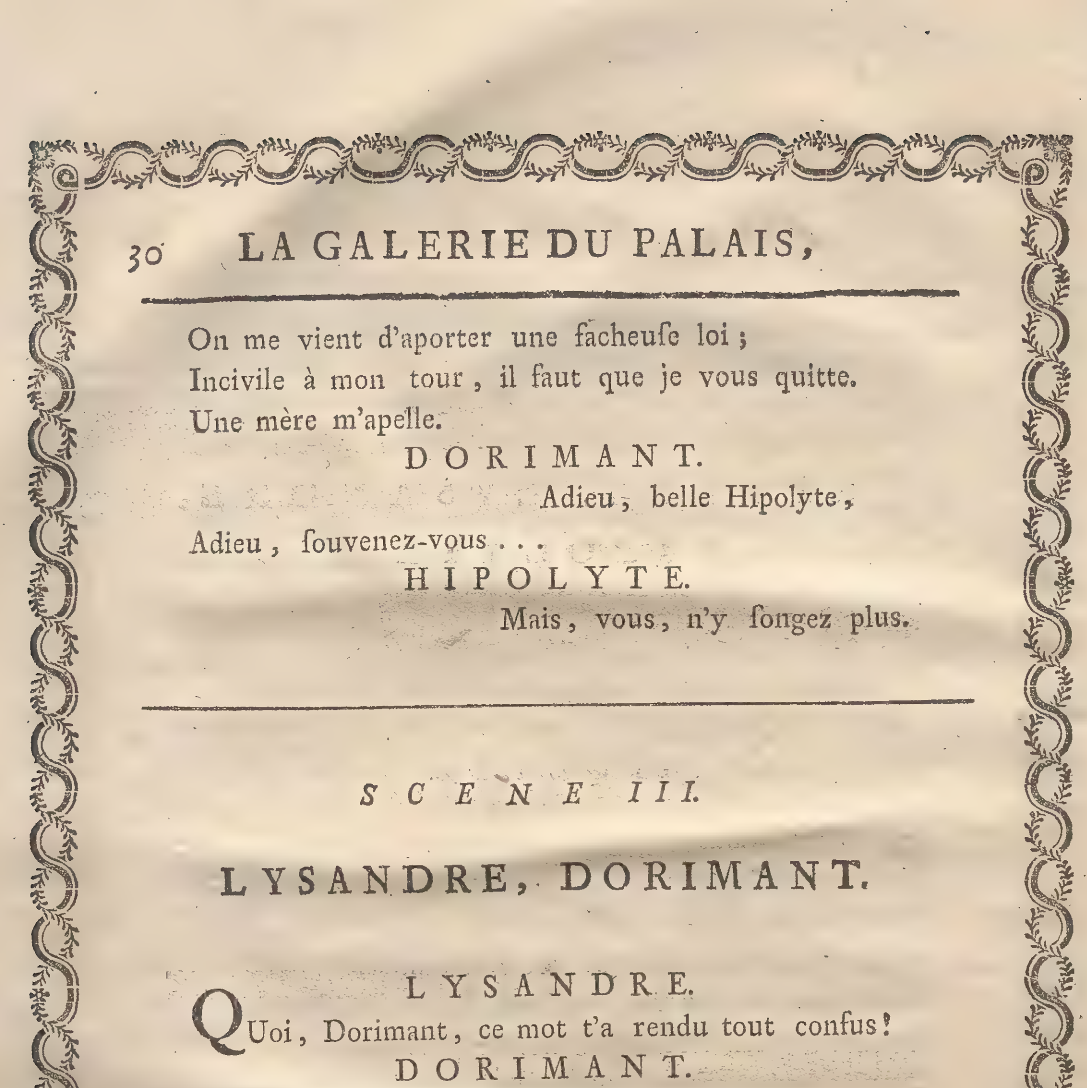
(*à Lyſandre.*)
PEut-être l'avenir... Tout beau, coureur, tout beau,
On n'eſt pas quitte ainſi pour un coup de chapeau.
Vous aimez l'entretien de votre fantaiſie ;
Mais pour un cavalier c'eſt peu de courtoiſie ;
Et cela meſſied fort à des hommes de cour
De n'accompagner pas leur ſalut d'un bon-jour.

LYSANDRE.

Puiſqu'auprès d'un ſujet capable de nous plaire
La préſence d'un tiers n'eſt jamais néceſſaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,
Comme ſi je pouvais... Que me veux-tu Florice ?
(*Florice entre, & parle bas à Hipolyte.*)
Di-lui que je m'en vais. Meſſieurs, pardonnez moi ;



On me vient d'aporter une facheuſe loi ;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mère m'apelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hipolyte,
Adieu, ſouvenez-vous . . .

HIPOLYTE.

Mais, vous, n'y ſongez plus.

SCENE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

Quoi, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes deſirs laiſſe peu d'eſpérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toi Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans ſon entretien des charmes infinis?
Je te l'avais bien dit, que ton ame à ſa vûe
Demeurerait épriſe, ou puiſſamment émûe.
Mais tu n'as pas ſi-tôt oublié la beauté

Qui fit naître au palais ta curiosité?
Du moins ces deux objets balancent ton courage?

DORIMANT.

Sais-tu bien que c'est là justement mon visage,
Celui que j'avais vû le matin au palais?

LYSANDRE.

A ce compte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'est consentir bien-tôt à perdre ta franchise.

DORIMANT.

C'est rendre un promt hommage aux yeux qui me l'ont prise.

LYSANDRE.

Puisque tu les connais, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connaître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non; mais du moins ton cœur n'est plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'avanture;
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah! que tu ne sais pas de quel air on me traite!

LYSANDRE.

Je t'en avais jugé l'ame fort satisfaite;
Et cette gaie humeur, qui brillait dans ses yeux,
M'en promettait pour toi quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,

Mêle dans ses froideurs je ne sais quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laisse gagner,
Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affaiblir, mon amour s'en augmente;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente.
Je pourrais de toute autre être le possesseur,
Que sa possession aurait moins de douceur.
Je ne suis plus à moi quand je vois Hipolyte
Rejetter ma louange, & vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble & l'aprouver,
Me remplir tout d'un tems d'espoir & m'en priver,
Me refuser son cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon choix en méprisant ma flamme.
Hélas! en voilà trop; le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puissans attraits;
Trop heureux d'avoir vû sa froideur enjouée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée.

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer,
Et ce commandement t'en devrait dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense,
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense;
Et, par ce mot d'avis, son cœur sans amitié
Du tems que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défense, ou conseil, de rien ne desespère;
Je te répons déja de l'esprit de sa mère.
Pleirante son voisin lui parlera pour toi,

Il peut beaucoup ſur elle, & fera tout pour moi.
Tu ſais qu'il m'a donné ſa fille pour maîtreſſe.
Tâche à vaincre Hipolyte avec un peu d'adreſſe,
Et n'apréhende pas qu'il en faille beaucoup;
Tu verras ſa froideur ſe perdre tout d'un coup.
Elle ne ſe contraint à cette indifférence,
Que pour rendre une entière & pleine déférence;
Et cherche, en déguiſant ſon propre ſentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet ſuivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur, ſur ta parole,
Ne ſe réſout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il ſe peut aſſurer du bonheur qu'il prétend;
J'y donnerai bon ordre. Adieu. Le tems me preſſe,
Et je viens de ſortir d'auprès de ma maîtreſſe;
Quelques commiſſions, dont elle m'a chargé,
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT *seul.*

DIeux ! qu'il est mal-aisé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte !
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi.

SCENE V.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT.

HIpolyte d'un mot chasserait ce caprice.
Est-elle encor en haut ?

FLORICE.

Encore.

DORIMANT.

Adieu, Florice.
Nous la verrons demain.

SCENE VI.

HIPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.

IL vient de s'en aller.
Sortez.

HIPOLYTE.

Mais falait-il ainſi me rapeller,
Me ſuppoſer ainſi des ordres d'une mère?
Sans mentir, contre toi j'en ſuis toute en colère.
A peine ai-je attiré Lyſandre en nos diſcours,
Que tu viens par plaiſir en arrêter le cours.

FLORICE.

Hé bien, prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma ſcience:
Cet avis important tombé dans mon eſprit,
Méritait auſſi-tôt qu'Hipolyte l'aprît;
Je vais, ſans perdre tems, y diſpoſer Aronte.

HIPOLYTE.

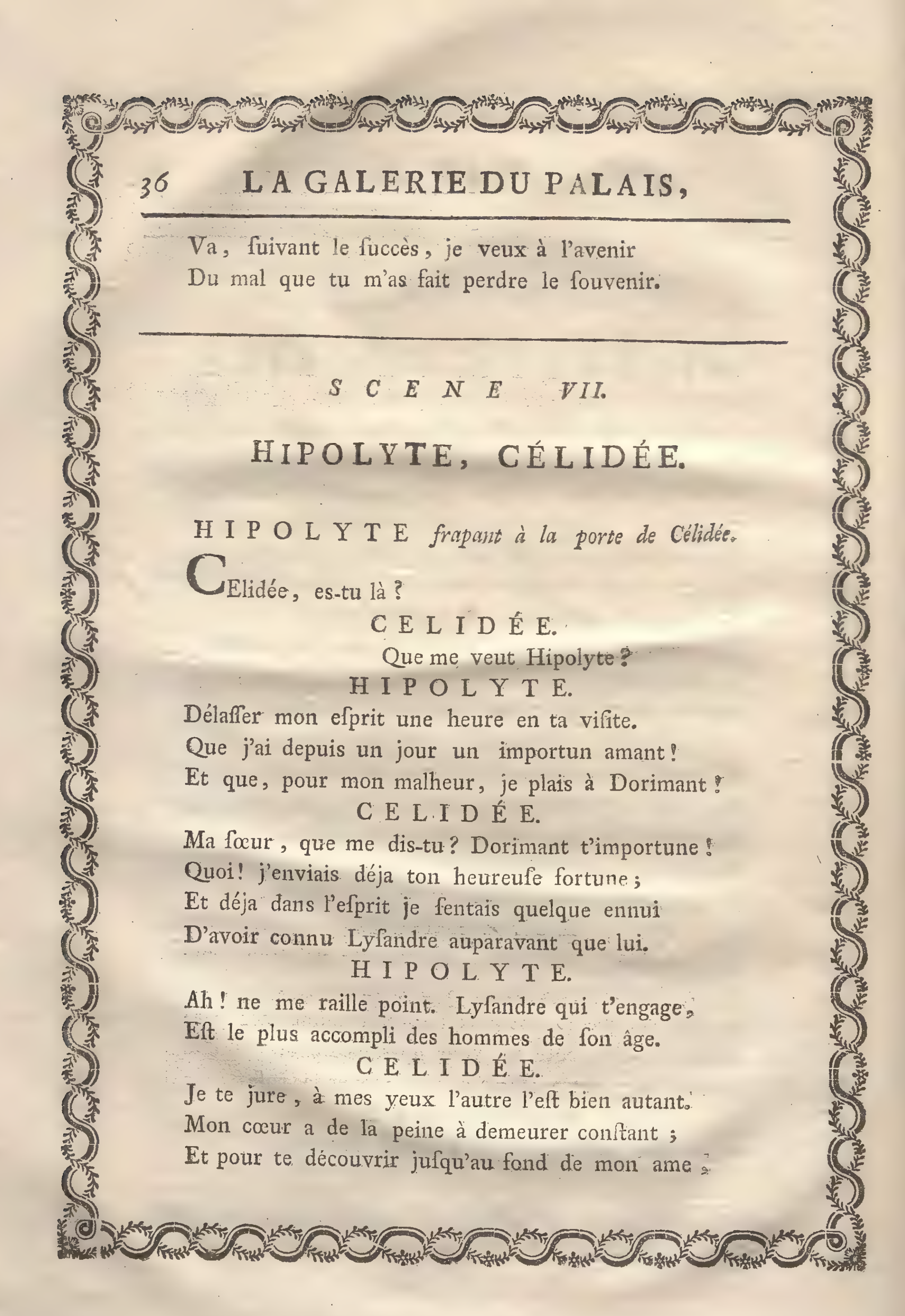
J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je ſais ce que je fais, & ne perds point mes pas;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas;
Mettez tout votre eſprit à bien mener la ruſe.

HIPOLYTE.

Il ne faut point par-là te préparer d'excuſe.



Va, ſuivant le ſuccès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCENE VII.

HIPOLYTE, CÉLIDÉE.

HIPOLYTE *frapant à la porte de Célidée.*

CElidée, es-tu là ?

CELIDÉE.

Que me veut Hipolyte ?

HIPOLYTE.

Délaſſer mon eſprit une heure en ta viſite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant !
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant !

CELIDÉE.

Ma ſœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoi ! j'enviais déja ton heureuſe fortune ;
Et déja dans l'eſprit je ſentais quelque ennui
D'avoir connu Lyſandre auparavant que lui.

HIPOLYTE.

Ah ! ne me raille point. Lyſandre qui t'engage,
Eſt le plus accompli des hommes de ſon âge.

CELIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'eſt bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer conſtant ;
Et pour te découvrir juſqu'au fond de mon ame,

Ce n'eſt plus que ma foi qui conſerve ma flamme ;
Lyſandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux dieux que ſon change autorisât le mien,
Ou qu'il uſât vers moi de tant de négligence,
Que ma légéreté ſe pût nommer vengeance!
Si j'avais un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrais bientôt réſoudre à le quitter.

HIPOLYTE.

Simple, préſumes-tu qu'il devienne volage,
Tant qu'il verra l'amour régner ſur ton viſage ?
Ta flamme trop viſible entretient ſes ferveurs,
Et ſes feux dureront autant que tes faveurs.

CELIDÉE.

Il ſemble, à t'écouter, que rien ne le retienne,
Que parce que ſa flamme a l'aveu de la mienne.

HIPOLYTE.

Que ſais-je ? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs.
L'amour en même tems ſut embraſer vos cœurs ;
Et même j'oſe dire, après beaucoup de monde,
Que ſa flamme vers toi ne fut que la ſeconde.
Il ſe vit accepter avant que de s'offrir ;
Il ne vit rien à craindre, & n'eut rien à ſouffrir ;
Il vit ſa récompenſe aquiſe avant la peine,
Et devant le combat ſa victoire certaine.
Un homme eſt bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avec tant d'apas.
Qu'à ce prix la conſtance eſt une choſe aiſée!
Et qu'autrefois par-là je me vis abuſée!
Alcidor, que mes yeux avaient ſi fort épris,

Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paraît dans la souffrance.
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'assurance.
Qu'on en voit s'affaiblir pour un peu de longueur !
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur !

CELIDÉE.

Je connais mon Lysandre, & sa flamme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.
Toutefois un dédain éprouvera ses feux :
Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce que je veux ;
Il me rendra constante, ou me fera volage ;
S'il m'aime, il me retient ; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle ou ma première ardeur.



HIPOLYTE.

En vain tu t'y résous ; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte.
L'un d'eux dédira l'autre, & toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CELIDÉE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade.
J'armerai de rigueur jusqu'à la moindre œillade ;
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne poura juger de mes intentions.

HIPOLYTE.

Pour le moins aussi-tôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour & la pitié,
Avant que dire adieu, renoueront l'amitié.

CELIDÉE.

Il va bien-tôt venir. Va-t-en, & ſois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lyſandre hors de peine.

HIPOLYTE.

Et demain ?

CELIDÉE.

Je t'irai conter ſes mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes ſentimens.
O dieux! ſi je pouvais changer ſans infamie!

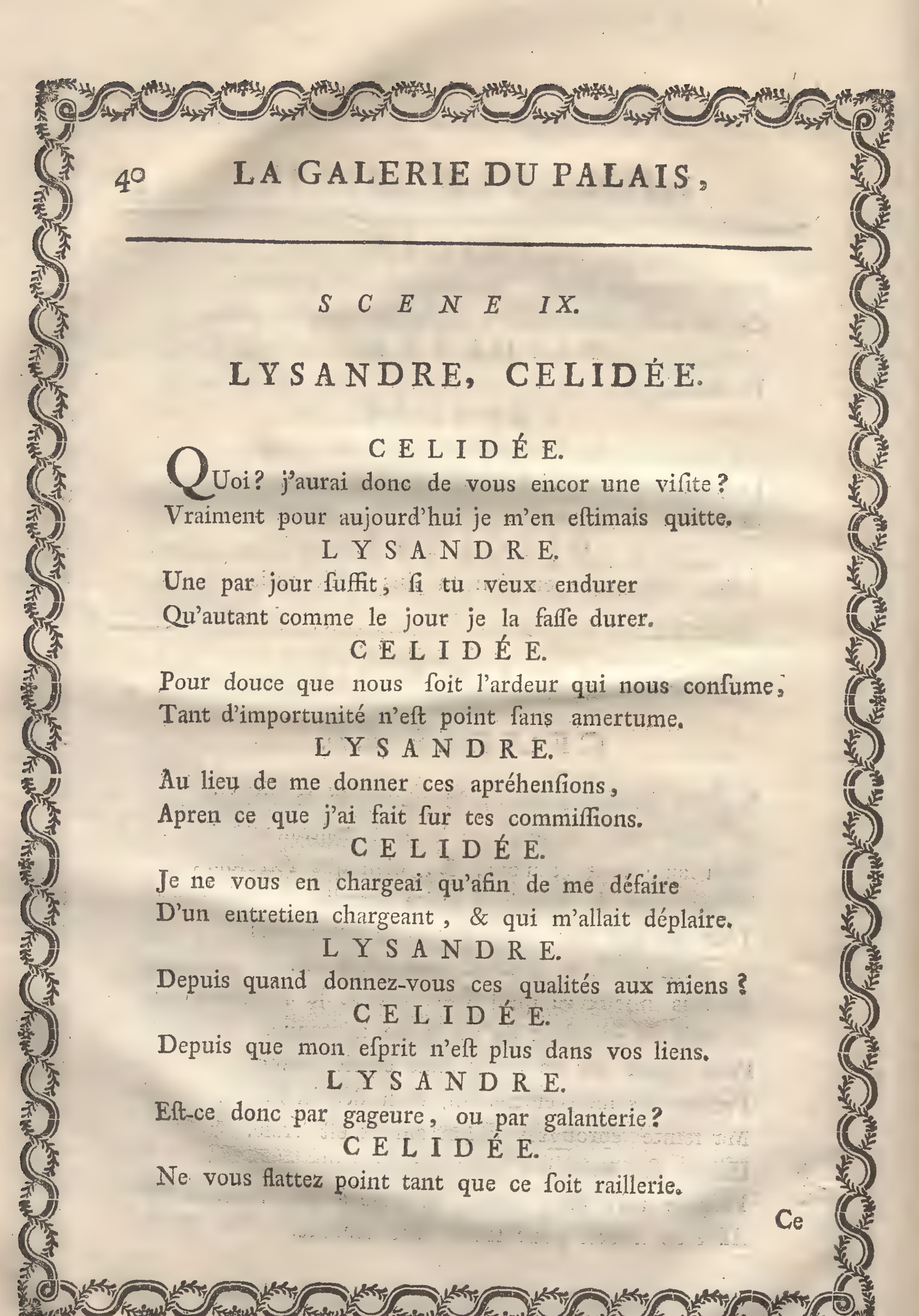
HIPOLYTE.

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidèle amie.

SCENE VIII.

CELIDÉE *ſeule.*

Quel étrange combat! Je meurs de le quitter,
Et mon reſte d'amour ne le peut maltraiter.
Mon ame veut & n'oſe, &, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris ſi je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lyſandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je vois mieux ce qu'il vaut lorſque je l'abandonne;
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler ſur ce point mon eſprit balancé,
J'attens ſes mouvemens ſur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera ſi ſon amour eſt vraie.
Hélas! ſes yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare toi, mon cœur, & laiſſe à mes diſcours
Aſſez de liberté pour trahir mes amours.



SCENE IX.

LYSANDRE, CELIDÉE.

CELIDÉE.

Quoi? j'aurai donc de vous encor une visite?
Vraiment pour aujourd'hui je m'en estimais quitte.

LYSANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CELIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces apréhensions,
Apren ce que j'ai fait sur tes commissions.

CELIDÉE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, & qui m'allait déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens?

CELIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie?

CELIDÉE.

Ne vous flattez point tant que ce soit raillerie.

Ce

Ce que j'ai dans l'esprit je ne le puis céler,
Et ne ſuis pas d'humeur à rien diſſimuler.

LYSANDRE.

Quoi? que vous ai-je fait? d'où provient ma diſgrace?
Quel ſujet avez-vous d'être pour moi de glace?
Ai-je manqué de ſoins? ai-je manqué de feux?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre préſence?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaiſance?

CELIDÉE.

Tout cela n'eſt qu'autant de propos ſuperflus.
Je voulus vous aimer, & je ne le veux plus.
Mon feu fut ſans raiſon, ma glace l'eſt de même:
Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CELIDÉE.

Il m'importe fort peu quel ſera votre ſort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injuſtice?
Vous de qui le ſerment m'a reçû pour époux?

CELIDÉE.

J'en perds le ſouvenir auſſi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Evitez-en la honte, & fuyez-en le blâme.

CELIDÉE.

Je les veux accepter pour peine de ma flamme.



LYSANDRE.

Un reproche éternel ſuit ce tour inconſtant.

CELIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Eſt-ce là donc le prix de vous avoir ſervie?
Ah! ceſſez vos mépris, ou me privez de vie.

CELIDÉE.

Hé bien, ſoit, un adieu les va faire ceſſer;
Auſſi-bien ce diſcours ne fait que me laſſer.

LYSANDRE.

Ah! redouble plutôt ce dédain qui me tue,
Et laiſſe moi le bien d'expirer à ta vue;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me ſont,
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle:
Traite, ſi tu le veux, mon ame en criminelle:
Di que je ſuis ingrat, apelle moi léger,
Impute à mes amours la honte de changer;
Dedans mon deſeſpoir fais éclater ta joie;
Et tout me ſera doux, pourvû que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers ſoupirs ne voler qu'après toi.
Ne crain point de ma part de reproche ou d'injure;
Je ne t'apellerai ni lâche, ni parjure:
Mon feu ſuprimera ces titres odieux;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux;
Et mon fidèle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encor étoufera ma plainte.

CELIDÉE.

Adieu. Quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me faurais plus réfoudre à les fouffrir.

SCENE X.

LYSANDRE *feul.*

CElidée, ah tu fuis! tu fuis donc, & tu n'ofes
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu caufes.
Ton efprit infenfible à mes feux innocens,
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je fens.
Tu crains que la pitié qui fe gliffe en ton ame,
N'y rejette un rayon de ta premiére flamme,
Et qu'elle ne t'arrache un foudain repentir,
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut confentir.
Tu vois qu'un defefpoir deffus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime.
Mon vifage t'accufe, & tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conferve beaucoup mieux.
Tous mes foins, tu le fais, furent pour Célidée;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée;
Et tout ce que Paris a d'objets raviffans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes fens.
Ton exemple à changer en vain me follicite;
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite;

Et mon amour plus fort que mes reſſentimens
Conſerve ſa vigueur au milieu des tourmens.
Revien, mon cher ſouci, puiſqu'après tes défenſes
Mes plus vives ardeurs ſont pour toi des offenſes.
Voi comme je perſiſte à te déſobéir,
Et par-là, ſi tu peux, pren droit de me haïr.
Fol, je préſume ainſi rapeller l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raiſons à ſa haine:
Puiſqu'elle a ſur mon cœur un pouvoir abſolu,
Il lui ſuffit de dire: *Ainſi je l'ai voulu.*
Cruelle, tu le veux! C'eſt donc ainſi qu'on traite
Les ſincères ardeurs d'une amour ſi parfaite?
Tu veux donc me trahir? tu le veux, & ta foi
N'eſt qu'un gage frivole à qui vit ſous ta loi?
Mais je veux l'endurer ſans bruit, ſans réſiſtance.
Tu verras ma langueur, & non mon inconſtance;
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendrai ce bonheur de mon funeſte ſort.
Juſques-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâliſſant éléveront ta gloire,
Et ſauront en tous lieux hautement témoigner,
Que ſans me refroidir tu m'as pû dédaigner.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède?

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous possède.
Croyez moi, j'en ai vû des succès merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux.
Quand on leur fait donner un peu de jalousie,
Ils ont bien-tôt quitté ces traits de fantaisie:
Car enfin tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.

LYSANDRE.

Que voudrait donc par-là mon ingrate maîtresse?

ARONTE.

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au tems de ses mépris?
Tant qu'elle vous a cru légérement épris,
Que votre chaine encor n'était pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte?



Vous ignoriez alors l'uſage des ſoupirs ;
Ce n'étaient que douceurs, ce n'étaient que plaiſirs :
Son eſprit aviſé voulait par cette ruſe
Etablir un pouvoir dont maintenant elle uſe.
Remarquez-en l'adreſſe ; elle fait vanité
De voir dans ſes dédains votre fidélité.
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite.
On voit par-là vos feux, par vos feux ſon mérite ;
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puiſſant de ſes perfections.
Oſez-vous eſpérer qu'elle ſoit plus humaine,
Puiſque ſa gloire augmente, augmentant votre peine ?
Rabattez cet orgueil, faites lui ſoupçonner
Que vous vous en piquez juſqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une ſi juſte ſuite,
A vivre comme il faut l'aura bientôt réduite ;
Elle en fuira la honte, & ne ſouffrira pas
Que ce change s'impute à ſon manque d'apas.
Il eſt de ſon honneur d'empêcher qu'on préſume
Qu'on éteigne aiſément les flammes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, & vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Pourrais-tu me juger capable d'une feinte ?

ARONTE.

Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

LYSANDRE.

Je trouve ſes mépris plus doux à ſuporter.

ARONTE.

Pour les faire finir il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconſtant pour la rendre fidelle?

ARONTE.

Il faut ſouffrir toujours, ou déguiſer comme elle.

LYSANDRE.

Que de raiſons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que ſon premier vainqueur!
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moi, va trouver mon ingrate;
Mets-lui devant les yeux mes ſervices paſſés,
Mes feux ſi bien reçûs, ſi mal récompenſés,
L'excès de mes tourmens & de ſes injuſtices.
Employe à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puiſque tu viens à bout de ma fidélité!

ARONTE.

Mais, mon poſſible fait, ſi cela ne ſuccède?

LYSANDRE.

Je feindrai dès demain qu'Aminte me poſſède.

ARONTE.

Aminte! Ah, commencez la feinte dès demain,
Mais n'allez point courir au fauxbourg ſaint Germain.
Et quand penſeriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du marais en reçût la nouvelle?
Vous ſeriez tout un ſiécle à lui vouloir du bien,
Sans que votre arrogante en aprit jamais rien.
Puiſque vous voulez feindre, il faut feindre à ſa vûe,
Qu'auſſi-tôt votre feinte en puiſſe être aperçûe,
Qu'elle bleſſe les yeux de ſon eſprit jaloux,

Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce sera faire au vôtre un peu de violence;
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE.

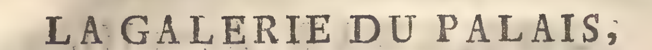
Hipolyte en ce cas serait fort à propos;
Mais je crains qu'un ami n'en perdit le repos.
Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en aurait de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour;
Et vous aurez après un sujet de risée
Des soupçons mal fondés de son ame abusée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, & puis nous résoudrons
En ces extrémités quel avis nous prendrons.



SCENE II.

ARONTE *seul.*

SAns que pour l'apaiser je me rompe la tête.
Mon message est tout fait, & sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une promte retraite au seul nom de Lysandre,
C'est par où ses dédains se feront entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop apris

Avec

Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.
A peine faisait-on semblant de me connaître;
De sorte ...

SCENE III.

FLORICE, ARONTE.

FLORICE.

ARonte, hé bien, qu'as-tu fait vers ton maître?
Le verrons-nous bien-tôt?

ARONTE.

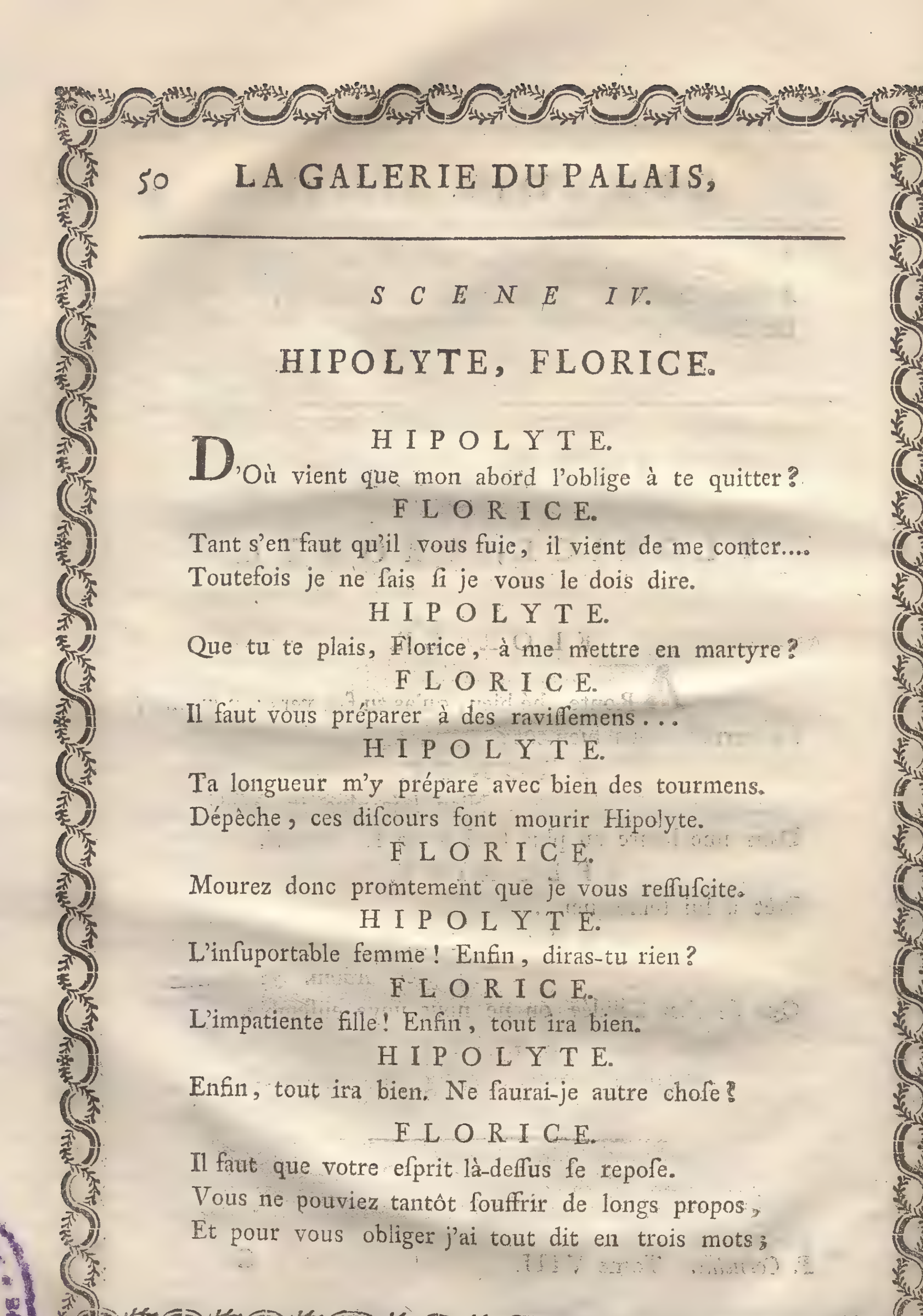
N'en sois plus en souci,
Dans une heure au plus tard je te le rens ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner...

ARONTE.

Tout prêt. Adieu. Je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voye ensemble.



SCENE IV.

HIPOLYTE, FLORICE.

HIPOLYTE.

D'Où vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter....
Toutefois je ne ſais ſi je vous le dois dire.

HIPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre?

FLORICE.

Il faut vous préparer à des raviſſemens . . .

HIPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens.
Dépêche, ces diſcours font mourir Hipolyte.

FLORICE.

Mourez donc promtement que je vous reſſuſcite.

HIPOLYTE.

L'inſuportable femme! Enfin, diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! Enfin, tout ira bien.

HIPOLYTE.

Enfin, tout ira bien. Ne ſaurai-je autre choſe?

FLORICE.

Il faut que votre eſprit là-deſſus ſe repoſe.
Vous ne pouviez tantôt ſouffrir de longs propos,
Et pour vous obliger j'ai tout dit en trois mots;

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Mais ce que, maintenant vous n'en pouvez aprendre,
Vous l'aprendrez bien-tôt plus au long de Lyſandre.

HIPOLYTE.

Tu ne flattes mon cœur que d'un eſpoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, & ne vous fâchez plus.

SCENE V.

CÉLIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

MOn abord importun romt votre conférence:
Tu m'en voudras du mal.

HIPOLYTE.

Du mal? Et l'aparence?
Je ne ſais pas aimer de ſi mauvaiſe foi;
Et tout à l'heure encor je lui parlais de toi.

CÉLIDÉE.

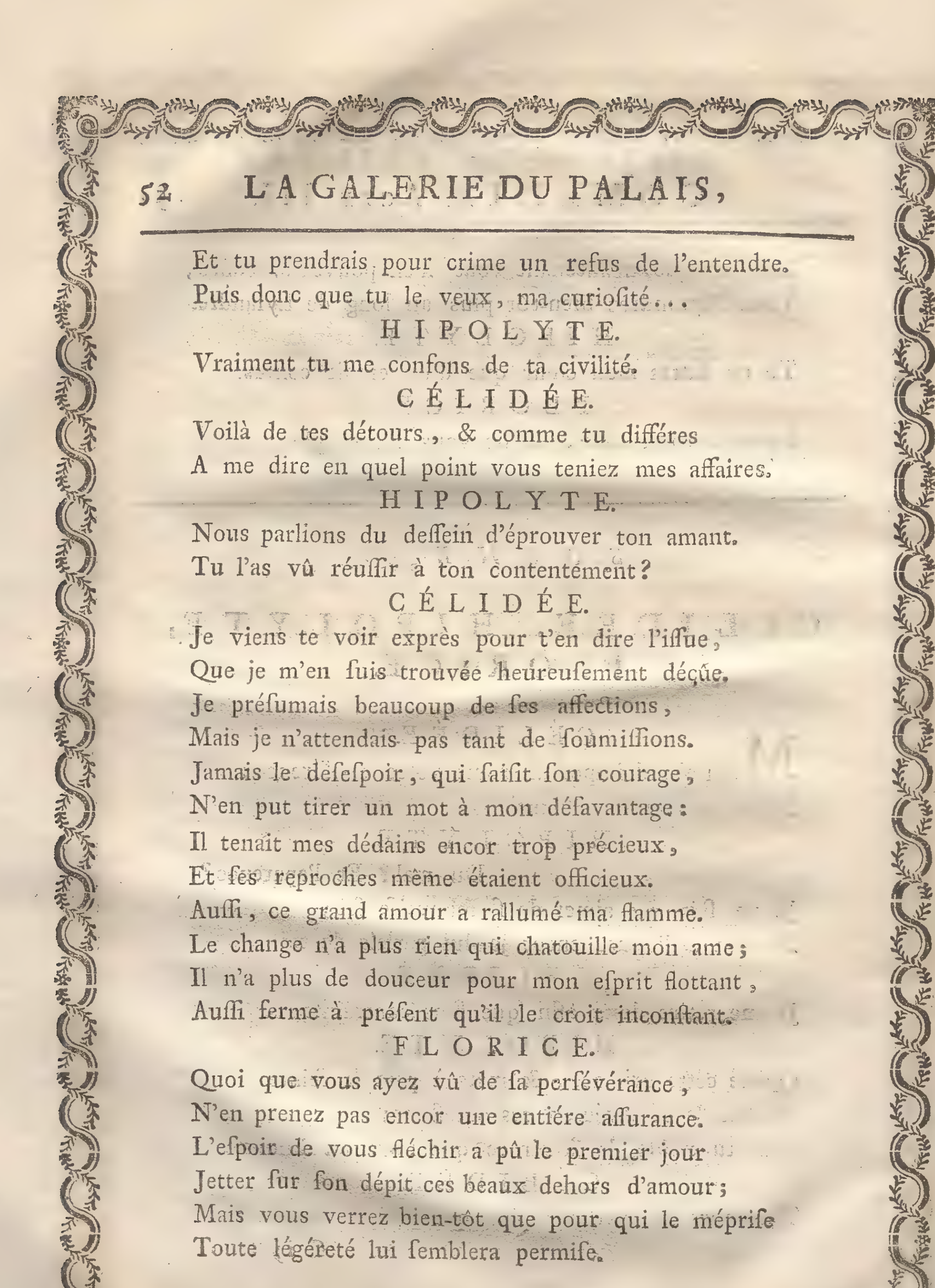
Je me retire donc afin que ſans contrainte...

HIPOLYTE.

Quitte cette grimace, & mets à part la feinte.
Tu fais la réſervée en ces occaſions;
Mais tu meurs de ſavoir ce que nous en diſions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moi de l'aprendre,



Et tu prendrais pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curiosité...

HIPOLYTE.

Vraiment tu me confons de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes détours, & comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPOLYTE.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant.
Tu l'as vû réussir à ton contentement?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue,
Que je m'en suis trouvée heureusement déçûe.
Je présumais beaucoup de ses affections,
Mais je n'attendais pas tant de soumissions.
Jamais le desespoir, qui saisit son courage,
N'en put tirer un mot à mon désavantage:
Il tenait mes dédains encor trop précieux,
Et ses reproches même étaient officieux.
Aussi, ce grand amour a rallumé ma flamme.
Le change n'a plus rien qui chatouille mon ame;
Il n'a plus de douceur pour mon esprit flottant,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoi que vous ayez vû de sa persévérance,
N'en prenez pas encor une entiére assurance.
L'espoir de vous fléchir a pû le premier jour
Jetter sur son dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bien-tôt que pour qui le méprise
Toute légéreté lui semblera permise.

J'ai vu des amoureux de toutes les façons.

HIPOLYTE.

Cette bizarre humeur n'eſt jamais ſans ſoupçons.
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience,
Tient éternellement ſon ame en défiance ;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne ſuis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continue ;
Et lors ſa fermeté te ſera mieux connue.
Tu ne verras des traits que d'un amour ſi fort,
Que Florice elle-même avouera qu'elle a tort.

HIPOLYTE.

Ce ſera trop longtems lui paraître cruelle.

CÉLIDÉE.

Tu connaîtras par-là combien il m'eſt fidelle.
Le ciel à ce deſſein nous l'envoye à propos.

HIPOLYTE.

Et quand te réſous-tu de le mettre en repos ?

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent ſans contrainte ;
Et pour le rapeller des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offenſe pas.



SCENE VI.

LYSANDRE, CELIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

MErveille des beautés, ſeul objet qui m'engage....

CÉLIDÉE.

N'oublierez-vous jamais cet importun langage?
Vous obſtiner encor à me perſécuter,
C'eſt prendre du plaiſir à vous voir maltraiter.
Perdez mon ſouvenir avec votre eſpérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoi? vous prenez pour vous ce que j'adreſſe ailleurs?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hipolyte.
Mon ſort en cela ſeul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur ſemble vous obéir;
Et que mon feu paſſé vous va rendre ſi vaine,
Que vous imputerez ma flamme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux ſentimens,
L'effet de ma raiſon à vos commandemens.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une ſi triſte gloire;
Je chaſſe mes dédains même de ma mémoire;
Et dans leur ſouvenir rien ne me ſemble doux,

Parce qu'en le gardant je penſerais à vous.

LYSANDRE *à Hipolyte.*

Beauté, de qui les yeux nouveaux rois de mon ame,
Me font être léger ſans en craindre le blâme . . .

HIPOLYTE.

Ne vous emportez pas à ces propos perdus,
Et ceſſez de m'offrir des vœux qui lui ſont dûs.
Je penſe mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger ſon mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de ſon bien ;
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.
Vous, faites-en autant, ſans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'eſt défaite.

LYSANDRE.

Que ſon exemple encor réglât mes actions!
Cela fut bon du tems de mes affections.
A préſent que mon cœur adore une autre reine,
A préſent qu'Hipolyte en eſt la ſouveraine . . .

HIPOLYTE.

C'eſt elle ſeulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE.

C'eſt elle ſeulement que je dois imiter.

HIPOLYTE.

Savez-vous donc à quoi la raiſon vous oblige?
C'eſt à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux ;
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'iſſue.

HIPOLYTE.

J'apréhenderais fort d'être trop bien reçûe,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter,
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,
Qu'il aime sans exemple, & que mes passions
S'égalent seulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service,
Et ma fidélité . . .

CÉLIDÉE.

Viens avec moi, Florice;
J'ai des nipes en haut que je veux te montrer.

SCENE VII.

HIPOLYTE, LYSANDRE.

HIPOLYTE.

Quoi! sans la retenir vous la laissez rentrer!
Allez, Lysandre, allez; c'est assez de contraintes;
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puissans,
Sont & seront toujours absolus sur vos sens.
Quoi qu'après ses dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie;

Elle

Elle a des qualités, & de corps & d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes & des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni,
Que son mérite est grand, & le vôtre infini.

HIPOLYTE.

Que j'emporte sur elle aucune préférence !
Vous tenez des discours qui sont hors d'aparence;
Elle me passe en tout; &, dans ce changement,
Chacun vous blâmerait de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas, c'est en manquer soi-même,
Et choquer la raison qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur,
Qui faisait de l'amour une aveugle fureur;
Et l'ayant aveuglé, lui donnait pour conduite
Le mouvement d'une ame, & surprise, & séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connaissaient pas;
C'est par les yeux qu'il entre, & nous dit vos apas.
Lors notre esprit en juge, & suivant le mérite,
Il fait croitre une ardeur que cette vûe excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement;
Et la même raison qui vous rend admirable,
Doit rendre comme vous ma flamme incomparable.

HIPOLYTE.

Epargnez avec moi ces propos affectés.



Encor hier Célidée avait ſes qualités ;
Encor hier en mérite elle était ſans pareille.
Si je ſuis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet dont vous ſuivrez la loi,
Gagnera votre cœur, & ce titre ſur moi.
Un eſprit inconſtant a toujours cette adreſſe.

SCENE VIII.

CRHYSANTE, PLEIRANTE, HIPOLYTE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

MOnſieur, j'aime ma fille avec trop de tendreſſe,
Pour la vouloir contraindre en ſes affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous ſaurez ſes inclinations.
Elle voudra vous plaire, & je l'en vois ſourire.

(*à Lyſandre.*)

Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponſe avant qu'il ſoit trois jours.

SCENE IX.

CHRYSANTE, HIPOLYTE.

CHRYSANTE.

DEvinerais-tu bien quels étaient nos diſcours?

HIPOLYTE.

Il vous parlait d'amour, peut-être?

CHRYSANTE.

Oui; que t'en ſemble?

HIPOLYTE.

D'âges preſque pareils, vous feriez bien enſemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour.
C'était pour ton ſujet qu'il me parlait d'amour.

HIPOLYTE.

Pour moi? Ces jours paſſés un poëte qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égalait à l'aurore:
Je me raillais alors de ſa comparaiſon:
Mais, ſi cela ſe fait, il avait bien raiſon.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie.
Le bon homme eſt bien loin de cette maladie;
Il veut te marier, mais c'eſt à Dorimant;
Voi ſi tu te réſous d'accepter cet amant.

HIPOLYTE.

Deſſus tous mes deſirs vous êtes abſolue;



Et, ſi vous le voulez, m'y voilà réſolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyſandre ſi longtems a brûlé pour ſa fille,
Qu'il en faiſait déja l'apui de ſa famille;
A préſent que ſes feux ne ſont plus que pour moi,
Il voudrait bien qu'un autre eût engagé ma foi,
Afin que ſans eſpoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous diſant adieu,
Qu'il a preſque arraché Lyſandre de ce lieu?

CHRYSANTE.

Simple, ce qu'il en fait ce n'eſt qu'à ſa prière;
Et Lyſandre tient même à faveur ſingulière....

HIPOLYTE.

Je ſais que Dorimant eſt un de ſes amis;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'eſt qu'artifice,
Lyſandre me faiſait ſes offres de ſervice.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'eſt homme à ſe jouer de nous.
Quelque ſecret myſtère eſt caché là-deſſous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire;
Ici quelque importun pourrait nous aborder.

SCENE X.

HIPOLYTE, FLORICE.

HIPOLYTE.
J'Aurai bien de la peine à la persuader.
Ah, Florice ! en quel point laisses-tu Célidée ?

FLORICE.
De honte & de dépit tout-à-fait possédée.

HIPOLYTE.
Que t'a-t-elle montré ?

FLORICE.
Cent choses à la fois,
Selon que le hazard les mettait sous ses doigts ;
Ce n'était qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPOLYTE.
Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite ?

FLORICE.
Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPOLYTE *regarde Célidée qui entre.*
Ses pleurs ne se sauraient empêcher de descendre,
Et j'en aurais pitié si je n'aimais Lysandre.



SCENE XI.

CELIDÉE *ſeule.*

INfidéles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, & vous fondant en larmes,
Puniſſez vous, mes yeux, d'avoir trop préſumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a ſervi d'avoir ſû me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le conſtant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il eſt parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte;
Et n'ayant pû le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret.
Par-là mon deſeſpoir davantage ſe pique.
Quand je le crus conſtant, mon plaiſir fut ſecret,
Et ma honte eſt publique.

Le traître avait ſenti qu'alors me négliger
C'était à Dorimant livrer toute mon ame;
Et la conſtance plut à cet eſprit léger,
Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naiſſant,

Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître,
De peur qu'à cet amour d'être encor impuiſſant,
Il n'oſe plus paraître.

Outre que dans mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conſervant plus aucune intelligence,
Il eſt trop glorieux pour n'être rapellé
Qu'à ſervir ma vengeance.

Mais j'aperçois celui qui le porte en ſes yeux.
Courage donc, mon cœur, eſpérons un peu mieux.
Je ſens bien que déja vers lui tu te r'envoles;
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles.
Ma honte & ma douleur ſurmontant mes deſirs,
N'en laiſſent le paſſage ouvert qu'à mes ſoupirs.

SCENE XII.

DORIMANT, CELIDÉE, CLÉANTE.

DORIMANT.

DAns ce profond penſer, pâle, triſte, abattue,
Ou quelque grand malheur de Lyſandre vous tue,
Ou bientôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CÉLIDÉE.

Il eſt cauſe en effet de l'état où je ſuis;
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais....



DORIMANT.

Vous n'achevez point ? faut-il que je devine ?

CÉLIDÉE.

Permettez que je cède à la confuſion,
Qui m'étouffa la voix en cette occaſion.
J'ai d'incroyables traits de Lyſandre à vous dire ;
Mais ce reſte du jour ſouffrez que je reſpire,
Et m'obligez demain que je vous puiſſe voir.

DORIMANT.

De ſorte qu'à préſent on n'en peut rien ſavoir ?
Dieux ! elle ſe dérobe, & me laiſſe en un doute...
Pourſuivons toutefois notre première route ;
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me ſurprit,
De ce fâcheux ſoupçon purgeront mon eſprit.
Frape.

SCENE XIII.

DORIMANT, FLORICE, CLÉANTE.

FLORICE.

Que vous plaît-il ?

DORIMANT.

Peut-on voir Hipolyte ?

FLORICE.

FLORICE.

Elle vient de ſortir pour faire une viſite.

DORIMANT.

Ainſi tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fai lui mes baiſe-mains.

FLORICE *ſeule.*

Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais lui faire :
Depuis que ce Lyſandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui ;
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPOLYTE, ARONTE.

HIPOLYTE.

A Cet excès d'amour qu'il me faisait paraître,
Je me croyais déja maîtresse de ton maître:
Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser!
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il sait bien ajuster ses yeux à ses paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bientôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'ose l'espérer. Sa passion trop forte
Déja vers son objet malgré moi le remporte;
Et, comme s'il avait reconnu son erreur,
Vos yeux lui sont à charge, & sa feinte en horreur.
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle,
Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des soumissions...

HIPOLYTE.

J'entens assez le but de tes commissions.
Tu vas tâcher pour lui d'amollir son courage?

ARONTE.

J'employe auprès de vous le tems de ce message,
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais après mon raport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,
Je ne répons de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra son artifice, & parlera pour eux.

HIPOLYTE.

Sa maîtresse ébloüie ignore encor ma flamme,
Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son ame.
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un si fidèle amant n'en puisse raprocher.

ARONTE.

Qui pourrait toutefois en détourner Lysandre,
Ce serait le plus sûr.

HIPOLYTE.

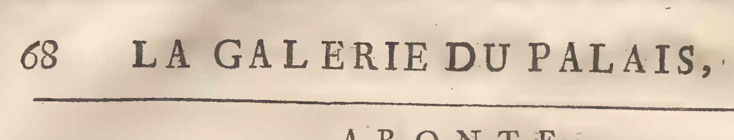
N'oses-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez moi les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après fraper d'étranges coups.

HIPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusques là qu'entre eux deux son ame était égale;
Mais Lysandre depuis, endurant sa rigueur,
Lui montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.



ARONTE.

Donc à voir Célidée & Dorimant ensemble,
Quelque dieu qui vous aime aujourd'hui les assemble.

HIPOLYTE

Fai les voir à ton maître, & ne perds point ce tems,
Puisque de là dépend le bonheur que j'attens.

SCENE II.

DORIMANT, CÉLIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

ARonte, un mot. Tu fuis? Crains-tu que je te voye?

ARONTE.

Non, mais pressé d'aller où mon maître m'envoye,
J'avais doublé le pas sans vous apercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la croix du tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au palais faire encor un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par ici?

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon maître de ſouci ;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'aprendre ?
As-tu vû depuis peu l'objet que je chéris ?

ARONTE.

Oui ; tantôt en paſſant j'ai rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hipolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'eſt là ſeulement le diſcours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, & pris au dépourvû,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vû.
Va, ne ſois point honteux des crimes de ton maître :
Pourquoi déſavouer ce qu'il fait trop paraître ?
Il la ſert à mes yeux, cet infidèle amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

(*Aronte ſort.*)

SCENE III.

DORIMANT, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

APrès cette retraite, & ce morne ſilence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance ?



DORIMANT.

Je n'en ai que trop vû, mes yeux m'en ont trop dit.
Aronte, en me parlant, était tout interdit;
Et sa confusion portait sur son visage
Assez & trop de jour pour lire son message.
Traître, traître Lysandre, est-ce donc là le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CÉLIDÉE.

Connaissez tout-à-fait l'humeur de l'infidelle;
Votre amour seulement la lui fait trouver belle:
Son objet, tout aimable & tout parfait qu'il est,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plait;
Et votre affection de la sienne suivie,
Montre que c'est par-là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT *montrant son épée.*

Voici dans ce larcin qui le fait succomber.
En ce dessein commun de servir Hipolyte,
Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite;
Son sang me répondra de son manque de foi,
Et me fera raison & pour vous & pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame;
Et mon amitié meurt voyant naître sa flamme.

CÉLIDÉE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide & vous,
Est-ce faire justice à ce juste couroux?
Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie?
Certes, pour le punir c'est trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous aprouver que je priſſe avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'achéterais trop cher la mort du ſuborneur,
Si pour avoir ſa vie il m'en coûtait l'honneur;
Et montrerais une ame & trop baſſe & trop noire,
De ménager mon ſang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril expoſés,
Il eſt pour vous venger des moyens plus aiſés.
Pour peu que vous fuſſiez de mon intelligence,
Vous auriez bien-tôt pris une digne vengeance;
Et vous pourriez ſans bruit ôter à l'inconſtant...

DORIMANT.

Quoi? ce qu'il m'a volé?

CÉLIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La faibleſſe du ſexe en ce point vous conſeille:
Il ſe croit trop vengé quand il rend la pareille;
Mais ſuivre le chemin que vous voulez tenir,
C'eſt imiter ſon crime au lieu de le punir;
Au lieu de lui ravir une belle maîtreſſe,
C'eſt prendre à ſon refus une beauté qu'il laiſſe.



SCENE IV.

CÉLIDÉE, DORIMANT, LYSANDRE, & ARONTE *dans le fond du théatre.*

DORIMANT.

C'Eſt lui faire plaiſir au lieu de l'affliger ;
C'eſt ſouffrir un affront, & non pas ſe venger.
J'en pers ici le tems. Adieu ; je me retire ;
Mais avant qu'il ſoit peu, ſi vous entendiez dire
Qu'un coup fatal & juſte ait puni l'impoſteur,
Vous pourez aiſément en deviner l'auteur.

CÉLIDÉE.

De grace, encor un mot. Hélas ! il m'abandonne
Aux cuiſans déplaiſirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abuſée, & dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE V.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, & que vous ſemble d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur tu n'es que trop fidelle.

N'exerce

N'exerce plus tes ſoins à me faire endurer;
Ma plus douce fortune eſt de tout ignorer.
Je ſerais trop heureux ſans le raport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte;
Vous voyant il a fui.

LYSANDRE.

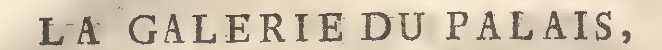
Mais mon ingrate alors,
Pour empêcher ſa fuite, a fait tous ſes efforts,
Aronte; & tu prenais ſes dédains pour des feintes!
Tu croyais que ſon cœur n'eût point d'autres atteintes,
Que ſon eſprit entier ſe conſervait à moi,
Et parmi ſes rigueurs n'oubliait point ſa foi!

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'en ſuis trompé moi-même.
Après deux ans paſſés dans un amour extrême,
Que ſans occaſion elle vînt à changer!
Je me fuſſe tenu coupable d'y ſonger.
Mais puiſque ſans raiſon la volage vous change,
Faites qu'avec raiſon un changement vous venge.
Pour punir comme il faut ſon infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Miſérable, eſt-ce ainſi qu'il faut qu'on me ſoulage?
Ai-je trop peu ſouffert ſous cette humeur volage?
Et veux-tu déſormais que par un ſecond choix
Je m'engage à ſouffrir encor une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hipolyte à cette amour nouvelle
Se rendrait plus ſenſible, ou ſerait plus fidelle.



ARONTE.

Vous en devez, monſieur, préſumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conſeiller importun, ôte toi de mes yeux.

ARONTE.

Son ame. . .

LYSANDRE.

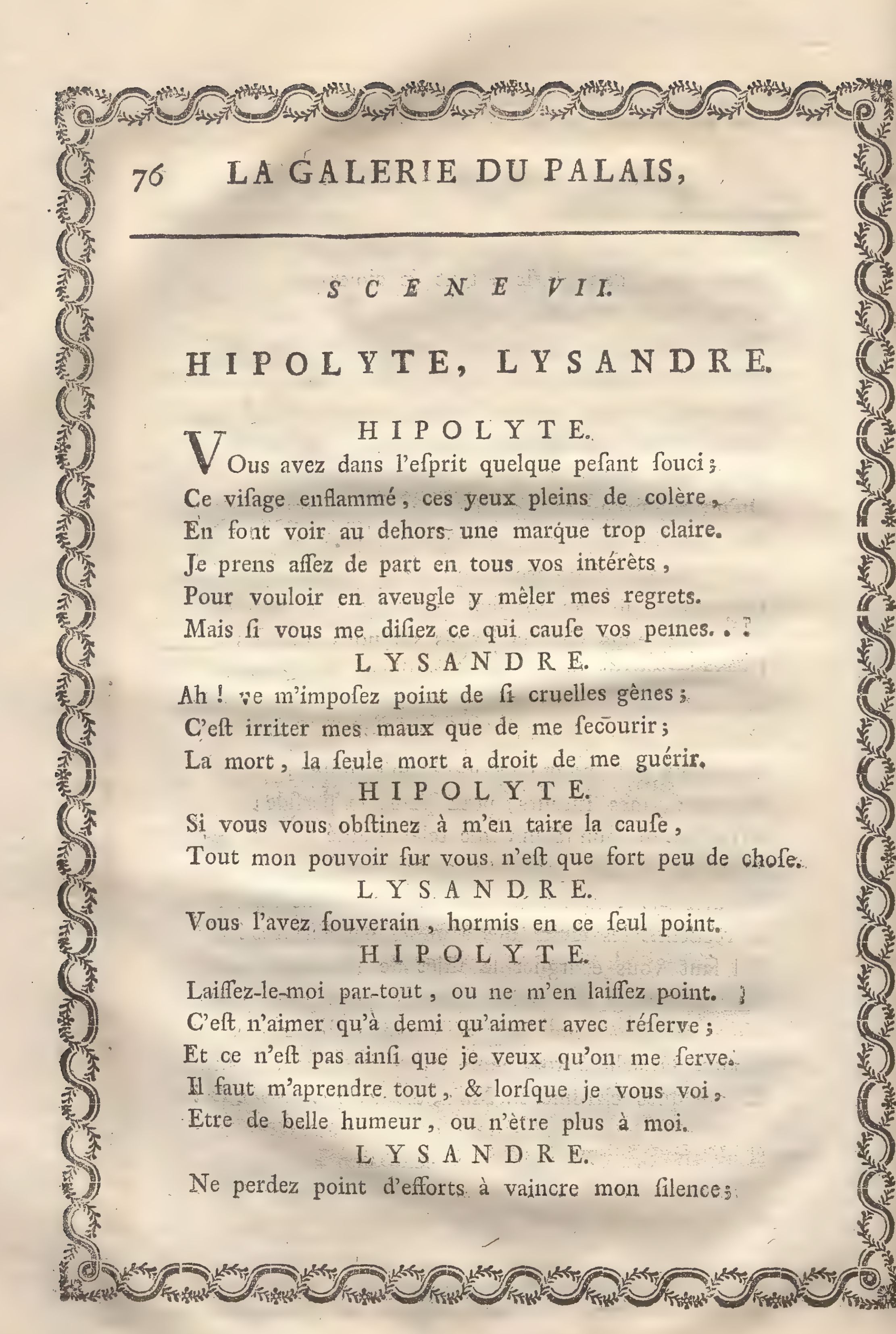
Ote toi, dis-je, & dérobe ta tête
Aux violens effets que ma colère aprête.
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet.
Va, tu l'attirerais ſur un ſang trop abjet.

SCENE VI.

LYSANDRE *ſeul.*

Il faut à mon couroux de plus nobles victimes;
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes;
Qu'après les trahiſons de ce couple indiſcret
L'un meure de ma main, & l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maitreſſe;
Et mes plaiſirs alors naitront de ſa triſteſſe.
Mon cœur à qui mes yeux aprendront ſes tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens;
Ce viſage ſi beau, ſi bien pourvû de charmes,
N'en aura plus pour moi, s'il n'eſt couvert de larmes.
Ses douleurs ſeulement ont droit de me guérir;
Pour me réſoudre à vivre, il faut la voir mourir.

Frénétique transport, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moi;
Dois-je être sans raison parce qu'ils sont sans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chère maitresse,
Suivrai-je contre vous la fureur qui me presse?
Quoi! vous ayant aimés, pourrais-je vous haïr?
Mais vous pourai-je aimer, quand vous m'osez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalousie augmente, & redouble ma rage;
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour,.. ah! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense;
Un mouvement secret prend toujours sa défense:
L'amant souffre tout d'elle, & dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.
Toutefois si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez-lui mon bien; une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirai-je à mes yeux que par ses artifices
Il recueillit les fruits dûs à mes longs services?
S'il faut vous épargner le sujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime.
Contre sa lâcheté tout vous est légitime;
Et quelques châtimens... Mais, dieux! que vois-je ici?



SCENE VII.

HIPOLYTE, LYSANDRE.

HIPOLYTE.

VOus avez dans l'esprit quelque pesant souci;
Ce visage enflammé, ces yeux pleins de colère,
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prens assez de part en tous vos intérêts,
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets.
Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines. . .

LYSANDRE.

Ah! ne m'imposez point de si cruelles gênes;
C'est irriter mes maux que de me secourir;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

LYSANDRE.

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

HIPOLYTE.

Laissez-le-moi par-tout, ou ne m'en laissez point.
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve;
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve.
Il faut m'aprendre tout, & lorsque je vous voi,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence;

Vous uſeriez ſur moi de trop de violence.
Adieu. Je vous ennuïe; & les grands déplaiſirs
Veulent en liberté s'exhaler en ſoupirs.

SCENE VIII.

HIPOLYTE *ſeule.*

C'Eſt donc là tout l'état que tu fais d'Hipolyte?
Après des vœux offerts, c'eſt ainſi qu'on me quitte?
Qu'Aronte jugeait bien, que ces feintes amours,
Avant qu'il fût longtems, interrompraient leur cours!
Dans ce peu de ſuccès des ruſes de Florice,
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice;
Et ſi j'en puis jamais trouver l'occaſion,
J'y mettrai bien encore de la diviſion.
Si notre pauvre amant eſt plein de jalouſie,
Ma rivale qui ſort n'en eſt pas moins ſaiſie.

SCENE IX.

HIPOLYTE, CELIDÉE.

CÉLIDÉE.

N'Ai-je pas tantôt vû mon perfide avec vous?
Il a bientôt quitté des entretiens ſi doux.



HIPOLYTE.

Qu'y ferait-il, ma sœur ? Ta fidèle Hipolyte
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite.
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoye ailleurs pratiquer ses leçons.

CÉLIDÉE.

Le parjure à présent est fort sur ta louange ?

HIPOLYTE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange ;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'aprocha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige ;
C'est par-là qu'il me pense acquérir puissamment ;
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE.

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure ;
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lysandre te plait, possède le volage ;
Mais ne me traite point avec désavantage ;
Et si tu te résous d'accepter mon amant,
Relâche moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPOLYTE.

Pourvû que leur vouloir se range sous le nôtre,
Je te donne le choix, & de l'un, & de l'autre ;
Ou si l'un ne suffit à ton jeune desir,
Défai moi de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lysandre avant que le connaître ;

Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
Que son humeur est vaine, & qu'il fait l'entendu!
Que son discours est fade avec ses flatteries!
Qu'on est importuné de ses afféteries!
Vraiment si tout le monde était fait comme lui,
Je crois qu'avant deux jours je sécherais d'ennui.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un & l'autre me fuit, & je brûle pour eux;
L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.

HIPOLYTE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes!

CÉLIDÉE.

Outre, hélas! que le ciel s'opose à nos attentes,
Lysandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrais. . .

SCENE X.

PLEIRANTE, HIPOLYTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moi;
Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles?



HIPOLYTE.

Nous caufions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménage de fille.

PLÉIRANTE.

Et parmi ces difcours
Vous conferiez enfemble un peu de vos amours?
Hé bien, ce ferviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait femblable.
Des hommes comme vous ne font que des conteurs.
Vraiment, c'eft bien à moi d'avoir des ferviteurs!

PLÉIRANTE.

Parlons, parlons français. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mère?

HIPOLYTE.

J'obéirai toujours à fon commandement.
Mais de grace, monfieur, parlez plus clairement:
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLÉIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux foupire. . .

HIPOLYTE.

Vous en voulez par-là.

PLÉIRANTE.

Ce n'eft point fixion
Que ce que je vous dis de fon affection.
Votre mère fut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce foit vous qui vous donniez vous-même.

HIPOLYTE.

Et c'eft ce que ma mère, afin de m'expliquer,

Ne

Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais pour l'amour de vous je vais le ſavoir d'elle.

SCENE XI.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLÉIRANTE.
TA compagne eſt du moins auſſi fine que belle.
CÉLIDÉE.
Elle a bien ſû, de vrai, ſe défaire de vous.
PLÉIRANTE.
Et fort habilement ſe parer de mes coups.
CÉLIDÉE.
Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.
PLÉIRANTE.
Mais faute, bien plutôt, d'y vouloir rien entendre.
Je ſuis des plus trompés ſi Dorimant lui plait.
CÉLIDÉE.
Y prenez-vous, monſieur, pour lui quelque intérêt?
PLÉIRANTE.
Lyſandre m'a prié d'en porter la parole.
CELIDÉE.
Lyſandre!
PLÉIRANTE.
Oui, ton Lyſandre.



CELIDÉE.

Et lui-même cajole. . .

PLÉIRANTE.

Quoi? que cajole-t-il?

CELIDÉE.

Hipolyte à mes yeux.

PLÉIRANTE.

Fole, il n'aima jamais que toi deſſous les cieux;
Et nous ſommes tout prêts de choiſir la journée,
Qui bientôt de vous deux termine l'hyménée.
Il ſe plaint toutefois un peu de ta froideur;
Mais pour l'amour de moi montre lui plus d'ardeur;
Parle, ma volonté ſera-t-elle obéie?

CELIDÉE.

Hélas, qu'on vous abuſe après m'avoir trahie!
Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant,
Et traverſe par-là tout ce qu'à ſa prière,
Votre vaine entremiſe avance vers la mère.
Cela, qu'eſt-ce, monſieur, que ſe jouer de vous?

PLÉIRANTE.

Qu'il eſt peu de raiſon dans ces eſprits jaloux!
Hé quoi? Pour un ami s'il rend une viſite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hipolyte?

CELIDÉE.

Je ſais ce que j'ai vû.

PLÉIRANTE.

Je ſais ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout ſouffrir de contredit.

Mon choix de votre hymen en ſa faveur diſpoſe.

CELIDÉE.

Commandez moi plutôt, monſieur, toute autre choſe.

PLÉIRANTE.

Quelle bizarre humeur! quelle inégalité,
De rejetter un bien qu'on a tant ſouhaité!
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices;
Il faut pour m'éblouïr de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe,
Il faut que nous manquions vous & moi de promeſſe.
Quittez pour votre bien ces fantaſques refus.

CELIDÉE.

Monſieur...

PLÉIRANTE.

Quittez-les, dis-je, & ne conteſtez plus.

SCENE XII.

CÉLIDÉE *ſeule.*

FAcheux commandement d'un incrédule père!
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me deſeſpère!
J'avais, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir & l'amour tout d'un parti chez moi;
Et ma flamme d'accord avecque ſa puiſſance

Unissait mes desirs à son obéïssance ;
Mais hélas ! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité !
Mon esprit s'en révolte, & ma flamme bannie
Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit !
On donne mes faveurs à celui qui les fuit.
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine ;
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne.
Mais s'il ne m'aimait plus, parlerait-il d'amour
A celui dont je tiens la lumière du jour ?
Mais s'il m'aimait encor, verrait-il Hipolyte ?
Mon cœur en même tems se retient & s'excite.
Je ne sais quoi me flatte, & je sens déja bien.
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
Tout beau, ma passion, c'est déja trop paraître ;
Attens, attens du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissai-je emporter ?
Il fait tout à dessein de me persécuter.
L'ingrat cherche ma peine, & veut par sa malice,
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon suplice.
Rentrons, que son objet présenté par hazard,
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part.
C'est bien assez qu'un père à souffrir me destine,
Sans que mes yeux encor aident à ma ruine.

SCENE XIII.

LA LINGÉRE, LE MERCIER.

LA LINGÉRE *après qu'ils se sont entrepoussé une boëte qui est entre leurs boutiques.*

J'Enverrai tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'est-mon, on vous l'endurera.
Vous êtes un bel homme, & je dois fort vous craindre!

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?

LA LINGÉRE.

Aussi votre tapis est tout sur mon battant;
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGÉRE.

Je voudrais l'avoir vû, que quelqu'un s'y fût mis.
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis?
On joue ainsi le monde?

LE MERCIER.

Après tout ce langage,
Ne me repoussez pas mes boëtes davantage.
Votre caquet m'enlève à tous coups mes chalands.
Vous vendez dix rabats contre moi deux galans.
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure,

Sans vous en dire mot, ſans le moindre murmure ;
Et vous me harcelez, & ſans cauſe, & ſans fin.
Qu'une femme hargneuſe eſt un mauvais voiſin !
Nous n'apaiſerons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à votre boutique ;
Alors n'ayant plus rien enſemble à démêler,
Vous n'aurez plus auſſi ſur quoi me quereller.

LA LINGÉRE.

Juſtement.

SCENE XIV.

La Lingère, FLORICE, le Mercier, le Libraire, CLÉANTE.

LA LINGÉRE *à Florice.*

De tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je ſuis venue
Les avez-vous reçûs ces points-coupés nouveaux ?

LA LINGÉRE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui paſſe.*

Ne vous vendrai-je rien, monſieur ? des bas de ſoie,

Des gans en broderie, ou quelque petite oie?

CLÉANTE *au Libraire.*

Ces livres que mon maître avait fait mettre à part,
Les avez-vous encor?

LE LIBRAIRE *empaquetant ses livres.*

Ah! que vous venez tard!
Encor un peu, ma foi, je m'en allais les vendre.
Trois jours sans revenir! je m'ennuyais d'attendre.

CLÉANTE.

Je l'avais oublié. Le prix?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sait;
Autant de quarts d'écus, c'est un marché tout fait.

LA LINGÉRE *à Florice.*

Hé bien, qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en suis toute ravie,
Et n'ai rien encor vû de pareil en ma vie.
Vous aurez votre argent, si l'on croit mon raport.
Que celui-ci me semble & délicat & fort!
Que cette autre me plait! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGÉRE.

Voici de quoi vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense en vérité qu'il ne serait point laid;
Que me coûtera-t-il?

LA LINGÉRE.

Allez, faites moi vendre;
Et pour l'amour de vous je ne voudrai rien prendre.



Mais aviſez alors à me récompenſer.

FLORICE.

L'offre n'eſt pas mauvaiſe, & vaut bien y penſer.
Vous me verrez demain avecque ma maîtreſſe.

SCENE XV.

FLORICE, ARONTE, Le Mercier, La Lingère.

FLORICE.

ARonte, hé bien, quels fruits produira notre adreſſe ?

ARONTE.

De fort mauvais pour moi. Mon maître au deſeſpoir
Fuit les yeux d'Hipolyte, & ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous ſommes donc ainſi bien loin de notre compte ?

ARONTE.

Oui, mais tout le malheur en tombe ſur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son couroux eſt trop grand pour s'apaiſer jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez ſa Célidée,
Je te rens auſſi-tôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir eſt grand!
Vien, je te veux donner tout-à-l'heure un galant.

LE MERCIER.

Voyez, monſieur, j'en ai des plus beaux de la terre;
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé une boëte de rubans.*

Tous vos rubans n'ont point d'aſſez vives couleurs.
Allons, Florice; allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGÉRE.

Ainſi, faute d'avoir de belle marchandiſe,
Des hommes comme vous perdent leur chalandiſe.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous; mais Dieu ſait comment:
Du moins, ſi je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promeſſe
De ſuivante qui m'aide à tromper ſa maîtreſſe.

LA LINGÉRE.

Quand il faut dire tout, on s'entreconnait bien;
Chacun ſait ſon métier, &... Mais je ne dis rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup, ſi vous pouvez vous taire.

LA LINGÉRE.

Je ne réplique point à des gens en colère.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

INdiſcrette vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuiſſance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conſeillez plus la mort de ce fauſſaire;
J'aime encor Célidée, & n'oſe lui déplaire.
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'eſt pas le moyen d'agréer à ſes yeux.
L'amour en la perdant me retient en balance;
Il produit ma fureur, & romt ſa violence;
Et me laiſſant trahi, confus & mépriſé;
Ne veut que triompher de mon cœur diviſé.
Amour, cruel auteur de ma longue miſère,
Ou permets à la fin d'agir à ma colère,
Ou, ſans m'embarraſſer d'inutiles tranſports,
Auprès de ce bel œil fai tes derniers efforts.
Vien, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et comme de mon cœur, triomphe de ſa haine.
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ſes cruautés ren les mèmes combats;
Exerce ta puiſſance à fléchir la farouche;

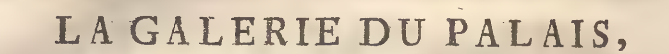
Montre toi dans mes yeux, & parle par ma bouche;
Si tu te ſens trop faible, appelle à ton ſecours
Le ſouvenir de mille & de mille heureux jours,
Où ſes deſirs d'accord avec mon eſpérance,
Ne laiſſaient à nos vœux aucune différence.
Je penſe avoir encor ce qui la ſut charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon viſage,
Mais en revanche auſſi je l'aime davantage.
Mon reſpect s'eſt accrû pour un objet ſi cher;
Je ne me venge point de peur de la fâcher.
Un infidèle ami tient ſon ame captive,
Je le ſais, je le vois, & je ſouffre qu'il vive.
Je tarde trop; allons, ou vaincre ſes refus,
Ou me venger ſur moi de ne lui plaire plus;
Et tirons de ſon cœur, malgré ſa flamme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte:
Ses rigueurs par ce fer me perceront le ſein.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

HE quoi? pour m'avoir vû vous changez de deſſein?
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hipolyte;
Vous ne m'aprendrez rien en lui faiſant viſite:
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert



Comme un ami ſi rare auprès d'elle me ſert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement. Ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble votre fortune;
Et vous montrez aſſez par ces faibles détours,
Qu'un témoin comme moi déplait à vos amours.
Vous voulez ſeul à ſeul cajoler Célidée:
La querelle entre nous ſera bientôt vuidée:
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juſte vengeance un funeſte ſuccès.

DORIMANT.

Qu'eſt ceci, déloyal? quelle fourbe eſt la vôtre?
Vous m'en diſputez une, afin d'acquérir l'autre!
Après ce que chacun a vû de votre feu,
C'eſt une lâcheté d'en faire un déſaveu.

LYSANDRE.

Je ne me connais point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Auſſi veux-je punir autrement tes parjures.
Le ciel, le juſte ciel, ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a deſtiné mon bras,
T'aprendra qu'à moi ſeul Hipolyte eſt gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hipolyte.

DORIMANT.

Et toi ta Célidée.

LYSANDRE.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, & ton cœur s'en abat!

LYSANDRE.

Laiſſons à part les noms, diſputons la maîtreſſe ;
Et, pour qui que ce ſoit, montre ici ton adreſſe.

DORIMANT.

C'eſt comme je l'entens.
(Lyſandre & Dorimant mettent l'épée à la main.)

SCENE III.

CELIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CELIDÉE.

O Dieux ! ils ſont aux coups.
(à Lyſandre.)
Ah, perfide ! ſur moi détourne ton couroux ;
La mort de Dorimant me ſerait trop funeſte.

DORIMANT.

Lyſandre, une autre fois nous vuiderons le reſte.

CÉLIDÉE *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat !

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuis cette importune, & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CELIDÉE.

LYSANDRE.

Ne ſuivez pas du moins ce perfide à ma vûe.
Avez-vous réſolu que ſa fuite me tue?
Et qu'ayant ſû braver ſon plus vaillant effort,
Par ſa retraite infame il me donne la mort?
Pour en fraper le coup vous n'avez qu'à le ſuivre.

CELIDÉE.

Je tiens des gens ſans foi ſi peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas,
De crainte de cauſer un ſi juſte trépas.

LYSANDRE.

Hé bien, voyez-le donc, ma lame toute prête
N'attendait que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon ſang à vos pieds répandu,
Ce que valait l'amant que vous aurez perdu;
Et, ſans vous reprocher un ſi cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achévera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, ſi je plais en mourant
A celle à qui j'ai pu déplaire en l'adorant!
Et ſi ma promte mort ſecondant ſon envie,
L'aſſure du pouvoir qu'elle avait ſur ma vie!

CELIDÉE.

Moi, du pouvoir ſur vous! vos yeux ſe ſont mépris;
Et quelque illuſion qui trouble vos eſprits,

Vous fait imaginer d'ètre auprès d'Hipolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite;
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaiſirs,
Et ne m'empèchez plus de ſuivre mes deſirs.

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que ma feinte paſſée
A jetté cette erreur dedans votre penſée.
Il eſt vrai; devant vous, forçant mes ſentimens,
J'ai préſenté des vœux, j'ai fait des complimens;
Mais c'etaient complimens qui partaient d'une ſouche;
Mon cœur que vous teniez déſavouait ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux diſcours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours.
Contre votre froideur une modeſte plainte
Fut tout notre entretien au ſortir de la feinte;
Et je le priai lors . . . .

CELIDÉE.

D'uſer de ſon pouvoir?
Ce n'était pas par-là qu'il me falait avoir.
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, deſeſpéré du mépris de mes flammes,
Sans conſeil, ſans raiſon, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,
Je me ſuis pris à tout, ne ſachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'eſt fait entendre.
J'ai crû que vous ſeriez d'un naturel plus doux,
Pourvû que votre eſprit devint un peu jaloux.
J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un père;
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfère;

Et, puiſque ces efforts n'ont réuſſi qu'en vain,
J'aurai de vous ma grace, ou la mort de ma main.
Choiſiſſez, l'une ou l'autre achévera mes peines.
Mon ſang brûle déja de ſortir de mes veines:
Il faut pour l'arrêter, me rendre votre amour:
Je n'ai plus rien ſans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE.

Volage, falait-il pour un peu de rudeſſe
Vous porter ſi ſoudain à changer de maîtreſſe?
Que je vous croyais bien d'un jugement plus meur!
Ne pouviez-vous ſouffrir de ma mauvaiſe humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'était une feinte
A deſſein d'éprouver quelle était votre atteinte?
Les dieux m'en ſoient témoins, & ce nouveau ſujet,
Que vos feux inconſtans ont choiſi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,
Avant que votre amour parût ſi peu durable.
Qu'Hipolyte vous diſe avec quels ſentimens
Je lui fus raconter vos premiers mouvemens,
Avec quelles douceurs je m'étais préparée
A redonner la joie à votre ame éplorée.
Dieu! que je fus ſurpriſe, & mes ſens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à ſa beauté rendus!
Votre légéreté fut ſoudain imitée;
Non pas que Dorimant m'en eût ſollicitée,
Au contraire, il me fuit, & l'ingrat ne veut pas
Que ſa franchiſe cède au peu que j'ai d'apas.
Mais, hélas! plus il fuit, plus ſon portrait s'efface.
Je vous ſens malgré moi reprendre votre place.

L'aveu

L'aveu de votre erreur désarme mon couroux;
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un & l'autre,
Pardonnez à ma feinte, & j'oublîrai la vôtre.
Moi-même je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division.
Tu ne méritais pas de si rudes allarmes;
Accepte un repentir accompagné de larmes;
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour,
Par ce petit divorce, augmenter son amour.

LYSANDRE.

Que vous me surprenez! O ciel! est-il possible
Que je vous trouve encor à mes desirs sensible?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi!

CELIDÉE.

Et pour l'amour de toi que je les aime aussi!

LYSANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CELIDÉE.

J'aime trop désormais ton repos & le mien;
Tous mes soins n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrais-je après ma faute une plus douce amende,
Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande?
Je t'accusais en vain d'une infidélité;
Il agissait pour toi de pleine autorité,
Me traitait de parjure, & de fille rebelle.
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle.
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur,



Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hipolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CELIDÉE.

Non. Je fuis Dorimant qu'ensemble j'aperçoi;
Je ne veux plus le voir, puisque je suis à toi.

SCENE V.

DORIMANT, HIPOLYTE.

DORIMANT.

AUtant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.

HIPOLYTE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en couroux ?

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une course inutile.
J'aprens cent fois le jour que vous êtes en ville:
En voici presque trois que je n'ai pû vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je sais devoir;
Et n'était qu'aujourd'hui cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hazard me les montre,
Je crois que ce jour même aurait encor passé,
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.

HIPOLYTE.

Ma libre & gaye humeur ne peut souffrir la plainte;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPOLYTE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?

HIPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrais-je sans languir ma flamme qu'on néglige?

HIPOLYTE.

Eteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissans me forcent à ces feux.

HIPOLYTE.

Oui; mais rien ne vous force à vous aprocher d'eux.

DORIMANT.

Ma présence vous fâche, & vous est odieuse.

HIPOLYTE.

Non; mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je vois bien ce que c'est, je lis dans votre cœur;
Il a reçû les traits d'un plus heureux vainqueur;
Un autre regardé d'un œil plus favorable,



A mes ſoumiſſions vous fait inexorable ;
C'eſt pour lui ſeulement que vous voulez brûler.

HIPOLYTE.

Il eſt vrai. Je ne puis vous le diſſimuler :
Il faut que je vous traite avec toute franchiſe.
Alors que je vous pris, un autre m'avait priſe,
Un autre captivait mes inclinations.
Vous devez préſumer de vos perfections,
Que ſi vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il ſerait mal-aiſé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'eût été donné ;
Mais, puiſque les deſtins ainſi l'ont ordonné,
Tant que ma paſſion aura quelque eſpérance,
N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'aprenez point le nom de cet amant.
Sans doute que Lyſandre eſt cet objet charmant,
Dont les diſcours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPOLYTE.

Cela ne ſe dit point à des hommes d'épée.
Vous expoſer aux coups d'un duel hazardeux,
Ce ſerait le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, ſi je puis, conſerver l'un & l'autre ;
Je chéris ſa perſonne, & hais ſi peu la vôtre,
Qu'ayant perdu l'eſpoir de le voir mon époux,
Si ma mère y conſent, Hipolyte eſt à vous ;
Mais auſſi, juſques-là plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune ;
Ne me refuſez plus de me le déclarer ;

Que je ſache en quel tems j'aurai droit d'eſpérer.
Un mot me ſuffira pour me tirer de peine ;
Et lors j'étoufferai ſi bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CÉLIDÉE, DORIMANT, HIPOLYTE.

PLEIRANTE.

SOuffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée ?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut être décidée ;
Voici le ſeul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos diſſenſions.

LYSANDRE.

Diſſipe, cher ami, cette jalouſe atteinte ;
C'eſt l'objet de tes feux, & celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, & moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avais pris fantaiſie
De mettre Célidée en quelque jalouſie ;
Mais, au lieu d'un eſprit, j'en ai fait deux jaloux.



PLEIRANTE.

Vous pouvez déſormais achever entre vous;
Je vais dans ce logis dire un mot à madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPOLYTE.

DORIMANT.

Ainſi, loin de m'aider, tu traverſais ma flamme?

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma priére a faits
T'auraient acquis déja le but de tes ſouhaits;
Mais tu dois accuſer les graces d'Hipolyte,
Si ton bonheur n'eſt pas égal à ton mérite.

HIPOLYTE.

Qu'aurai-je cependant pour ſatisfaction
D'avoir ſervi d'objet à votre fiction?
Dans votre différend je ſuis la plus bleſſée,
Et me trouve à l'accord entiérement laiſſée.

CÉLIDÉE.

N'y ſonge plus, de grace; &, pour l'amour de moi,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre ſous ta loi.
Veux-tu le quereller lorſque je lui pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tout prêts d'être aſſemblés d'un lien conjugal,

Tu ne le peux haïr ſans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conſeil, lui, par celui d'un autre;
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confuſion
Laiſſe finir ſi-tôt notre diviſion.

HIPOLYTE.

De ſorte qu'à préſent le ciel y remédie?

CÉLIDÉE.

Tu vois; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conſeil eſt fort bon, mais un peu dangereux.

HIPOLYTE.

Excuſe, chére amie, un eſprit amoureux.
Lyſandre me plaiſait, & tout mon artifice
N'allait qu'à détourner ſon cœur de ton ſervice.
J'ai fait ce que j'ai pû pour brouiller vos eſprits;
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris;
Mais puiſqu'ainſi le ciel rejoint votre hyménée...

DORIMANT.

Votre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raiſon pour vous perſuader,
Votre amour hors d'eſpoir fait qu'il me faut céder;
Vous ſavez trop à quoi la parole vous lie.

HIPOLYTE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie:
Je les croyais encor loin de ſe réunir,
Et moi, par conſéquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous, pour la rompre, une ame aſſez légère?

HIPOLYTE.

Puiſque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mère.



LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on vient de me promettre,
Je crois que ces devoirs ne se peuvent remettre;
J'espère tout de lui; mais pour un bien si doux
Je ne saurais . . .

LYSANDRE.

Arrête, ils s'avancent vers nous.

SCENE DERNIERE.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CÉLIDÉE, HIPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT *à Chrysante.*

MAdame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle;
Tenant ses volontés vous gouvernez mon sort.
J'attens de votre bouche, ou la vie, ou la mort.

CHRYSANTE *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, & de votre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.

Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections.
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage;
Je sais ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs,
Lorsqu'un premier hymen contraignit mes desirs:
Et sage à mes dépens, je veux bien qu'Hipolyte
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT *à Hipolyte.*

Après un tel aveu seriez-vous inhumaine?

HIPOLYTE *à Chrysante.*

Madame, un mot de vous me mettrait hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE *à Chrysante.*

Elle vous montre assez où son desir se porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vû d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en sens croitre la joie au milieu de mon ame,
Comme si de nouveau l'on acceptait ma flamme.

HIPOLYTE *à Lysandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moi?



LYSANDRE.

Tout, hormis ce ſeul point, de lui manquer de foi.

HIPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnés par Florice,
Lorſque je vous aimais, m'ont fait quelque ſervice.

LYSANDRE.

Je vous entens aſſez, ſoit. Aronte impuni,
Pour ſes mauvais conſeils ne ſera point banni;
Tu le ſouffriras bien, puiſqu'elle m'en ſuplie.

CÉLIDÉE.

Il n'eſt rien que pour elle & pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moi, madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur eſt tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais afin que la joie en ſoit égale à tous,
(*montrant Pleirante*)
Faites encor celui de monſieur & de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela ſentirait trop la fin de comédie.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN

DE LA GALERIE DU PALAIS.

CE titre ferait tout-à-fait irrégulier, puifqu'il n'eft fondé que fur le fpectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hipolyte, s'il n'était autorifé par l'exemple des anciens, qui étaient fans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnaient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étaient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes* & les *Phœniciennes.* L'Ajax même de Sophocle ne porte pas pour titre, *la mort d'Ajax*, qui eft fa principale action, mais *Ajax porte-fouet*, qui n'eft que l'action du premier acte. Je ne par le point des Nues, des Guêpes & des Grenouilles d'Ariftophane; ceci doit fuffire pour montrer que les Grecs nos premiers maîtres ne s'attachaient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, & qu'ils ne gardaient aucune règle fur cet article. J'ai donc pris ce titre de *la Galerie du Palais*, parce que la promeffe de ce fpectacle extraordinaire, & agréable pour fa naïveté, devait exciter vraifemblablement la curiofité des auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ai fait paraître ce même fpectacle à la fin du quatriéme acte, où il eft entiérement inutile, & n'eft renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avaient acheté, ou voir fi les marchands ont reçû les nipes qu'ils attendaient. Cette efpèce de renouement lui était néceffaire, afin qu'il eût quelque liaifon qui lui fit trouver fa place, & qu'il ne fût pas tout-à-fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice, eft ce qui le fixe particuliérement en ce lieu-là, & fans cet accident il eût été auffi propre à la fin du fecond ou du troifiéme, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la piéce aurait été trèsrégulière pour l'unité du lieu, & la liaifon des fcènes qui n'eft interrompue que par-là. Célidée & Hipolyte font deux voifi-

nes, dont les demeures ne ſont ſéparées que par le travers d'une rue, & ne ſont pas d'une condition trop élevée pour ſouffrir que leurs amans les entretiennent à leur porte. Il eſt vrai que ce qu'elles y diſent ſerait mieux dit dans une chambre ou dans une ſalle, & même ce n'eſt que pour ſe faire voir aux ſpectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devraient être retranchées, & viennent parler au milieu de la ſcène; mais c'eſt un accommodement de théatre qu'il faut ſouffrir, pour trouver cette rigoureuſe unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il ſort un peu de l'exacte vraiſemblance, & de la bienſéance même; mais il eſt preſque impoſſible d'en uſer autrement, & les ſpectateurs y ſont ſi accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les bleſſe. Les anciens, ſur les exemples deſquels on a formé les règles, ſe donnaient cette liberté. Ils choiſiſſaient pour le lieu de leurs comédies, & même de leurs tragédies, une place publique; mais je m'aſſure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui ſerait mieux dit dans la maiſon qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple, ſur qui le lecteur en poura trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les nôces de ſon fils; il leur commande d'entrer dans ſa maiſon avec leur charge, & retient avec lui Soſie pour lui aprendre que ces nôces ne ſont que des nôces feintes, à deſſein de voir ce qu'en dira ſon fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'hiſtoire. Je ne penſe pas qu'aucun me dénie qu'il ſerait mieux dans ſa ſalle à lui faire confidence de ce ſecret que dans une rue. Dans la ſeconde ſcène, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler ces nôces; il le menacerait plus à propos dans ſa maiſon qu'en public; & la ſeule raiſon qui le fait parler devant ſon logis, eſt afin que ce Davus demeuré ſeul puiſſe voir Myſis ſortir de chez Glicère, & qu'il ſe faſſe une liaiſon d'œil entre ces deux ſcènes; ce qui ne regarde pas l'action préſente de cette première, qui ſe paſſerait mieux dans la maiſon, mais une action future qu'ils ne prévoyent

point, & qui eſt plutôt du deſſein du poëte qui force un peu la vraiſemblance pour obſerver les règles de ſon art, que du choix des acteurs qui ont à parler, & qui ne ſeraient pas où les met le poëte, s'il n'était queſtion que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laiſſe aux curieux à examiner le reſte de cette comédie de Térence, & je veux croire, qu'à moins que d'avoir l'eſprit fort préoccupé d'un ſentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette piéce, elle eſt dans le même ordre de la précédente, c'eſt-à-dire, dans cinq jours conſécutifs. Le ſtile en eſt plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront aſſez rares. Le perſonnage de nourice, qui eſt de la vieille comédie, & que le manque d'actrices ſur nos théatres y avait conſervé juſqu'alors, afin qu'un homme le pût repréſenter ſous le maſque, ſe trouve ici métamorphoſé en celui de ſuivante, qu'une femme repréſente ſur ſon viſage. Le caractère des deux amantes a quelque choſe de choquant, en ce qu'elles ſont toutes deux amoureuſes d'hommes qui ne le ſont point d'elles, & Célidée particuliérement s'emporte juſqu'à s'offrir elle-même. On la pourrait excuſer ſur le violent dépit qu'elle a de s'être vûe mépriſée par ſon amant, qui en ſa préſence même a conté des fleurettes à une autre; & j'aurais de plus à dire, que nous ne mettons pas ſur la ſcène des perſonnages ſi parfaits, qu'ils ne ſoient ſujets à des défauts & aux faibleſſes qu'impriment les paſſions: mais je veux bien avouer que cela va trop avant, & paſſe trop la bienſéance & la modeſtie du ſexe, bien qu'abſolument il ne ſoit pas condamnable. En récompenſe, le cinquiéme acte eſt moins trainant que celui des précédentes, & conclut deux mariages ſans laiſſer aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

LA
SUIVANTE,
COMÉDIE.

EPITRE.

MONSIEUR,

Je vous présente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes ſortes d'eſprits ; beaucoup, & de fort bons, n'en ont pas fait grand état, & beaucoup d'autres l'ont miſe au-deſſus du reſte des miennes. Pour moi, je laiſſe dire tout le monde, & fais mon profit des bons avis, de quelque part que je les reçoive. Je traite toujours mon ſujet le moins mal qu'il m'eſt poſſible ; & après y avoir corrigé ce qu'on m'y fait connaitre d'inexcuſable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien, qu'un autre faſſe mieux, je ferai des vers à ſa louange au lieu de le cenſurer. Chacun a ſa méthode ; je ne blâme point celle des autres, & me tiens à la mienne : juſqu'à préſent je m'en ſuis trouvé fort bien ; j'en chercherai une meilleure, quand je commencerai à m'en trouver mal. Ceux qui ſe font preſſer à la repréſentation de mes ouvrages, m'obligent infiniment ; ceux qui ne les aprouvent pas, peuvent ſe diſpenſer d'y venir gagner la migraine ; ils épargneront de l'argent, & me feront plaiſir. Les jugemens ſont libres en ces matières, & les goûts divers. J'ai vû des perſonnes de fort bon ſens admirer des endroits ſur qui j'aurais paſſé l'éponge, & j'en connais dont les poëmes réuſſiſſent au théatre avec éclat, & qui, pour principaux ornemens, y employent des choſes que j'évite dans les miens. Ils penſent avoir raiſon, & moi auſſi : qui d'eux ou de moi ſe trompe ? c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé à juger. Chez les philoſophes, tout ce qui n'eſt point de la foi ni des principes, eſt diſputable ; & ſouvent ils ſoutiendront, à votre choix, le pour & le contre d'une même propoſition : marques certaines de l'excellence de l'eſprit humain, qui trouve des raiſons à défendre tout, ou plutôt de ſa faibleſſe, qui

n'en peut trouver de convaincantes, ni qui ne puiſſent être combattues & détruites par des contraires. Ainſi ce n'eſt pas merveille, ſi les critiques donnent de mauvaiſes interprétations à nos vers, & de mauvaiſes faces à nos perſonnages. Qu'on me donne, *dit monſieur de Montagne au chapitre 36. du premier livre*, l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vrai-ſemblablement cinquante vicieuſes intentions. *C'eſt au lecteur déſintéreſſé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'oſe dire que pour reconnaiſſance il nous doit un peu de faveur, & qu'il commet une eſpèce d'ingratitude, s'il ne ſe montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner, & s'il n'aplique la ſubtilité de ſon eſprit plutôt à colorer & juſtifier en quelque ſorte nos véritables défauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beaucoup de choſes aux anciens; nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que nous ne ſouffririons pas dans les nôtres; nous faiſons des myſtères de leurs imperfections, & couvrons leurs fautes du nom de licences poëtiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les latins, & de moins ſavans que lui en remarqueraient bien dans les grecs, & dans ſon Virgile même à qui il dreſſe des autels ſur le mépris des autres. Je vous laiſſe donc à penſer ſi notre préſomption ne ſerait pas ridicule, de prétendre qu'une exacte cenſure ne pût mordre ſur nos ouvrages, puiſque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne ſe peuvent pas ſoutenir contre un rigoureux examen. Je ne me ſuis jamais imaginé avoir rien mis au jour de parfait; je n'eſpère pas même y pouvoir jamais arriver; je fais néanmoins mon poſſible pour en aprocher; & les plus beaux ſuccès des autres ne produiſent en moi qu'une vertueuſe émulation qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils.*

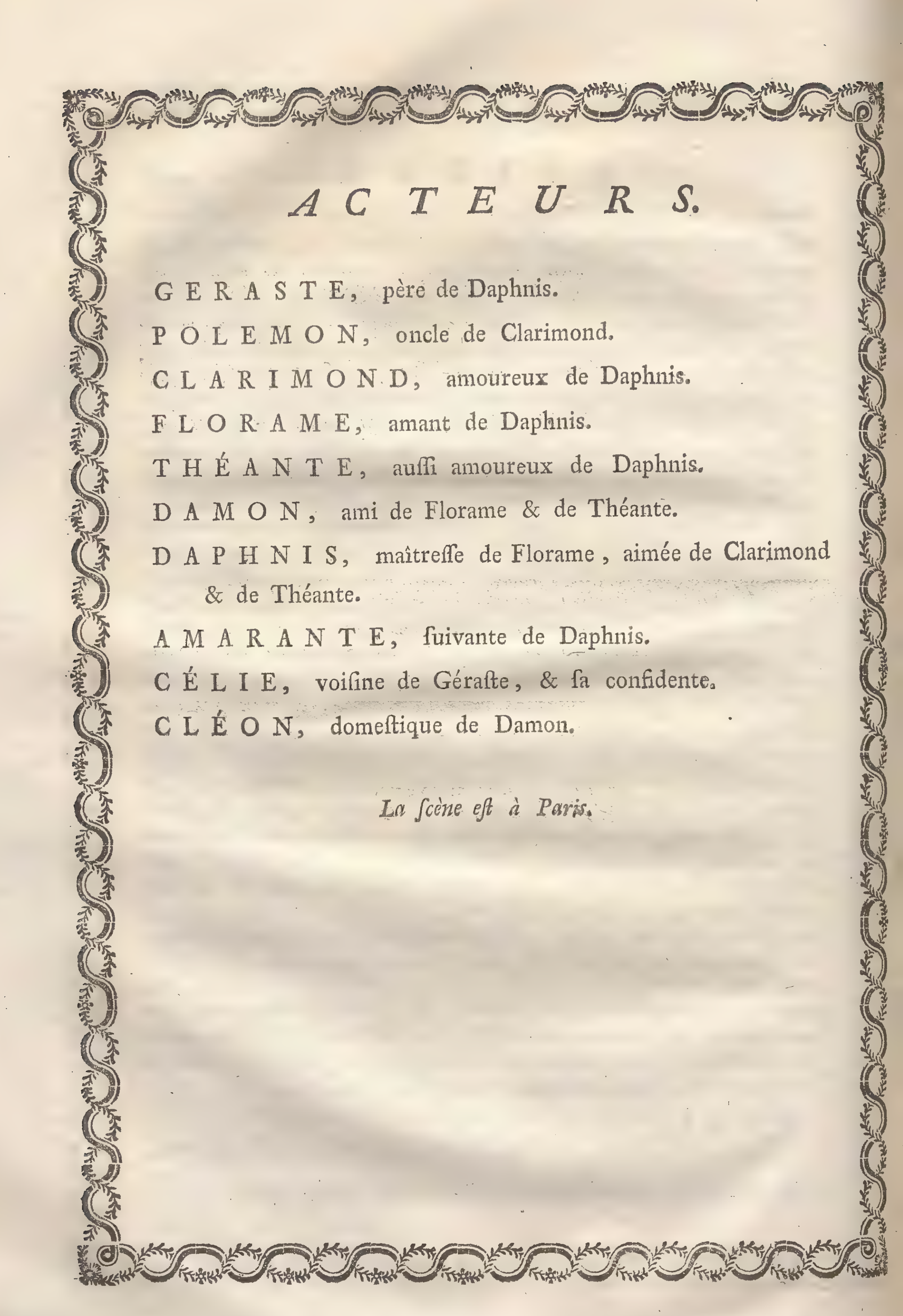
Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever auſſi haut comme lui,
Sans hazarder ma peine à le faire deſcendre.
La gloire a des tréſors qu'on ne peut épuiſer;
Et plus elle en prodigue à nous favoriſer,
Plus elle en garde encor où chacun peut prétendre.

Pour venir à cette Suivante *que je vous dédie, elle eſt d'un genre*

qui demande plutôt un ſtyle naïf que pompeux : les fourbes & les intrigues ſont principalement du jeu de la comédie, les paſſions n'y entrent que par accident. Les règles des anciens ſont aſſez religieuſement obſervées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale à qui toutes les autres aboutiſſent ; ſon lieu n'a point plus d'étendue que celle du théatre, & le tems n'en eſt point plus long que celui de la repréſentation, ſi vous en exceptez l'heure du dîner qui ſe paſſe entre le premier & le ſecond acte. La liaiſon même des ſcènes, qui n'eſt qu'un embelliſſement, & non pas un précepte, y eſt gardée ; & ſi vous prenez la peine de compter les vers, vous n'en trouverez en pas un acte plus qu'en l'autre. Ce n'eſt pas que je me ſois aſſujetti depuis aux mêmes rigueurs. J'aime à ſuivre les règles ; mais loin de me rendre leur eſclave, je les élargis & reſſerre ſelon le beſoin qu'en a mon ſujet, & je romps même ſans ſcrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand ſa ſévérité me ſemble abſolument incompatible avec les beautés des événemens que je décris. Savoir les règles, & entendre le ſecret de les aprivoiſer adroitement avec notre théatre, ce ſont deux ſciences bien différentes ; & peut-être que pour faire maintenant réuſſir une piéce, ce n'eſt pas aſſez d'avoir étudié les livres d'Ariſtote & d'Horace. J'eſpère un jour traiter ces matiéres plus à fond, & montrer de quelle eſpèce eſt la vraiſemblance qu'ont ſuivie ces grands maîtres des autres ſiécles, en faiſant parler des bêtes, & des choſes qui n'ont point de corps. Cependant mon avis eſt celui de Térence. Puiſque nous faiſons des poëmes pour être repréſentés, notre premier but doit être de plaire à la cour & au peuple, & d'attirer un grand nombre à leurs repréſentations. Il faut, s'il ſe peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux ſavans, & recevoir un aplaudiſſement univerſel ; mais ſur-tout gagnons la voix publique ; autrement, notre piéce aura beau être régulière, ſi elle eſt ſiflée au théatre, les ſavans n'oſeront ſe déclarer en notre faveur, & aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous ſerons décriés par le conſentement général de ceux qui ne voyent la comédie que pour ſe divertir. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.



ACTEURS.

GERASTE, père de Daphnis.

POLEMON, oncle de Clarimond.

CLARIMOND, amoureux de Daphnis.

FLORAME, amant de Daphnis.

THÉANTE, auſſi amoureux de Daphnis.

DAMON, ami de Florame & de Théante.

DAPHNIS, maîtreſſe de Florame, aimée de Clarimond & de Théante.

AMARANTE, ſuivante de Daphnis.

CÉLIE, voiſine de Géraſte, & ſa confidente.

CLÉON, domeſtique de Damon.

La ſcène eſt à Paris.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



Amarante approchez, que tout ſoit éclairci.



SUIVANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMON, THÉANTE.

DAMON.

AMI, j'ai beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta maîtreſſe engager un ami,
C'eſt, à mon jugement, ne l'aimer qu'à demi.
Ton humeur qui s'en laſſe au changement l'invite,
Et n'oſant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THÉANTE.

Ami, n'y rêve plus; c'eſt en juger trop bien
Pour t'oſer plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puiſſans apas que poſſède Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'eſt qu'une ſuivante;
Et je ne puis ſonger à ſa condition,

Que mon amour ne cède à mon ambition.
Ainsi malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ai levé les yeux sur sa maîtresse,
Où mon dessein plus haut & plus laborieux
Se promet des succès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amarante eût pour moi quelque flamme,
Soit qu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon ame,
Et que malicieuse elle prit du plaisir
A rompre les effets de mon nouveau desir,
Elle savait toujours m'arrêter auprès d'elle,
A tenir des propos d'une suite éternelle.
L'ardeur qui me brûlait de parler à Daphnis,
Me fournissait en vain des détours infinis;
Elle usait de ses droits, & toute impérieuse,
D'une voix demi gaie, & demi sérieuse,
Quand j'ai des serviteurs, c'est pour m'entretenir,
Disait-elle, *autrement*, *je les sais bien punir;*
Leurs devoirs près de moi n'ont rien qui les excuse.

DAMON.

Maintenant je devine à peu près une ruse,
Que tout autre en ta place à peine entreprendrait.

THÉANTE.

Ecoute, & tu verras si je suis mal-adroit.
Tu sais comme Florame à tous les beaux visages
Fait par civilité toujours de feints hommages,
Et sans avoir d'amour, offrant partout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il se vantait de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plait, & que pas un ne range,
Et reprochait à tous que leur peu de beauté

Lui laiſſait ſi longtems garder ſa liberté ;
Florame, di-je alors, *ton ame indifférente*
Ne tiendrait que fort peu contre mon Amarante.
Théante, *me dit-il*, *il faudrait l'éprouver*,
Mais l'éprouvant peut-être on te ferait rêver ;
Mon feu qui ne ſerait que pure courtoiſie,
La remplirait d'amour, *&* *toi de jalouſie.*
Je replique, il repart, & nous tombons d'accord
Qu'au hazard du ſuccès il y ferait effort.
Ainſi je l'introduis ; & par ce tour d'adreſſe,
Qui me fait pour un tems lui céder ma maîtreſſe,
Engageant Amarante & Florame au diſcours,
J'entretiens à loiſir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle ſur ce point, ou fâcheuſe, ou facile?

THÉANTE.

Plus que je n'eſpérais je l'y trouvai docile ;
Soit que je lui donnaſſe une fort douce loi,
Et qu'il fût à ſes yeux plus aimable que moi,
Soit qu'elle fit deſſein ſur ce fameux rebelle,
Qu'une ſimple gageure attachait auprès d'elle,
Elle perdit pour moi ſon importunité,
Et n'en demanda plus tant d'aſſiduité.
La douceur d'être ſeule à gouverner Florame,
Ne ſouffrit plus chez elle aucun ſoin de ma flamme ;
Et ce qu'elle goûtait avec lui de plaiſirs,
Lui fit abandonner mon ame à mes deſirs.

DAMON.

On t'abuſe, Théante ; il faut que je te die

Que Florame eſt atteint de même maladie,
Qu'il roule en ſon eſprit mêmes deſſeins que toi,
Et que c'eſt à Daphnis qu'il veut donner ſa foi.
A ſervir Amarante il met beaucoup d'étude,
Mais ce n'eſt qu'un prétexte à faire une habitude:
Il accoutume ainſi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvait avoir.
Sa richeſſe l'attire, & ſa beauté le bleſſe;
Elle le paſſe en bien, il l'égale en nobleſſe;
Et cherche, ambitieux, par ſa poſſeſſion,
A relever l'éclat de ſon extraction.
Il a peu de fortune, & beaucoup de courage,
Et hors cette eſpérance, il hait le mariage.
C'eſt ce que l'autre jour en ſecret il m'aprit.
Tu peux ſur cet avis lire dans ſon eſprit.

THÉANTE.

Parmi ſes hauts projets il manque de prudence,
Puiſqu'il traite avec moi de telle confidence.

DAMON.

Croi qu'il m'éprouvera fidèle au dernier point,
Lorſque ton intérêt ne s'y mêlera point.

THÉANTE.

Je dois l'attendre ici. Quitte moi, je te prie;
De peur qu'il n'ait ſoupçon de ta ſupercherie.

DAMON.

Adieu. Je ſuis à toi.

SCENE

SCENE II.

THÉANTE *seul.*

PAr quel malheur fatal
Ai-je donné moi-même entrée à mon rival ?
De quelque trait rusé que mon esprit se vante,
Je me trompe moi-même en trompant Amarante,
Et choisis un ami qui ne veut que m'ôter
Ce que par lui je tâche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brûle, & qu'il soupire ?
Je sais trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire.
Amarante l'arrête, & j'arrête Daphnis ;
Ainsi tous entretiens d'entr'eux deux sont bannis ;
Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer ?
Que faut-il aux amans de plus pour s'expliquer ?
Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent ;
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards se confondent ;
Et d'un commun aveu ces muets truchemens
Ne se disent que trop leurs amoureux tourmens.
  Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie !
Que l'amour aisément panche à la jalousie !
Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexités,
Où les moindres soupçons passent pour vérités !
Daphnis est toute aimable, & si Florame l'aime,

Dois-je m'imaginer qu'il ſoit aimé de même ?
Florame avec raiſon adore tant d'apas,
Et Daphnis ſans raiſon s'abaiſſerait trop bas.
Ce feu ſi juſte en l'un, en l'autre inexcuſable,
Rendrait l'un glorieux, & l'autre mépriſable.
Simple, l'amour peut-il écouter la raiſon ?
Et même ces raiſons ſont-elles de ſaiſon ?
Si Daphnis doit rougir en brûlant pour Florame,
Qui l'en affranchirait en ſecondant ma flamme ?
Etant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Lui faſſent même honte, ou même honneur tous deux :
Ou tous deux nous formons un deſſein téméraire,
Ou nous avons tous deux même droit de lui plaire.
Si l'eſpoir m'eſt permis, il y peut aſpirer ;
Et s'il prétend trop haut, je dois deſeſpérer.
Mais le voici venir.

SCENE III.

THÉANTE, FLORAME.

THÉANTE.

Tu me fais bien attendre.

FLORAME.

Encor eſt-ce à regret qu'ici je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traîne à la priſon.

THÉANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaiſon.

FLORAME.

Elle n'eſt que trop vraie.

THÉANTE.

Et ton indifférence?

FLORAME.

La conſerver encor! le moyen? l'aparence?
Je m'étais plû toujours d'aimer en mille lieux;
Voyant une beauté mon cœur ſuivait mes yeux;
Mais de quelques attraits que le ciel l'eût pourvûe,
J'en perdais la mémoire auſſi-tôt que la vûe;
Et bien que mes diſcours lui donnaſſent ma foi,
De retour au logis je me trouvais à moi.
Cette façon d'aimer me ſemblait fort commode;
Et maintenant encor je vivrais à ma mode:
Mais l'objet d'Amarante eſt trop embarraſſant;
Ce n'eſt point un viſage à ne voir qu'en paſſant;
Un je ne ſais quel charme auprès d'elle m'attache;
Je ne la puis quitter que le jour ne ſe cache;
Même alors, malgré moi, ſon image me ſuit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le ſommeil n'oſerait me peindre une autre idée;
J'en ai l'eſprit rempli, j'en ai l'ame obſédée.
Théante, ou promets moi de n'en plus aprocher,
Ou ſonge que mon cœur n'eſt pas fait d'un rocher;
Tant de charmes enfin me rendraient infidelle.

THÉANTE.

Devien-le, ſi tu veux, je ſuis aſſuré d'elle;

Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendrai du plaisir à te voir soupirer;
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pouras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir;
Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place,
Qu'il ne soit plus en toi de retrouver ta glace.
Tu te défens encor, & n'en tiens qu'à demi.

FLORAME.

Cruel, est-ce là donc me traiter en ami?
Garde pour châtiment de cet injuste outrage,
Qu'Amarante pour toi ne change de courage;
Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux..

THEANTE.

A cela près poursui, gagne-la, si tu peux;
Je ne m'en prendrai lors qu'à ma seule imprudence;
Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'aurai mérité,
J'aimerai le rival qui m'aura suplanté.

FLORAME.

Ami, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine!
Je me confesse pris, je quitte, j'ai perdu;
Que veux-tu plus de moi? repren ce qui t'est dû.
Séparer plus longtems une amour si parfaite!
Continuer encor la faute que j'ai faite!
Elle n'est que trop grande, & pour la réparer,
J'empêcherai Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible;

Vous jouïrez tous deux d'un entretien paiſible ;
Je ſaurai l'amuſer, & vos feux redoublés,
Par ſon fâcheux abord ne ſeront plus troublés.

THÉANTE.

Ce ſerait prendre un ſoin qui n'eſt pas néceſſaire.
Daphnis ſait d'elle-même aſſez bien ſe diſtraire ;
Et jamais ſon abord ne trouble nos plaiſirs,
Tant elle eſt complaiſante à nos chaſtes deſirs.

SCENE IV.

AMARANTE, FLORAME, THÉANTE.

THÉANTE *à Amarante.*

DÉploie, il en eſt tems, tes meilleurs artifices,
Sans mettre toutefois en oubli mes ſervices.
Je t'amène un captif qui te veut échaper.

AMARANTE.

J'en ai vû d'échapés que j'ai ſû ratraper.

THÉANTE.

Voi qu'en ſa liberté ta gloire ſe hazarde.

AMARANTE.

Allez, laiſſez-le moi, j'en ferai bonne garde.
Daphnis eſt au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous déſunir,
Souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

LAiſſez, mon cavalier, laiſſez aller Théante,
Il porte aſſez au cœur le portrait d'Amarante ;
Je n'apréhende point qu'on l'en puiſſe effacer ;
C'eſt au vôtre à préſent que je le veux tracer ;
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croit la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire ſouffrir ?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourrait offrir.

FLORAME.

Vous plaiſez-vous à ceux d'une ame ſi contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte ?

AMARANTE.

Vous n'ètes pas encor au point où je vous veux ;
Et toute amitié meurt où naiſſent de vrais feux.

FLORAME.

De vrai contre ſes droits mon eſprit ſe rebelle :
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle ?

AMARANTE.

Je ne prendrai jamais pour un manque de foi.
D'oublier un ami pour ſe donner à moi.

FLORAME.

Encor si je pouvais former quelque espérance
De vous voir favorable à ma persévérance,
Que vous pussiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais ami faire un heureux amant !
Mais, hélas! je vous sers, je vis sous votre empire,
Et je ne puis prétendre où mon desir aspire.
Théante, ah, nom fatal pour me combler d'ennui!
Vous demandez mon cœur, & le vôtre est à lui!
Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les suplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Aprenez que chez moi c'est un faible avantage,
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage;
Le mérite y fait tout; & tel plait à mes yeux,
Que je négligerais près de qui vaudrait mieux.
Lui seul de mes amans régle la différence,
Sans que le tems leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flattez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE.

Peut-être, mais enfin il faut le confesser,
Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maîtresse.

FLORAME.

Ne pensez pas . . .

AMARANTE.

Non, non, c'est là ce qui vous presse.

Allons dans le jardin ensemble la chercher.
(*à part.*)
Que j'ai sû dextrement à ses yeux la cacher!

SCENE VI.

DAPHNIS, THÉANTE.

DAPHNIS.

VOyez comme tous deux ont fui notre rencontre.
Je vous l'ai déja dit, & l'effet vous le montre.
Vous perdez Amarante, & cet ami fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé:
Vous devez vous lasser de tant de patience;
Et votre sûreté n'est qu'en la défiance.

THEANTE.

Je connais Amarante, & ma facilité
Etablit mon repos sur sa fidélité;
Elle rit de Florame, & de ses flatteries,
Qui ne sont après tout que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vrai, n'aime pas à changer;
Mais votre peu de soin l'y pourrait engager.
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain, & qui la sert l'oblige,
D'ailleurs les nouveautés ont de puissans apas;
Théante, croyez moi, ne vous y fiez pas.

J'ai

J'ai sû me faire jour jusqu'au fond de son ame,
Où j'ai peu remarqué de sa première flamme;
Et s'il tournait la feinte en véritable amour,
Elle serait bien fille à vous jouer d'un tour.
Mais afin que l'issue en soit pour vous meilleure,
Laissez moi ce causeur à gouverner une heure;
J'ai tant de passion pour tous vos intérêts,
Que j'en saurai bientôt pénétrer les secrets.

THEANTE.

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites;
Et quand elle aimerait à souffrir ses visites,
Quand elle aurait pour lui quelque inclination,
Vous m'en verriez toujours sans apréhension.
Qu'il se mette à loisir, s'il peut, dans son courage,
Un moment de ma vûe en efface l'image.
Nous nous ressemblons mal, & pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux, & trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop, je trouve en lui des charmes,
Qui vous devraient du moins donner quelques allarmes.
Clarimond n'a de moi que haine, & que rigueur;
Mais, s'il lui ressemblait, il gagnerait mon cœur.

THEANTE.

Vous en parlez ainsi faute de le connaître.

DAPHNIS.

J'en parle & juge ainsi sur ce qu'on voit paraître.

THEANTE.

Quoi qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Brisons là ce discours, je l'aperçois venir.
Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THÉANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Je t'attendais, ami, pour faire la retraite.
L'heure du dîner presse, & nous incommodons
Celles qu'en nos discours ici nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'est pas encor tard.

THEANTE.

Nous ferions conscience
D'abuser plus longtems de votre patience.

FLORAME.

Madame, excusez donc cette incivilité,
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuse, & je lis dans votre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flamme.

SCENE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

CEtte assiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puissante amour n'en serait point touchée?
Je viens d'examiner son esprit en passant;
Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en ressent.
Vous y devez pourvoir; &, si vous êtes sage,
Il faut à cet ami faire un mauvais visage,
Lui fausser compagnie, éviter ses discours;
Ce sont pour l'apaiser les chemins les plus courts;
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il serait en ce cas d'une humeur bien étrange.
A sa prière seule, & pour le contenter,
J'écoute cet ami quand il m'en vient conter;
Et pour vous dire tout, cet amant infidelle
Ne m'aime pas assez pour en être en cervelle;
Il forme des desseins beaucoup plus relevés,
Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravés.
Mes yeux pour l'asservir ont de trop faibles armes;
Il voudrait pour m'aimer que j'eusse d'autres charmes.
Que l'éclat de mon sang, mieux soutenu de biens,

Ne fût point ravalé par le rang que je tiens ;
Enfin, que servirait aussi bien de le taire ?
Sa vanité le porte au souci de vous plaire.

DAPHNIS.

En ce cas il verra que je sais comme il faut
Punir des insolens qui prétendent trop haut.

AMARANTE.

Je lui veux quelque bien, puisque changeant de flamme
Vous voyez par pitié qu'il me laisse Florame,
Qui n'étant pas si vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, disons la vérité :
Théante n'est si vain qu'en votre fantaisie ;
Et sa froideur pour vous nait de sa jalousie :
Mais, soit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien ;
Et ce que je vous dis n'est que pour votre bien.

SCENE IX.

AMARANTE *seule.*

POur peu savant qu'on soit aux mouvemens de l'ame,
On devine aisément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moi, que je vantais à faux,
Lui portait dans l'esprit de terribles assauts.
Sa surprise à ce mot a paru manifeste ;
Son teint en a changé, sa parole, son geste :

L'entretien que j'en ai lui ſemblerait bien doux ;
Et je crois que Théante en eſt le moins jaloux.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en ſuis doutée.
Etre toujours des yeux ſur un homme arrêtée,
Dans ſon manque de bien déplorer ſon malheur,
Juger à ſa façon qu'il a de la valeur,
Demander ſi l'eſprit en répond à la mine,
Tout cela de ſes feux eût inſtruit la moins fine.
Florame en eſt de même, il meurt de lui parler ;
Et s'il peut d'avec moi jamais ſe démêler,
C'en eſt fait, je le perds. L'impertinente crainte !
Que m'importe de perdre une amitié ſi feinte ?
Et que me peut ſervir un ridicule feu,
Où jamais de ſon cœur ſa bouche n'a l'aveu ?
Je m'en veux mal en vain ; l'amour a tant de force,
Qu'il attache mes ſens à cette fauſſe amorce,
Et fera ſon poſſible à toujours conſerver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRASTE, CÉLIE.

CÉLIE.

Hé bien, j'en parlerai, mais ſongez qu'à votre âge
Mille accidens fâcheux ſuivent le mariage.
On aime rarement de ſi ſages époux ;
Et leur moindre malheur c'eſt d'être un peu jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre faibleſſe,
Une ombre leur fait peur, une mouche les bleſſe ;
Et cet heureux hymen qui les charmait ſi fort,
Devient ſouvent pour eux un fourier de la mort.

GÉRASTE.

Excuſe, ou pour le moins pardonne à ma folie ;
Le ſort en eſt jetté : va, ma chère Célie,
Va trouver la beauté qui me tient ſous ſa loi,
Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi :
Di-lui que ſi l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à ſa bonne fortune,
Que l'excès de mes biens, à force de préſens,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans,



Qu'il ne lui peut échoir de meilleure avanture.

CÉLIE.

Ne m'importunez point de votre tablature ;
Sans vos inſtructions, je ſais bien mon métier ;
Et je n'en laiſſerai pas un trait à quartier.

GÉRASTE.

Je ne ſuis point ingrat quand on me rend office.
Pein-lui bien mon amour, offre bien mon ſervice,
Di bien que mes beaux jours ne ſont pas ſi paſſés,
Qu'il ne me reſte encor...

CÉLIE.

Que vous m'étourdiſſez !
N'eſt-ce point aſſez dit que votre ame eſt épriſe ?
Que vous allez mourir, ſi vous n'avez Floriſe ?
Repoſez vous ſur moi.

GÉRASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment !

CÉLIE.

S'il faut aller plus vite, allons, je vois ſon frère,
Et vais, tout devant vous, lui propoſer l'affaire.

GÉRASTE.

Ce ſerait tout gâter, arrête, & par douceur
Eſſaye auparavant d'y réſoudre la ſœur.

SCENE II.

FLORAME *seul.*

JAmais ne verrai-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tyrannise ma passion?
Je feins, & je fais naître un feu si véritable,
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.
Toi, qui m'assiéges tout le jour,
Fâcheuse cause de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Cesse de te donner tant de soins superflus;
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.
Dans une ardeur si violente,
Près de l'objet de mes desirs,
Penses-tu que je me contente
D'un regard, & de deux soupirs?
Et que je souffre encor cet injuste partage,
Où tu tiens mes discours, & Daphnis mon courage?
Si j'ai feint pour toi quelques feux,
C'est à quoi plus rien ne m'oblige;
Quand on a l'effet de ses vœux,
Ce qu'on adorait se néglige.
Je ne voulais de toi qu'un accès chez Daphnis;
Amarante; je l'ai, mes amours sont finis.

Théante

Théante repren ta maîtresse,
N'ôte plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut être las des tiens.
Et toi, puissant amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour lui donner la mienne.

SCENE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

QUe vous voilà soudain de retour en ces lieux!

FLORAME.

Vous jugerez par-là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE.

Votre martyre donc est de perdre avec moi
Un tems dont vous voulez faire un meilleur emploi.

SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

AMarante, allez voir ſi dans la galerie
Ils ont bien-tôt tendu cette tapiſſerie :
Ces gens-là ne font rien ſi l'on n'a l'œil ſur eux.

SCENE V.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

JE romps pour quelque tems le diſcours de vos feux.

FLORAME.

N'apellez point des feux un peu de complaiſance,
Que détruit votre abord, qu'éteint votre préſence.

DAPHNIS.

Votre amour eſt trop forte, & vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier ſoudain à l'abord de Daphnis ;
Et vos civilités étant dans l'impoſſible,
Vous rendent bien flatteur, mais non pas inſenſible.

FLORAME.

Quoi que vous eſtimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'inſenſibilité.

J'aime, il n'eſt que trop vrai; je brûle, je ſoupire;
Mais un plus haut ſujet me tient ſous ſon empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point?

FLORAME.

Je ris de ces amans,
Dont le trop de reſpect redouble les tourmens,
Et qui, pour les cacher ſe faiſant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide ſilence.
Pour moi, j'ai toujours crû qu'un amour vertueux
N'avait point à rougir d'être préſomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me domte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare & haut ſujet...

SCENE VI.

AMARANTE, DAPHNIS, FLORAME.

AMARANTE.

Tout eſt preſque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guères de tems perdu.

AMARANTE.

J'ai vu qu'ils l'employaient, & je ſuis revenue.



DAPHNIS.

J'ai peur de m'enrhumer au froid qui continue ;
Allez au cabinet me quérir un mouchoir ;
J'en ai laiſſé les clés autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

J'Ai crû que cette belle
Ne pouvait à propos ſe nommer devant elle,
Qui recevant par-là quelque eſpèce d'affront,
En aurait eu ſoudain la rougeur ſur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, & lui préfére une autre,
Dont le mérite égal, le rang pareil au votre,
L'eſprit & les attraits également puiſſans,
Ne devrait de ma part avoir que de l'encens :
Oui, ſa perfection comme la vôtre extrême,
N'a que vous de pareille, en un mot, c'eſt...

DAPHNIS.

Moi-même,
Je vois bien que c'eſt là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir.
Ma curioſité devenue indiſcrette,

A voulu trop ſavoir d'une flamme ſecrette :
Mais, bien qu'elle en reçoive un juſte châtiment,
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devait ſuffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire :
Mettre en ſa place un nom qui ne vous touche pas,
C'eſt un cruel reproche au peu que j'ai d'apas.

FLORAME.

Vû le peu que je ſuis, vous dédaignez de croire
Une ſi malheureuſe & ſi baſſe victoire.
Mon cœur eſt un captif ſi peu digne de vous,
Que vos yeux en voudraient déſavouer leurs coups ;
Ou peut-être mon ſort me rend ſi mépriſable,
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais, quoi que déſormais il m'en puiſſe arriver,
Je fais ſerment. . .

SCENE VIII.

DAPHNIS, FLORAME, AMARANTE.

AMARANTE.

Vos clés ne ſauraient ſe trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, & comme par bravade,
Ceci ſervira donc de mouchoir de parade.



Enfin ce cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez, comme moi, qu'il ne danſe pas mal?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux ſur ſa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'était ſi bien mis pour l'amour de Clarine.
(à Amarante.)
A propos de Clarine, il m'était échapé,
Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point-coupé.
Allez, & dites lui qu'elle me les renvoie.

AMARANTE.

Il eſt hors d'aparence aujourd'hui qu'on la voie ;
Dès une heure au plus tard elle devait ſortir.

DAPHNIS.

Son cocher n'eſt jamais ſi-tôt prêt à partir ;
Et d'ailleurs, ſon logis n'eſt pas au bout du monde ;
Vous perdrez peu de pas. Quoi qu'elle vous réponde,
Dites lui nettement que je les veux avoir.

AMARANTE.

A vous les raporter je ferai mon pouvoir.

SCENE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.

C'Eſt à vous maintenant d'ordonner mon ſuplice,
Sûre que ſa rigueur n'aura point d'injuſtice.

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'être tôt de retour.
Bien que je puſſe encor uſer de ma puiſſance,
Il vaut mieux ménager le tems de ſon abſence.
Donc pour n'en perdre point en diſcours ſuperflus,
Je crois que vous m'aimez, n'attendez rien de plus:
Florame, je ſuis fille, & je dépens d'un père.

FLORAME.

Mais de votre côté que faut-il que j'eſpère?

DAPHNIS.

Si ma jalouſe encor vous rencontrait ici,
Ce qu'elle a de ſoupçons ſerait trop éclairci.
Laiſſez moi ſeule, allez.

FLORAME.

Se peut-il que Florame
Souffre d'être ſi-tôt ſéparé de ſon ame?
Oui, l'honneur d'obéir à vos commandemens
Lui doit être plus cher que ſes contentemens.

SCENE X.

DAPHNIS *ſeule.*

MOn amour par ſes yeux plus forte devenue,
L'eût bientôt emporté deſſus ma retenue;
Et je ſentais mes feux tellement s'augmenter,
Qu'il n'était plus en moi de les pouvoir domter.

J'avais peur d'en trop dire, & cruelle à moi-même,
Parce que j'aime trop, j'ai banni ce que j'aime.
Je me trouve captive en de ſi beaux liens,
Que je meurs qu'il le ſache, & j'en fuis les moyens.
Quelle importune loi que cette modeſtie,
Par qui notre aparence en glace convertie,
Etouffe dans la bouche, & nourrit dans le cœur
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur !
Que ce penſer m'eſt doux ! que je t'aime, Florame !
Et que je ſonge peu, dans l'excès de ma flamme,
A ce qu'en nos deſtins contre nous irrités
Le mérite & les biens font d'inégalités !
Auſſi par celle-là de bien loin tu me paſſes,
Et l'autre ſeulement eſt pour les ames baſſes ;
Et ce penſer flatteur me fait croire aiſément
Que mon père ſera de même ſentiment.
Hélas ! c'eſt en effet bien flatter mon courage,
D'accommoder ſon ſens aux deſirs de ſon âge ;
Il voit par d'autres yeux, & veut d'autres apas.

SCENE

SCENE XI.

AMARANTE, DAPHNIS.

AMARANTE.

Je vous avais bien dit qu'elle n'y ſerait pas.

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver perſonne!

AMARANTE.

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne.
Pour revenir plus vîte il eût falu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moi, s'eſt ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'eſt choſe toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite & d'eſprit comme lui
N'ont jamais avec vous aucun ſujet d'ennui;
Votre ame généreuſe a trop de courtoiſie.

DAPHNIS.

Et la vôtre amoureuſe un peu de jalouſie.

AMARANTE.

De vrai, je goûtais mal de faire tant de tours,
Et perdais à regret ma part de ſes diſcours.

DAPHNIS.

Auſſi je me trouvais ſi promtement ſervie,
Que je me doutais bien qu'on me portait envie.



En un mot l'aimez-vous ?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non pas juſqu'à troubler votre contentement ;
Mais ſi ſon entretien n'a point de quoi vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus diſtraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plût ?

AMARANTE.

Il faudrait vous céder.
C'eſt ainſi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moi qu'un amant fait paraître,
Par curioſité vous le voulez connaître ;
Et, quand il a goûté d'un ſi doux entretien,
Je puis dire dès-lors que je ne tiens plus rien.
C'eſt ainſi que Théante a négligé ma flamme.
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainſi mes coups,
Je ne ſais tantôt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colère, Amarante ; il ſemble à vous entendre
Qu'en même lieu que vous je vouluſſe prétendre ?
Allez, aſſurez vous que mes contentemens
Ne vous déroberont aucun de vos amans ;
Et pour vous en donner la preuve plus expreſſe,
Voilà votre Théante avec qui je vous laiſſe.

SCENE XII.

THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Tu me vois ſans Florame : un amoureux ennui
Aſſez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de cèder ma place à ſon diſcours frivole,
Et n'oſant toutefois lui manquer de parole,
Je pratique un quart d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma maîtreſſe liſait dans tes intentions.
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour ſi parfaite.

THÉANTE.

Je ne la ſaurais croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne ſe dira-t-il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchiſe?
C'eſt la mauvaiſe humeur où Florame l'a miſe.

THÉANTE.

Florame?

AMARANTE.

Oui. Ce cauſeur voulait l'entretenir;
Mais il aura perdu le goût d'y revenir:
Elle n'a que fort peu ſouffert ſa compagnie,

Et l'en a chaffé prefque avec ignominie.
De dépit cependant fes mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris;
Et l'unique raifon qui fait qu'elle me quitte,
C'eft l'eftime où te met près d'elle ton mérite:
Elle ne voudrait pas te voir mal fatisfait,
Ni rompre fur le champ le deffein qu'elle a fait.

THÉANTE.

J'ai regret que Florame ait reçu cette honte:
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal fon compte?

AMARANTE.

Auffi c'eft un difcours ennuyeux que le fien;
Il parle inceffamment fans dire jamais rien;
Et n'était que pour toi je me fais ces contraintes,
Je l'enverrais bientôt porter ailleurs fes feintes.

THÉANTE.

Et je m'affure auffi tellement en ta foi,
Que bien que tout le jour il cajole avec toi,
Mon efprit te conferve une amitié fi pure,
Que fans être jaloux je le vois & l'endure.

AMARANTE.

Comment le ferais-tu pour un fi trifte objet?
Ses imperfections t'en ôtent tout fujet.
C'eft à toi d'admirer qu'encor qu'un beau vifage
Dedans fes entretiens à toute heure t'engage,
J'ai pour toi tant d'amour & fi peu de foupçon,
Que je n'en fuis jaloufe en aucune façon.
C'eft aimer puiffamment que d'aimer de la forte;
Mais mon affection eft bien encor plus forte.
Tu fais, & je le dis fans te mefeftimer,

Que quand notre Daphnis aurait ſû te charmer,
Ce qu'elle eſt plus que toi mettrait hors d'eſpérance
Les fruits qui ſeraient dûs à ta perſévérance.
Plût à Dieu que le ciel te donnât aſſez d'heur
Pour faire naître en elle autant que j'ai d'ardeur!
Voyant ainſi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrais librement conſentir à ma perte.

THÉANTE.

Je te ſouhaite un change autant avantageux.
Plût à Dieu que le ſort te fût moins outrageux,
Ou que juſqu'à ce point il t'eût favoriſée,
Que Florame fût prince, & qu'il t'eût épouſée!
Je priſe auprès des tiens ſi peu mes intérêts,
Que bien que j'en ſentiſſe au cœur mille regrets,
Et que de déplaiſir il m'en coutât la vie,
Je me la tiendrais lors heureuſement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrais point d'heur qui vînt avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en ferait point d'accord.

THÉANTE.

Il a mine d'avoir quelque choſe à me dire.

AMARANTE.

Ma préſence y nuirait: Adieu, je me retire.

THÉANTE.

Arrête; nous pourrons nous voir tout à loiſir.
Rien ne le preſſe.



SCENE XIII.

DAMON, THÉANTE.

THÉANTE.

AMi, que tu m'as fait plaisir !
J'étais fort à la gêne avec cette ſuivante.

DAMON.

Celle qui te charmait te devient bien peſante.

THÉANTE.

Je l'aime encor pourtant ; mais mon ambition
Ne laiſſe point agir mon inclination.
Ma flamme ſur mon cœur en vain eſt la plus forte :
Tous mes deſirs ne vont qu'où mon deſſein les porte.
Au reſte j'ai ſondé l'eſprit de mon rival.

DAMON.

Et connu ?

THÉANTE.

Qu'il n'eſt pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'aprendre une nouvelle,
Qui ne me permet plus que j'en ſois en cervelle.
Il a vû. . .

DAMON.

Qui ?

THÉANTE.

Daphnis, & n'en a remporté
Que ce qu'elle devait à ſa témérité.



DAMON.

Comme quoi?

THÉANTE.

Des mépris, des rigueurs ſans pareilles.

DAMON.

As-tu beaucoup de foi pour de telles merveilles?

THÉANTE.

Celle dont je les tiens en parle aſſurément.

DAMON.

Pour un homme ſi fin on te dupe aiſément.
Amarante elle-même en eſt mal ſatisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle ſouhaite,
Pour ſeconder Florame en ſes intentions.
On l'avait écartée à des commiſſions.
Je viens de le trouver, tout ravi dans ſon ame
D'avoir eu les moyens de déclarer ſa flamme;
Et qui préſume tant de ſes proſpérités.
Qu'il croit ſes vœux reçus, puiſqu'ils ſont écoutés;
Et certes ſon eſpoir n'eſt point hors d'aparence;
Après ce bon accueil & cette conférence,
Dont Daphnis elle-même a fait l'occaſion,
J'en crains fort un ſuccès à ta confuſion.
Tâchons d'y donner ordre; &, ſans plus de langage,
Aviſe en quoi tu veux employer mon courage.

THÉANTE.

Lui diſputer un bien où j'ai ſi peu de part,
Ce ſerait m'expoſer pour quelqu'autre au hazard.
Le duel eſt fâcheux, &, quoi qu'il en arrive,
De ſa poſſeſſion l'un & l'autre il nous prive,
Puiſque de deux rivaux, l'un mort, l'autre s'enfuit,

Tandis que de ſa peine un troiſiéme a le fruit.
A croire ſon courage en amour on s'abuſe;
La valeur d'ordinaire y ſert moins que la ruſe.

DAMON.

Avant que paſſer outre, un peu d'attention.

THÉANTE.

Te viens-tu d'aviſer de quelque invention?

DAMON.

Oui, ta ſeule maxime en fonde l'entrepriſe.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtiſe;
Et quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THÉANTE.

Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de ſa part tu ne doives rien craindre,
N'eſt-ce pas le plus ſûr qu'un duel hazardeux
Entre Florame & lui les en prive tous deux?

THÉANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aiſément on l'engage?

DAMON.

Je l'y réſoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme ſes offenſes;
Et, pour peu qu'on le pouſſe, il court aux violences.
Nous les verrions par-là l'un & l'autre écartés,
Laiſſer la place libre à tes félicités.

THÉANTE.

THÉANTE.

Oui, mais s'il t'obligeait d'en porter la parole ?

DAMON.

Tu te mets en l'eſprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas ;
Et moi, pour te ſervir, je courrais au trépas.

THÉANTE.

En même occaſion diſpoſe de ma vie,
Et ſois ſûr que pour toi j'aurai la même envie.

DAMON.

Allons ; ces complimens en retardent l'effet.

THÉANTE.

Le ciel ne vit jamais un ami ſi parfait.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME.

ENfin quelque froideur qui paraiſſe en Floriſe,
Aux volontés d'un frère elle s'en eſt remiſe.

CÉLIE.

Quoiqu'elle s'en raporte à vous entiérement,
Vous lui feriez plaiſir d'en uſer autrement.
Les amours d'un vieillard ſont d'une faible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu ? Son eſprit ſe fait un peu de force ;
Elle ſe ſacrifie à mes contentemens,
Et pour mes intérêts contraint ſes ſentimens.
Aſſure donc Geraſte, en me donnant ſa fille,
Qu'il gagne en un moment toute notre famille ;
Et que tout vieil qu'il eſt, cette condition
Ne laiſſe aucun obſtacle à ſon affection.
Mais auſſi de Floriſe il ne doit rien prétendre,
A moins que ſe réſoudre à m'accepter pour gendre.

CÉLIE.

Plaiſez-vous à Daphnis? c'eſt là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal.
D'ailleurs, ſa réſiſtance obſcurcirait ſa gloire;
Je la mériterais, ſi je la pouvais croire.
La voilà qu'un rival m'empèche d'aborder.
Le rang qu'il tient ſur moi m'oblige à lui céder;
Et la pitié que j'ai d'un amant ſi fidelle
Lui veut donner loiſir d'ètre dédaigné d'elle.

SCENE II.

DAPHNIS, CLARIMOND.

CLARIMOND.

CEs dédains rigoureux dureront-ils toujours?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'eſt preſcrire à mes feux des loix bien inhumaines?

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination?

DAPHNIS.

Le moyen de ſouffrir votre obſtination?

CLARIMOND.
Qui ne s'obstinerait en vous voyant si belle ?
DAPHNIS.
Qui pourrait vous aimer vous voyant si rebelle ?
CLARIMOND.
Est-ce rébellion que d'avoir trop de feu ?
DAPHNIS.
C'est avoir trop d'amour, & m'obéir trop peu.
CLARIMOND.
La puissance sur moi que je vous ai donnée...
DAPHNIS.
D'aucune exception ne doit être bornée.
CLARIMOND.
Essayez autrement ce pouvoir souverain.
DAPHNIS.
Cet essai me fait voir que je commande en vain.
CLARIMOND.
C'est un injuste essai qui ferait ma ruine.
DAPHNIS.
Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.
CLARIMOND.
Mais l'amour vous défend un tel commandement.
DAPHNIS.
Et moi je me défens un plus doux traitement.
CLARIMOND.
Avec ce beau visage avoir le cœur de roche !
DAPHNIS.
Si le mien s'endurcit, ce n'est qu'à votre aproche.
CLARIMOND.
Que je sâche du moins d'où naissent vos froideurs.



DAPHNIS.

Peut-être du ſujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je brûle, Daphnis, c'eſt de nous voir enſemble.

DAPHNIS.

Et c'eſt de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Votre contentement n'eſt qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le votre n'eſt qu'à me perſécuter.

CLARIMOND.

Quoi! l'on vous perſécute à force de ſervices?

DAPHNIS.

Non; mais de votre part ce me ſont des ſuplices.

CLARIMOND.

Hélas! & quand poura venir ma guériſon?

DAPHNIS.

Lorſque le tems chez vous remettra la raiſon.

CLARIMOND.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon ame eſt épriſe.

DAPHNIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon auſſi qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

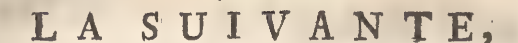
Juſte ciel! Et que dois-je eſpérer déſormais?

DAPHNIS.

Que je ne ſuis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'eſt donc perdre mon tems que de plus y prétendre!



DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous ſi-tôt ſans me vouloir guérir ?

DAPHNIS.

Clarimond ſans Daphnis peut & vivre & mourir.

CLARIMOND.

Je mourrai toutefois ſi je ne vous poſſède.

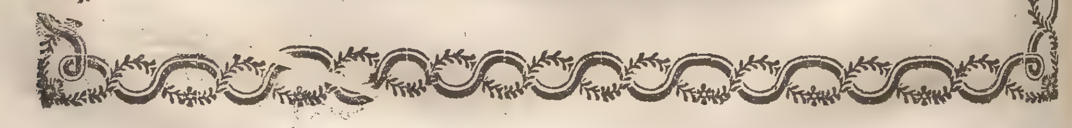
DAPHNIS.

Tenez vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

SCENE III.

CLARIMOND *ſeul.*

Tout dédaigné je l'aime ; &, malgré ſa rigueur,
Ses charmes plus puiſſans lui conſervent mon cœur.
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuſe, & ſes yeux le retiennent.
Je ne puis tant elle a de mépris & d'apas,
Ni le faire accepter, ni ne le donner pas ;
Et comme ſi l'amour faiſait naître ſa haine,
Ou qu'elle meſurât ſes plaiſirs à ma peine,
On voit paraître enſemble, & croître également
Ma flamme & ſes froideurs, ſa joie & mon tourment,
Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême ;



Et je ne ſaurais plus diſpoſer de moi-même.
Mon deſeſpoir trop lâche obéit à mon ſort;
Et mes reſſentimens n'ont qu'un débile effort.
Mais pour faibles qu'ils ſoient, aidons leur impuiſſance,
Donnons leur le ſecours d'une éternelle abſence.
Adieu, cruelle ingrate, adieu, je fuis ces lieux,
Pour dérober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

AMARANTE, CLARIMOND.

AMARANTE.

MOnſieur, monſieur, un mot. L'air de votre viſage
Témoigne un déplaiſir caché dans le courage.
Vous quittez ma maîtreſſe un peu mal ſatisfait.

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en eſt le moindre effet.
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs ſur le front, & dans le cœur des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur c'eſt trop deſeſpérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plutôt que c'eſt trop endurer?
Je devrais être las d'un ſi cruel martyre,
Briſer les fers honteux où me tient ſon empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyais homme à garder un ſecret,
Vous pourriez ſur ce point aprendre quelque choſe,
Que je meurs de vous dire, & toutefois je n'oſe.
L'erreur où je vous vois me fait compaſſion;
Mais pourriez vous avoir de la diſcrétion?

CLARIMOND.

(lui préſentant un diamant qu'elle refuſe.)

Prens-en ma foi pour gage, avec... Laiſſe moi faire.

AMARANTE.

Vous voulez juſtement m'obliger à me taire.
Aux filles de ma ſorte il ſuffit de la foi.
Réſervez vos préſens pour quelqu'autre que moi.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dis-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne;
Mais vous aurez bien plus de quoi vous étonner,
Quand vous ſaurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez cruelle;
Et vos ſoumiſſions vous perdent auprès d'elle.
Epargnez déſormais tous ces pas ſuperflus:
Parlez-en au bon homme, & ne la voyez plus.
Toutes ſes cruautés ne ſont qu'en aparence.
Du côté du vieillard tournez votre eſpérance;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un promt amour naîtra de ſon commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie,

Pour

Pour s'acquerir le fruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer ſon inclination.
Nommez cette maxime, ou prudence, ou ſotiſe,
C'eſt la ſeule raiſon qui fait qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

Hélas! Et le moyen de croire tes diſcours?

AMARANTE.

De grace, n'uſez point ſi mal de mon ſecours.
Croyez les bons avis d'une bouche fidelle;
Et ſongeant ſeulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas ſuperflus.
Parlez-en au bon homme, & ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flattes mon cœur que d'un eſpoir frivole.

AMARANTE.

Hazardez ſeulement deux mots ſur ma parole,
Et n'apréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais ſi j'en recevais, je ſerais bien confus.
Un oncle poura mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par lui, ménagez bien le père.

SCENE V.

AMARANTE *seule.*

QU'aisément un esprit, qui se laisse flatter,
S'imagine un bonheur qu'il pense mériter !
Clarimond est bien vain ensemble & bien crédule,
De se persuader que Daphnis dissimule,
Et que ce grand dédain déguise un grand amour,
Que le seul choix d'un père a droit de mettre au jour.
Il s'en pâme de joie, & dessus ma parole
De tant d'affronts reçûs son ame se console;
Il les chérit peut-être, & les tient à faveurs,
Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs.
S'il rencontrait le père, & que mon entreprise...

SCENE VI.

GÉRASTE, AMARANTE.

GERASTE.

AMarante.

AMARANTE.

Monsieur.



GERASTE.

Vous faites la ſurpriſe.
Encor que de ſi loin vous m'ayez vû venir,
Que Clarimond n'eſt plus à vous entretenir!
Je donne ainſi la chaſſe à ceux qui vous en content!

AMARANTE.

A moi? Mes vanités juſques-là ne ſe montent.]

GERASTE.

Il ſemblait toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Oui, mais qu'eſtimez-vous de ſon intention?

GERASTE.

Je crois que ſes deſſeins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il eſt vrai.

GERASTE.

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous ſurprendre; & ſous ce faux apas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Votre âge ſoupçonneux a toujours des chimères,
Qui le font mal juger des cœurs les plus ſincères.

GERASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne ſe fait guère avec ſincérité.

AMARANTE.

Poſé que cela ſoit: Clarimond me careſſe;
Mais ſi je vous diſais que c'eſt pour ma maîtreſſe,
Et que le ſeul beſoin qu'il a de mon ſecours

Sortant d'avec Daphnis s'arrête en mes discours?

GERASTE.

S'il a besoin de toi pour avoir bonne issue,
C'est signe que sa flamme est assez mal reçûe.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle parait, & que vous présumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflammés;
Mais Daphnis se contraint, de peur de vous déplaire;
Et sa bouche est toujours à ses desirs contraire;
Hormis, lorsqu'avec moi s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ses maux quelque soulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moyens d'avoir mes bonnes graces;
Et moi, je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GERASTE.

A ce compte Daphnis est fort dans le devoir;
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage;
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je lui ferai bon père; & puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encor un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

AMARANTE.

Vous n'en pourez jamais tirer la vérité.
Honteuse de l'aimer sans votre autorité,
Elle s'en défendra de toute sa puissance.
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance.
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant,
Vos ordres produiront un promt consentement.
Mais on ouvre la porte. Hélas! je suis perdue,

Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendue.

SCENE VII.

GERASTE *seul.*

LUi procurant du bien elle croit la fâcher,
Et cette vaine peur la fait ainſi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
Toutefois diſons-lui quelque mot en paſſant,
Qui la puiſſe guérir du mal qu'elle reſſent.

SCENE VIII.

DAPHNIS, GÉRASTE.

GERASTE.

MA fille, c'eſt en vain que tu fais la diſcrette;
J'ai découvert enfin ta paſſion ſecrette.
Je ne t'en parle point ſur des avis douteux;
N'en rougi point, Daphnis, ton choix n'eſt pas honteux;
Moi-même je l'agrée, & veux bien que ton ame

A cet amant ſi cher ne cache plus ſa flamme.
Tu pouvais en effet prétendre un peu plus haut ;
Mais on ne peut aſſez eſtimer ce qu'il vaut.
Ses belles qualités, ſon crédit & ſa race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace.
Adieu. Si tu le vois, tu peux lui témoigner
Que ſans beaucoup de peine on me poura gagner.

SCENE IX.

DAPHNIS *ſeule.*

D'Aiſe & d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être ſi facile ?
D'où me vient ce bonheur où je n'oſais penſer ?
Florame, il m'eſt permis de te récompenſer ;
Et, ſans plus déguiſer ce qu'un père autoriſe,
Je puis me revancher du ton de ta franchiſe.
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, & favorable aux tiens :
Il trouve en tes vertus des richeſſes plus belles.
Mais eſt-il vrai, mes ſens ? m'êtes-vous bien fidelles ?
Mon heur me rend confuſe, & ma confuſion
Me fait tout ſoupçonner de quelque illuſion.
Je ne me trompe point, ton mérite & ta race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace.
Florame, il eſt tout vrai, dès lors que je te vîs,
Un battement de cœur me fit de cet avis ;



Et mon père aujourd'hui souffre que dans son ame
Les mêmes sentimens. . .

SCENE X.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoi, vous voilà, Florame?
Je vous avais prié tantôt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ai quittée aussi sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir si tôt, c'est me faire une offense.

FLORAME.

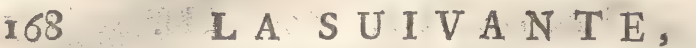
Quand j'aurais sur ce point reçû quelque défense,
Si vous saviez quels feux ont pressé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me persuader des flammes sans pareilles.
Je crois que vous m'aimez, & c'est en croire plus
Que n'en exprimeraient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublé ces propos adorables;
A force d'être crûs deviennent incroyables;
Et vous n'en croyez rien qui ne soit au-dessous.



Que ne m'eſt-il permis d'en croire autant de vous!

DAPHNIS.

Votre croyance eſt libre.

FLORAME.

Il me la faudrait vraie.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir ſa plaie.
Un homme ſi ſavant au langage des yeux,
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais, puiſqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, aſſurez vous que votre amour me touche.
Depuis tantôt je parle un peu plus librement,
Ou, ſi vous le voulez, un peu plus hardiment;
Auſſi j'ai vû mon père, & s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos deſirs ſa volonté conſpire.

FLORAME.

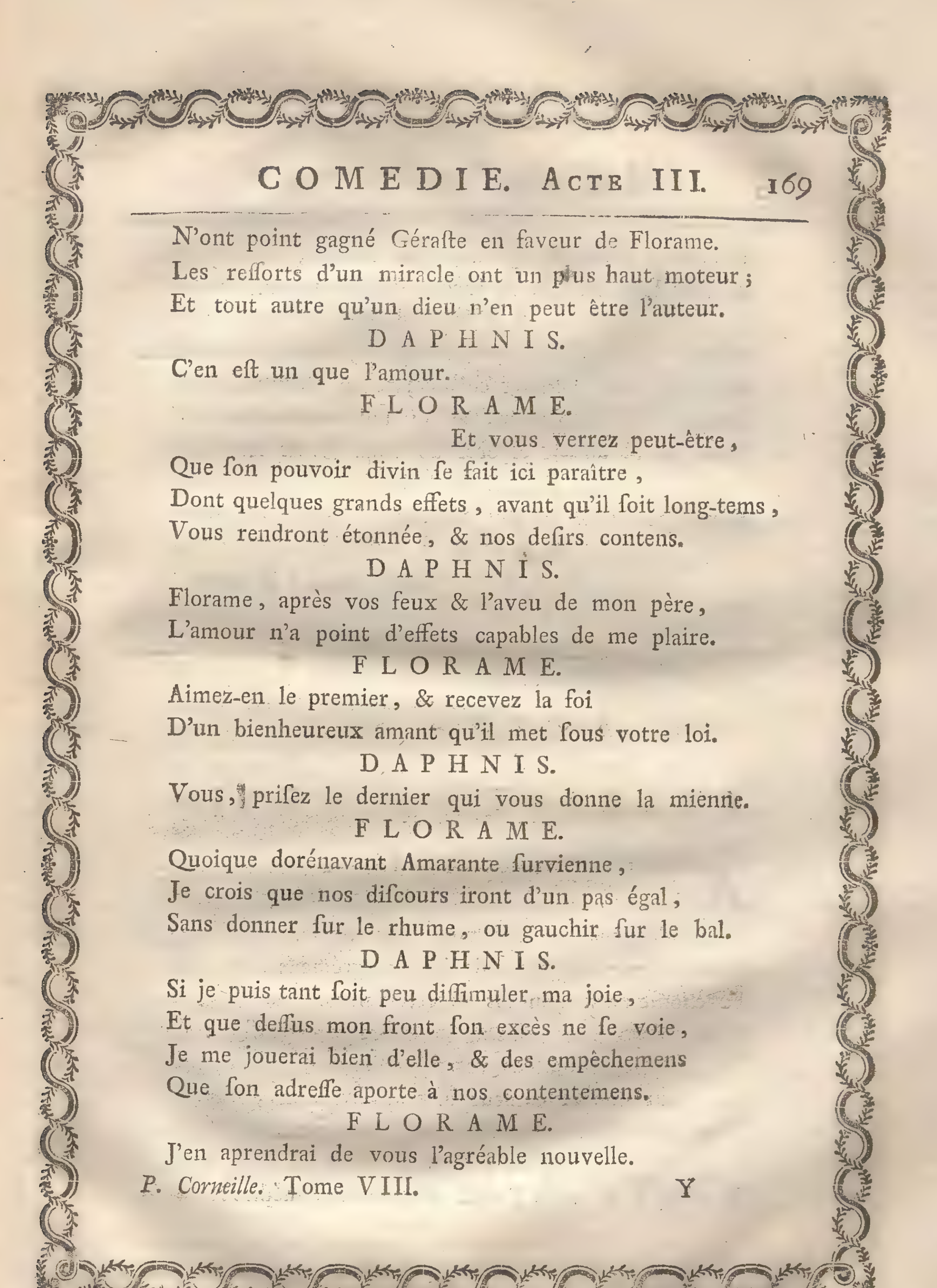
Surpris, ravi, confus, je n'ai que repartir.
Etre aimé de Daphnis! un père y conſentir!
Dans mon affection ne trouver plus d'obſtacles!
Mon eſpoir n'eût oſé concevoir ces miracles.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits.
De ſa jalouſe humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré ſon artifice,
La bonté de mon père a trompé ſa malice;
Du moins je le préſume, & ne puis ſoupçonner
Que mon père ſans elle ait pû rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahiſſant ma flamme,



N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les ressorts d'un miracle ont un plus haut moteur ;
Et tout autre qu'un dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS.

C'en est un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-être,
Que son pouvoir divin se fait ici paraître,
Dont quelques grands effets, avant qu'il soit long-tems,
Vous rendront étonnée, & nos desirs contens.

DAPHNIS.

Florame, après vos feux & l'aveu de mon père,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier, & recevez la foi
D'un bienheureux amant qu'il met sous votre loi.

DAPHNIS.

Vous, prisez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoique dorénavant Amarante survienne,
Je crois que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rhume, ou gauchir sur le bal.

DAPHNIS.

Si je puis tant soit peu dissimuler ma joie,
Et que dessus mon front son excès ne se voie,
Je me jouerai bien d'elle, & des empêchemens
Que son adresse aporte à nos contentemens.

FLORAME.

J'en aprendrai de vous l'agréable nouvelle.



Un ordre néceſſaire au logis me rapelle,
Et doit fort avancer le ſuccès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame & qu'un vouloir tous deux.
Bien que vous éloigner ce me ſoit un martyre,
Puiſque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand dois-je eſpérer de vous revoir ici?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc: la voici.

SCENE XI.

AMARANTE, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AMarante, vraiment vous êtes fort jolie:
Vous n'égayez pas mal votre mélancolie.
Votre jaloux chagrin a de beaux agrémens,
Et choiſit aſſez bien ſes divertiſſemens.
Votre eſprit pour vous-même a force complaiſance
De me faire l'objet de votre médiſance;
Et, pour donner couleur à vos détractions,
Vous liſez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moi! que de vous j'oſaſſe aucunement médire!

DAPHNIS.

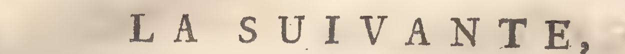
Voyez-vous, Amarante, il n'eſt plus tems de rire.
Vous avez vû mon père, avec qui vos diſcours
M'ont fait à votre gré de frivoles amours.
Quoi! ſouffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bientôt une ſecrette flamme?
Cette jalouſe humeur, dont vous ſuivez la loi,
Vous fait en mes ſecrets plus ſavante que moi.
Mais paſſe pour le croire, il falait que mon père
De votre confidence aprit cette chimère?

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'eſt ſur quelque ſoupçon,
Où je ne contribue en aucune façon.
Je ſais trop que le ciel, avec de telles graces,
Vous donne trop de cœur pour des flammes ſi baſſes;
Et quand je vous croirais dans cet indigne choix,
Je ſais ce que je ſuis, & ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ici de la reſpectueuſe:
Votre peine, après tout, vous eſt bien fructueuſe;
Vous la devez chérir, & ſon heureux ſuccès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
Mon père le bannit, & de l'une & de l'autre.
Penſant nuire à mon feu, vous ruinez le vôtre.
Je lui viens de parler, mais c'était ſeulement
Pour lui dire l'arrêt de ſon banniſſement.
Vous devez cependant être fort ſatisfaite,
Qu'à votre occaſion un père me maltraite.
Pour fruit de vos labeurs, ſi cela vous ſuffit,



C'eſt aquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on ſait rien de ma bouche,
Que je puiſſe à vos yeux devenir une ſouche!
Que le ciel. . .

DAPHNIS.

Finiſſez vos imprécations.
J'aime votre malice & vos délations.
Ma mignonne, aprenez que vous êtes déçûe.
C'eſt par votre raport que mon ardeur eſt ſûe:
Mais mon père y conſent, & vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCENE XII.

AMARANTE *ſeule.*

AI-je bien entendu? Sa belle humeur ſe joue,
Et par plaiſir ſoi-même elle ſe déſavoue.
Son père la maltraite, & conſent à ſes vœux!
Ai-je nommé Florame en parlant de ſes feux?
Florame, Clarimond, ces deux noms, ce me ſemble,
Pour être confondus, n'ont rien qui ſe reſſemble.
Le moyen que jamais on entendit ſi mal,
Que l'un de ces amans fût pris pour ſon rival?

Je ne ſais où j'en ſuis, & toutefois j'eſpère.
Sous ces obſcurités je ſoupçonne un myſtère;
Et mon eſprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'oſe rien croire, oſe encor ſe flatter.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

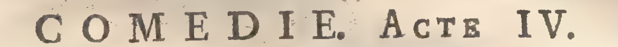
DAPHNIS.

QU'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure eſt fâcheuſe à paſſer !
Qu'elle ennuie un amour extrême,
Dont la joie eſt réduite aux douceurs d'y penſer !

Le mien qui fuit la défiance,
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuſe d'impatience,
Plutôt que mon amant de peu de ſouvenir.

Ainſi, moi-même je m'abuſe,
De crainte d'un plus grand ennui,
Et je ne cherche plus de ruſe
Qu'à m'ôter tout ſujet de me plaindre de lui.

Auſſi-bien, malgré ma colère,
Je brûlerais de m'apaiſer ;
Et ſa peine la plus ſévère
Ne ferait tout au plus qu'un mot pour l'excuſer.



Je dois rougir de ma faibleſſe;
C'eſt être trop bonne en effet.
Daphnis, fais un peu la maîtreſſe,
Et ſouvien toi du moins...

SCENE II.

GÉRASTE, CÉLIE, DAPHNIS.

GÉRASTE.

Adieu, cela vaut fait.
Tu l'en peux aſſurer.
(*Célie rentre.*)
Ma fille, je préſume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voulais pas ſortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'eſt ce que le paſſé vous a pû faire voir.

GÉRASTE.

Mais, ſi pour en tirer une preuve plus claire,
Je diſais qu'il faut prendre un ſentiment contraire,
Qu'une autre occaſion te donne un autre amant!

DAPHNIS.

Il ſerait un peu tard pour un tel changement.
Sous votre autorité j'ai dévoilé mon ame;
J'ai découvert mon cœur à l'objet de ma flamme;
Et c'eſt ſous votre aveu qu'il a reçû ma foi.

GÉRASTE.

Oui, mais je viens de faire un autre choix pour toi.

DAPHNIS.

Ma foi ne permet plus une telle inconſtance.

GÉRASTE.

Et moi, je ne ſaurais ſouffrir de réſiſtance.
Si ce gage eſt donné par mon conſentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous ſoupirez en vain, vos ſoupirs & vos larmes
Contre ma volonté ſont d'impuiſſantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Votre rébellion s'exprimer par vos pleurs.

SCENE III.

GÉRASTE *ſeul.*

LA pitié me gagnait. Il m'était impoſſible
De voir encor ſes pleurs, & n'être pas ſenſible:
Mon injuſte rigueur ne pouvait plus tenir;
Et de peur de me rendre il la falait bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie;
Et mon amour ainſi l'a promis à Célie;
Floriſe ne ſe peut aquérir qu'à ce prix,
Si Florame...

SCENE

SCENE IV.

AMARANTE, GÉRASTE.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous être mépris ;
C'est Clarimond qu'elle aime.

GÉRASTE.

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine.
Dans sa rébellion à mon autorité,
L'amour qu'elle a pour lui n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avait moins de flamme,
Elle agréerait le choix que je fais de Florame ;
Et prenant désormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstinerait pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle ;
Mais pour tout autre amant n'apréhendez rien d'elle.

GÉRASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raison
C'est lui seul dont je fais l'apui de ma maison.
Examiner mon choix, c'est un trait d'imprudence.
Toi, qu'à présent Daphnis traite de confidence,
Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
Je te prie, Amarante, adouci ses regrets,
Résou-la, si tu peux, à contenter un père ;

Fai qu'elle aime Florame, ou craigne ma colère.

AMARANTE.

Puiſque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir;
C'eſt choſe toutefois dont j'ai ſi peu d'eſpoir,
Que je craindrais plutôt de l'aigrir davantage.

GÉRASTE.

Il eſt tant de moyens de fléchir un courage.
Trouve pour la gagner quelque ſubtil apas,
La récompenſe après ne te manquera pas.

SCENE V.

AMARANTE *ſeule.*

Accorde qui poura le père avec la fille,
L'égarement d'eſprit règne ſur la famille.
Daphnis aime Florame, & ſon père y conſent;
D'elle-même j'ai ſû l'aiſe qu'elle en reſſent;
Et, ſi j'en crois ce père, elle ne porte en l'ame
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'opoſer à ſes propres deſirs,
Démentir tout ſon cœur, détruire ſes plaiſirs?
S'ils ſont ſages tous deux, il faut que je ſois fole.
Leur mécompte pourtant, quel qu'il ſoit, me conſole;
Et bien qu'il me réduiſe au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCENE VI.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.
SAns me voir elle rentre, & quelque bon génie
Me ſauve de ſes yeux & de ſa tyrannie.
Je ne me croyais pas quitte de ſes diſcours,
A moins que ſa maîtreſſe en vint rompre le cours.

DAMON.
Je voudrais t'avoir vû dedans cette contrainte.

FLORAME.
Peut-être voudrais-tu qu'elle empèchât ma plainte?

DAMON.
Si Théante ſait tout, ſans raiſon tu t'en plains.
Je t'ai dit ſes ſecrets, comme à lui tes deſſeins.
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans ſon courage;
Et je vous fais combattre ainſi ſans avantage.

FLORAME.
Toutefois, au combat tu n'as pû l'engager.

DAMON.
Sa généroſité n'en craint pas le danger;
Mais cela choque un peu ſa prudence amoureuſe,
Vû que la fuite en eſt la fin la plus heureuſe,
Et qu'il faut que l'un mort, l'autre tire pays.

FLORAME.
Malgré le déplaiſir de mes ſecrets trahis,



Je ne puis, cher ami, qu'avec toi je ne rie
Des ſubtiles raiſons de ſa poltronnerie.
Nous faire ce duel ſans s'expoſer aux coups,
C'eſt véritablement en ſavoir plus que nous,
Et te mettre en ſa place avec aſſez d'adreſſe.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtreſſe?
Que ſes rivaux entr'eux faſſent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout lui ſemblera bon, pourvû que, ſans en être,
Il puiſſe de ces lieux les faire diſparaitre.

FLORAME.

Mais ton ſervice offert hazardait bien ta foi,
Et, s'il eût eu du cœur, t'engageait contre moi.

DAMON.

Je ſavais trop que l'offre en ſerait rejettée.
Depuis plus de dix ans je connais ſa portée.
Il ne devient mutin que fort malaiſément,
Et préfére la ruſe à l'éclairciſſement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conſerver ſa vie
T'ont donné des plaiſirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter ſi tu veux.
Lui, qui doute fort peu du ſuccès de ſes vœux,
Et qui croit que déja Clarimond & Florame
Diſputent loin d'ici le ſujet de leur flamme,
Serait-il homme à perdre un tems ſi précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,
Et ſeul, à la faveur de quelque mot pour rire,

Prendre l'occaſion de conter ſon martyre ?

FLORAME.

Mais s'il nous trouve enſemble, il poura ſoupçonner
Que nous prenons plaiſir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avais mis tout exprès Cléon ſur le paſſage.

SCENE VII.

FLORAME, DAMON, CLÉON.

DAMON *à Cléon.*

THéante aproche-t-il ?

CLÉON.

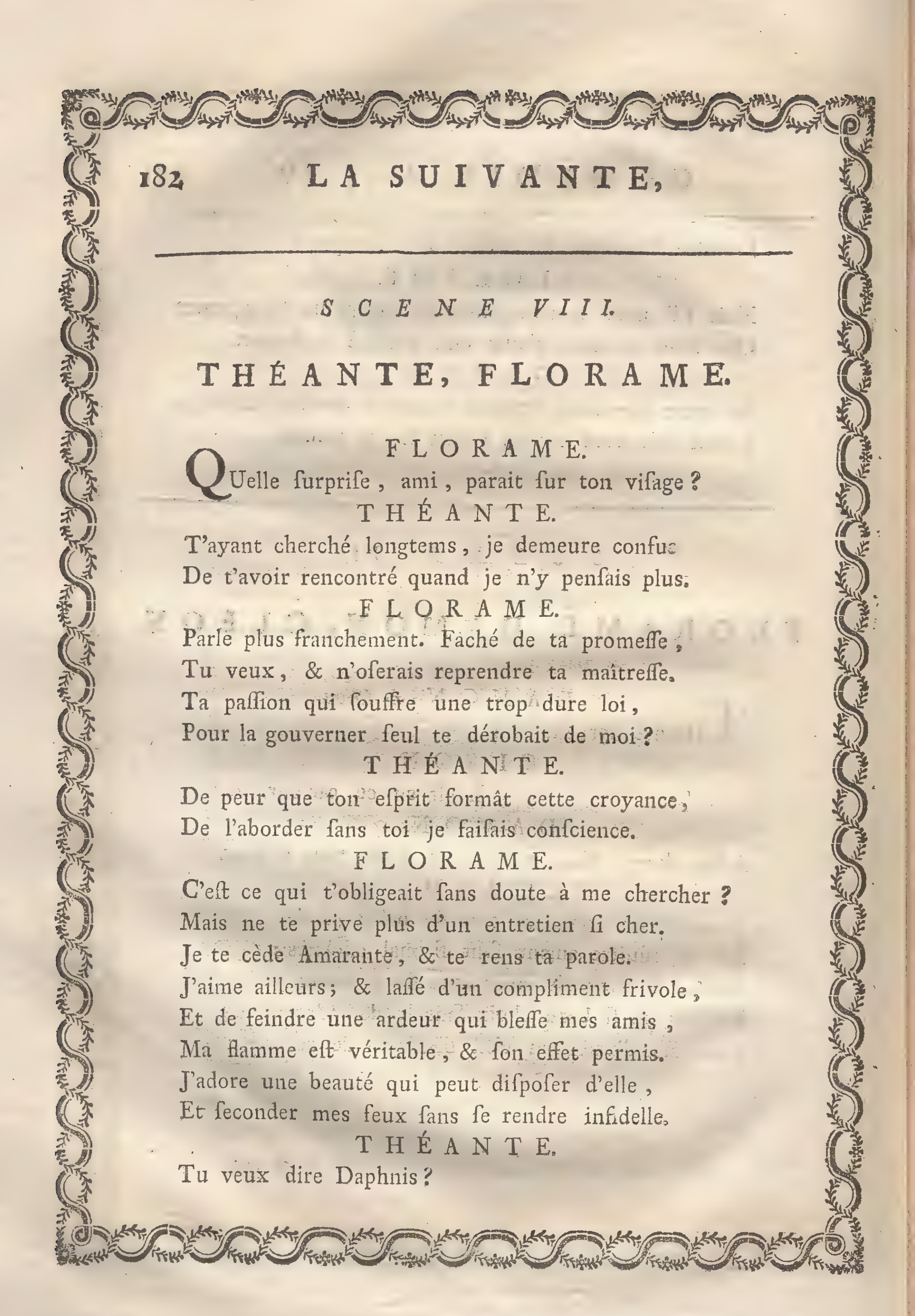
Il eſt en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc. Nous pourons le jouer tour à tour.

FLORAME *ſeul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illuſtre amant ſont ſi mal aſſorties ;
Qu'il a ſi mauvais cœur avec de ſi beaux yeux,
Et fait un ſi beau choix ſans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition c'eſt bien peu de courage.



SCENE VIII.

THÉANTE, FLORAME.

FLORAME.

Quelle ſurpriſe, ami, parait ſur ton viſage?

THÉANTE.

T'ayant cherché longtems, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y penſais plus.

FLORAME.

Parle plus franchement. Fâché de ta promeſſe,
Tu veux, & n'oſerais reprendre ta maîtreſſe.
Ta paſſion qui ſouffre une trop dure loi,
Pour la gouverner ſeul te dérobait de moi?

THÉANTE.

De peur que ton eſprit formât cette croyance,
De l'aborder ſans toi je faiſais conſcience.

FLORAME.

C'eſt ce qui t'obligeait ſans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien ſi cher.
Je te cède Amarante, & te rens ta parole.
J'aime ailleurs; & laſſé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui bleſſe mes amis,
Ma flamme eſt véritable, & ſon effet permis.
J'adore une beauté qui peut diſpoſer d'elle,
Et ſeconder mes feux ſans ſe rendre infidelle.

THÉANTE.

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME.

Je ne puis te céler
Qu'elle eſt l'unique objet pour qui je veux brûler.

THÉANTE.

Le bruit vole déja qu'elle eſt pour toi ſans glace ;
Et déja d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il vienne ce rival aprendre à ſon malheur,
Que s'il me paſſe en biens, il me cède en valeur ;
Que ſa vaine arrogance, en ce duel trompée,
Me faſſe mériter Daphnis à coups d'épée.
Par-là je gagne tout ; ma généroſité
Supléra ce qui fait notre inégalité ;
Et ſon père, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera ſur ſes biens emporter la balance.

THÉANTE.

Tu n'en peux eſpérer un moindre événement.
L'heur ſuit dans les duels le plus heureux amant.
Le glorieux ſuccès d'une action ſi belle,
Ton ſang mis au hazard, ou répandu pour elle,
Ne peut laiſſer au père aucun lieu de refus.
Tien ta maîtreſſe acquiſe, & ton rival confus ;
Et ſans t'épouvanter d'une vaine fortune
Qu'il ſoutient lâchement d'une valeur commune,
Ne fai de ſon orgueil qu'un ſujet de mépris,
Et penſe que Daphnis ne s'aquiert qu'à ce prix.
Adieu. Puiſſe le ciel à ton amour parfaite
Accorder un ſuccès tel que je le ſouhaite !

FLORAME.

Ce cartel, ce me ſemble, eſt trop long à venir ;

Mon courage bouillant ne se peut contenir :
Enflé par tes discours il ne saurait attendre
Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
Va donc, & de ma part apelle Clarimond ;
Di-lui que pour demain il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au château de Bissètre.

THÉANTE.

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paraître,
Et demeure ravi du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prens-y garde pourtant, pense à quoi tu t'engages.
Si Clarimond lassé de souffrir tant d'outrages,
Eteignant son amour, te cédait ce bonheur,
Quel besoin serait-il de le piquer d'honneur ?
Peut-être qu'un faux bruit nous aprend sa menace :
C'est à toi seulement de défendre ta place.
Ces coups du desespoir des amans méprisés
N'ont rien d'avantageux pour les favorisés.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remèdes,
Ne lui querelle point un bien que tu possèdes ;
Ton amour que Daphnis ne saurait dédaigner,
Court risque d'y tout perdre, & n'y peut rien gagner.
Avise encor un coup ; ta valeur inquiette
En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME.

Quels périls ? L'heur y suit le plus heureux amant.

THÉANTE.

Quelquefois le hazard en dispose autrement.

FLORAME.

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THÉANTE.

La valeur aux duels fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'eſt par-là ſeulement qu'on mérite Daphnis.

THÉANTE.

Mais plutôt de ſes yeux par-là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner ſon père.

THÉANTE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpère.

FLORAME.

Acceptant un cartel ſuis-je plus aſſuré?

THÉANTE.

Où l'honneur ſouffrirait, rien n'eſt conſidéré.

FLORAME.

Je ne puis réſiſter à des raiſons ſi fortes:
Sur ma bouillante ardeur malgré moi tu l'emportes.
J'attendrai qu'on m'attaque.

THÉANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas,
Souvien-t'en, cher ami, tu me promets ton bras?

THÉANTE.

Diſpoſe de ma vie.

FLORAME *ſeul.*

Elle eſt fort aſſurée,
Si rien que ce duel n'empèche ſa durée.



Il en parle des mieux, c'eſt un jeu qui lui plaît;
Mais il devient fort ſage auſſi-tôt qu'il en eſt,
Et montre cependant des graces peu vulgaires
A battre ſes raiſons par des raiſons contraires.

SCENE IX.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

JE n'oſais t'aborder les yeux baignés de pleurs,
Et devant ce rival t'aprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jettez, madame, en d'étranges allarmes.
Dieux! & d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon homme eſt-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il ſe dédit:
Tout amour déſormais pour toi m'eſt interdit:
Si bien qu'il me faut être ou rebelle, ou parjure,
Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place, ou lui déſobéir,
L'irriter, ou moi-même avec toi me trahir.
A moins que de changer, ſa haine inévitable
Me rend de tous côtés ma perte indubitable;
Je ne puis conſerver mon devoir & ma foi,
Ni ſans crime brûler pour d'autres ni pour toi.



FLORAME.

Le nom de cet amant, dont l'indiſcrette envie
A mes reſſentimens vient aporter ſa vie ?
Le nom de cet amant, qui, par ſa promte mort,
Doit au lieu du vieillard me réparer ce tort,
Et qui, ſur quelque orgueil que ſon amour ſe fonde,
N'a que juſqu'à ma vûe à demeurer au monde ?

DAPHNIS.

Je n'aime pas ſi mal que de m'en informer ;
Je t'aurais fait trop voir que j'euſſe pû l'aimer.
Si j'en ſavais le nom, ta juſte défiance
Pourrait à ſes défauts imputer ma conſtance,
A ſon peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne aurait reçû ma main.
J'atteſte ici le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le ciel a fait paraître en terre
De mérites, de biens, de grandeurs & d'apas,
En même objet uni ne m'ébranlerait pas.
Florame a droit lui ſeul de captiver mon ame ;
Florame vaut lui ſeul à ma pudique flamme
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'apas, de biens & de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots ſi doux vous m'êtes inhumaine !
Vous me comblez de joie, & redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour, hors de votre pouvoir,
Irrite d'autant plus mon ſanglant deſeſpoir.
L'excès de votre ardeur ne ſert qu'à mon ſuplice.
Devenez moi cruelle afin que je guériſſe.

Guérir! Ah! qu'ai-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux tranſports d'une aveugle fureur;
Aimez toujours Florame, &, quoi qu'il ait pû dire,
Croiſſez de jour en jour vos feux & ſon martyre.
Peut-il rendre ſa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content que pour vous, ou par vous?

DAPHNIS.

Puiſque de nos deſtins la rigueur trop ſévère
Opoſe à nos deſirs l'autorité d'un père,
Que veux-tu que je faſſe en l'état où je ſuis?
Etre à toi malgré lui, c'eſt ce que je ne puis;
Mais je puis empêcher qu'un autre me poſſède,
Et qu'un indigne amant à Florame ſuccède.
Le cœur me manque. Adieu. Je ſens faillir ma voix.
Florame, ſouvien toi de ce que tu me dois.
Si nos feux ſont égaux, mon exemple t'ordonne,
Ou d'être à ta Daphnis, ou de n'être à perſonne.

SCENE X.

FLORAME *ſeul.*

DEpourvû de conſeil comme de ſentiment,
L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ai plus que ſa vûe,
Et mes bras impuiſſans ne l'ont pas retenue;
Et même je lui laiſſe abandonner ce lieu,

Sans trouver de parole à lui dire un adieu!
Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance.
Mon desespoir n'osait agir en sa présence,
De peur que mon tourment aigrit ses déplaisirs,
Une pitié secrette étouffait mes soupirs :
Sa douleur par respect faisait taire la mienne;
Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.
Sors, infame vieillard, dont le consentement
Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment;
Sors, que tu sois puni de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait consentir,
Barbare? mais plutôt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de son père
Débilite ma force, ou rompe sa colère?
Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû;
En lui manquant de foi ton crime l'a perdu.
Plus j'ai d'amour pour elle, & plus pour toi de haine
Enhardit ma vengeance & redouble ta peine;
Tu mourras, & je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, & je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connais encor qu'à peine mon erreur!
Si je suis sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient point suspectes.
De plus réglés transports me feraient trahison;
Si j'avais moins d'amour, j'aurais de la raison;

C'eſt peu que de la perdre après t'avoir perdue :
Rien ne ſert plus de guide à mon ame éperdue ;
Je condamne à l'inſtant ce que j'ai réſolu ;
Je veux, & ne veux plus ſi-tôt que j'ai voulu.
Je menace Géraſte, & pardonne à ton père ;
Ainſi rien ne me venge, & tout me deſeſpère.
Célie.

SCENE XI.

CÉLIE, FLORAME.

CÉLIE.

HÉ bien, Célie ? Enfin elle a tant fait
Qu'à vos deſirs Géraſte accorde leur effet.
Quel viſage avez-vous ? Votre aiſe vous transporte.

FLORAME.

Ceſſe d'aigrir ma flamme en raillant de la ſorte,
Organe d'un vieillard qui croit faire un bon tour
De ſe jouer de moi par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fai lui tenir promeſſe ;
Vous me rendrez tous deux la vie ou ma maîtreſſe ;
Et, ce jour expiré, je vous ferai ſentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CÉLIE.

Florame.

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

SCENE XII.

CÉLIE *seule.*

IL veut donner l'allarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir lui-même à se jouer de moi.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foi;
Et s'il pouvait donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendrait encor heureusement acquise.
D'ailleurs, ce grand couroux pourrait-il être feint?
Aurait-il pû si-tôt falsifier son teint,
Et si bien ajuster ses yeux & son langage
A ce que sa fureur marquait sur son visage?
Quelqu'un des deux me joue, épions tous les deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THÉANTE, DAMON.

THÉANTE.

CRoirais-tu qu'un moment m'ait pû changer de ſorte
Que je paſſe à regret par-devant cette porte ?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plutôt changé ?
Nous aurions vû l'effet où tu m'as engagé.
Tantôt quelque démon, ennemi de ta flamme,
Te faiſait en ces lieux accompagner Florame;
Sans la crainte qu'alors il te prit pour ſecond,
Je l'allais apeller au nom de Clarimond;
Et comme ſi depuis il était inviſible,
Sa rencontre pour moi s'eſt rendue impoſſible.

THÉANTE.

Ne le cherche donc plus. A bien conſidérer,
Qu'ils ſe battent, ou non, je n'en puis qu'eſpérer.
Daphnis que ſon adreſſe a malgré moi ſéduite,
Ne pourrait l'oublier quand il ſerait en fuite.
Leur amour eſt trop forte; & d'ailleurs ſon trépas

Le privant d'un tel bien, ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'eſt cette belle,
Et déja par malheur aſſez mal voulu d'elle,
Que pourrais-je après tout prétendre de ſes pleurs ?
Et quel eſpoir pour moi naîtrait de ſes douleurs ?
Deviendrais-je par-là plus riche ou plus aimable ?
Que ſi de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour lui, qui ne peut expirer,
A tout autre qu'à moi me le fait préférer;
Et j'aurais peine à voir un troiſiéme en ſa place.

DAMON.

Tu t'aviſes trop tard, que veux-tu que je faſſe ?
J'ai pouſſé Clarimond à lui faire un apel;
J'ai charge de ſa part de lui faire un cartel;
Le puis-je ſuprimer ?

THÉANTE.

Non, mais tu pourrais faire....

DAMON.

Quoi ?

THÉANTE.

Que Clarimond prît un ſentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où ſeul je l'ai porté ?
Mon courage eſt mal propre à cette lâcheté.

THÉANTE.

A de telles raiſons je n'ai de repartie,
Sinon que c'eſt à moi de rompre la partie.
J'en vais ſemer le bruit.

DAMON.

Et ſur ce bruit tu veux ?



THÉANTE.

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux;
Et qu'une main puiſſante arrête leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher ami?

DAMON.

L'invention eſt belle;
Et le chemin bien court à les mettre d'accord;
Mais ſouffre auparavant que j'y faſſe un effort
Peut-être mon eſprit trouvera quelque ruſe
Par où, ſans en rougir, du cartel je m'excuſe.
Ne donnons point ſujet de tant parler de nous,
Et ſachons ſeulement à quoi tu te réſous.

THÉANTE.

A les laiſſer en paix, & courir l'Italie,
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendait mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante à ce compte eſt hors de ta penſée?

THÉANTE.

Son image du tout n'en eſt pas effacée:
Mais . . .

DAMON.

Tu crains que pour elle on te faſſe un duel.

THÉANTE.

Railler un malheureux, c'eſt être trop cruel.
Bien que ſes yeux encor régnent ſur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.
Le ciel ne nous fit point, & pareils, & rivaux,
Pour avoir des ſuccès tellement inégaux.

C'eſt me perdre d'honneur ; &, par cette pourſuite,
D'égal que je lui ſuis, me ranger à ſa ſuite.
Je donne déſormais des règles à mes feux ;
De moindres que Daphnis ſont incapables d'eux ;
Et rien dorénavant n'aſſervira mon ame,
Qui ne me puiſſe mettre au-deſſus de Florame.
Allons, je ne puis voir, ſans mille déplaiſirs,
Ce poſſeſſeur du bien où tendaient mes deſirs.

DAMON.

Arrête. Cette fuite eſt hors de bienſéance,
Et je n'ai point d'apel à faire en ta préſence.

(*Théante ſe retire du théatre comme par force.*)

SCENE II.

FLORAME *ſeul.*

JEtterai-je toujours des menaces en l'air,
Sans que je ſache enfin à qui je dois parler ?
Aurait-on jamais crû qu'elle me fût ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie ?
Le poſſeſſeur du prix de ma fidélité,
Bien que je ſois vivant, demeure en ſûreté ;
Tout inconnu qu'il m'eſt, il produit ma miſère ;
Tout mon rival qu'il eſt, il rit de ma colère.
Rival ! Ah, quel malheur ! j'en ai pour me bannir,



Et cesse d'en avoir quand je le veux punir.
Grands dieux, qui m'envoyez cette juste allégeance,
Qu'un amant suplanté tire de la vengeance,
Et me cachez le bras dont je reçois les coups,
Est-ce votre dessein que je m'en prenne à vous?
Est-ce votre dessein d'attirer mes blasphêmes,
Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes?
Qu'à mille impiétés osant me dispenser,
A votre foudre oisif je donne où se lancer?
Ah! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable,
Je demeure innocent, encor que misérable.
Destinez à vos feux d'autres objets que moi,
Vous n'en sauriez manquer, quand on manque de foi.
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intérêt vous-même à mes injures:
Montrez en me vengeant que vous êtes des dieux,
Ou conduisez mon bras, puisque je n'ai point d'yeux,
Et qu'on sait dérober d'un rival qui me tue
Le nom à mon oreille, & l'objet à ma vûe.
Rival, qui que tu sois, dont l'insolent amour
Idolâtre un soleil, & n'ose voir le jour,
N'opose plus ta crainte à l'ardeur qui te presse,
Fai toi, fai toi connaître allant voir ta maîtresse.

SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

AMarante, aussi-bien te faut-il confesser
Que la seule Daphnis avait sû me blesser,
Di moi qui me l'enlève, apren moi quel mystère
Me cache le rival qui possède son père,
A quel heureux amant Géraste a destiné
Ce beau prix que l'amour m'avait si bien donné.

AMARANTE.

Ce dut vous être assez de m'avoir abusée,
Sans faire encor de moi vos sujets de risée.
Je sais que le vieillard favorise vos feux,
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu? Lui seul, & sa rigueur nouvelle
Empêchent les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Pensez-vous me duper avec ce feint couroux?
Lui-même il m'a prié de lui parler pour vous.

FLORAME.

Vois-tu, ne t'en ri plus, ta seule jalousie
A mis à ce vieillard ce change en fantaisie.
Ce n'est pas avec moi que tu te dois jouer,

Et ton crime redouble à le désavouer;
Mais sache qu'aujourd'hui, si tu ne fais en sorte
Que mon fidèle amour sur ce rival l'emporte,
J'aurai trop de moyens de te faire sentir
Qu'on ne m'offense point sans un promt repentir.

SCENE IV.

AMARANTE *seule.*

VOilà de quoi tomber dans un nouveau Dédale.
O ciel! qui vit jamais confusion égale?
Si j'écoute Daphnis, j'aprens qu'un feu puissant
La brûle pour Florame, & qu'un père y consent.
Si j'écoute Géraste, il lui donne Florame,
Et se plaint que Daphnis en rejette la flamme;
Et, si Florame est crû, ce vieillard aujourd'hui
Dispose de Daphnis pour un autre que lui.
Sous un tel embarras je me trouve accablée,
Eux, ou moi, nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertés
Pour me faire enrager par ces diversités.
Mon faible esprit s'y perd, & n'y peut rien comprendre;
Pour en venir à bout il me les faut surprendre,
Et, quand ils se verront, écouter leurs discours,
Pour aprendre par-là le fond de ces détours.
Voici mon vieux rèveur. Fuyons de sa présence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence:

De crainte que j'en ai, d'ici je me bannis,
Tant qu'avec lui je voie, ou Florame, ou Daphnis.

SCENE V.

GÉRASTE, POLEMON.

POLEMON.

J'Ai grand regret, monſieur, que la foi qui vous lie
Empêche que chez vous mon neveu ne s'allie;
Et que ſon feu m'emploie aux offres qu'il vous fait,
Lorſqu'il n'eſt plus en vous d'en accepter l'effet.

GÉRASTE.

C'eſt un rare tréſor que mon malheur me vole;
Et ſi l'honneur ſouffrait un manque de parole,
L'avantageux parti que vous me préſentez
Me verrait auſſi-tôt prêt à ſes volontés.

POLEMON.

Mais ſi quelque hazard rompait cette alliance?

GÉRASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrais heureux, & ma foi vous répond
Que Daphnis ſans tarder épouſe Clarimond.

POLEMON.

Adieu. Faites état de mon humble ſervice.

GÉRASTE.

Et vous pareillement d'un cœur ſans artifice.

SCENE VI.

CELIE, GÉRASTE.

CÉLIE.

De sorte qu'à mes yeux votre foi lui répond,
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond!

GÉRASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus, & le rend moins sensible;
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CÉLIE.

Ajouter l'impudence à vos perfides traits!
Il vous faudrait du charme au lieu de cette ruse,
Pour me persuader que qui promet refuse.

GERASTE.

J'ai promis, & tiendrais ce que j'ai protesté,
Si Florame rompait le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle,
J'en viendrai trop à bout.

CÉLIE.

Impudence nouvelle!
Florame, que Daphnis fait maître de son cœur,
De votre seul caprice accuse la rigueur;
Et je sais que sans vous leur mutuelle flamme
Unirait deux amans qui n'ont déja qu'une ame.
Vous m'osez cependant effrontément conter
Que Daphnis sur ce point aime à vous résister!

Vous

Vous m'en aviez promis une toute autre iſſue ;
J'en ai porté parole après l'avoir reçûe :
Qu'avais-je contre vous, ou fait, ou projetté,
Pour me faire tremper en votre lâcheté ?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremiſe ?
Aviſez. Il y va de plus que de Floriſe.
Ne vous eſtimez pas quitte pour la quitter,
Ni que de cette ſorte on ſe laiſſe affronter.

GÉRASTE.

Me prens-tu donc pour homme à manquer de parole,
En faveur d'un caprice où s'obſtine une fole ?
Va, fai venir Florame ; à ſes yeux tu verras
Que pour lui mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiterai Daphnis en ſa préſence,
D'avoir pour ſon amour ſi peu de complaiſance.
Qu'il vienne ſeulement voir un père irrité,
Et joindre ſa prière à mon autorité ;
Et lors, ſoit que Daphnis y réſiſte ou conſente,
Croi que ma volonté ſera la plus puiſſante.

CÉLIE.

Croyez que nous tromper ce n'eſt pas votre mieux.

GÉRASTE.

Me foudroie en ce cas la colère des cieux.

SCENE VII.

GÉRASTE *seul.*

GÉraste, sur le champ il te falait contraindre
Celle que ta pitié ne pouvait ouïr plaindre.
Tu n'as pû refuser du tems à ses douleurs;
Ton cœur s'attendrissait de voir couler ses pleurs;
Et pour avoir usé trop peu de ta puissance,
On t'impute à forfait sa désobéissance.
Un traitement trop doux te fait croire sans foi.

SCENE VIII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

GÉRASTE.

FAudra-t-il que de vous je reçoive la loi,
Et que l'aveuglement d'une amour obstinée
Contre ma volonté règle votre hyménée?
Mon extrême indulgence a donné par malheur
A vos rébellions quelque faible couleur;
Et, pour quelques momens que vos feux m'ont sû plaire,
Vous pensez avoir droit de braver ma colère!
Mais sachez qu'il falait, ingrate, en vos amours,

Ou ne m'obéïr point, ou m'obéir toujours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous ſemble obſtinée,
C'eſt l'effet de ma foi ſous votre aveu donnée.
Quoi que mette en avant votre injuſte couroux,
Je ne veux opoſer à vous-même que vous.
Votre permiſſion doit être irrévocable :
Devenez ſeulement à vous-même ſemblable.
Il vous falait, monſieur, vous-même à mes amours
Ou ne conſentir point, ou conſentir toujours.
Je choiſirai la mort plutôt que le parjure ;
M'y voulant obliger vous vous faites injure.
Ne veuillez point combattre ainſi hors de ſaiſon,
Votre vouloir, ma foi, mes pleurs & la raiſon.
Que vous a fait Daphnis ? que vous a fait Florame,
Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flamme ?

GÉRASTE.

Mais que vous a-t-il fait, que pour lui ſeulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement ?
Ma foi n'eſt-elle rien au-deſſus de la vôtre ?
Vous vous donnez à l'un, ma foi vous donne à l'autre.
Qui le doit emporter, ou de vous, ou de moi ?
Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foi ?
Quand vous en manquerez, mon vouloir vous excuſe.
Mais à trop raiſonner moi-même je m'abuſe.
Il n'eſt point de raiſon valable entre nous deux ;
Et pour toute raiſon il ſuffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime.



Une excuſe ne peut juſtifier un crime.
Malgré vos changemens, mon eſprit réſolu
Croit ſuffire à mes feux que vous avez voulu.

SCENE IX.

GÉRASTE, DAPHNIS, FLORAME, CÉLIE, AMARANTE.

DAPHNIS.

Voici ce cher amant qui me tient engagée,
A qui ſous votre aveu ma foi s'eſt obligée.
Changez de volonté pour un objet nouveau;
Daphnis épouſera Florame, ou le tombeau.

GÉRASTE.

Que vois-je ici, bons dieux?

DAPHNIS.

Mon amour, ma conſtance.

GÉRASTE.

Et ſur quoi donc fonder ta déſobéiſſance?
Quel envieux démon, & quel charme aſſez fort
Faiſait entrechoquer deux volontés d'accord?
C'eſt lui que tu chéris, & que je te deſtine;
Et ta rébellion dans un refus s'obſtine!

FLORAME.

Apellez vous refus, de me donner ſa foi,
Quand votre volonté ſe déclare pour moi?

Et cette volonté pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéir après la foi donnée?

GÉRASTE.

C'eſt pour vous que je change, & pour vous ſeulement
Je veux qu'elle renonce à ſon premier amant.
Lorſque je conſentis à ſa ſecrette flamme,
C'était pour Clarimond qui poſſédait ſon ame;
Amarante du moins me l'avait dit ainſi.

DAPHNIS.

Amarante, aprochez, que tout ſoit éclairci.
Une telle impoſture eſt-elle pardonnable?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en eſt le ſeul coupable.
Mon eſprit l'adorait, & vous étonnez-vous
S'il devint inventif, puiſqu'il était jaloux?

GÉRASTE.

Et par-là tu voulais. . .

AMARANTE.

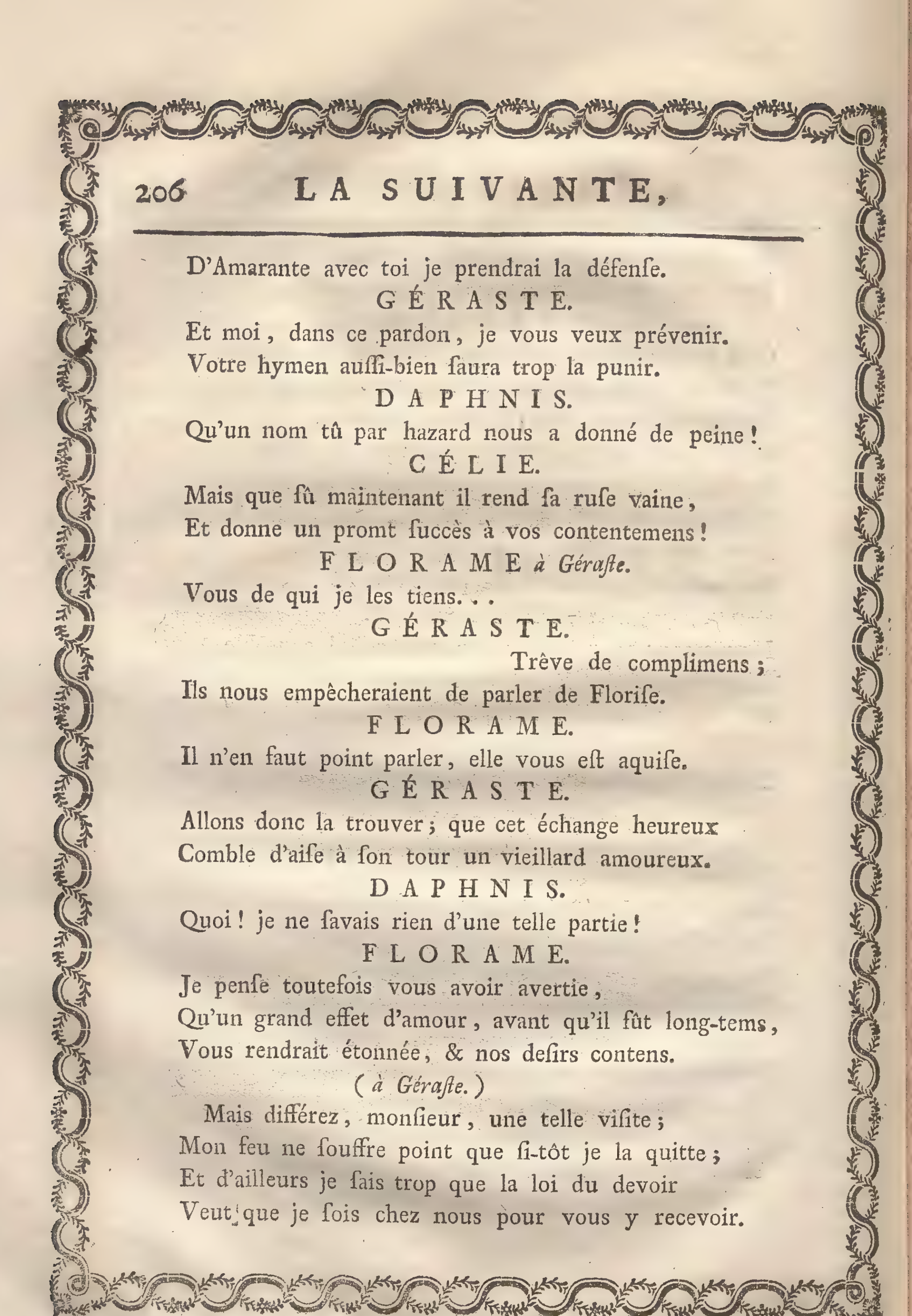
Que votre ame déçûe
Donnât à Clarimond une ſi bonne iſſue,
Que Florame fruſtré de l'objet de ſes vœux,
Fût induit déſormais à ſeconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-lui, monſieur; & vous, daignez, madame,
Juſtifier ſon feu par votre propre flamme.
Si vous m'aimez encor, vous devez eſtimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame? Ah! ce doute m'offenſe.



D'Amarante avec toi je prendrai la défenſe.

GÉRASTE.

Et moi, dans ce pardon, je vous veux prévenir.
Votre hymen auſſi-bien ſaura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom tû par hazard nous a donné de peine!

CÉLIE.

Mais que ſû maintenant il rend ſa ruſe vaine,
Et donne un promt ſuccès à vos contentemens!

FLORAME *à Géraſte.*

Vous de qui je les tiens. . .

GÉRASTE.

Trêve de complimens;
Ils nous empêcheraient de parler de Floriſe.

FLORAME.

Il n'en faut point parler, elle vous eſt aquiſe.

GÉRASTE.

Allons donc la trouver; que cet échange heureux
Comble d'aiſe à ſon tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoi! je ne ſavais rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je penſe toutefois vous avoir avertie,
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût long-tems,
Vous rendrait étonnée, & nos deſirs contens.

(*à Géraſte.*)

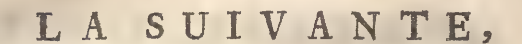
Mais différez, monſieur, une telle viſite;
Mon feu ne ſouffre point que ſi-tôt je la quitte;
Et d'ailleurs je ſais trop que la loi du devoir
Veut que je ſois chez nous pour vous y recevoir.

GÉRASTE *à Célie.*
Va donc lui témoigner le desir qui me presse.
FLORAME.
Plutôt fai la venir saluer ma maîtresse;
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits
Vos feux & mon devoir, ma flamme & vos souhaits.
GÉRASTE.
Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne.
CÉLIE.
Attendez-la, monsieur, & qu'à cela ne tienne;
Je cours exécuter cette commission.
GÉRASTE.
Le tems en sera long à mon affection.
FLORAME.
Toujours l'impatience à l'amour est mêlée.
GÉRASTE.
Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennui que j'en pourai sentir,
Parmi votre entretien trouve à se divertir.

SCENE DERNIERE.

AMARANTE *seule.*

JE le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice,
Ait tiré de ses maux aucun soulagement;
Sans que pas un effet ait suivi ma malice,
Où ma confusion n'égalât son tourment.



Pour agréer ailleurs, il tâchait à me plaire ;
Un amour dans la bouche, un autre dans le ſein.
J'ai ſervi de prétexte à ſon feu téméraire,
Et je n'ai pû ſervir d'obſtacle à ſon deſſein.
Daphnis me le ravit, non par ſon beau viſage,
Non par ſon bel eſprit, ou ſes doux entretiens,
Non que ſur moi ſa race ait aucun avantage,
Mais par le ſeul éclat qui ſort d'un peu de biens.
Filles, que la nature a ſi bien partagées,
Vous devez préſumer fort peu de vos attraits ;
Quelques charmans qu'ils ſoient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehauſſe les traits.
Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fût poſſeſſeur ?
Deſtin, pour rendre aiſé le ſuccès de ſa flamme,
Falait-il qu'un vieux fou fût épris de ſa ſœur ?
Pour tromper mon attente, & me faire un ſuplice,
Deux fois l'ordre commun ſe renverſe en un jour :
Un jeune amant s'attache aux loix de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui ſuit celles de l'amour.
Un diſcours amoureux n'eſt qu'une fauſſe amorce,
Et Théante & Florame ont feint pour moi des feux ;
L'un m'échape de gré, comme l'autre de force ;
J'ai quitté l'un pour l'autre, & je les perds tous deux.
Mon cœur n'a point d'eſpoir dont je ne ſois ſéduite.
Si je prens quelque peine, un autre en a les fruits ;
Et dans le triſte état où le ciel m'a réduite,
Je ne ſens que douleurs, & ne prévois qu'ennuis.
Vieillard, qui de ta fille achétes une femme

Dont

Dont peut-être auſſi-tôt tu ſeras mécontent,
Puiſſe le ciel, aux ſoins qui te vont ronger l'ame,
Dénier le repos du tombeau qui t'attend !
  Puiſſe le noir chagrin de ton humeur jalouſe
Me contraindre moi-même à déplorer ton ſort,
Te faire un long trépas, & cette jeune épouſe
Uſer toute ſa vie à ſouhaiter ta mort !

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

DE LA SUIVANTE.

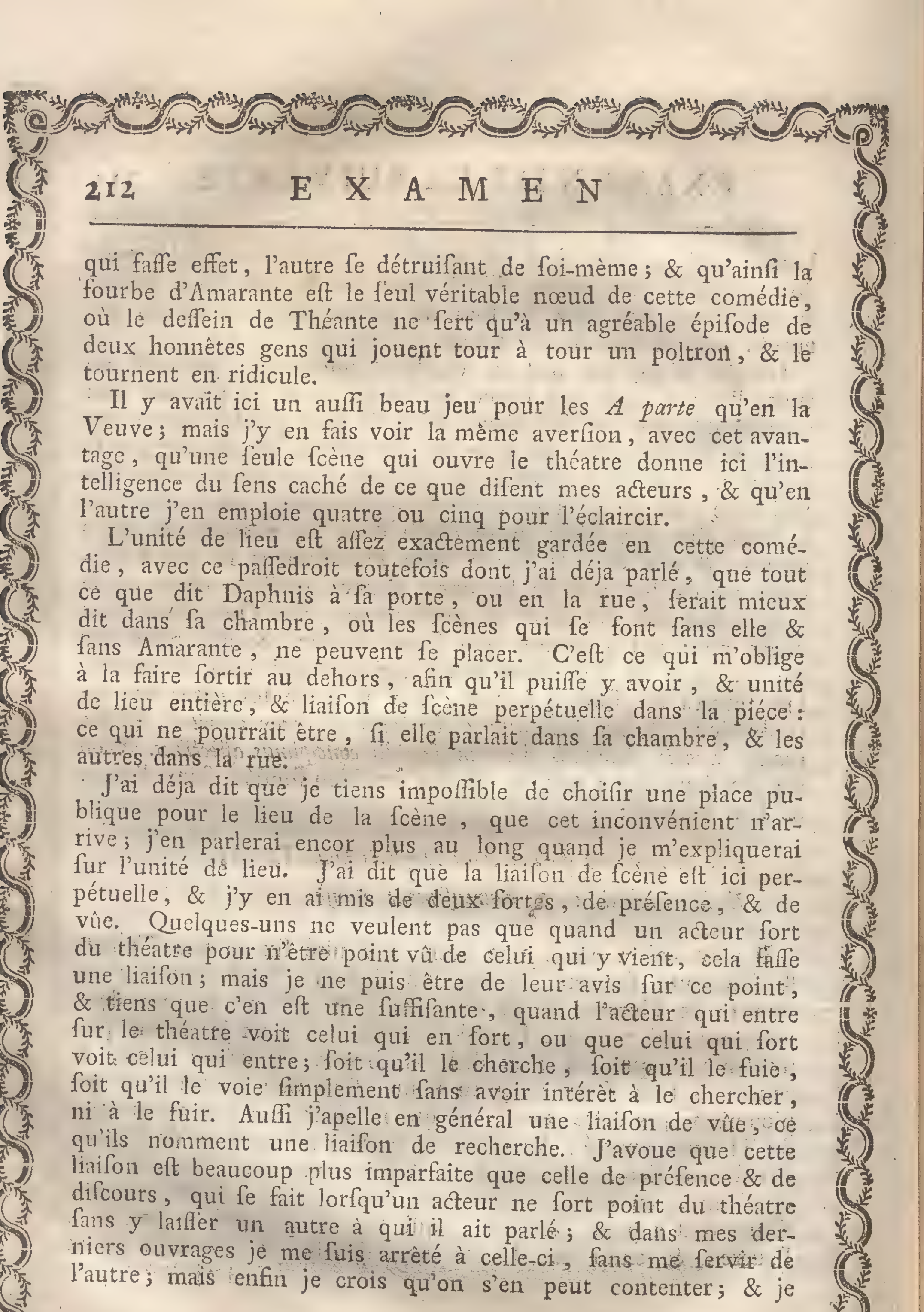
JE ne dirai pas grand mal de celle-ci, que je tiens aſſez régulière, bien qu'elle ne ſoit pas ſans taches. Le ſtile en eſt plus faible que celui des autres. L'amour de Géraſte pour Floriſe n'eſt point marqué dans le premier acte; ainſi la protaſe comprend la première ſcène du ſecond, où il ſe préſente avec ſa confidente Célie, ſans qu'on les connaiſſe ni l'un ni l'autre. Cela ne ſerait pas vicieux, s'il ne s'y préſentait que comme père de Daphnis, & qu'il ne s'expliquât que ſur les intérêts de ſa fille; mais il en a de ſi notables pour lui, qu'ils font le nœud & le dénouement. Ainſi c'eſt un défaut ſelon moi, qu'on ne le connaiſſe pas dès ce premier acte. Il pourrait être encor ſouffert comme Célidan dans la Veuve, ſi Florame l'allait voir pour le faire conſentir à ſon mariage avec ſa fille, & que par occaſion il lui propoſât celui de ſa ſœur pour lui-même; car alors ce ſerait Florame qui l'introduirait dans la piéce, & il y ſerait apellé par un acteur agiſſant dès le commencement. Clarimond qui ne parait qu'au troiſiéme, eſt inſinué dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, & avoue qu'elle ne le dédaignerait pas s'il reſſemblait à Florame. Ce même Clarimond fait venir ſon oncle Polémon au cinquiéme, & ces deux acteurs ſont ainſi exempts du défaut que je remarque en Géraſte. L'entretien de Daphnis au troiſiéme avec cet amant dédaigné, a une affectation aſſez dangereuſe, de ne dire que chacun un vers à la fois; cela ſort tout-à-fait du vraiſemblable, puiſque naturellement on ne peut être ſi meſuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de Sénèque pourraient autoriſer cette affectation qu'ils pratiquent ſi ſouvent, & même par diſcours ſi généraux, qu'il ſemble que leurs acteurs ne viennent quelquefois ſur la ſcène, que pour s'y battre à coups de ſentences; mais c'eſt une

beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle eſt trop fardée pour donner un amour raiſonnable à ceux qui ont de bons yeux, & ne prend pas aſſez de ſoin de cacher l'artifice de ſes parures, comme l'ordonne Ariſtote.

Géraſte n'agit pas mal en vieillard amoureux, puiſqu'il ne traite l'amour que par tierce perſonne, qu'il ne prétend être conſidérable que par ſon bien, & qu'il ne ſe produit point aux yeux de ſa maîtreſſe, de peur de lui donner du dégoût par ſa préſence. On peut douter s'il ne ſort point du caractère des vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils conſidérent le bien plus que toute autre choſe dans les mariages de leurs enfans, & que celui-ci donne aſſez libéralement ſa fille à Florame malgré ſon peu de fortune, pourvû qu'il en obtienne ſa ſœur. En cela j'ai ſuivi la peinture que fait Quintilien d'un vieux mari qui a épouſé une jeune femme, & n'ai point fait de ſcrupule de l'apliquer à un vieillard qui veut ſe marier. Les termes en ſont ſi beaux, que je n'oſe les gâter par ma traduction. *Genus infirmiſſimæ ſervitutis eſt ſenex maritus, & flagratius uxoris charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus.* C'eſt ſur ces deux lignes que je me ſuis crû bien fondé à faire dire de ce bon homme :

Que s'il pouvait donner trois Daphnis pour Floriſe,
Il la tiendrait encor heureuſement aquiſe.

Il peut naitre encor une autre difficulté ſur ce que Théante & Amarante forment chacun un deſſein, pour traverſer les amours de Florame & de Daphnis, & qu'ainſi ce ſont deux intrigues qui rompent l'unité d'action. A quoi je répons premiérement, que ces deux deſſeins formés en même tems, & continués tous deux juſqu'au bout, ſont une concurrence qui n'empêche pas cette unité ; ce qui ne ſerait pas, ſi après celui de Théante avorté, Amarante en formait un nouveau de ſa part. En ſecond lieu, que ces deux deſſeins ont une eſpèce d'unité entr'eux, en ce que tous deux ſont fondés ſur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui ſert de prétexte à l'un & à l'autre ; & enfin que de ces deux deſſeins il n'y en a qu'un



qui fasse effet, l'autre se détruisant de soi-même ; & qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable épisode de deux honnêtes gens qui jouent tour à tour un poltron, & le tournent en ridicule.

Il y avait ici un aussi beau jeu pour les *A parte* qu'en la Veuve ; mais j'y en fais voir la même aversion, avec cet avantage, qu'une seule scène qui ouvre le théatre donne ici l'intelligence du sens caché de ce que disent mes acteurs, & qu'en l'autre j'en emploie quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette comédie, avec ce passedroit toutefois dont j'ai déja parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte, ou en la rue, serait mieux dit dans sa chambre, où les scènes qui se font sans elle & sans Amarante, ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il puisse y avoir, & unité de lieu entière, & liaison de scène perpétuelle dans la piéce : ce qui ne pourrait être, si elle parlait dans sa chambre, & les autres dans la rue.

J'ai déja dit que je tiens impossible de choisir une place publique pour le lieu de la scène, que cet inconvénient n'arrive ; j'en parlerai encor plus au long quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J'ai dit que la liaison de scène est ici perpétuelle, & j'y en ai mis de deux sortes, de présence, & de vûe. Quelques-uns ne veulent pas que quand un acteur sort du théatre pour n'être point vû de celui qui y vient, cela fasse une liaison ; mais je ne puis être de leur avis sur ce point, & tiens que c'en est une suffisante, quand l'acteur qui entre sur le théatre voit celui qui en sort, ou que celui qui sort voit celui qui entre ; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuie, soit qu'il le voie simplement sans avoir intérêt à le chercher, ni à le fuir. Aussi j'apelle en général une liaison de vûe, ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoue que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence & de discours, qui se fait lorsqu'un acteur ne sort point du théatre sans y laisser un autre à qui il ait parlé ; & dans mes derniers ouvrages je me suis arrêté à celle-ci, sans me servir de l'autre ; mais enfin je crois qu'on s'en peut contenter ; & je

la préférerais de beaucoup à celle qu'on apelle liaiſon de bruit, qui ne me ſemble pas ſuportable, s'il n'y a de très-juſtes & de très-importantes occaſions qui obligent un acteur à ſortir du théatre, quand il entend; car d'y venir ſimplement par curioſité, pour ſavoir ce que veut dire ce bruit, c'eſt une ſi faible liaiſon, que je ne conſeillerais jamais à perſonne de s'en ſervir.

La durée de l'action ne paſſerait point en cette comédie celle de la repréſentation, ſi l'heure du dîner n'y ſéparait point les deux premiers actes. Le reſte n'emporte que ce tems-là, & je n'aurais pû lui en donner davantage, que mes acteurs n'euſſent le loiſir de s'éclaircir, ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu, qui ne peut ſubſiſter qu'autant que Géraſte, Florame & Daphnis ne ſe trouvent point tous trois enſemble. Je n'oſe dire que je m'y ſuis aſſervi à faire les actes ſi égaux, qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre; c'eſt une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la vérité les rendre les plus égaux qu'il ſe peut, mais il n'eſt pas beſoin de cette exactitude: il ſuffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable, qui fatigue l'attention de l'auditeur en quelques-uns, & ne la rempliſſe pas dans les autres.



LA

PLACE ROYALE;

COMÉDIE.

A MONSIEUR ***.

MONSIEUR,

J'observe religieusement la loi que vous m'avez prescrite, & vous rends mes devoirs avec le même secret que je traiterais un amour, si j'étais homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'aquitte, sans le faire connaitre à tout le monde, & sans que par cette publication je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe, dont vous conservez les bonnes graces avec tant de soin. Le héros de cette piéce ne traite pas bien les dames, & tâche d'établir des maximes qui leur sont désavantageuses, pour nommer son protecteur; elles s'imagineraient que vous ne pourriez l'aprouver sans avoir grande part à ses sentimens, & que toute sa morale serait plutôt un portrait de votre conduite, qu'un effort de mon imagination; & véritablement, MONSIEUR, *cette possession de vous-même, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues où vous semblez embarrassé, en aproche beaucoup. C'est de vous que j'ai apris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire, qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas; que si on en vient jusques-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug; & qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de nôtre choix, & de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, & forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, & on ne nous donne point ce qu'on ne saurait nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épitre; il semblerait que j'entreprendrais la justification de mon Alidor, & ce n'est pas mon dessein de mériter par cette défense la haine de la plus belle moitié du monde, & qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poëte n'est jamais garant des*

fantaisies qu'il donne à ses acteurs ; & si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les suplie de se souvenir que j'apelle extravagant celui dont ils partent, & que par d'autres poëmes j'ai assez relevé leur gloire, & soutenu leur pouvoir pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur poura faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achève par-là, & que je n'ajoute à cette prière que je leur fais, que la protestation d'être éternellement,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-
obéissant serviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

ALIDOR, amant d'Angelique.
CLÉANDRE, ami d'Alidor.
DORASTE, amoureux d'Angelique.
LYSIS, amoureux de Phylis.
ANGELIQUE, maîtresse d'Alidor & de Doraste.
PHYLIS, sœur de Doraste.
POLYMAS, domestique d'Alidor.
LYCANTE, domestique de Doraste.

La scène est à Paris, dans la place royale.





Li, mais ne rougi point, et me foutiens encore
Que tu ne fuis ces lieux que pour fuivre Alidor.



LA PLACE ROYALE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, PHYLIS.

ANGELIQUE.

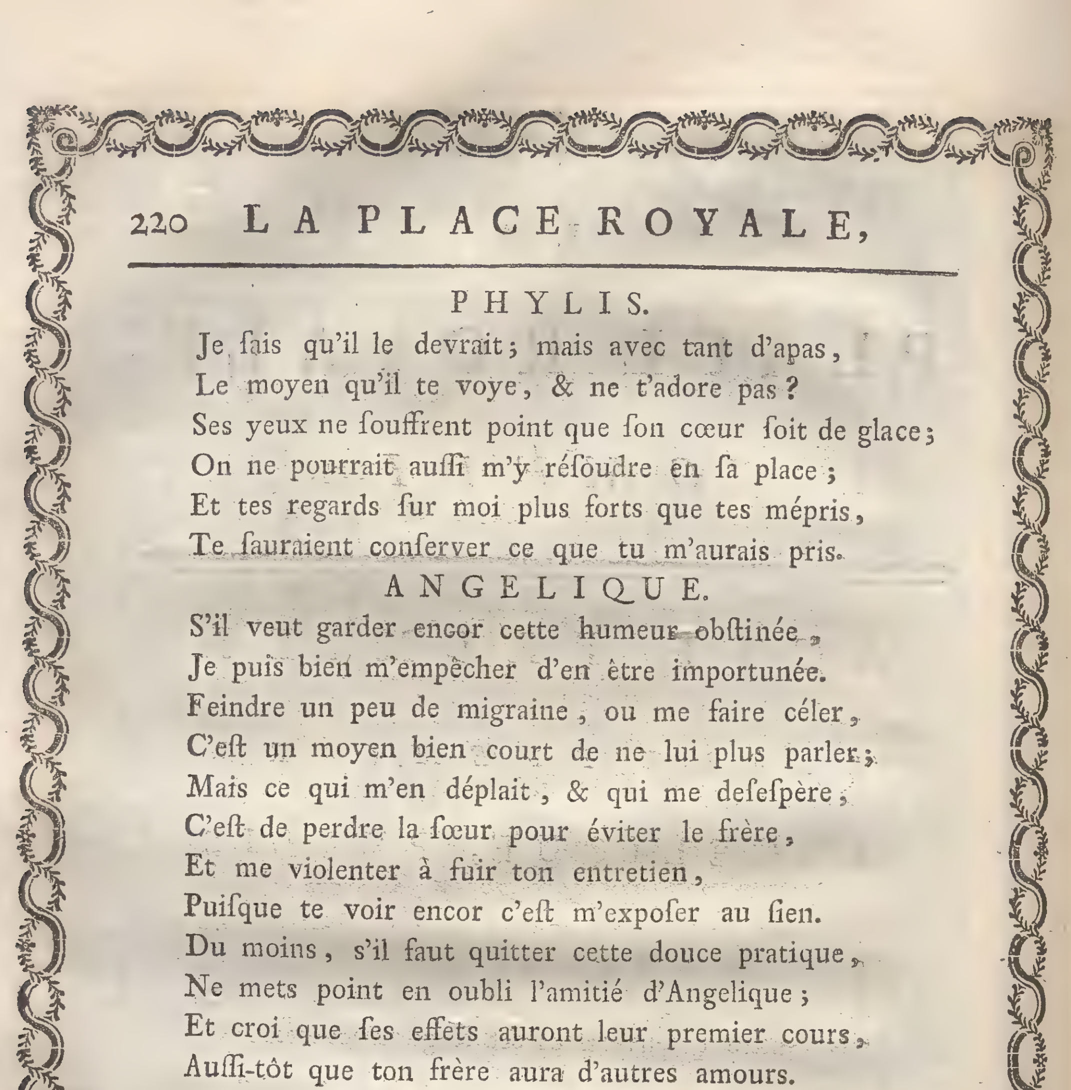
Ton frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite ;
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretien plus du feu qu'il a pour moi.

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi.
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure ?
Quoi, tu m'aimes, il meurt, & tu peux le guérir ;
Et, sans t'importuner, je le verrais périr !
Ne me diras-tu point que j'ai tort de le plaindre ?

ANGELIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre.



PHYLIS.

Je ſais qu'il le devrait; mais avec tant d'apas,
Le moyen qu'il te voye, & ne t'adore pas?
Ses yeux ne ſouffrent point que ſon cœur ſoit de glace;
On ne pourrait auſſi m'y réſoudre en ſa place;
Et tes regards ſur moi plus forts que tes mépris,
Te ſauraient conſerver ce que tu m'aurais pris.

ANGELIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obſtinée,
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée.
Feindre un peu de migraine, ou me faire céler,
C'eſt un moyen bien court de ne lui plus parler;
Mais ce qui m'en déplait, & qui me deſeſpère,
C'eſt de perdre la ſœur pour éviter le frère,
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puiſque te voir encor c'eſt m'expoſer au ſien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angelique;
Et croi que ſes effets auront leur premier cours,
Auſſi-tôt que ton frère aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange, & preſque inſuportable.

ANGELIQUE.

Que toi-même pourtant dois trouver équitable;
Mais la raiſon ſur toi ne ſaurait l'emporter;
Dans l'intérêt d'un frère on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raiſon négliger ſon martyre?

ANGELIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, & c'eſt aſſez te dire;

Le reste des mortels pourrait m'offrir des vœux,
Je suis aveugle, sourde, insensible pour eux.
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame,
Que par des sentimens dérobés à ma flamme.
On ne doit point avoir des amans par quartier;
Alidor a mon cœur, & l'aura tout entier;
En aimer deux, c'est être à tous deux infidelle.

PHYLIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle!
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

ANGELIQUE.

Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainsi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te vois réduite,
J'admire ton amour, & ris de ta conduite.
Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnaître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à lui,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui;
Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie,
Souffrir de son humeur, craindre sa jalousie;
Et de peur que le tems n'emporte ses ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.
Notre ame, s'il s'éloigne, est chagrine, abattue;
Sa mort nous desespère, & son change nous tue;
Et, de quelque douceur que nos feux soient suivis,
On dispose de nous sans prendre notre avis.



C'eſt rarement qu'un père à nos goûts s'accommode ;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moi, j'aime un chacun, & ſans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager;
Ainſi tout contribue à ma bonne fortune;
Tout le monde me plaît, & rien ne m'importune.
De mille que je rens l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'eſt à pas un, & ſe promet à tous;
Ainſi tous à l'envi s'efforcent à me plaire;
Tous vivent d'eſpérance, & briguent leur ſalaire;
L'éloignement d'aucun ne ſaurait m'affliger,
Mille encore préſens m'empêchent d'y ſonger.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change;
Un monde m'en conſole auſſi-tôt, ou me venge.
Le moyen que de tant, & de ſi différens,
Quelqu'un n'ait aſſez d'heur pour plaire à mes parens?
Et ſi quelque inconnu m'obtient d'eux pour maîtreſſe,
Ne croi pas que j'en tombe en profonde triſteſſe;
Il aura quelques traits de tant que je chéris;
Et je puis avec joie accepter tous maris.

ANGELIQUE.

Voilà fort plaiſamment tailler cette matière,
Et donner à ta langue une libre carrière.
Ce grand flux de raiſons, dont tu viens m'attaquer,
Eſt bon à faire rire, & non à pratiquer.
Simple, tu ne ſais pas ce que c'eſt que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceur l'union de deux ames:
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nouriſſent les feux des fidèles amans.
Qui peut en avoir mille en eſt plus eſtimée,

Mais qui les aime tous, de pas un n'eſt aimée;
Elle voit leur amour ſoudain ſe diſſiper.
Qui veut tout retenir laiſſe tout échaper.

PHYLIS.

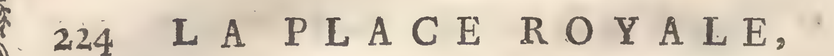
Défai toi, défai toi de tes fauſſes maximes;
Ou ſi ces vieux abus te ſemblent légitimes,
Si le ſeul Alidor te plaît deſſous les cieux,
Conſerve-lui ton cœur, mais partage tes yeux.
De mon frère par-là ſoulage un peu les playes,
Accorde un faux remède à des douleurs ſi vraies;
Fein, déguiſe avec lui; trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance, & par inimitié.

ANGELIQUE.

Le beau prix qu'il aurait de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payais que d'une tromperie!
Pour ſalaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'eſt-à-dire, avec mille rudeſſes,
Le mépriſer, le fuir, & par quelques adreſſes,
Qu'il tâche d'adoucir... Quoi, me quitter ainſi!
Et ſans me dire adieu! Le ſujet?



SCENE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voici,
Ma sœur, ne cherche plus une chose trouvée.
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée;
Ma présence la chasse ; & son muet départ
A presque dévancé son dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par-là quels fruits produit mon entreprise.
Je m'acquitte des mieux de la charge commise,
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'ès,
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raisons à combattre sa haine;
Je blâme, flatte, prie, & perds toujours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

DORASTE.

Ah! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je fasse?
Ri des miens, si jamais tu me vois en ta place.
Que serviraient mes pleurs ? Veux-tu qu'à tes tourmens
J'ajoute la pitié de mes ressentimens?

Après

Après mille mépris qu'a reçûs ta folie,
Tu n'ès que trop chargé de ta mélancolie;
Si j'y joignais la mienne, elle t'accablerait,
Et de mon déplaiſir le tien redoublerait.
Contraindre mon humeur me ſerait un ſuplice,
Qui me rendrait moins propre à te faire ſervice.
Vois-tu? par tous moyens je te veux ſoulager;
Mais j'ai bien plus d'eſprit que de m'en affliger.
Il n'eſt point de douleur ſi forte en un courage,
Qui ne perde ſa force auprès de mon viſage;
C'eſt toujours de tes maux autant de rabattu.
Confeſſe, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne ſens-tu point déja ton ame un peu plus gaie?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie.
Je ſouffre tout de toi, mais à condition
D'employer tous tes ſoins à mon affection.
Di moi par quelle ruſe il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frère,
Un de mes amans vient qui pourrait nous diſtraire.



SCENE III.

CLÉANDRE *seul.*

QUe je dois bien faire pitié,
De souffrir les rigueurs d'un sort si tyrannique?
J'aime Alidor, j'aime Angelique,
Mais l'amour cède à l'amitié;
Et jamais on n'a vû sous les loix d'une belle
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidelle.

Ma bouche ignore mes desirs,
Et de peur de se voir trahi par imprudence,
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux, ni mes soupirs.
Tous mes vœux sont muets, & l'ardeur de ma flamme
S'enferme toute entière au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux;
Et pour en quelque sorte alléger mon suplice,
Je porte du moins mon service
A celle qu'elle aime le mieux.
Phylis à qui j'en conte a beau faire la fine,
Son plus charmant apas c'est d'être sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant,
Jusques-là seulement me laisse aller ma chaîne,
Trop récompensé dans ma peine

D'un de ſes regards en paſſant.
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angelique,
Et mon feu qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Ami mieux aimé mille fois,
Faut-il pour m'accabler de douleurs infinies,
Que nos volontés ſoient unies
Juſqu'à faire le même choix?
Vien quereller mon cœur d'avoir tant de faibleſſe,
Que de ſe laiſſer prendre au même œil qui te bleſſe.

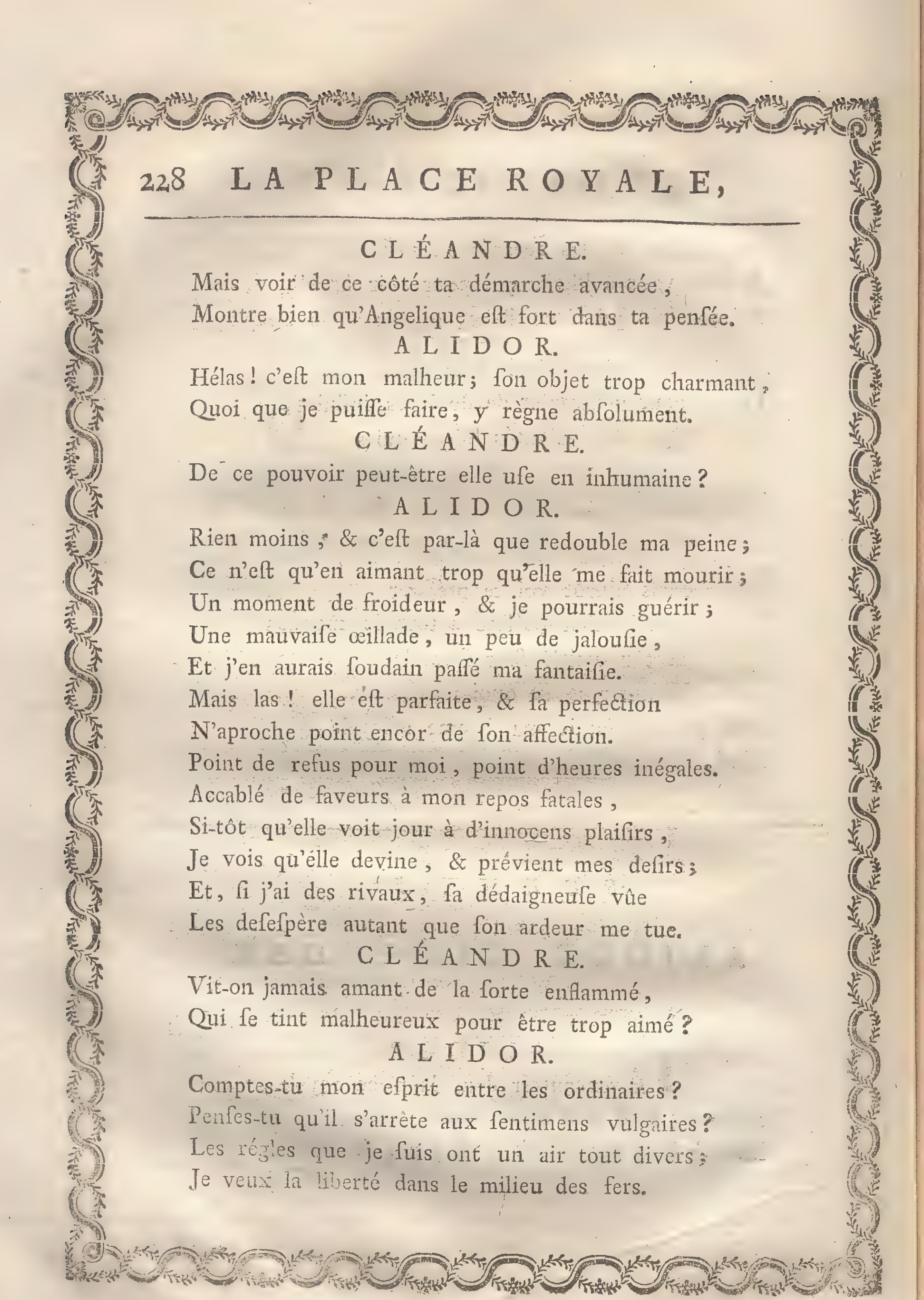
Mais plutôt voi te préférer
A celle que le tien préfère à tout le monde;
Et ton amitié ſans ſeconde
N'aura plus de quoi murmurer.
Ainſi je veux punir ma flamme déloyale,
Ainſi...

SCENE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

TE rencontrer dans la place royale,
Solitaire, & ſi près de ta douce priſon,
Montre bien que Phylis n'eſt pas à la maiſon.



CLÉANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée,
Montre bien qu'Angelique eſt fort dans ta penſée.

ALIDOR.

Hélas! c'eſt mon malheur; ſon objet trop charmant,
Quoi que je puiſſe faire, y règne abſolument.

CLÉANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle uſe en inhumaine?

ALIDOR.

Rien moins; & c'eſt par-là que redouble ma peine;
Ce n'eſt qu'en aimant trop qu'elle me fait mourir;
Un moment de froideur, & je pourrais guérir;
Une mauvaiſe œillade, un peu de jalouſie,
Et j'en aurais ſoudain paſſé ma fantaiſie.
Mais las! elle eſt parfaite, & ſa perfection
N'aproche point encor de ſon affection.
Point de refus pour moi, point d'heures inégales.
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Si-tôt qu'elle voit jour à d'innocens plaiſirs,
Je vois qu'elle devine, & prévient mes deſirs;
Et, ſi j'ai des rivaux, ſa dédaigneuſe vûe
Les deſeſpère autant que ſon ardeur me tue.

CLÉANDRE.

Vit-on jamais amant de la ſorte enflammé,
Qui ſe tint malheureux pour être trop aimé?

ALIDOR.

Comptes-tu mon eſprit entre les ordinaires?
Penſes-tu qu'il s'arrète aux ſentimens vulgaires?
Les régles que je ſuis ont un air tout divers;
Je veux la liberté dans le milieu des fers.

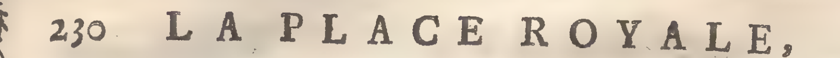
Il ne faut point ſervir d'objet qui nous poſſède;
Il ne faut point nourir d'amour qui ne nous cède;
Je le hais, s'il me force, & quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,
Que mon feu m'obéiſſe, au lieu de me contraindre,
Que je puiſſe à mon gré l'enflammer, & l'éteindre;
Et toujours en état de diſpoſer de moi,
Donner, quand il me plaît, & retirer ma foi.
Pour vivre de la ſorte Angelique eſt trop belle;
Mes penſers ne ſauraient m'entretenir que d'elle:
Je ſens de ſes regards mes plaiſirs ſe borner;
Mes pas d'autre côté n'oſeraient ſe tourner;
Et de tous mes ſoucis la liberté bannie
Me ſoumet en eſclave à trop de tyrannie.
J'ai honte de ſouffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ſes yeux plus forts que mes deſſeins.
Je n'ai que trop langui ſous de ſi rudes gènes;
A tel prix que ce ſoit il faut rompre mes chaînes,
De crainte qu'un hymen m'en ôtant le pouvoir,
Fît d'un amour par force, un amour par devoir.

CLÉANDRE.

Crains-tu de poſſéder un objet qui te charme?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le ſeul nom m'alarme.
J'idolâtre Angelique; elle eſt belle aujourd'hui,
Mais ſa beauté ne peut durer autant que lui;
Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourai l'aimer juſqu'à ce qu'elle expire?
Du tems, qui change tout, les révolutions



Ne changent-elles pas nos résolutions?
Est-ce une humeur égale & ferme que la nôtre?
N'a-t-on point d'autres goûts en un âge qu'en l'autre?
Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.
Cependant Angelique, à force de me plaire,
Me flatte doucement de l'espoir du contraire;
Et si d'autre façon je ne me fais garder,
Je sens que ses attraits m'en vont persuader.
Mais puisque son amour me donne tant de peine,
Je la veux offenser pour acquérir sa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.
Ce remède est cruel, mais pourtant nécessaire:
Puisqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire.
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès,
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

CLÉANDRE.

Etrange humeur d'amant!

ALIDOR.

Etrange, mais utile.
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux?
Pour se venger de toi, cette belle offensée
Sous les loix d'un mari sera bientôt passée;
Et lors, que de soupirs & de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!

ALIDOR.

Di mieux, que pour rentrer dans mon indifférence
Je perdrai mon amour avec mon espérance;
Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Après cette assurance, ami, je me déclare.
Amoureux dès longtems d'une beauté si rare,
Toi seul de la servir me pouvais empêcher;
Et je n'aimais Phylis que pour m'en aprocher.
Souffre donc maintenant que pour mon allégeance
Je prenne, si je puis, le tems de sa vengeance,
Que des ressentimens qu'elle aura contre toi
Je tire un avantage en lui portant ma foi;
Et que cette colère en son ame conçue
Puisse de mes desirs faciliter l'issue.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur,
Ce suplice éternel, ne te fait point de peur,
A moi ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bientôt pour un autre moi-même.
Tu portes en bons lieux tes desirs amoureux;
Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux.

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire essai; mais d'ailleurs, quand j'y pense,
Peut-être seulement le nom d'époux t'offense;
Et tu voudrais qu'un autre . . .

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu?



Connai mieux Angelique & sa haute vertu ;
Et sache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connais plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as vû caresser,
En pas une un mari pouvait-il s'offenser ?
J'évite l'aparence autant comme le crime ;
Je fuis un compliment qui semble illégitime ;
Et le jeu m'en déplaît quand on fait à tous coups
Causer un médisant, & rêver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse ;
Et garder, si je puis, parmi ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions.
Ami, soupçon à part, & sans plus de replique,
Si tu veux en ma place être aimé d'Angelique,
Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moyens de la perdre, & de te la donner;
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ai dit n'était que par risée.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, POLYMAS.

ANGELIQUE *tenant une lettre ouverte.*

DE cette trahiſon ton maître eſt donc l'auteur?

POLYMAS.

Aſſez imprudemment il m'en fait le porteur.
Comme il ſe rend par-là digne qu'on le prévienne,
Je veux bien en faire une en haine de la ſienne;
Et mon devoir mal propre à de ſi lâches coups,
Manque auſſi-tôt vers lui, que ſon amour vers vous.

ANGELIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s'obſtine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine!
Et qu'ainſi d'Angelique il ſe voulût jouer!

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le déſavouer.
Opoſez lui ces traits, battez-le de ſes armes,
Pour s'en pouvoir défendre il lui faudrait des charmes.



Mais ſurtout cachez lui ce que je fais pour vous,
Et ne m'expoſez point aux traits de ſon couroux ;
Que je vous puiſſe encor trahir ſon artifice,
Et pour mieux vous ſervir, reſter à ſon ſervice.

ANGELIQUE.

Rien ne m'échapera qui te puiſſe toucher ;
Je ſais ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçû ce billet de Clarine,
Et que...

ANGELIQUE.

Ne m'inſtrui point ; & va, qu'il ne devine.

POLYMAS.

Mais...

ANGELIQUE.

Ne replique plus, & va-t-en.

POLYMAS.

J'obéis.

SCENE II.

ANGELIQUE *ſeule.*

MEs feux, il eſt donc vrai que l'on vous a trahis?
Et ceux dont Alidor montrait ſon ame atteinte,
Ne ſont plus que fumée, ou n'étaient qu'une feinte?
Que la foi des amans eſt un gage pipeur!
Que leurs ſermens ſont vains, & notre eſpoir trompeur!

Qu'on eſt peu dans leur cœur pour être dans leur bouche!
Et que malaiſément on ſait ce qui les touche!
Mais voici l'infidèle. Ah, qu'il ſe contraint bien!

SCENE III.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ALIDOR.

PUis-je avoir un moment de ton cher entretien?
Mais j'apelle un moment, de même qu'une année
Paſſe entre deux amans pour moins qu'une journée.

ANGELIQUE.

Avec de tels diſcours oſes-tu m'aborder,
Perfide, & ſans rougir peux-tu me regarder?
As-tu crû que le ciel conſentît à ma perte,
Juſqu'à ſouffrir encor ta lâcheté couverte?
Apren, perfide, apren que je ſuis hors d'erreur;
Tes yeux ne me ſont plus que des objets d'horreur.
Je ne ſuis plus charmée, & mon ame plus ſaine
N'eut jamais tant d'amour, qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des complimens
Qui feraient, pour tout autre, un peu moins que charmans.
Quel en eſt le ſujet?

ANGELIQUE.

Le ſujet? li, parjure;



Et puis accuse moi de te faire une injure.

ALIDOR *lit la lettre entre les mains d'Angelique.*

Clarine, je suis tout à vous,
Ma liberté vous rend les armes;
Angelique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups:
Ce n'est qu'une idole mouvante;
Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans apas:
Alors que je l'aimai, je ne la connus pas;
Et de quelques attraits que le monde vous vante,
Vous devez mes affections,
Autant à ses défauts qu'à vos perfections.

ANGELIQUE.

Hé bien, ta perfidie est-elle en évidence?

ALIDOR.

Est-ce là tant de quoi?

ANGELIQUE.

Tant de quoi! l'impudence!
Après mille sermens il me manque de foi,
Et me demande encor si c'est là tant de quoi!
Change, si tu le veux, je n'y perds qu'un volage;
Mais en m'abandonnant laisse en paix mon visage;
Oublie avec ta foi ce que j'ai de défauts;
N'établi point tes feux sur le peu que je vaux;
Fai que sans m'y mêler, ton compliment s'explique;
Et ne le grossi point du mépris d'Angelique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGELIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchans!

Ce traître vit encor, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avoue, il rit quand je soupire.

ALIDOR.

Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner,
Lorsque vous tempêtez, sa foudre à gouverner;
Il devrait avec vous être d'intelligence.

(*Angelique déchire la lettre, & en jette les morceaux.*)

Le digne & grand objet d'une haute vengeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGELIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur?

ALIDOR.

Qui ne vous flatte point puissamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite,
Commet-on des forfaits si grands & si nouveaux,
Qu'on doive tout-à-l'heure être mis en morceaux?
Si ce crime autrement ne saurait se remettre,

(*Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa ceinture.*)

Cassez, ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGELIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi;
C'est dedans son crystal que je les étudie;
Mais après il s'en tait, & moi j'y remédie;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher;
Et me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colère, & vous dites des pointes!



Ne présumiez-vous point que j'irais à mains jointes,
Les yeux enflés de pleurs, & le cœur de soupirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous êtes à plaindre étant si fort deçûe!

ANGELIQUE.

Insolent, ôte toi pour jamais de ma vûe.

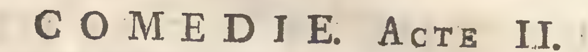
ALIDOR.

Me défendre vos yeux, après mon changement,
Apellez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'est que me bannir du lieu de mon suplice;
Et ce commandement est si plein de justice,
Que bien que je renonce à vivre sous vos loix,
Je vais vous obéir pour la dernière fois.

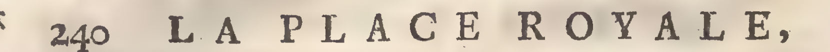
SCENE IV.

ANGELIQUE *seule.*

COmmandement honteux, où ton obéissance
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puissance,
Où ton bannissement a pour toi des apas,
Et me devient cruel de ne te l'être pas!
A quoi se résoudra désormais ma colère,
Si ta punition te tient lieu de salaire?
Que mon pouvoir me nuit! & qu'il m'est cher vendu!
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu.
Je devais prévenir ton outrageux caprice;



Mon bonheur dépendait de te faire injuſtice.
Je chaſſe un fugitif avec trop de raiſon,
Et lui donne les champs quand il romt ſa priſon.
  Ah, que n'ai-je eu des bras à ſuivre mon courage!
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage!
Que j'euſſe retranché de ſes propos railleurs!
Le traître n'eût jamais porté ſon cœur ailleurs;
Puiſqu'il m'était donné, je m'en fuſſe ſaiſie;
Et ſans prendre conſeil que de ma jalouſie,
Puiſqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auraient chaſſé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains diſcours, vaine & fauſſe allégeance!
Et mes bras & ſon cœur manquent à ma vengeance.
  Ciel, qui m'en vois donner de ſi juſtes ſujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets.
Où me dois-je adreſſer? Qui doit porter ſa peine?
Qui doit à ſon défaut m'éprouver inhumaine?
De mille deſeſpoirs mon cœur eſt aſſailli;
Je ſuis ſeule punie, & je n'ai point failli.
Mais j'oſe faire au ciel une injuſte querelle!
Je n'ai que trop failli d'aimer un infidelle,
De recevoir un traître, un ingrat ſous ma loi,
Et trouver du mérite en qui manquait de foi.
Ciel, encor une fois, écoute mon envie,
Ote-m'en la mémoire, ou le prive de vie;
Fai que de mon eſprit je puiſſe le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon ſouvenir.
  Que je m'anime en vain contre un objet aimable!
Tout criminel qu'il eſt, il me ſemble adorable;
Et mes ſouhaits qu'étouffe un ſoudain repentir,



En demandant sa mort n'y sauraient consentir.
Restes impertinens d'une flamme insensée,
Ennemis de mon heur, sortez de ma pensée;
Ou, si vous m'en peignez encore quelques traits,
Laissez là ses vertus, peignez moi ses forfaits.

SCENE V.

ANGELIQUE, PHYLIS.

ANGELIQUE.

Le croirais-tu, Phylis? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoi non? Je n'y vois rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne soit possible, & de plus, fort commun.
La constance est un bien qu'on ne voit en pas un.
Tout change sous les cieux, mais partout bon remède.

ANGELIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

PHYLIS.

Choisi de mes amans sans t'afliger si fort,
Et n'apréhende pas de me faire grand tort:
J'en pourrais au besoin fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeurerait encor plus de deux mille.

ANGELIQUE.

Tu me ferais mourir avec de tels propos.
Ah! laisse moi plutôt soupirer en repos,
Ma sœur.

PHYLIS.

PHYLIS.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'être!

ANGELIQUE.

Hé quoi? tu ris encor? c'est bien faire paraître....

PHYLIS.

Que je ne saurais voir d'un visage affligé
Ta cruauté punie, & mon frère vengé.
Après tout, je connais quelle est ta maladie;
Tu vois comme Alidor est plein de perfidie,
Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

ANGELIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?

PHYLIS.

De le garder longtems elle n'a pas la mine;
Et j'estime si peu ces nouvelles amours,
Que je te plége encor son retour dans deux jours;
Et lors ne pense pas, quoi que tu te proposes,
Que de tes volontés devant lui tu disposes.
Prépare tes dédains, arme toi de rigueur;
Une larme, un soupir te percera le cœur;
Et je serai ravie alors de voir vos flammes
Brûler mieux que devant, & rejoindre vos ames:
Mais j'en crains un succès à ta confusion:
Qui change une fois, change à toute occasion;
Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon s'entresuivre.
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait;
Et l'on cesse de craindre un couroux sans effet.



ANGELIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémiſſible,
Ma ſœur, je ne ſuis pas de la ſorte inſenſible;
Et ſi je préſumais que mon trop de bonté
Pût jamais ſe réſoudre à cette lâcheté,
Qu'un ſi honteux pardon pût ſuivre cette offenſe,
J'en préviendrais le coup, m'en ôtant la puiſſance.
Adieu. Dans la colère où je ſuis aujourd'hui,
J'accepterais plutôt un barbare que lui.

PHYLIS *ſeule.*

Il faut donc ſe hâter, qu'elle ne refroidiſſe.

SCENE VI.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS *frapant du pied à la porte de ſon logis, pour faire ſortir ſon frère.*

FRère, quelque inconnu t'a fait un bon office.
Il ne tiendra qu'à toi d'être un ſecond Médor.
On a fait qu'Angelique. . .

DORASTE.

Hé bien?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor! Angelique!

PHYLIS.

Angelique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur? qui les a mis en pique?

PHYLIS.

Si tu prens bien ton tems, il y fait bon pour toi.
Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoi;
Parle au père d'abord, tu sais qu'il te souhaite;
Et, s'il ne s'en dédit, tien l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,
Je crains....

PHYLIS.

Lysis m'aborde, & tu me veux causer!
Entre chez Angelique, & pousse ta fortune.
Quand je vois un amant, un frère m'importune.

SCENE VII.

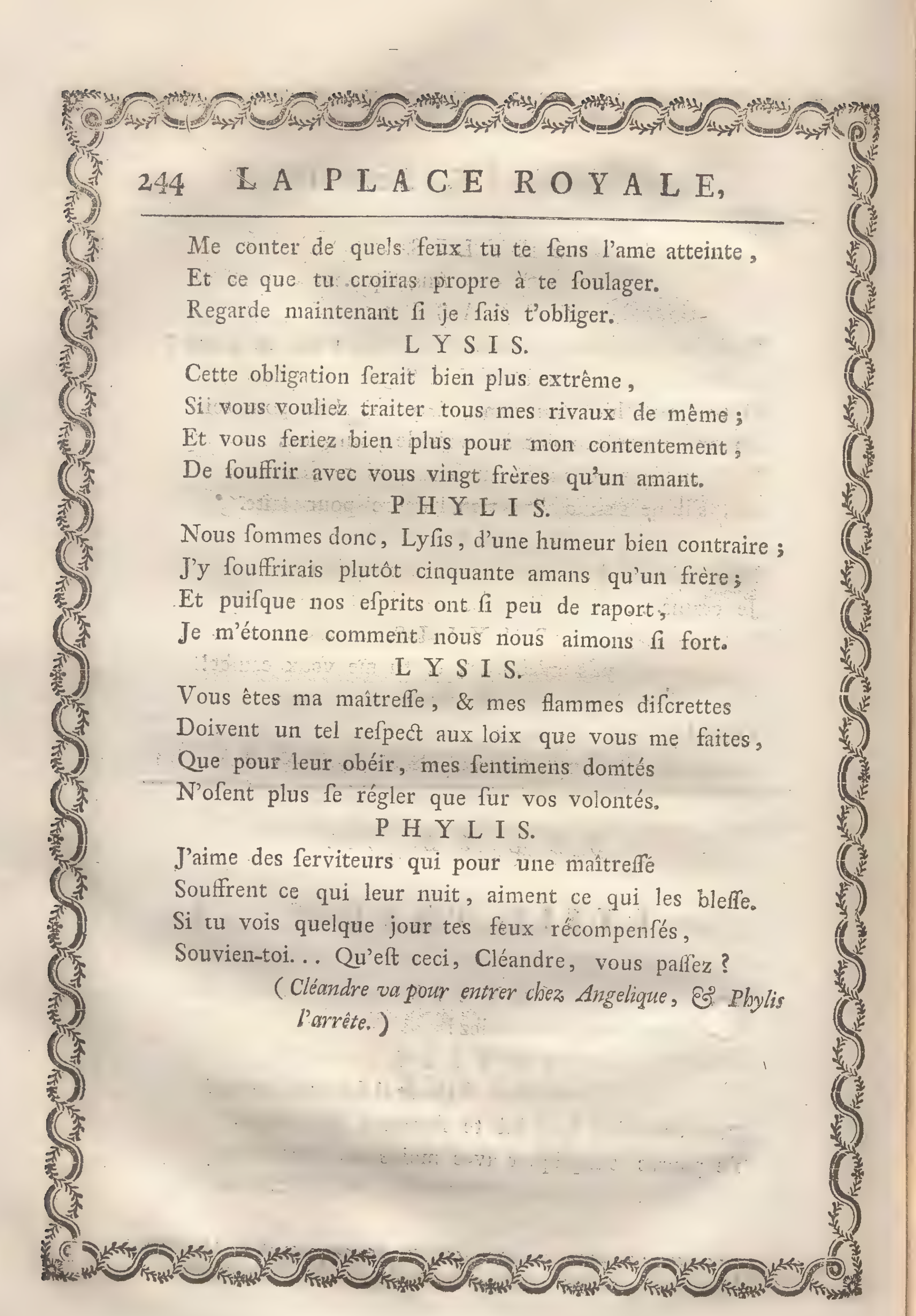
LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chassez!

PHYLIS.

Qu'eût-il fait avec nous?
Mon entretien sans lui te semblera plus doux.
Tu pouras t'expliquer avec moins de contrainte,



Me conter de quels feux tu te ſens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te ſoulager.
Regarde maintenant ſi je ſais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation ſerait bien plus extrême,
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même ;
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De ſouffrir avec vous vingt frères qu'un amant.

PHYLIS.

Nous ſommes donc, Lyſis, d'une humeur bien contraire ;
J'y ſouffrirais plutôt cinquante amans qu'un frère ;
Et puiſque nos eſprits ont ſi peu de raport,
Je m'étonne comment nous nous aimons ſi fort.

LYSIS.

Vous êtes ma maîtreſſe, & mes flammes diſcrettes
Doivent un tel reſpect aux loix que vous me faites,
Que pour leur obéir, mes ſentimens domtés
N'oſent plus ſe régler que ſur vos volontés.

PHYLIS.

J'aime des ſerviteurs qui pour une maîtreſſe
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les bleſſe.
Si tu vois quelque jour tes feux récompenſés,
Souvien-toi... Qu'eſt ceci, Cléandre, vous paſſez ?

(Cléandre va pour entrer chez Angelique, & Phylis l'arrête.)

SCENE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

IL me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHYLIS.

Venez, cette raison est de mauvaise mise.
D'un million d'amans je puis flatter les vœux,
Et n'aurais pas l'esprit d'en entretenir deux ?
Sortez de cette erreur, & souffrant ce partage,
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point ?

PHYLIS.

Quoi ? pour l'entretenir ne vous aimai-je point ?

CLÉANDRE.

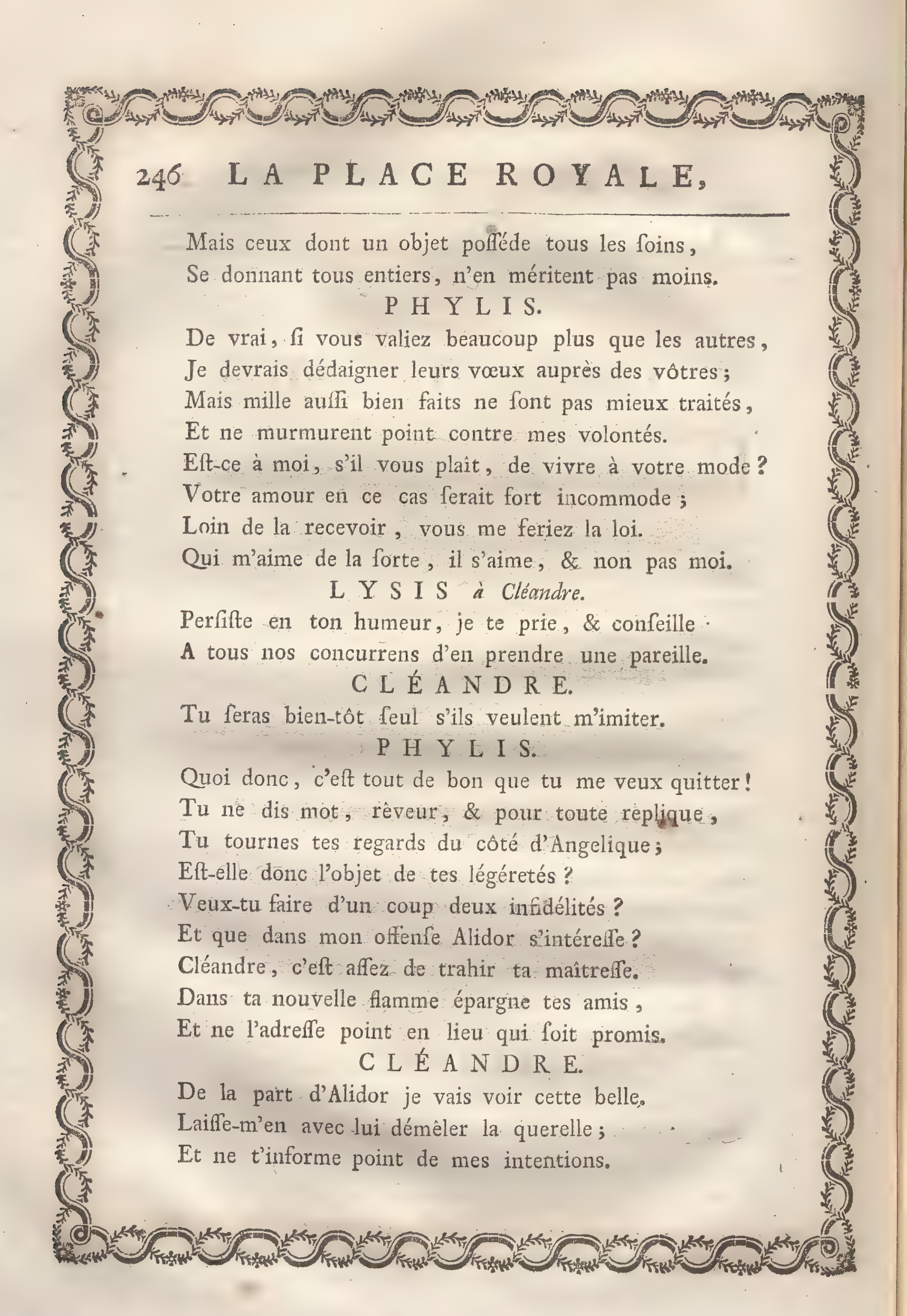
Encor que votre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flamme un bien commun à tous,
Je n'aime pour le moins personne plus que vous ;
Cela vous doit suffire.

CLÉANDRE.

Oui bien, à des volages,
Qui peuvent en un jour adorer cent visages ;



Mais ceux dont un objet posséde tous les soins,
Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrais dédaigner leurs vœux auprès des vôtres;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités,
Et ne murmurent point contre mes volontés.
Est-ce à moi, s'il vous plaît, de vivre à votre mode?
Votre amour en ce cas serait fort incommode;
Loin de la recevoir, vous me feriez la loi.
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, & non pas moi.

LYSIS *à Cléandre.*

Persiste en ton humeur, je te prie, & conseille
A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu seras bien-tôt seul s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoi donc, c'est tout de bon que tu me veux quitter!
Tu ne dis mot, rêveur, & pour toute réplique,
Tu tournes tes regards du côté d'Angelique;
Est-elle donc l'objet de tes légéretés?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélités?
Et que dans mon offense Alidor s'intéresse?
Cléandre, c'est assez de trahir ta maîtresse.
Dans ta nouvelle flamme épargne tes amis,
Et ne l'adresse point en lieu qui soit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle.
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle;
Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,
Et que, pour te garder, j'ai trop peu de mérite,
Du moins avant l'adieu demeurons quitte à quitte,
Que ce que j'ai du tien je te le rende ici:
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi;
Et faisons entre nous toutes choses égales.

LYSIS.

Et moi, durant ce tems, je garderai les bales?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, si tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte au hazard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

Pour deux, pour quatre, soit, ne crain pas qu'il m'ennuie.

SCENE IX.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arrête Cléandre, qui tâche de s'échaper pour entrer chez Angelique.*

MAis je ne consens pas cependant qu'on me fuie.
Tu perds tems d'y tâcher si tu n'as mon congé.
Inhumain, est-ce ainsi que je t'ai négligé?
Quand tu m'offrais des vœux prenais-je ainsi la fuite?
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite?



Avant tant de douceurs tu te vis écouter,
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter.

CLEANDRE.

Va te jouer d'un autre avec tes railleries ;
J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries :
Ou ceſſe de m'aimer, ou n'aime plus que moi.

PHYLIS.

Je ne t'impoſe pas une ſi dure loi :
Avec moi, ſi tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en faſſe la guerre.
Je reconnais aſſez mes imperfections ;
Et, quelque part que j'aye en tes affections,
C'eſt encor trop pour moi ; ſeulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

CLÉANDRE.

Qui te rend obſtinée à me perſécuter ?

PHYLIS.

Qui te rend ſi cruel que de me rebuter ?

CLÉANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHYLIS.

Si tu ſais t'en aller, je ſaurai bien te ſuivre ;
Et quelque occaſion qui t'amène en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand ſecret à mes yeux.
Je ſuis plus incommode encor qu'il ne te ſemble.
Parlons plutôt d'accord, & compoſons enſemble.
Hier un peintre excellent m'aporta mon portrait :
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connais, & que de ta penſée

Mon

Mon image n'eſt pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuſe point ton petit jugement.

CLÉANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

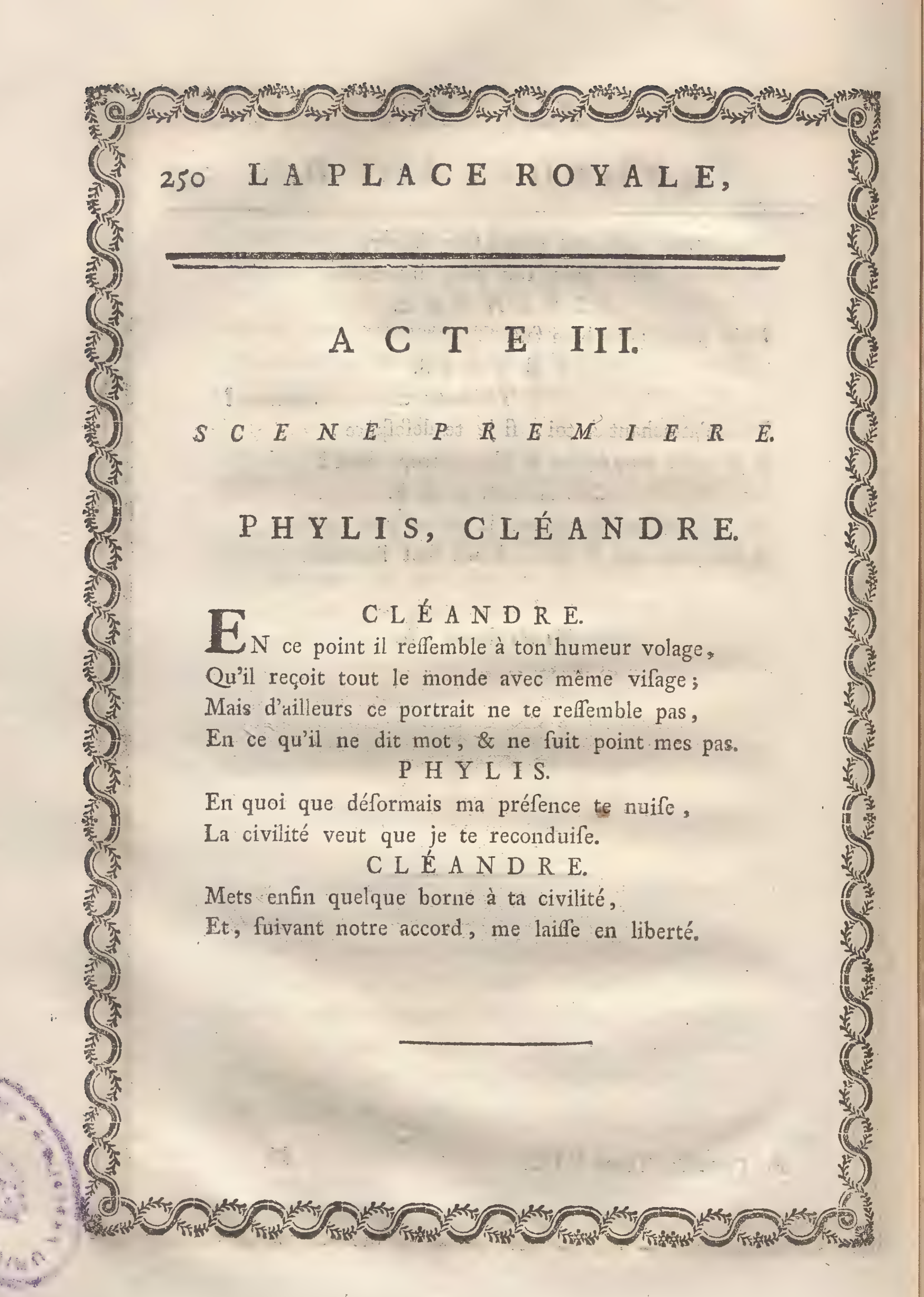
PHYLIS.

Plains-tu tant un moment ?
Et, m'attachant à toi, ſi je te deſeſpère,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chère ?

CLÉANDRE.

Allons, puiſqu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce ſoit, il me faut l'acheter.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

En ce point il reſſemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même viſage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te reſſemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, & ne ſuit point mes pas.

PHYLIS.

En quoi que déſormais ma préſence te nuiſe,
La civilité veut que je te reconduiſe.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et, ſuivant notre accord, me laiſſe en liberté.

[library stamp]

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE *sortant de chez Angelique.*
Tout est gagné, ma sœur, la belle m'est acquise.
Jamais occasion ne se trouva mieux prise;
Je possède Angelique.

CLÉANDRE.

Angelique?

DORASTE.

Oui, tu peux
Avertir Alidor du succès de mes vœux,
Et qu'au sortir du bal que je donne chez elle,
Demain un sacré nœud m'unit à cette belle.
Di lui qu'il s'en console. Adieu. Je vais pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.



SCENE III.

PHYLIS, CLÉANDRE.

PHYLIS.

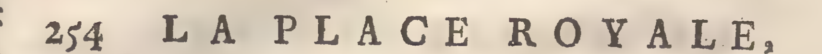
CE ſoir, j'ai bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t-en, ſi bon te ſemble, ou demeure en ces lieux.
Je ne t'arrêtais pas ici pour tes beaux yeux;
Mais juſqu'à maintenant j'ai voulu te diſtraire,
De peur que ton abord interrompît mon frère.
Quelque fin que tu ſois, tien toi pour affiné.

SCENE IV.

CLÉANDRE *ſeul.*

CIel, à tant de malheurs m'aviez-vous deſtiné?
Faut-il que d'un deſſein ſi juſte que le nôtre,
La peine ſoit pour nous, & les fruits pour un autre?
Et que notre artifice ait ſi mal ſuccédé,
Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé?
Officieux ami d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable!
Qu'en vain de m'en ſaiſir ton adreſſe entreprend!

Ce que tu m'as donné, Dorafte le furprend.
Tandis qu'il me fuplante, une fœur me cajole;
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me joue, on me brave, on me tue, on s'en rit.
L'un me vante fon heur, l'autre fon trait d'efprit.
L'un & l'autre à la fois me perd, me defefpère;
Et je puis épargner, ou la fœur, ou le frère,
Etre fans Angelique, & fans reffentiment,
Avec fi peu de cœur aimer fi puiffamment!
Cléandre, eft-ce un forfait que l'ardeur qui te preffe?
Craignais-tu d'avouer une telle maîtreffe?
Et cachais-tu l'excès de ton affection
Par honte, par dépit, ou par difcrétion?
Pouvais-tu defirer occafion plus belle,
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle?
Si pour tes feux cachés tu n'ofes t'émouvoir,
Laiffe leurs intérèts, fui ceux de ton devoir.
On fuplante Alidor, du moins en aparence,
Et fans reffentiment tu fouffres cette offenfe!
Ton courage eft muet, & ton bras endormi!
Pour être amant difcret, tu parais lâche ami!
C'eft trop abandonner ta renommée au blâme;
Il faut fauver d'un coup ton honneur & ta flamme;
Et l'un & l'autre ici marchent d'un pas égal;
Soutenant un ami, tu t'ôtes un rival.
Ne diffère donc plus ce que l'honneur commande,
Et lui gagne Angelique, afin qu'il te la rende.
Il faut...



SCENE V.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

HÉ bien, Cléandre, ai-je ſû t'obliger ?

CLÉANDRE.

Pour m'avoir obligé, que je vais t'affliger !
Doraſte a pris le tems des dépits d'Angelique.

ALIDOR.

Après ?

CLÉANDRE.

Après cela, tu veux que je m'explique ?

ALIDOR.

Qu'en a-t-il obtenu ?

CLÉANDRE.

Par de-là ſon eſpoir.
Il l'épouſe demain, lui donne bal ce ſoir ;
Juge, juge par-là ſi mon mal eſt extrême.

ALIDOR.

En es-tu bien certain ?

CLÉANDRE.

J'ai tout ſû de lui-même.

ALIDOR.

Que je ſerais heureux ſi je ne t'aimais point !
Ton malheur aurait mis mon bonheur à ſon point.
La priſon d'Angelique aurait rompu la mienne.

Quelque empire ſur moi que ſon viſage obtienne,
Ma paſſion fût morte avec ſa liberté ;
Et trop vain pour ſouffrir qu'en ſa captivité
Les reſtes d'un rival m'euſſent enchaîné l'ame,
Les feux de ſon hymen auraient éteint ma flamme.
Pour forcer ſa colère à de ſi doux effets,
Quels efforts, cher ami, ne me ſuis-je point faits ?
Malgré tout mon amour, prendre un orgueil farouche,
L'adorer dans le cœur, & l'outrager de bouche;
J'ai ſouffert ce ſuplice, & me ſuis feint léger,
De honte & de dépit de ne pouvoir changer ?
Et je vois près du but où je voulais prétendre,
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre !
A ces conditions mon bonheur me déplaît.
Je ne puis être heureux, ſi Cléandre ne l'eſt.
Ce que je t'ai promis ne peut être à perſonne ;
Il faut que je périſſe, ou que je te le donne.
J'aurai trop de moyens de te garder ma foi ;
Et, malgré les deſtins, Angelique eſt à toi.

CLÉANDRE.

Ne trouble point pour moi le repos de ton ame ;
Il t'en coûterait trop pour avancer ma flamme.
Sans que ton amitié faſſe un ſecond effort,
Voici de qui j'aurai ma maîtreſſe ou la mort.
Si Doraſte a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poing il la gagne ou la rende.

ALIDOR.

Simple, par le chemin que tu penſes tenir,
Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.
La ſuite des duels ne fut jamais plaiſante ;



C'était ces jours passés ce que disait Théante.
Je veux prendre un moyen, & plus court, & plus seur,
Et sans aucun péril, t'en rendre possesseur.
Va-t-en donc, & me laisse auprès de ta maîtresse,
De mon reste d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher ami....

ALIDOR.

Va-t-en, dis-je, & par tes complimens,
Cesse de t'oposer à tes contentemens.
Désormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLÉANDRE.

Je vais donc te laisser ma fortune à conduire.
Adieu. Puissé-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toi, que toi pour mon amour!

SCENE VI.

ALIDOR *seul.*

Que pour ton amitié je vais souffrir de peine!
Déja presque échapé je rentre dans ma chaîne.
Il faut encor un coup, m'exposant à ses yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'est-ce, qu'à mes desseins un chemin tout contraire?
Allons y toutefois, puisque je l'ai promis,
Et que la peine est douce à qui sert ses amis.

SCENE

SCENE VII.

ANGELIQUE *dans ſon cabinet.*

Quel malheur par-tout m'accompagne !
Qu'un indiſcret hymen me venge à mes dépens !
Que de pleurs en vain je répans ,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je gagne !
L'un m'eſt plus doux que l'autre, & j'ai moins de tourment
Du crime d'Alidor, que de ſon châtiment.
Ce traître alluma donc ma flamme !
Je puis donc conſentir à ces triſtes accords !
Hélas ! par quelques pleins efforts
Que je me faſſe jour juſqu'au fond de mon ame ,
J'y trouve ſeulement, afin de me punir,
Le dépit du paſſé, l'horreur de l'avenir.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

Ou viens-tu , déloyal ? Avec quelle imprudence
Oſes-tu redoubler mes maux par ta préſence ?
Qui te donne le front de ſurprendre mes pleurs ?



Cherches-tu de la joie à même mes douleurs ?
Et peux-tu conſerver une ame aſſez hardie,
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie ?
Après que tu m'as fait un inſolent aveu
De n'avoir plus pour moi, ni de foi, ni de feu,
Tu te mets à genoux, & tu veux, miſérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable !
Va, va, n'eſpère rien de tes ſoumiſſions ;
Porte-les à l'objet de tes affections ;
Ne me préſente plus les traits qui m'ont déçûe ;
N'attaque point mon cœur en me bleſſant la vûe.
Penſes-tu que je ſois, après ton changement,
Ou ſans reſſouvenir, ou ſans reſſentiment ?
S'il te ſouvient encor de ton brutal caprice,
Di moi, que viens-tu faire au lieu de ton ſupplice ?
Garde un exil ſi cher à tes légéretés.
Je ne veux plus ſavoir de toi mes vérités.
   Quoi ? tu ne me dis mot ! crois-tu que ton ſilence
Puiſſe de tes diſcours réparer l'inſolence ?
Des pleurs effacent-ils un mépris ſi cuiſant ?
Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taiſant ?
Pour triompher de moi, veux-tu, pour toutes armes,
Employer des ſoupirs, & de muettes larmes ?
Sur notre amour paſſé c'eſt trop te confier :
Du moins di quelque choſe à te juſtifier :
Demande le pardon que tes regards m'arrachent ;
Explique leurs diſcours, di moi ce qu'ils me cachent.
Que mon courroux eſt faible, & que leurs traits puiſſans
Rendent des criminels aiſément innocens !
Je n'y puis réſiſter, quelqu'effort que je faſſe ;

Et de peur de me rendre il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient.*

Quoi! votre amour renaît, & vous m'abandonnez!
C'eſt bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je ſais ce que j'ai fait, & qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de jouir de ma grace;
Mais demeurez du moins, tant que vous ayez ſû
Que par un feint mépris votre amour fut déçû,
Que je vous fus fidèle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains ſeulement on la devait remettre;
Que mon deſſein n'allait qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos reſſentimens.
Dites; quand je la vis entre vos mains remiſe,
Changeai-je de couleur? eus-je quelque ſurpriſe?
Ma parole plus ferme, & mon port aſſuré
Ne vous montraient-ils pas un eſprit préparé?
Que Clarine vous diſe, à la premiére vûe,
Si jamais de mon change elle s'eſt aperçue.
Ce mauvais compliment flattait mal ſes apas;
Il vous faiſait outrage, & ne l'obligeait pas;
Et ſes termes piquans mal conçus pour lui plaire,
Au lieu de ſon amour, cherchaient votre colère.

ANGELIQUE.

Ceſſe de m'éclaircir ſur ce triſte ſecret,
En te montrant fidèle il accroit mon regret.
Je perds moins ſi je crois ne perdre qu'un volage;
Et je ne puis ſortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me ſert de ſavoir que tes vœux ſont conſtans?
Que te ſert d'être aimé quand il n'en eſt plus tems?



ALIDOR.

Auſſi je ne viens pas pour regagner votre ame.
Préférez moi Doraſte, & devenez ſa femme.
Je vous viens par ma mort en donner le pouvoir:
Moi vivant, votre foi ne le peut recevoir,
Elle m'eſt engagée; & quoi que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie.
Mais voici qui vous rend l'une & l'autre à la fois.

ANGELIQUE.

Ah! ce cruel diſcours me réduit aux abois.
Ma colére a rendu ma perte inévitable;
Et je déteſte en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGELIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais ſéparer.
Que puis-je à de tels maux apliquer pour remède?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il poſſède.
Si vous m'aimez encor, vous ſaurez dès ce ſoir
Rompre les noirs effets d'un juſte deſeſpoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me ſuivre,
Ou ſoudain à vos yeux je vais ceſſer de vivre.
Mettez-vous en ma mort votre contentement?

ANGELIQUE.

Non; mais que dira-t-on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Eſt-ce là donc le prix de vous avoir ſervie?
Il y va de votre heur, il y va de ma vie;
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira!
Mais faites déſormais tout ce qu'il vous plaira.

Puisque vous consentez plutôt à vos suplices,
Qu'à l'unique moyen de payer mes services,
Ma mort va me venger de votre peu d'amour :
Si vous n'êtes à moi, je ne veux plus du jour.

ANGELIQUE.

Retien ce coup fatal, me voilà résolue ;
Use sur tout mon cœur de puissance absolue ;
Puisqu'il est tout à toi, tu peux tout commander ;
Et contre nos malheurs j'ose tout hazarder.
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarrasse :
Mon honneur seulement te demande une grace.
Accorde à ma pudeur, que deux mots de ta main
Puissent justifier ma fuite & ton dessein ;
Que mes parens surpris trouvent ici ce gage,
Qui les rende assurés d'un heureux mariage ;
Et que je sauve ainsi ma réputation
Par la sincérité de ton intention.
Ma faute en sera moindre, & mon trop de constance
Paraîtra seulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin, par ce dessein vous me ressuscitez.
Agissez pleinement dessus mes volontés.
J'avais pour votre honneur la même inquiétude ;
Et ne pourrais d'ailleurs qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moi votre flamme résout,
Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.
Donnez moi, sur le champ je vous veux satisfaire.

ANGELIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se diffère.



Je manque ici de tout, & j'ai le cœur transi,
De crainte que quelqu'un ne te découvre ici.
Mon dessein généreux fait naître cette crainte;
Depuis qu'il est formé j'en ai senti l'atteinte.
Quitte moi, je te prie, & coule toi sans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu jusqu'à minuit.

SCENE IX.

ANGELIQUE *seule.*

Que promets-tu, pauvre aveuglée?
A quoi t'engage ici ta fole passion?
Et de quelle indiscrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée?
Tu cours à ta ruine, & vas tout hazarder,
Sur la foi d'un amant qui n'en saurait garder.
Je me trompe, il n'est point volage;
J'ai vû sa fermeté, j'en ai crû ses soupirs;
Et, si je flatte mes desirs,
Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.
Me manquât-il de foi, je la lui dois garder;
Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

SCENE X.

ALIDOR *sortant de la maison d'Angelique, traversant le théatre.*

CLéandre, elle est à toi, j'ai fléchi son courage,
Que ne peut l'artifice & le fard du langage ?
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis ?

SCENE XI.

PHYLIS *seule.*

ALidor à mes yeux sort de chez Angelique,
Comme s'il y gardait encor quelque pratique ;
Et même, à son visage, il semble assez content.
Aurait-il regagné cet esprit inconstant?
Oh! qu'il ferait bon voir que cette humeur volage
Deux fois, en moins d'une heure, eût changé de courage!
Que mon frère en tiendrait, s'ils s'étaient mis d'accord!
Il faut qu'à le savoir je fasse mon effort.
Ce soir je sonderai les secrets de son ame ;
Et, si son entretien ne me trahit sa flamme,
J'aurai l'œil de si près dessus ses actions,
Que je m'éclaircirai de ses intentions.



SCENE XII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.

Quoi, Lyſis, ta retraite eſt de peu de durée?

LYSIS.

L'heure de mon congé n'eſt qu'à peine expirée;
Mais vous voyant ici ſans frère & ſans amant...

PHYLIS.

N'en préſume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur ſi nouvelle?

PHYLIS.

Vois-tu, je ne ſais quoi me brouille la cervelle.
Va, ne me conte rien de ton affection,
Elle en aurait fort peu de ſatisfaction.

LYSIS.

Cependant, ſans parler, il faut que je ſoupire,

PHYLIS.

Réſerve pour le bal ce que tu veux me dire.

LYSIS.

Le bal! où le tient-on?

PHYLIS.

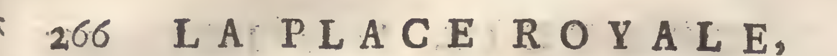
Là-dedans.

LYSIS.

LYSIS.

Il suffit.
De votre bon avis je ferai mon profit.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALIDOR, CLÉANDRE.

Troupe d'hommes armés.

ALIDOR.

L'acte est dans la nuit, & Alidor dit ce premier vers à Cléandre, & l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.

ATten, sans faire bruit, que je t'en avertisse.
Enfin la nuit s'avance, & son voile propice
Me va faciliter le succès que j'attens,
Pour rendre heureux Cléandre, & mes desirs contens.
Mon cœur las de porter un joug si tyrannique,
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angelique.
Je vais faire un ami possesseur de mon bien:
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le lui donner, qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paraîtra lâche, & plein de trahison,

Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison;
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtresse,
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.
Que lui fais-je après tout qu'elle n'ait mérité,
Pour avoir malgré moi fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude;
Ce n'est que me venger d'un an de servitude,
Que rompre son dessein comme elle a fait le mien,
Qu'user de mon pouvoir comme elle a fait du sien;
Et ne lui pas laisser un si grand avantage,
De suivre son humeur, & forcer mon courage.
Le forcer! Mais, hélas, que mon consentement
Par un si doux effort fut surpris aisément!
Quel excès de plaisir goûta mon imprudence,
Avant que réfléchir sur cette violence!
Examinant mon feu qu'est-ce que je ne perds?
Et qu'il m'est cher vendu de connaître mes fers!
Je soupçonne déja mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison, ou caprice.
Je crains un pire mal après ma guérison,
Et d'aller au suplice en rompant ma prison.
Alidor, tu consens qu'un autre la posséde!
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède!
Ne romps point les effets de son intention,
Et laisse un libre cours à ton affection.
Fai ce beau coup pour toi, sui l'ardeur qui te presse.
Mais trahir ton ami! mais trahir ta maîtresse!
Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne sais qui des deux, ou servir ou trahir.



Quoi, je balance encor, je m'arrête, je doute !
Mes réſolutions, qui vous met en déroute ?
Revenez, mes deſſeins, & ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'apas.
En vain pour Angelique ils prennent la querelle ;
Cléandre, elle eſt à toi, nous ſommes deux contre elle.
Ma liberté conſpire avecque tes ardeurs ;
Les miennes déſormais vont tourner en froideurs ;
Et laſſé de ſouffrir un ſi rude ſervage,
J'ai l'eſprit aſſez fort pour combattre un viſage.
Ce coup n'eſt qu'un effet de généroſité,
Et je ne ſuis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir tâche en vain de paraître !
Fui, petit inſolent, je veux être le maître ;
Il ne ſera pas dit qu'un homme tel que moi,
En dépit qu'il en ait, obéiſſe à ta loi.
Je ne me réſoudrai jamais à l'hyménée,
Que d'une volonté franche & déterminée ;
Et celle à qui ſes nœuds m'uniront pour jamais
M'en ſera redevable, & non à ſes attraits ;
Et ma flamme....

SCENE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

ALidor.

ALIDOR.

Qui m'apelle?

CLÉANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avances trop tôt.

CLÉANDRE.

Je me laſſe d'attendre.

ALIDOR.

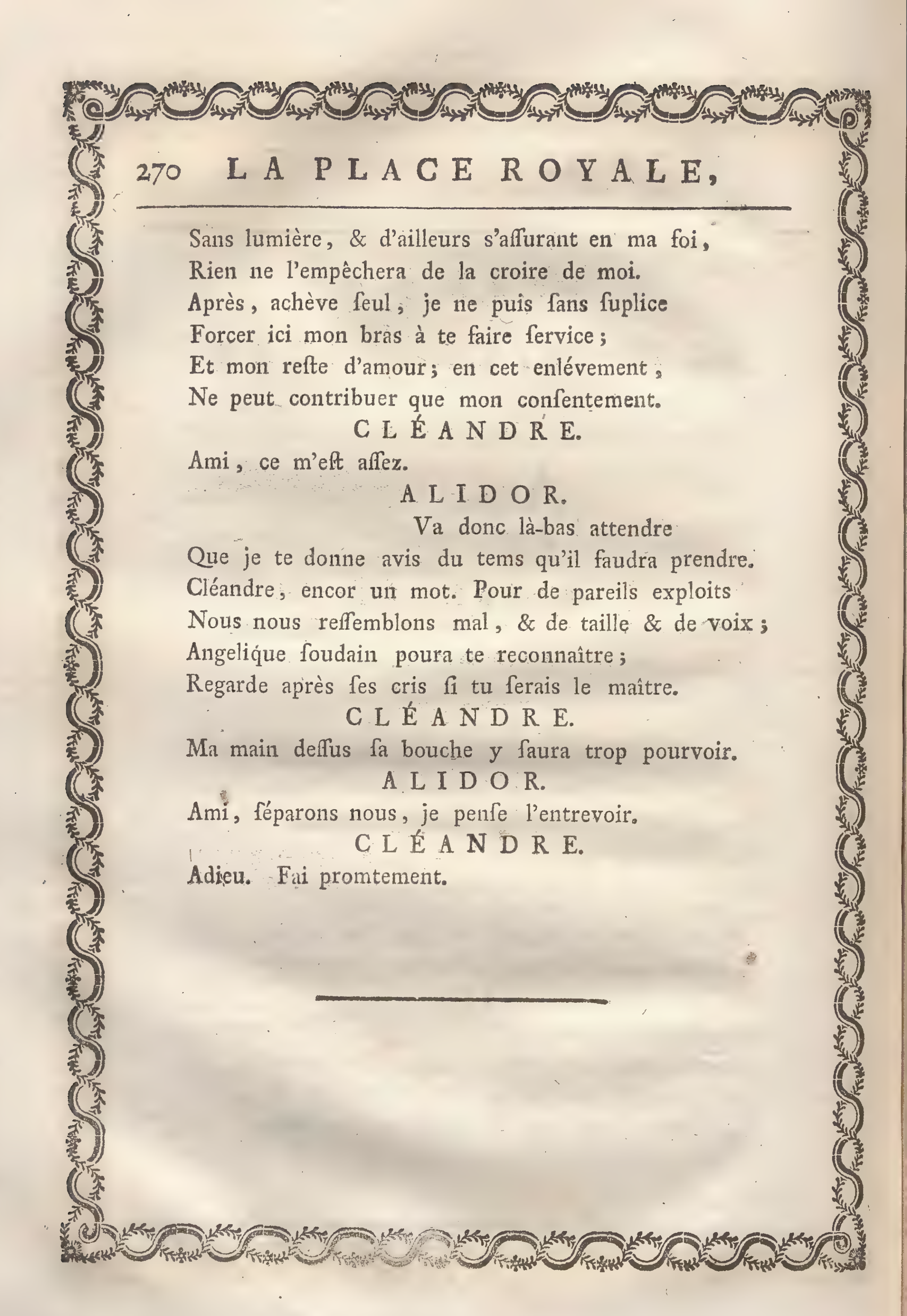
Laiſſe moi, cher ami, le ſoin de t'avertir
En quel tems de ce coin il te faudra ſortir.

CLÉANDRE.

Minuit vient de ſonner; &, par expérience,
Tu ſais comme l'amour eſt plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prêt à faire un ſi beau coup;
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle maîtreſſe.
Si-tôt que j'aurai pû lui rendre ta promeſſe,



Sans lumière, & d'ailleurs s'assurant en ma foi,
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.
Après, achève seul, je ne puis sans suplice
Forcer ici mon bras à te faire service;
Et mon reste d'amour, en cet enlévement,
Ne peut contribuer que mon consentement.

CLÉANDRE.

Ami, ce m'est assez.

ALIDOR.

Va donc là-bas attendre
Que je te donne avis du tems qu'il faudra prendre.
Cléandre, encor un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous ressemblons mal, & de taille & de voix;
Angelique soudain poura te reconnaître;
Regarde après ses cris si tu serais le maître.

CLÉANDRE.

Ma main dessus sa bouche y saura trop pourvoir.

ALIDOR.

Ami, séparons nous, je pense l'entrevoir.

CLÉANDRE.

Adieu. Fai promtement.

SCENE III.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Que la nuit eſt obſcure!
Alidor n'eſt pas loin, j'entens quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'être connu, je défens à mes gens
De paraître en ces lieux avant qu'il en ſoit tems.
Tenez.

(Il lui donne la promeſſe de Cléandre.)

ANGELIQUE.

Je prens ſans lire, & ta foi m'eſt ſi claire,
Que je la prens bien moins pour moi que pour mon père.
Je la porte à ma chambre; épargnons les diſcours;
Fais avancer tes gens, & dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

(ſeul.)

Lorſque de ſon honneur je lui rens l'aſſurance,
C'eſt quand je trompe mieux ſa crédule eſpérance;
Mais, puiſqu'au lieu de moi je lui donne un ami,
A tout prendre, ce n'eſt la tromper qu'à demi.



SCENE IV.

PHYLIS *seule.*

ANgelique ! C'est fait, mon frère en a dans l'aîle ?
La voyant échaper, je courais après elle,
Mais un maudit galant m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte
Qu'Angelique à son aise a sû gagner la porte.
Sa perte est assurée, & le traître Alidor
La posséda jadis, & la posséde encor.
Mais jusques à ce point serait-elle imprudente ?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente ;
Le cœur me le disait, le voyant en sortir,
Et mon frère dès-lors se devait avertir :
Je te trahis, mon frère, & par ma négligence,
Etant sans y penser de leur intelligence...

(Alidor paraît avec Cléandre accompagné d'une troupe ; & après lui avoir montré Phylis, qu'il croit être Angelique, il se retire en un coin du théatre, & Cléandre enlève Phylis, & lui met d'abord la main sur la bouche.

SCÈNE V.

ALIDOR *seul.*

ON l'enlève, & mon cœur ſurpris d'un vain regret,
Fait à ma perfidie un reproche ſecret;
Il tient pour Angelique, il la ſuit, le rebelle;
Parmi mes trahiſons il veut être fidelle;
Je le ſens malgré moi de nouveaux feux épris,
Refuſer de ma main la franchiſe à ce prix,
Déſavouer mon crime; &, pour mieux s'en défendre,
Me demander ſon bien que je cède à Cléandre.
Hélas! qui me preſcrit cette brutale loi
De payer tant d'amour avec ſi peu de foi?
Qu'envers cette beauté ma flamme eſt inhumaine!
Si mon feu la trahit, que lui ferait ma haine?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité.
Ecoute ſes ſoupirs, conſidère ſes larmes,
Laiſſe toi vaincre enfin à de ſi fortes armes;
Et va voir ſi Cléandre, à qui tu ſers d'apui,
Poura faire pour toi ce que tu fais pour lui.
Mais mon eſprit s'égare, & quoi qu'il ſe figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor de nuit plus faible que de jour,
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour?



Ainſi donc mes deſſeins ſe tournent en fumée!
J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée!
Suis-je encor Alidor après ces ſentimens?
Et ne pourai-je enfin régler mes mouvemens?
  Vaine compaſſion des douleurs d'Angelique,
Qui penſe triompher d'un cœur mélancolique!
Téméraire avorton d'un impuiſſant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Après de tels apas qui ne m'ont pû ſéduire,
Qui te fait eſpérer ce qu'ils n'ont ſû produire?
Pour un méchant ſoupir que tu m'as dérobé,
Ne me préſume pas tout-à-fait ſuccombé:
Je ſais trop maintenir ce que je me propoſe,
Et ſouverain ſur moi, rien que moi n'en diſpoſe.
En vain un peu d'amour me déguiſe en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet,
De nouveau j'y conſens, & prêt à l'entreprendre....

SCENE VI.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre;
D'autant qu'en l'eſcalier on faiſait quelque bruit,
Et qu'un peu de lumière en effaçait la nuit,
Je n'oſais avancer de peur d'être aperçûe.
Allons, tout eſt-il prêt? Perſonne ne m'a vûe:

De grace, dépêchons, c'eſt trop perdre de tems,
Et les momens ici nous ſont trop importans;
Fuyons vîte, & craignons les yeux d'un domeſtique.
Quoi! tu ne répons rien à la voix d'Angelique?

ALIDOR.

Angelique? Mes gens vous viennent d'enlever;
Qui vous a fait ſi-tôt de leurs mains vous ſauver?
Quel ſoudain repentir, quelle crainte de blâme,
Et quelle ruſe enfin vous dérobe à ma flamme?
Ne vous ſuffit-il point de me manquer de foi,
Sans prendre encor plaiſir à vous jouer de moi?

ANGELIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent vûe, ou ſaiſie!
N'ouvre point ton eſprit à cette fantaiſie.

ALIDOR.

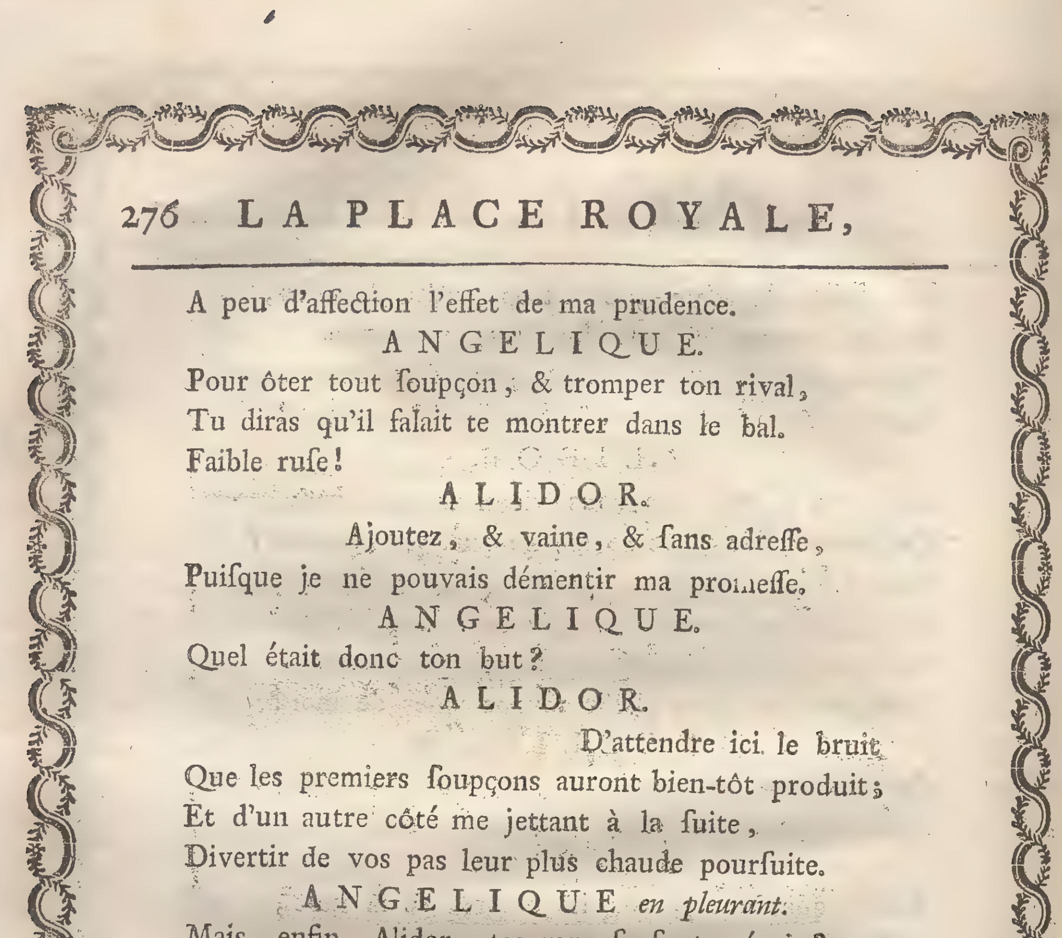
Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ai vû de mes yeux.

ANGELIQUE.

Tes yeux t'ont donc ſéduit;
Et quelqu'autre ſans doute, après moi deſcendue,
Se trouve entre les mains dont j'étais attendue.
Mais, ingrat, pour toi ſeul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnais ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyais extrême,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toi-même!
Et je ſuis un larcin indigne de tes mains!

ALIDOR.

Quand vous aurez apris le fond de mes deſſeins,
Vous n'attribuerez plus, voyant mon innocence,



A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGELIQUE.

Pour ôter tout ſoupçon, & tromper ton rival,
Tu diras qu'il falait te montrer dans le bal.
Faible ruſe!

ALIDOR.

Ajoutez, & vaine, & ſans adreſſe,
Puiſque je ne pouvais démentir ma promeſſe.

ANGELIQUE.

Quel était donc ton but?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit
Que les premiers ſoupçons auront bien-tôt produit;
Et d'un autre côté me jettant à la ſuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude pourſuite.

ANGELIQUE *en pleurant.*

Mais, enfin, Alidor, tes gens ſe ſont mépris?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur & confus, & ſurpris,
Je vois tous mes deſſeins ſuccéder à ma honte;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce mécompte.
Permettez . . .

ANGELIQUE.

Cependant, à qui me laiſſes-tu?
Tu fruſtres donc mes vœux de l'eſpoir qu'ils ont eu;
Et ton manque d'amour de mes malheurs complice,
M'abandonnant ici, me livre à mon ſuplice!
L'hymen (ah ce mot ſeul me réduit aux abois!)
D'un amant odieux me va ſoumettre aux loix,
Et tu peux m'expoſer à cette tyrannie!

De l'erreur de tes gens je me verrai punie !

ALIDOR.

Nous préſerve le ciel d'un pareil deſeſpoir !
Mais votre éloignement n'eſt plus en mon pouvoir.
J'en ai manqué le coup, & ce que je regrette,
Mon caroſſe eſt parti, mes gens ont fait retraite.
A Paris, & de nuit, une telle beauté
Suivant un homme ſeul, eſt mal en ſûreté :
Doraſte, ou par malheur quelque rencontre pire,
Me pourrait arracher le tréſor où j'aſpire :
Evitons ces périls en différant d'un jour.

ANGELIQUE.

Tu manques de courage auſſi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir, par ta bizarrerie,
Le chimérique effet de ta poltronerie.
Alidor, quel amant ! n'oſe me poſſéder.

ALIDOR.

Un bien ſi précieux ſe doit-il hazarder ?
Et ne pouvez-vous point d'une ſeule journée
Retarder le malheur de ce triſte hyménée ?
Peut-être le déſordre & la confuſion,
Qui naîtront dans le bal de cette occaſion,
Le remettront pour vous ; & l'autre nuit, je jure...

ANGELIQUE.

Que tu ſeras encor ou timide ou parjure ?
Quand tu m'as réſolue à tes intentions,
Lâche, t'ai-je opoſé tant de précautions ?
Tu m'adores, dis-tu ! Tu le fais bien paraître,
Rejettant mon bonheur ainſi ſur un peut-être.



ALIDOR.

Quoi qu'oſe mon amour apréhender pour vous,
Puiſque vous le voulez, fuyons, je m'y réſous;
Et, malgré ces périls... Mais on ouvre la porte,
C'eſt Doraſte qui ſort, & nous ſuit à main forte.

(Alidor s'échape, & Angelique le veut ſuivre, mais Doraſte l'arrête.)

SCENE VII.

ANGELIQUE, DORASTE, LYCANTE, troupe d'amis.

DORASTE.

Quoi, ne m'attendre pas? C'eſt trop me dédaigner;
Je ne viens qu'à deſſein de vous accompagner;
Car vous n'entreprenez ſi matin ce voyage,
Que pour vous préparer à notre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne ſerez jamais aſſez tôt de retour;
Vous vous éloignez trop, vû que l'heure nous preſſe.
Infidèle, eſt-ce là me tenir ta promeſſe?

ANGELIQUE.

Hé bien, c'eſt te trahir. Penſes-tu que mon feu
D'un généreux deſſein te faſſe un déſaveu?
Je t'aquis par dépit, & perdrais avec joie.
Mon deſeſpoir à tous m'abandonnait en proie;

Et, lorſque d'Alidor je me vis outrager,
Je fis armes de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hazard, je t'acceptai de rage;
Je te donnai ſon bien, & non pas mon courage.
Ce change à mon couroux jettait un faux apas;
Je le nommais ſa peine, & c'était mon trépas:
Je prenais pour vengeance une telle injuſtice;
Et, deſſous ces couleurs, j'adorais mon ſuplice.
Aveugle que j'étais! mon peu de jugement
Ne ſe laiſſait guider qu'à mon reſſentiment.
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que ſon ame,
En feignant un mépris, n'avait pas moins de flamme.
Il a repris mon cœur, en me rendant les yeux;
Et ſoudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu ſuivais Alidor!

ANGELIQUE.

Ta funeſte arrivée;
En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée,
Mais ſi . . .

DORASTE.

Tu le ſuivais!

ANGELIQUE.

Oui, fai tous tes efforts;
Lui ſeul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traitreſſe,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promeſſe?
Eſt-elle de ſa main, parjure? De bon cœur
J'aurais cédé ma place à ce premier vainqueur;

Mais ſuivre un inconnu ! me quitter pour Cléandre !

ANGELIQUE.

Pour Cléandre !

DORASTE.

J'ai tort, je tâche à te ſurprendre.
Voi ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard,
C'eſt ce que dans ta chambre a laiſſé ton départ.
C'eſt là qu'au lieu de toi j'ai trouvé ſur ta table
De ta fidélité la preuve indubitable.
Li, mais ne rougi point ; & me ſoutiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour ſuivre Alidor.

ANGELIQUE *lit.*

Angelique, reçoi ce gage
De la foi que je te promets,
Qu'un promt & ſacré mariage
Unira nos jours déſormais.
Quittons ces lieux, chère maîtreſſe,
Rien ne peut que ta fuite aſſurer mon bonheur ;
Mais laiſſe aux tiens cette promeſſe
Pour ſûreté de ton honneur,
Afin qu'ils en puiſſent aprendre
Que tu ſuis ton mari lorſque tu ſuis Cléandre.

CLÉANDRE.

Que je ſuis mon mari lorſque je ſuis Cléandre ?
Alidor eſt perfide, ou Doraſte impoſteur.
Je vois la trahiſon, & doute de l'auteur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit ſuffire ;

Je

Je le pris d'Alidor, & le pris ſans le lire;
Et puiſqu'à m'enlever ſon bras ſe refuſait,
Il ne prétendait rien au larcin qu'il faiſait.
Le traître! J'étais donc deſtinée à Cléandre!
Hélas! Mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre;
Et ne conſentant point à ſes lâches deſſeins,
Met au lieu d'Angelique une autre entre ſes mains.

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?

ANGELIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a ſuivie;
Et ceux qui m'attendaient dans l'ombre de la nuit...

DORASTE.

C'en eſt aſſez, mes yeux du reſte m'ont inſtruit.
Autre n'eſt que Phylis entre leurs mains tombée;
Après toi de la ſalle elle s'eſt dérobée.
J'arrête une maîtreſſe, & je perds une ſœur;
Mais allons promtement après le raviſſeur.



SCENE VIII.

ANGELIQUE *seule.*

DUre condition de mon malheur extrême!
Si j'aime, on me trahit, je trahis si l'on m'aime.
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moi?
Nous manquons l'un & l'autre également de foi.
Si j'ose l'apeller lâche, traître, parjure,
Ma rougeur aussi-tôt prendra part à l'injure;
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits,
Des miens en même tems exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale?
L'amour m'a fait trahir, qui n'en trahirait pas?
Et la trahison seule a pour lui des apas.
Son crime est sans excuse, & le mien pardonnable:
Il est deux fois, que dis-je? il est le seul coupable;
Il m'a prescrit la loi, je n'ai fait qu'obéir;
Il me trahit lui-même, & me force à trahir.
Déplorable Angelique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur sincère & ton peu de beauté
N'ont pû te garantir d'une déloyauté?
Doraste tient ta foi; mais si ta perfidie
A jusqu'à te quitter son ame refroidie,

Sui, ſui dorénavant de plus ſaines raiſons;
Et, ſans plus t'expoſer à tant de trahiſons,
Puiſque de ton amour on fait ſi peu de compte,
Va cacher dans un cloitre & tes pleurs, & ta honte.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.
ACcordez moi ma grace avant qu'entrer chez vous.

PHYLIS.
Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous !
Craignez-vous qu'à vos feux ma flamme ne réponde ?
Et puis-je vous haïr si j'aime tout le monde ?

CLÉANDRE.
Votre bel esprit raille, & pour moi seul cruel,
Du rang de vos amans sépare un criminel :
Toutefois, mon amour n'est pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime.
Soyez, quoi qu'il en soit, d'un naturel plus doux,
L'amour a pris le soin de me punir pour vous ;
Les traits que cette nuit il trempait dans vos larmes,
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.
Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après votre beauté ſans raiſon négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais vû deſſein plus renverſé ?
Quand j'ai la force en main, je me trouve forcé ;
Je crois prendre une fille, & ſuis pris par une autre ;
J'ai tout pouvoir ſur vous, & me remets au vôtre.
Angelique me perd, quand je crois l'aquérir.
Je gagne un nouveau mal, quand je penſe guerir.
Dans un enlévement je hais la violence ;
Je ſuis reſpectueux après cette inſolence.
Je commets un forfait, & n'en ſaurais uſer :
Je ne ſuis criminel que pour m'en accuſer.
Je m'expoſe à ma peine ; &, négligeant ma fuite,
Aux vôtres offenſés j'épargne la pourſuite.
Ce que j'ai pû ravir, je viens le demander,
Et pour vous devoir tout, je veux tout hazarder.

PHYLIS.

Vous ne me devrez rien, du moins ſi j'en ſuis crûe ;
Et ſi mes propres yeux vous donnent dans la vûe,
Si votre propre cœur ſoupire après ma main,
Vous courez grand hazard de ſoupirer en vain.
Toutefois, après tout, mon humeur eſt ſi bonne,
Que je ne puis jamais deſeſpérer perſonne.
Sachez que mes deſirs, toujours indifférens,
Iront ſans réſiſtance au gré de mes parens.
Leur choix ſera le mien, c'eſt vous parler ſans feinte.

CLÉANDRE.

Je vois de leur côté mêmes ſujets de crainte ;



Si vous me refuſez, m'écouteraient-ils mieux?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, & mes parens ſont vieux.

CLÉANDRE.

Puis-je ſur cet eſpoir...

PHYLIS.

C'eſt aſſez vous en dire.

SCENE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.

CLéandre a-t-il enfin ce que ſon cœur déſire?
Et ſes amours changés par un heureux hazard,
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as vûe en un mépris extrême,
Et maintenant, ami, c'eſt encor elle-même:
Son orgueil ſe redouble étant en liberté,
Et devient plus hardi d'agir en ſûreté.
J'eſpère toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous lui rendrez compte,
Je vais voir mes parens, que ce coup de malheur

A mon occasion accable de douleur.
Je n'ai tardé que trop à les tirer de peine.

SCENE III.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR *retenant Cléandre qui veut suivre Phylis.*

Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine ?

CLÉANDRE.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer
Que je n'ai pas sujet de me desespérer.
Va voir ton Angelique, & la compte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne.

ALIDOR.

Tu me la rens enfin?

CLÉANDRE.

Doraste tient sa foi,
Tu possèdes son cœur, qu'aurait-elle pour moi?
Quelques charmans apas qui soient sur son visage,
Je n'y saurais avoir qu'un fort mauvais partage.
Peut-être elle croirait qu'il lui serait permis
De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis;
Il vaut mieux que ma flamme à son tour te la cède.
Mais derechef, adieu.



SCENE IV.

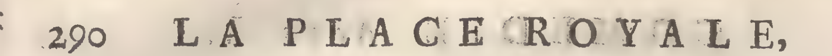
ALIDOR *ſeul.*

AInſi tout me ſuccède ;
Ses plus ardens deſirs ſe règlent ſur mes vœux ;
Il accepte Angelique, & la rend quand je veux ;
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire ;
Quand je l'aime, elle ceſſe auſſi-tôt de lui plaire.
Mon cœur prêt à guérir, le ſien ſe trouve atteint,
Et, mon feu rallumé, le ſien ſe trouve éteint.
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime ;
Et, ſans être rivaux, nous aimons en lieu même.
C'en eſt fait, Angelique, & je ne ſaurais plus
Rendre contre tes yeux des combats ſuperflus.
De ton affection cette preuve dernière
Reprend ſur tous mes ſens une puiſſance entière.
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie, & que je vis d'amour !
Quand je ſûs que Cléandre avait manqué ſa proie,
Que j'en eus de regret, & que j'en ai de joie !
Plus je t'étais ingrat, plus tu me chériſſais ;
Et ton ardeur croiſſait, plus je te trahiſſais.
Auſſi j'en fus honteux, & confus dans mon ame :
La honte & le remord rallumèrent ma flamme.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers !
Et que mal-aiſément on rompt de ſi beaux fers !

C'eſt

C'eſt en vain qu'on réſiſte aux traits d'un beau viſage;
En vain à ſon pouvoir refuſant ſon courage,
On veut éteindre un feu par ſes yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé.
Sous ce dernier apas l'amour a trop de force;
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce;
Et ce tyran ſecret de nos affections
Saiſit trop puiſſamment nos inclinations.
Auſſi ma liberté n'a plus rien qui me flatte;
Le grand ſoin que j'en eus partait d'une ame ingrate;
Et mes deſſeins d'accord avecque mes deſirs,
A ſervir Angelique ont mis tous mes plaiſirs.
Mais, hélas! ma raiſon eſt-elle aſſez hardie,
Pour croire qu'on me ſouffre après ma perfidie?
Quelque ſecret inſtinct, à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t-il point à me vouloir du mal?
Que de mes trahiſons elle ſerait vengée,
Si comme mon humeur la ſienne était changée!
Mais, qui la changerait, puiſqu'elle ignore encor
Tous les lâches complots du rebelle Alidor?
Que dis-je, malheureux? Ah! c'eſt trop me méprendre!
Elle en a trop apris du billet de Cléandre;
Son nom au lieu du mien en ce papier ſouſcrit
Ne lui montre que trop le fond de mon eſprit.
Sur ma foi toutefois elle le prit ſans lire;
Et ſi le ciel vengeur contre moi ne conſpire,
Elle s'y fie aſſez pour n'en avoir rien lû.
Entrons, quoi qu'il en ſoit, d'un eſprit réſolu;
Dérobons à ſes yeux le témoin de mon crime:

Et, si pour l'avoir lû, sa colère s'anime,
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur;
Nous savons les moyens de regagner son cœur.



SCENE V.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ne sollicite plus mon ame refroidie.
Je méprise Angelique après sa perfidie;
Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits;
Et qui n'a point de foi, n'a point pour moi d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahisse, & que mon amour dure?
J'ai souffert sa rigueur, mais je hais son parjure;
Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir.
Qu'Alidor la possède, il est traître comme elle.
Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.
Pourrais-je avec raison lui vouloir quelque mal,
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal?
Ma colère l'épargne, & n'en veut qu'à Cléandre;
Il verra que son pire était de se méprendre;
Et, si je puis jamais trouver ce ravisseur,
Il me rendra soudain & la vie & ma sœur.

LYCANTE.

Faites mieux, puisqu'à peine elle pourrait prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre;

En faveur de ſes biens calmez votre couroux,
Et de ſon raviſſeur faites-en ſon époux.
Bien qu'il eût fait deſſein ſur une autre perſonne,
Faites-lui retenir ce qu'un hazard lui donne.
Je crois que cet hymen pour ſatisfaction
Plaira mieux à Phylis que ſa punition.

DORASTE.

Nous conſultons en vain, ma pourſuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en ſoyez point en peine;
Où que ſoit ſa retraite, il n'eſt pas toujours nuit;
Et ce qu'un cœur nous cache, un autre le produit.
Mais dieux! voilà Phylis qu'il a déja rendue.

SCENE VI.

PHYLIS, DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

MA ſœur, je te retrouve après t'avoir perdue!
Et, de grace, quel lieu me cache le voleur,
Qui, pour s'être mépris, a cauſé ton malheur?
Que ſon trépas...

PHYLIS.

Tout beau, peut-être ta colère,
Au lieu de ton rival en veut à ton beau-frère.
En un mot, tu ſauras qu'en cet enlévement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant;



Son cœur m'eſt demeuré pour peine de ſon crime;
Il veut changer un rapt en amour légitime.
Il fait tous ſes efforts pour gagner mes parens;
Et, s'il les peut fléchir, quant à moi, je me rens.
Non, à dire le vrai, que ſon objet me tente;
Mais, mon père content, je dois être contente.
Tandis, par la fenêtre ayant vû ton retour,
Je t'ai voulu ſur l'heure aprendre cet amour,
Pour te tirer de peine, & rompre ta colère.

DORASTE.

Crois-tu que cet hymen puiſſe me ſatisfaire?

PHYLIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentemens,
Ne pren mes intérêts que dans mes ſentimens;
Ne fai point le mauvais, ſi je ne ſuis mauvaiſe;
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaiſe.
En cette occaſion, ſi tu me veux du bien,
C'eſt à toi de régler ton eſprit ſur le mien.
Je reſpecte mon père, & le tiens aſſez ſage
Pour ne réſoudre rien à mon déſavantage.
Si Cléandre le gagne, & m'en peut obtenir,
Je crois de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'aperçois venir.
Réſolvez-vous, monſieur, à ce qu'elle deſire.

SCENE VII.

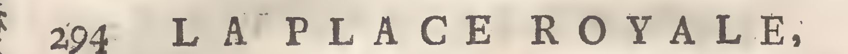
CLÉANDRE, DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

CLÉANDRE.

Si vous n'ètes d'humeur, madame, à vous dédire,
Tout me rit désormais, j'ai leur consentement.
(*à Doraste.*)
Mais excusez, monsieur, le transport d'un amant;
Et souffrez qu'un rival, confus de son offense,
Pour en perdre le nom entre en votre alliance.
Ne me refusez point un oubli du passé;
Et son ressouvenir à jamais effacé,
Bannissant toute aigreur, recevez un beau-frère,
Que votre sœur accepte après l'aveu d'un père.

DORASTE.

Quand j'aurais sur ce point des avis différens,
Je ne puis contredire au choix de mes parens;
Mais, outre leur pouvoir, votre ame généreuse,
Et ce franc procédé qui rend ma sœur heureuse,
Vous acquièrent les biens qu'ils vous ont accordés,
Et me font souhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'ôter Angelique;
Rien de ce qui la touche à présent ne me pique.
Je n'y prens plus de part, après sa trahison.
Je l'aimai par malheur, & la hais par raison.
Mais la voici qui vient de son amant suivie.



SCENE VIII.

ALIDOR, ANGELIQUE, DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

ALIDOR.

FInissez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGELIQUE.

Ne m'importune plus, infidèle. Ah! ma sœur,
Comme as-tu pû si-tôt tromper ton ravisseur?

PHYLIS *à Angelique.*

Il n'en a plus le nom, & son feu légitime,
Autorisé des miens, en efface le crime;
Le hazard me le donne, & changeant ses desseins,
Il m'a mise en son cœur aussi-bien qu'en ses mains.
Son erreur fut soudain de son amour suivie;
Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.
Jusques-là tes beautés ont possédé ses vœux;
Mais l'amour d'Alidor faisait taire ses feux.
De peur de l'offenser, te cachant son martyre,
Il me venait conter ce qu'il ne t'osait dire;
Mais nous changeons de sort par cet enlévement.
Tu perds un serviteur, & j'y gagne un amant.

DORASTE *à Phylis.*

Di lui qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en console,
Puisqu'avec Alidor je lui rens sa parole.

(*à Angelique.*)

Satisfaites sans crainte à vos intentions;

Je ne mets plus d'obſtacle à vos affections.
Si vous fauſſez déja la parole donnée,
Que ne feriez-vous point après notre hyménée ?
Pour moi, malaiſément on me trompe deux fois.
Vous l'aimez, j'y conſens, & lui cède mes droits.

ALIDOR *à Angelique.*

Puiſque vous me pouvez accepter ſans parjure,
Pouvez-vous conſentir que votre rigueur dure ?
Vos yeux ſont-ils changés ? vos feux ſont-ils éteints ?
Et, quand mon amour croît, produit-il vos dédains ?
Voulez-vous . . .

ANGELIQUE.

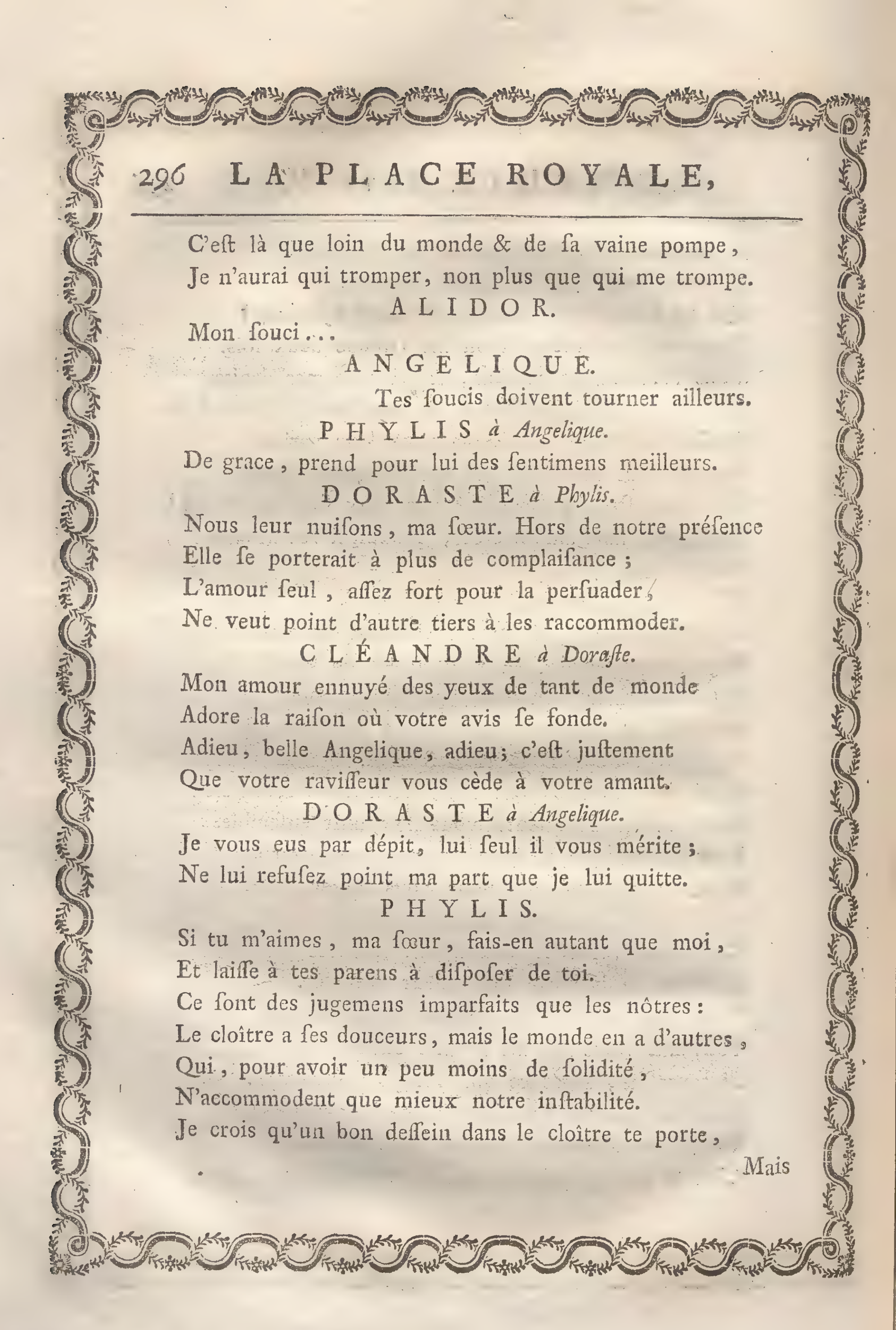
Déloyal, ceſſe de me pourſuivre :
Si je t'aime jamais, je veux ceſſer de vivre.
Quel eſpoir mal conçu te raproche de moi ?
Aurais-je de l'amour pour qui n'a point de foi ?

DORASTE.

Quoi, le banniſſez-vous parce qu'il vous reſſemble ?
Cette union d'humeurs vous doit unir enſemble.
Pour ce manque de foi c'eſt trop le rejetter ;
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGELIQUE.

Ceſſez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta ſon ardeur aveuglée.
Vous ſeul avez ma foi, vous ſeul à l'avenir
Pouvez à votre gré me la faire tenir :
Si toutefois, après ce que j'ai pû commettre,
Vous me pouvez haïr juſqu'à me la remettre,
Un cloître déſormais bornera mes deſſeins ;
C'eſt là que je prendrai des mouvemens plus ſains ;



C'eſt là que loin du monde & de ſa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper, non plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon ſouci ...

ANGELIQUE.

Tes ſoucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS *à Angelique.*

De grace, prend pour lui des ſentimens meilleurs.

DORASTE *à Phylis.*

Nous leur nuiſons, ma ſœur. Hors de notre préſence
Elle ſe porterait à plus de complaiſance;
L'amour ſeul, aſſez fort pour la perſuader,
Ne veut point d'autre tiers à les raccommoder.

CLÉANDRE *à Doraſte.*

Mon amour ennuyé des yeux de tant de monde
Adore la raiſon où votre avis ſe fonde.
Adieu, belle Angelique, adieu; c'eſt juſtement
Que votre raviſſeur vous cède à votre amant.

DORASTE *à Angelique.*

Je vous eus par dépit, lui ſeul il vous mérite;
Ne lui refuſez point ma part que je lui quitte.

PHYLIS.

Si tu m'aimes, ma ſœur, fais-en autant que moi,
Et laiſſe à tes parens à diſpoſer de toi.
Ce ſont des jugemens imparfaits que les nôtres:
Le cloître a ſes douceurs, mais le monde en a d'autres,
Qui, pour avoir un peu moins de ſolidité,
N'accommodent que mieux notre inſtabilité.
Je crois qu'un bon deſſein dans le cloître te porte,

Mais

Mais un dépit d'amour n'en eſt pas bien la porte;
Et l'on court grand hazard d'un cuiſant repentir,
De ſe voir en priſon ſans eſpoir d'en ſortir.

CLÉANDRE *à Phylis.*

N'achéverez-vous point?

PHYLIS.

J'ai fait; & vous vais ſuivre.
Adieu. Par mon exemple apren comme il faut vivre,
Et pren pour Alidor un naturel plus doux.

SCENE IX.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoi je me réſous.
Je me veux exemter de ce honteux commerce.
Où la déloyauté ſi pleinement s'exerce:
Un cloître eſt déſormais l'objet de mes deſirs:
L'ame ne goûte point ailleurs de vrais plaiſirs.
Ma foi qu'avait Doraſte engageait ma franchiſe;
Et je ne vois plus rien, puiſqu'il me l'a remiſe,
Qui me retienne au monde, ou m'arrête en ce lieu;
Cherche une autre à trahir, & pour jamais, adieu.



SCENE X.

ALIDOR *seul.*

QUe par cette retraite elle me favorise!
Alors que mes desseins cèdent à mes amours,
Et qu'ils ne sauraient plus défendre ma franchise,
Sa haine & ses refus viennent à leur secours.
J'avais beau la trahir, une secrette amorce
Rallumait dans mon cœur l'amour par la pitié;
Mes feux en recevaient une nouvelle force,
Et toujours leur ardeur en croissait de moitié.
Ce que cherchait par-là mon ame peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir;
Je suis libre à présent qu'elle est désabusée,
Et je ne l'abusais que pour le devenir.
Impuissant ennemi de mon indifférence,
Je brave, vain amour, ton débile pouvoir:
Ta force ne venait que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son desespoir.
Je cesse d'espérer, & commence de vivre;
Je vis dorénavant, puisque je vis à moi;
Et quelques doux assauts qu'un autre objet me livre,
C'est de moi seulement que je prendrai la loi.
Beautés, ne pensez point à rallumer ma flamme;
Vos regards ne sauraient asservir ma raison;
Et ce sera beaucoup emporter sur mon ame,
S'ils me font curieux d'aprendre votre nom.



Nous feindrons toutefois pour nous donner carrière,
Et pour mieux déguiſer nous en prendrons un peu;
Mais nous ſaurons toujours rebrouſſer en arrière,
Et, quand il nous plaira, nous retirer du jeu.
Cependant Angelique enfermant dans un cloître
Ses yeux dont nous craignions la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paraître,
Serviront de remparts à notre liberté.
Je ſuis hors de péril qu'après ſon mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennui;
Et ne ſera jamais ſujet à cette rage,
Qui naît de voir ſon bien entre les mains d'autrui.
Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pû prétendre,
Puiſqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnais ſans regret à Cléandre,
Je verrai ſans regret qu'elle ſe donne à Dieu.

Fin du cinquième & dernier acte.



EXAMEN

DE LA PLACE ROYALE.

JE ne puis dire tant de bien de celle-ci que de la précédente. Les vers en sont plus forts, mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire ensorte qu'Angelique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre; & c'est pour cela qu'il lui fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légéreté, & qu'il joint à cette suposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, & la donne à Doraste contre son intention; & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlévement. Ces deux desseins formés ainsi l'un après l'autre font deux actions, & donnent deux ames au poeme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la piéce. Les premiers acteurs y achèvent bizarrement, & tout ce qui les regarde fait languir le cinquiéme acte, où ils ne paraissent plus, à le bien prendre, que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la suivante, qui ayant été très-intéressée dans l'action principale, & demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa maîtresse & de son père, qui ont tous deux leur compte, & les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux & contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-même, & fait par-là connaître aux spectateurs l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement, qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire; il devrait se contenter de ce premier effort, qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami, & hazarder en sa considération un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empèche point qu'au cinquiéme acte il ne se

montre encor paſſionné pour cette maîtreſſe, malgré la réſolution qu'il avait priſe de s'en défaire, & les trahiſons qu'il lui a faites; de ſorte qu'il ſemble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il lui a donné ſujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui eſt vicieuſe.

Le caractère d'Angelique ſort de la bienſéance, en ce qu'elle eſt trop amoureuſe, & ſe réſout trop tôt à ſe faire enlever par un homme qui lui doit être ſuſpect. Cet enlévement lui réuſſit mal, & il a été bon de lui donner un mauvais ſuccès, bien qu'il ne ſoit pas beſoin que les grands crimes ſoient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime aſſez d'horreur pour en détourner les ſpectateurs. Il n'en eſt pas de même des fautes de cette nature, & elles pourraient engager un eſprit jeune & amoureux à les imiter, ſi l'on voyait que ceux qui les commettent vinſſent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils déſirent.

Malgré cet abus introduit par la néceſſité, & légitimé par l'uſage, de faire dire dans la rue à nos amantes de comédie ce que vraiſemblablement elles diraient dans leur chambre, je n'ai oſé y placer Angelique durant la réflexion douloureuſe qu'elle fait ſur la promtitude & l'imprudence de ſes reſſentimens, qui la font conſentir à épouſer l'objet de ſa haine. J'ai mieux aimé rompre la liaiſon des ſcènes, & l'unité de lieu qui ſe trouve aſſez exacte en ce poëme, à cela près, afin de la faire ſoupirer dans ſon cabinet avec plus de bienſéance pour elle, & plus de ſûreté pour l'entretien d'Alidor. Phylis qui le voit ſortir de chez elle en aurait trop vû ſi elle les avait aperçus tous deux ſur le théatre; & au lieu du ſoupçon de quelque intelligence renouée entr'eux, qui la porte à l'obſerver durant le bal, elle aurait eu ſujet d'en prendre une entière certitude, & d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau deſſein d'Alidor, & l'intrigue de la piéce.

L'ILLUSION
COMIQUE,
COMÉDIE.

A MADEMOISELLE

M. F. D. R.

MADEMOISELLE,

Voici un étrange monſtre que je vous dédie. Le premier acte n'eſt qu'un prologue, les trois ſuivans ſont une comédie imparfaite, le dernier eſt une tragédie ; & tout cela couſu enſemble fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre & extravagante tant qu'on voudra, elle eſt nouvelle ; & ſouvent la grace de la nouveauté parmi nos français n'eſt pas un petit degré de bonté. Son ſuccès ne m'a point fait de honte ſur le théatre, & j'oſe dire que la repréſentation de cette piéce capricieuſe ne vous a point déplû, puiſque vous m'avez commandé de vous en adreſſer l'épître quand elle irait ſous la preſſe. Je ſuis au deſeſpoir de vous la préſenter en ſi mauvais état, qu'elle en eſt méconnaiſſable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguiſe, ou, pour mieux dire, la change entiérement. C'eſt l'effet de mon abſence de Paris, d'où mes affaires m'ont rapellé ſur le point qu'il l'imprimait, & m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à ſa diſcrétion. Je vous conjure de ne la lire point, que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué enſuite de cette épitre. Ce n'eſt pas que j'y aye employé toutes les fautes qui s'y ſont coulées, le nombre en eſt ſi grand qu'il eût épouvanté le lecteur ; j'ai ſeulement choiſi celles qui peuvent aporter quelque corruption notable au ſens, & qu'on ne peut pas deviner aiſément. Pour les autres qui ne ſont que contre la rime, ou l'ortographe, ou la ponctuation, j'ai crû que le lecteur judicieux y ſupléerait ſans beaucoup de difficulté, & qu'ainſi il n'était pas beſoin d'en charger cette premiére feuille. Cela m'aprendra à ne hazarder plus de piéces à l'impreſſion durant mon abſence. Ayez aſſez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci,

toute déchirée qu'elle eſt ; & vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie,

MADEMOISELLE,

Le plus fidèle & le plus paſſionné
de vos ſerviteurs,

CORNEILLE.

ACTEURS.

ALCANDRE, magicien.
PRIDAMANT, père de Clindor.
DORANTE, ami de Pridamant.
MATAMORE, capitan gaſcon, amoureux d'Iſabelle.
CLINDOR, ſuivant du capitan, & amant d'Iſabelle.
ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Iſabelle.
GÉRONTE, père d'Iſabelle.
ISABELLE, fille de Géronte.
LYSE, ſervante d'Iſabelle.
Geolier de Bordeaux.
Page du capitan.
CLINDOR repréſentant THÉAGENE, ſeigneur anglais.
ISABELLE repréſentant HIPOLYTE, femme de Théagène.
LYSE repréſentant CLARINE, ſuivante d'Hipolyte.
ÉRASTE, écuyer de Florilame.
Troupe de domeſtiques d'Adraſte.
Troupe de domeſtiques de Florilame.

La ſcène eſt en Touraine, en une campagne proche de la grotte d'un magicien.





Que vois-je? chez les morts compte-t'on de l'argent?



L'ILLUSION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Ce mage qui d'un mot renverſe la nature,
N'a choiſi pour palais que cette grotte obſcure.
La nuit qu'il entretient ſur cet affreux ſéjour,
N'ouvrant ſon voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux ſombres
Que ce qu'en peut ſouffrir le commerce des ombres:
N'avancez pas, ſon art au pied de ce rocher
A mis de quoi punir qui s'en oſe aprocher;
Et cette large bouche eſt un mur inviſible,
Où l'air en ſa faveur devient inacceſſible,
Et lui fait un rempart, dont les funeſtes bords
Sur un peu de pouſſiére étalent mille morts.
Jaloux de ſon repos plus que de ſa défenſe,
Il perd qui l'importune, ainſi que qui l'offenſe;

Malgré l'empreſſement d'un curieux deſir,
Il faut, pour lui parler, attendre ſon loiſir.
Chaque jour il ſe montre, & nous touchons à l'heure
Où pour ſe divertir il ſort de ſa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attens peu de choſe, & brûle de le voir.
J'ai de l'impatience, & je manque d'eſpoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moi des traitemens trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais ſa préſence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenait un peu trop de licence,
Contre ſes libertés je roidis ma puiſſance:
Je croyais le domter à force de punir,
Et ma ſévérité ne fit que le bannir.
Mon ame vit l'erreur dont elle était ſéduite:
Je l'outrageais préſent, & je pleurai ſa fuite;
Et l'amour paternel me fit bientôt ſentir,
D'une injuſte rigueur un juſte repentir.
Il l'a falu chercher. J'ai vû dans mon voyage
Le Pô, le Rhin, la Meuſe, & la Seine & le Tage.
Toujours le même ſoin travaille mes eſprits;
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien apris.
Enfin, au deſeſpoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux ſoufferts,
J'ai déja ſur ce point conſulté les enfers.
J'ai vû les plus fameux en la haute ſcience,
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience:
On m'en faiſait l'état que vous faites de lui,

Et pas un d'eux n'a pû soulager mon ennui.
L'enfer devient muet quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun;
Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un.
Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre,
Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre,
Que de l'air qu'il mutine en mille tourbillons,
Contre ses ennemis il fait des bataillons,
Que de ses mots savans les forces inconnues
Transportent les rochers, font descendre les nues,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils;
Vous n'avez pas besoin de miracles pareils.
Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
Qu'il connaît l'avenir & les choses passées:
Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,
Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire;
Mais si-tôt qu'il me vit, il me dit mon histoire;
Et je fus étonné d'entendre le discours
Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ai vû davantage.

PRIDAMANT.

Vous essayez en vain de me donner courage:
Mes soins & mes travaux verront sans aucun fruit

Clorre mes triſtes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ai quitté le ſéjour de Bretagne,
Pour venir faire ici le noble de campagne,
Et que deux ans d'amour, par une heureuſe fin,
M'ont acquis Silvérie, & ce château voiſin,
De pas un, que je ſache, il n'a déçû l'attente:
Quiconque le conſulte en ſort l'ame contente.
Croyez moi; ſon ſecours n'eſt pas à négliger:
D'ailleurs il eſt ravi quand il peut m'obliger;
Et j'oſe me vanter qu'un peu de mes prières
Vous obtiendra de lui des faveurs ſingulières.

PRIDAMANT.

Le ſort m'eſt trop cruel pour devenir ſi doux.

DORANTE.

Eſpérez mieux, il ſort, & s'avance vers nous.
Regardez-le marcher. Ce viſage ſi grave,
Dont le rare ſavoir tient la nature eſclave,
N'a ſauvé toutefois des ravages du tems,
Qu'un peu d'os & de nerfs qu'ont décharné cent ans.
Son corps, malgré ſon âge, a les forces robuſtes,
Le mouvement facile, & les démarches juſtes:
Des reſſorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ſes pas des miracles de l'art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

GRand démon du ſavoir, de qui les doctes veilles
Produiſent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'eſt ſecret dans nos intentions ;
Et qui vois, ſans nous voir, toutes nos actions !
Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur ſe rendit ſecourable,
De ce père affligé ſoulage les douleurs :
Une vieille amitié prend part en ſes malheurs.
Rennes, ainſi qu'à moi, lui donna la naiſſance,
Et preſque entre ſes bras j'ai paſſé mon enfance :
Là, ſon fils pareil d'âge & de condition,
S'uniſſant avec moi d'étroite affection. . .

ALCANDRE.

Dorante, c'eſt aſſez, je ſais ce qui l'amène ;
Ce fils eſt aujourd'hui le ſujet de ſa peine.
Vieillard, n'eſt-il pas vrai que ſon éloignement
Par un juſte remords te gêne inceſſamment ?
Qu'une obſtination à te montrer ſévère
L'a banni de ta vûe, & cauſe ta miſère ?
Qu'en vain au repentir de ta ſévérité
Tu cherches en tous lieux ce fils ſi maltraité ?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours, qui connais toutes choſes,
En vain de ma douleur je cacherais les cauſes;
Tu ſais trop quelle fut mon injuſte rigueur;
Et vois trop clairement les ſecrets de mon cœur.
Il eſt vrai, j'ai failli; mais pour mes injuſtices
Tant de travaux en vain ſont d'aſſez grands ſuplices.
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuiſans,
Ren moi l'unique apui de mes débiles ans;
Je le tiendrai rendu ſi j'en ſais des nouvelles;
L'amour pour le trouver me fournira des aîles.
Où fait-il ſa retraite? En quels lieux dois-je aller?
Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'eſpérer, vous ſaurez par mes charmes
Ce que le ciel vengeur refuſait à vos larmes.
Vous reverrez ce fils plein de vie & d'honneur;
De ſon banniſſement il tire ſon bonheur.
C'eſt peu de vous le dire; en faveur de Dorante,
Je veux vous faire voir ſa fortune éclatante.
Les novices de l'art, avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tout-puiſſans,
Leurs herbes, leurs parfums, & leurs cérémonies,
Aportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne ſont, après tout, qu'un myſtère pipeur,
Pour ſe faire valoir, & pour vous faire peur.
Ma baguette à la main j'en ferai davantage.

[*Il donne un coup de baguette, & on tire un rideau, derrière lequel ſont en parade les plus beaux habits des comédiens.*

Jugez

Jugez de votre fils par un tel équipage.
Hé bien, celui d'un prince a-t-il plus de ſplendeur?
Et pouvez-vous encor douter de ſa grandeur?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flattez les tendreſſes;
Mon fils n'eſt point de rang à porter ces richeſſes;
Et ſa condition ne ſaurait conſentir
Que d'une telle pompe il s'oſe revêtir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur deſtin ſa fortune rangée,
Et ſa condition avec le tems changée,
Perſonne maintenant n'a de quoi murmurer,
Qu'en public de la ſorte il aime à ſe parer.

PRIDAMANT.

A cet eſpoir ſi doux j'abandonne mon ame.
Mais, parmi ces habits, je vois ceux d'une femme;
Serait-il marié?

ALCANDRE.

Je vais de ſes amours,
Et de tous ſes hazards, vous faire les diſcours.
Toutefois ſi votre ame était aſſez hardie,
Sous une illuſion vous pourriez voir ſa vie,
Et tous ſes accidens devant vous exprimés,
Par des ſpectres pareils à des corps animés;
Il ne leur manquera ni geſtes, ni parole.

PRIDAMANT.

Ne me ſoupçonnez point d'une crainte frivole.
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux,
Pourrait-il par ſa vûe épouvanter mes yeux?

ALCANDRE *à Dorante.*

Mon cavalier, de grace, il faut faire retraite,
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrette.

PRIDAMANT.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

DORANTE *à Pridamant.*

Il nous faut sans replique accepter ses arrêts.
Je vous attens chez moi.

ALCANDRE *à Dorante.*

Ce soir, si bon lui semble,
Il vous aprendra tout, quand vous serez ensemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur;
Toutes ses actions ne vous font pas honneur;
Et je serais marri d'exposer sa misère
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin;
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fiévre & la migraine,
Dit la bonne avanture, & s'y rendit ainsi.
Là comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.

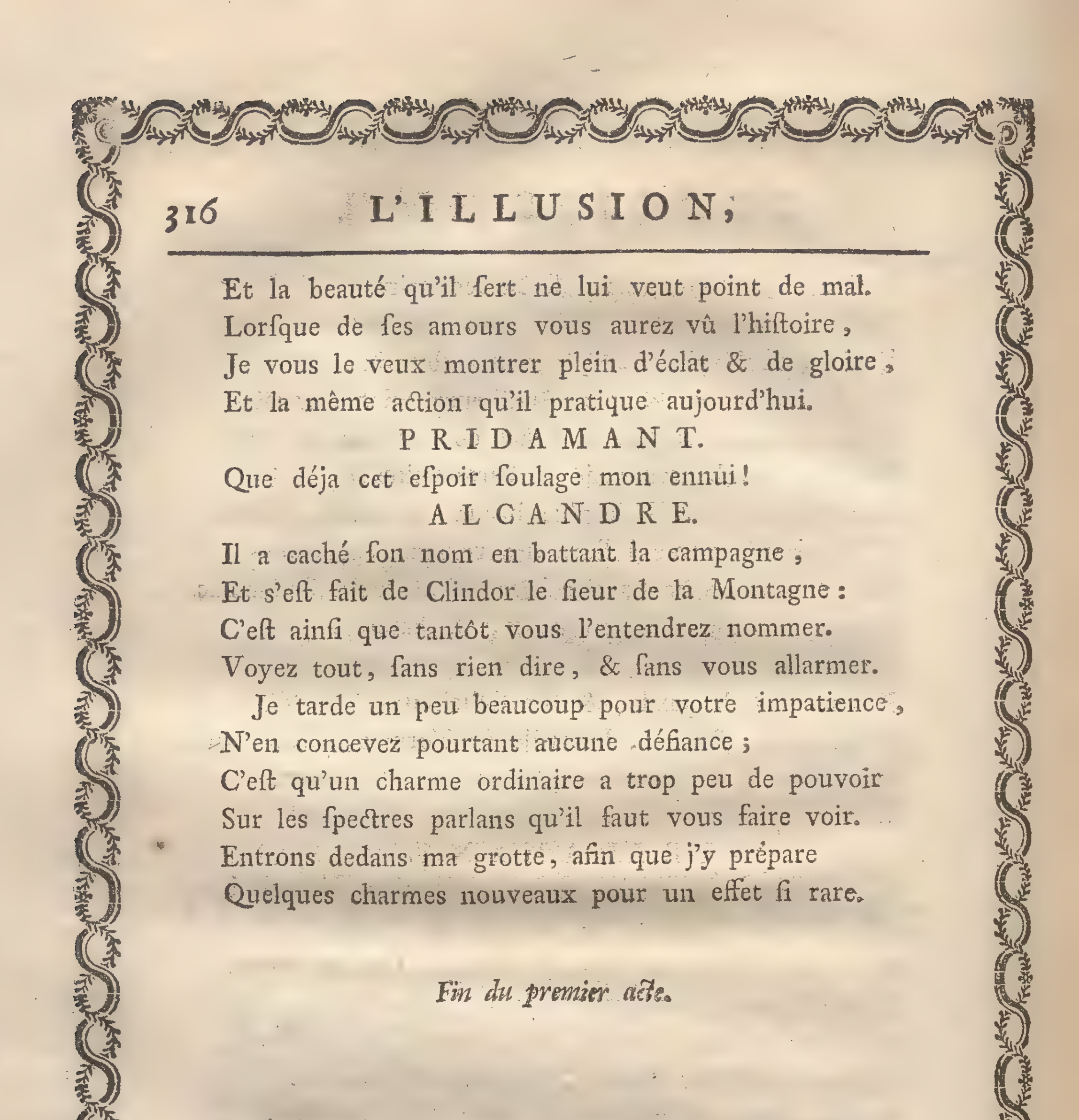
Dedans ſaint Innocent il ſe fit ſecretaire.
Après montant d'état, il fut clerc d'un notaire.
Ennuyé de la plume, il le quitta ſoudain,
Et fit danſer un ſinge au fauxbourg ſaint Germain.
Il ſe mit ſur la rime, & l'eſſai de ſa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son ſtyle prit après de plus beaux ornemens;
Il ſe hazarda même à faire des romans,
Des chanſons pour Gautier, des pointes pour Guillaume.
Depuis il trafiqua de chapelets, de baume,
Vendit du mitridate, en maître opérateur,
Revint dans le palais, & fut ſolliciteur.
Enfin jamais Buſcon, Lazarille de Tormes,
Sayavédre & Guſman ne prirent tant de formes.
C'étoit là pour Dorante un honnête entretien!

PRIDAMANT.

Que je vous ſuis tenu, de ce qu'il n'en ſait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
Dont le peu de longueur épargne votre honte.
Las de tant de métiers ſans honneur, & ſans fruit,
Quelque meilleur deſtin à Bordeaux l'a conduit;
Et là, comme il penſait au choix d'un exercice,
Un brave du pays l'a pris à ſon ſervice.
Ce guerrier amoureux en a fait ſon agent;
Cette commiſſion l'a remeublé d'argent:
Il fait avec adreſſe, en portant les paroles,
De la vaillante dupe attraper les piſtoles;
Même de ſon agent il s'eſt fait ſon rival,



Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.
Lorsque de ses amours vous aurez vû l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat & de gloire,
Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

PRIDAMANT.

Que déja cet espoir soulage mon ennui!

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne:
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.
Voyez tout, sans rien dire, & sans vous allarmer.
Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience,
N'en concevez pourtant aucune défiance;
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les spectres parlans qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Quoi qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroi;
De ma grotte, sur-tout, ne sortez qu'après moi;
Sinon, vous êtes mort. Voyez déja paraître
Sous deux fantômes vains votre fils & son maître.

PRIDAMANT.

O dieux! je sens mon ame après lui s'envoler.

ALCANDRE.

Faites lui du silence, & l'écoutez parler.

(*Alcandre & Pridamant se retirent dans un des côtés du théatre.*)

SCENE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

QUoi, monſieur, vous rêvez! Et cette ame hautaine,
Après tant de beaux faits, ſemble être encor en peine!
N'êtes-vous point laſſé d'abattre des guerriers?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE.

Il eſt vrai que je rêve, & ne ſaurais réſoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi de Perſe, ou bien du grand Mogor.

CLINDOR.

Eh de grace, monſieur, laiſſez les vivre encor.
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous raſſemblé votre armée?

MATAMORE.

Mon armée! Ah, poltron! ah, traître! Pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne ſoit pas aſſez fort?
Le ſeul bruit de mon nom renverſe les murailles,
Défait les eſcadrons, & gagne les batailles.
Mon courage invaincu, contre les empereurs
N'arme que la moitié de ſes moindres fureurs.
D'un ſeul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'état des plus heureux monarques;
Le foudre eſt mon canon, les deſtins mes ſoldats.
Je couche d'un revers mille ennemis à bas.

D'un souffle je réduis leurs projets en fumée;
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars;
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
Veillaque. Toutefois, je songe à ma maîtresse,
Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse,
Et ce petit archer, qui domte tous les dieux,
Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.
Regarde; j'ai quitté cette effroyable mine,
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine;
Et pensant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne suis plus qu'amour, que grace, que beauté.

CLINDOR.

O dieux! en un moment, que tout vous est possible!
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,
Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur,
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne sois plus en allarme:
Quand je veux, j'épouvante, & quand je veux, je charme;
Et, selon qu'il me plait, je remplis tour à tour
Les hommes de terreur, & les femmes d'amour.
Du tems que ma beauté m'était inséparable,
Leurs persécutions me rendaient misérable;
Je ne pouvais sortir sans les faire pâmer;
Mille mouraient par jour à force de m'aimer.
J'avais des rendez-vous de toutes les princesses;
Les reines, à l'envi, mendiaient mes caresses:
Celle d'Ethiopie, & celle du Japon,
Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.

De passion pour moi deux sultanes troublèrent;
Deux autres pour me voir du serrail s'échapèrent:
J'en fus mal quelque tems avec le grand seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'allait qu'à votre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuisaient à mes desseins de guerre,
Et pouvaient m'empêcher de conquérir la terre.
D'ailleurs j'en devins las, & pour les arrêter,
J'envoyai le destin dire à son Jupiter,
Qu'il trouvât un moyen, qui fit cesser les flammes,
Et l'importunité dont m'accablaient les dames,
Qu'autrement, ma colère irait dedans les cieux,
Le dégrader soudain de l'empire des dieux,
Et donnerait à Mars à gouverner son foudre.
La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre;
Ce que je demandais fut prêt en un moment;
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurais sans cela de poulets à vous rendre!

MATAMORE.

De quelle que ce soit, garde toi bien d'en prendre,
Sinon de... Tu m'entens? Que dit-elle de moi?

CLINDOR.

Que vous êtes des cœurs & le charme & l'effroi;
Et que si quelque effet peut suivre vos promesses,
Son sort est plus heureux que celui des déesses.

MATAMORE.

Ecoute. En ce tems-là, dont tantôt je parlais,

Les déesses aussi se rangeaient sous mes loix;
Et je te veux conter une étrange avanture,
Qui jetta du désordre en toute la nature,
Mais désordre aussi grand qu'on en voye arriver.
Le soleil fut un jour sans se pouvoir lever;
Et ce visible dieu, que tant de monde adore,
Pour marcher devant lui ne trouvait point d'aurore.
On la cherchait partout, au lit du vieux Titon,
Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon;
Et faute de trouver cette belle fourière,
Le jour jusqu'à midi se passa sans lumière.

CLINDOR.

Où pouvait être alors la reine des clartés?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés;
Elle y perdit son tems, elle y perdit ses larmes;
Mon cœur fut insensible à ses plus puissans charmes;
Et tout ce qu'elle obtint par son frivole amour,
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en mémoire;
J'étais lors en Méxique, où j'en apris l'histoire;
Et j'entendis conter que la Perse en courroux
De l'affront de son dieu murmurait contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque chose, & je l'eusse punie;
Mais j'étais engagé dans la Transilvanie,
Où ses ambassadeurs, qui vinrent l'excuser,
A force de présens me surent apaiser.

CLINDOR.

Que la clémence est belle en un si grand courage!

MATAMORE.

Contemple, mon ami, contemple ce visage;
Tu vois un abrégé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,
Dont la race est périe, & la terre déserte,
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte.
Tous ceux qui font hommage à mes perfections,
Conservent leurs états par leurs soumissions.
En Europe, où les rois sont d'une humeur civile;
Je ne leur rase point de château, ni de ville;
Je les souffre régner. Mais chez les Afriquains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques,
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques:
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur,
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour, voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,
Il serait assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce ſerait bien courir lui-même à ſon malheur.

MATAMORE.

Lorſque j'ai ma beauté, je n'ai point ma valeur.

CLINDOR.

Ceſſez d'être charmant, & faites vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible.
Je ne ſaurais me faire effroyable à demi ;
Je tuerais ma maîtreſſe avec mon ennemi.
Attendons en ce coin l'heure qui les ſépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur, votre prudence eſt rare.

SCENE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

HÉlas! s'il eſt ainſi, quel malheur eſt le mien!
Je ſoupire, j'endure, & je n'avance rien ;
Et malgré les tranſports de mon amour extrême,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne ſais pas, monſieur, de quoi vous me blâmez.
Je me connais aimable, & crois que vous m'aimez,
Dans vos ſoupirs ardens j'en vois trop d'aparence ;

Et quand bien de leur part j'aurais moins d'assurance,
Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi du crédit,
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez moi la pareille; & puisqu'à votre flamme
Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'ame,
Faites moi la faveur de croire sur ce point,
Que bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Cruelle, est-ce là donc ce que vos injustices
Ont réservé de prix à de si longs services?
Et mon fidèle amour est-il si criminel,
Qu'il doive être puni d'un mépris éternel?

ISABELLE.

Nous donnons bien souvent de divers noms aux choses:
Des épines pour moi, vous les nommez des roses:
Ce que vous apellez service, affection,
Je l'apelle suplice, & persécution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine.
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine;
Et ce que vous jugez digne d'un plus haut prix,
Ne mérite à mon gré que haine & que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes,
Dont j'ai reçû du ciel les premières atteintes!
Oui, le ciel au moment qu'il me fit respirer,
Ne me donna de cœur que pour vous adorer.
Mon ame vint au jour pleine de votre idée;
Avant que de vous voir vous l'avez possédée;
Et quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous,

Rien que l'ordre du ciel n'eût déja fait tout vôtre.

ISABELLE.

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre.
Il vous fit pour m'aimer, & moi pour vous haïr:
Gardons nous bien tous deux de lui désobéir.
Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,
Où d'un crime secret il vous livre à la peine;
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au suplice d'aimer qui vous traite si mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connue,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est dûe?

ISABELLE.

Certes, j'en ai beaucoup, & vous plains d'autant plus,
Que je vois ces tourmens tout-à-fait superflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance,
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un père l'autorise, & mon feu maltraité
Enfin aura recours à son autorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver votre compte;
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'espère voir pourtant, avant la fin du jour,
Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moi, j'espère voir, avant que le jour passe,
Un amant accablé de nouvelle disgrace.

ADRASTE.

Hé quoi! cette rigueur ne cessera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon père, & me laissez en paix.

ADRASTE.

Votre ame au repentir de sa froideur passée
Ne la veut point quitter sans être un peu forcée:
J'y vais tout de ce pas; mais avec des sermens
Que c'est pour obéir à vos commandemens.

ISABELLE.

Allez continuer une vaine poursuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

Hé bien, dès qu'il m'a vû, comme a-t-il pris la fuite?
M'a-t-il bien sû quitter la place au même instant?

ISABELLE.

Ce n'est pas honte à lui, les rois en font autant;
Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles,
N'a trompé mon esprit en frapant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire, & pour le témoigner,
Choisissez en quels lieux il vous plait de régner;



Ce bras tout auſſi-tôt vous conquère un empire;
J'en jure par lui-même, & cela c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur;
Je ne veux point régner que deſſus votre cœur.
Toute l'ambition que me donne ma flamme,
C'eſt d'avoir pour ſujets les deſirs de votre ame.

MATAMORE.

Ils vous ſont tous acquis, & pour vous faire voir
Que vous avez ſur eux un abſolu pouvoir,
Je n'écouterai plus cette humeur de conquête;
Et laiſſant tous les rois leurs couronnes en tête,
J'en prendrai ſeulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels ſuivans attirerait l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie;
Le commerce diſcret de nos affections
N'a beſoin que de lui pour ces commiſſions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me ſauve, un eſprit à ma mode;
Vous trouvez comme moi la grandeur incommode.
Les ſceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'exquis,
Je les rens auſſi-tôt que je les ai conquis;
Et me ſuis vû charmer quantité de princeſſes,
Sans que jamais mon cœur les voulût pour maîtreſſes.

ISABELLE.

Certes, en ce point ſeul je manque un peu de foi.
Que vous ayez quitté des princeſſes pour moi!
Que vous leur refuſiez un cœur dont je diſpoſe!

MATAMORE *montrant Clindor.*

Je crois que la Montagne en saura quelque chose.
Vien çà. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi,
Je donnai dans la vûe aux deux filles du roi,
Que te dit-on en cour de cette jalousie
Dont pour moi toutes deux eurent l'ame saisie?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une & l'autre mourut.
J'étais lors en Egypte, où le bruit en courut;
Et ce fut en ce tems que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'assommer dix géans en un jour;
Vous aviez désolé les pays d'alentour,
Rasé quinze châteaux, aplani deux montagnes,
Fait passer par le feu villes, bourgs, & campagnes,
Et défait vers Damas cent mille combattans.

MATAMORE.

Que tu remarques bien & les lieux & les tems!
Je l'avais oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la mémoire?

MATAMORE.

Trop pleine des lauriers remportés sur les rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, un Page.

LE PAGE.

Monsieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, page ?

LE PAGE.

Un courier vous demande.

MATAMORE.

D'où vient-il ?

LE PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui sais comme quoi j'en suis persécuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté,
Fai qu'un si long mépris enfin la désabuse.

CLINDOR *à Isabelle.*

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le disait bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en ferai rien;
Et quoi qu'un fol eſpoir oſe encor lui promettre,
Je lui vais envoyer ſa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma reine, & ſouffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui, comme de ma vie il ſait toute l'hiſtoire,
Vous fera voir ſur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins, & par ce promt retour,
Je jugerai quel eſt envers moi votre amour.

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

JUgez plutôt par là l'humeur du perſonnage.
Ce page n'eſt chez lui que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir ſa grandeur
D'un courier, d'un agent, ou d'un ambaſſadeur.

ISABELLE.

Ce meſſage me plait bien plus qu'il ne lui ſemble;
Il me défait d'un fou, pour nous laiſſer enſemble.

CLINDOR.

Ce diſcours favorable enhardira mes feux
A bien uſer d'un tems ſi propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle,
Que je n'ai plus de cœur, ni d'ame que pour elle;
Que ma vie . . .

ISABELLE.

Épargnez ces propos superflus,
Je les sais, je les crois, que voulez-vous de plus?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème;
Je dédaigne un rival; en un mot, je vous aime.
C'est aux commencemens des faibles passions
A s'amuser encor aux protestations:
Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres;
Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

CLINDOR.

Dieux! qui l'eût jamais crû, que mon sort rigoureux
Se rendît si facile à mon cœur amoureux!
Banni de mon pays par la rigueur d'un père,
Sans suport, sans amis, accablé de misère,
Et réduit à flatter le caprice arrogant,
Et les vaines humeurs d'un maître extravagant;
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaise, ou qui vous importune;
Et d'un rival puissant les biens & la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir. Un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens, ou la condition,
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition;

Et souille lâchement par ce mélange infame
Les plus nobles desirs qu'enfante une belle ame.
Je sais bien que mon père a d'autres sentimens,
Et mettra de l'obstacle à nos contentemens;
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance,
Pour écouter encor les loix de la naissance.
Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi.
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE.

Voici mon importun, souffrez que je l'évite.

SCENE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Que vous êtes heureux, & quel malheur me suit!
Ma maîtresse vous souffre, & l'ingrate me fuit;
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,
Si-tôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir vû vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours! Votre humeur est trop bonne,

Et votre eſprit trop beau pour ennuyer perſonne.
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ?

CLINDOR.

Des choſes qu'aiſément vous pouvez deviner,
Les amours de mon maître, ou plutôt ſes ſotiſes,
Ses conquêtes en l'air, ſes hautes entrepriſes.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger ? Votre maître, ni vous
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux ;
Mais ſi vous ne pouvez arrêter ſes ſaillies,
Divertiſſez ailleurs le cours de ſes folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de lui, dont tous les complimens
Ne parlent que de morts, & de ſaccagemens,
Qu'il bat, terraſſe, briſe, étrangle, brûle, aſſomme ?

ADRASTE.

Pour être ſon valet je vous trouve honnête homme.
Vous n'êtes pas de taille à ſervir ſans deſſein
Un fanfaron plus fou que ſon diſcours n'eſt vain.
Quoi qu'il en ſoit, depuis que je vous vois chez elle,
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle.
Ou vous ſervez quelqu'autre, ou votre qualité
Laiſſe dans vos projets trop de témérité.
Je vous tiens fort ſuſpect de quelque haute adreſſe.
Que votre maître enfin faſſe une autre maîtreſſe ;
Ou s'il ne peut quitter un entretien ſi doux,
Qu'il ſe ſerve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'eſt pas qu'après tout les volontés d'un père,
Qui ſait ce que je ſuis, ne terminent l'affaire ;

Mais purgez moi l'esprit de ce petit souci ;
Et si vous vous aimez, bannissez vous d'ici ;
Car si je vous vois plus regarder cette porte,
Je sais comme traiter les gens de votre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu ?

ADRASTE.

Sans réplique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez, c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un léger ombrage,
C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme, & sensible à l'honneur ;
Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoi ! vous me menacez ?

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit ;
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

Ce bélitre insolent me fait encor bravade.

LYSE.

A ce compte, monsieur, votre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade mon esprit!

LYSE.

Oui, puisqu'il est jaloux
Du malheureux agent de ce prince des fous.

ADRASTE.

Je sais ce que je suis, & ce qu'est Isabelle,
Et crains peu qu'un valet me suplante auprès d'elle.
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui
Le plaisir qu'elle prend de causer avec lui.

LYSE.

C'est dénier ensemble, & confesser la dette.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrette,
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos,
Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il?

LYSE.

Si j'ose vous le dire,
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

ADRASTE.

Lyſe, que me dis-tu?

LYSE.

Qu'il poſſède ſon cœur;
Que jamais feux naiſſans n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre, & n'ont qu'une penſée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, inſenſée,
Tu m'oſes donc ainſi préférer un maraut?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut;
Et je vous en veux faire entière confidence.
Il ſe dit gentilhomme, & riche.

ADRASTE.

Ah, l'impudence!

LYSE.

D'un père rigoureux fuyant l'autorité,
Il a couru long-tems d'un & d'autre côté;
Enfin manque d'argent peut-être, ou par caprice,
De notre fier-à-bras il s'eſt mis au ſervice,
Et ſous ombre d'agir pour ſes foles amours,
Il a ſû pratiquer de ſi ruſés détours,
Et charmer tellement cette pauvre abuſée,
Que vous en avez vû votre ardeur mépriſée.
Mais parlez à ſon père, & bientôt ſon pouvoir
Remettra ſon eſprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer aſſurance
De recevoir les fruits de ma perſévérance;

Et,

Et, devant qu'il soit peu, nous en verrons l'effet.
Mais écoute, il me faut obliger tout-à-fait.

LYSE.

Où je vous puis servir, j'ose tout entreprendre.

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre?

LYSE.

Il n'est rien plus aisé, peut-être dès ce soir.

ADRASTE.

Adieu donc. Souvien toi de me les faire voir.
(lui donnant un diamant.)
Cependant pren ceci seulement par avance.

LYSE.

Que le galant alors soit frotté d'importance.

ADRASTE.

Croi moi, qu'il se verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en poura porter.

SCENE IX.

LYSE *seule.*

L'Arrogant croit déja tenir ville gagnée;
Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu,
Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu.
Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses.
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses;

Je ne ſuis que ſervante, & qu'eſt-il que valet?
Si ſon viſage eſt beau, le mien n'eſt pas trop laid.
Il ſe dit riche & noble, & cela me fait rire;
Si loin de ſon pays qui n'en peut autant dire?
Qu'il le ſoit, nous verrons ce ſoir, ſi je le tiens,
Danſer ſous le cotret ſa nobleſſe & ſes biens.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.
Le cœur vous bat un peu.
PRIDAMANT.
Je crains cette menace.
ALCANDRE.
Lyſe aime trop Clindor pour cauſer ſa diſgrace.
PRIDAMANT.
Elle en eſt mépriſée, & cherche à ſe venger.
ALCANDRE.
Ne craignez point; l'amour la fera bien changer.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ISABELLE.

GÉRONTE.

APaisez vos soupirs, & tarissez vos larmes,
Contre ma volonté ce sont de faibles armes ;
Mon cœur, quoique sensible à toutes vos douleurs,
Écoute la raison, & néglige vos pleurs.
Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même.
Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime ;
Et parce qu'il me plaît d'en faire votre époux,
Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
Quoi, manque-t-il de bien, de cœur, ou de noblesse?
En est-ce le visage, ou l'esprit qui vous blesse?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sais qu'il est parfait,
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait :
Mais si votre bonté me permet en ma cause,
Pour me justifier, de dire quelque chose,
Par un secret instinct que je ne puis nommer,

J'en fais beaucoup d'état, & ne le puis aimer.
Souvent je ne ſais quoi que le ciel nous inſpire,
Soulève tout le cœur contre ce qu'on deſire,
Et ne nous laiſſe pas en état d'obéir,
Quand on choiſit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache ici-bas avec des ſympathies
Les ames que ſon ordre a là-haut aſſorties :
On n'en ſaurait unir ſans ſes avis ſecrets,
Et cette chaîne manque où manquent ſes décrets.
Aller contre les loix de cette providence,
C'eſt la prendre à partie, & blâmer ſa prudence,
L'attaquer en rebelle, & s'expoſer aux coups
Des plus âpres malheurs qui ſuivent ſon couroux.

GÉRONTE.

Inſolente, eſt-ce ainſi que l'on ſe juſtifie ?
Quel maître vous aprend cette philoſophie ?
Vous en ſavez beaucoup ; mais tout votre ſavoir
Ne m'empêchera pas d'uſer de mon pouvoir.
Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
Vous a-t-il miſe en feu pour ce grand capitaine ?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ſes fers ?
Et vous a-t-il domtée avec tout l'univers ?
Ce fanfaron doit-il relever ma famille ?

ISABELLE.

Et de grace, monſieur, traitez mieux votre fille.

GÉRONTE.

Quel ſujet donc vous porte à me déſobéir ?

ISABELLE.

Mon heur & mon repos que je ne puis trahir.
Ce que vous apellez un heureux hyménée,



N'eſt pour moi qu'un enfer, ſi j'y ſuis condamnée.

GÉRONTE.

Ah! qu'il en eſt encor de mieux faites que vous,
Qui ſe voudraient bien voir dans un enfer ſi doux!
Après tout, je le veux; cédez à ma puiſſance.

ISABELLE.

Faites un autre eſſai de mon obéiſſance.

GÉRONTE.

Ne me repliquez plus, quand j'ai dit; *je le veux.*
Rentrez. C'eſt déſormais trop conteſter nous deux.

SCENE II.

GÉRONTE *ſeul.*

QU'à préſent la jeuneſſe a d'étranges manies!
Les règles du devoir lui ſont des tyrannies;
Et les droits les plus ſaints deviennent impuiſſans
Contre cette fierté qui l'attache à ſon ſens.
Telle eſt l'humeur du ſexe; il aime à contredire,
Rejette obſtinément le joug de notre empire,
Ne ſuit que ſon caprice en ſes affections,
Et n'eſt jamais d'accord de nos élections.
N'eſpère pas pourtant, aveugle & ſans cervelle,
Que ma prudence cède à ton eſprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarraſſer?
Par force, ou par adreſſe il me le faut chaſſer.

SCENE III.

GÉRONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE *à Clindor.*

NE doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand visir encor de nouveau m'importune;
Le Tartare d'ailleurs m'apelle à son secours;
Narsingue & Calicut m'en pressent tous les jours;
Si je ne les refuse, il faut me mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moi, je suis d'avis que vous les laissiez battre.
Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups,
Si, pour en servir un, vous faisiez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien, c'est assez de telles courtoisies;
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.
(à Géronte.)
Ah! monsieur, excusez si faute de vous voir,
Bien que si près de vous, je manquais au devoir.
Mais quelle émotion parait sur ce visage?
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage?

GÉRONTE.

Monsieur, graces aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais graces à ce bras qui vous les a soumis.



GÉRONTE.

C'eſt une grace encor que j'avais ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'eſt déclarée,
Ils ſont tous morts de peur, ou n'ont oſé branler.

GÉRONTE.

C'eſt ailleurs maintenant qu'il vous faut ſignaler:
Il fait beau voir ce bras plns craint que le tonnerre,
Demeurer ſi paiſible en un tems plein de guerre;
Et c'eſt pour aquérir un nom bien relevé,
D'être dans une ville à battre le pavé.
Chacun croit votre gloire à faux titre uſurpée,
Et vous ne paſſez plus que pour traîneur d'épée.

MATAMORE.

Ah, ventre! il eſt tout vrai que vous avez raiſon;
Mais le moyen d'aller, ſi je ſuis en priſon?
Iſabelle m'arrète, & ſes yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur, & ſuſpendu mes armes.

GÉRONTE.

Si rien que ſon ſujet ne vous tient arrêté,
Faites votre équipage en toute liberté,
Elle n'eſt point pour vous, n'en ſoyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre! que dites-vous? je la veux faire reine.

GÉRONTE.

Je ne ſuis pas d'humeur à rire tant de fois
Du groteſque récit de vos rares exploits.
La ſotiſe ne plait qu'alors qu'elle eſt nouvelle.
En un mot, faites reine une autre qu'Iſabelle.
Si pour l'entretenir vous revenez ici....

MATAMORE.

Il a perdu le ſens de me parler ainſi.
Pauvre homme, ſais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand Turc en fuite, & fait trembler le diable?
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment?

GÉRONTE.

J'ai chez moi des valets à mon commandement,
Qui n'ayant pas l'eſprit de faire des bravades,
Répondraient de la main à vos rodomontades.

MATAMORE *à Clindor.*

Di lui ce que j'ai fait en mille & mille lieux.

GÉRONTE.

Adieu. Modérez vous, il vous en prendra mieux.
Bien que je ne ſois pas de ceux qui vous haïſſent,
J'ai le ſang un peu chaud, & mes gens m'obéiſſent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

REſpect de ma maîtreſſe, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoi me réduis-tu?
Que n'ai-je eu cent rivaux en la place d'un père,
Sur qui, ſans t'offenſer, laiſſer choir ma colère!
Ah, viſible démon, vieux ſpectre décharné,
Vrai ſupôt de Satan, médaille de damné,

Tu

Tu m'oses donc bannir, & même avec menaces,
Moi, de qui tous les rois briguent les bonnes graces?

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez dès aujourd'hui
Causer de vos amours, & vous moquer de lui.

MATAMORE.

Cadediou, ses valets feraient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop de quoi domter leur violence.

MATAMORE.

Oui, mais les feux qu'il jette en sortant de prison,
Auraient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout-à-l'heure ardoises & goutières,
Faîtes, lattes, chevrons, montans, courbes, filières,
Entretoises, sommiers, colonnes, soliveaux,
Pannes, soles, apuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers.
Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse;
Ces feux étoufferaient son ardeur amoureuse.
Va lui parler pour moi, toi qui n'ès pas vaillant,
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer...

MATAMORE.

Adieu. Je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCENE V.

CLINDOR *seul.*

LE ſouverain poltron, à qui pour faire peur
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur!
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.

SCENE VI.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR.

LYſe, que ton abord doit être dangereux!
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux!
Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,
Qui domte autant de rois qu'il captive de reines!

LYSE.

Mon viſage eſt ainſi malheureux en attraits;
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus ſages.
Il n'eſt pas quantité de ſemblables viſages.
Si l'on brûle pour toi, ce n'eſt pas ſans ſujet;
Je ne connus jamais un ſi gentil objet;
L'eſprit beau, promt, accort, l'humeur un peu railleuſe,



L'embonpoint raviſſant, la taille avantageuſe,
Les yeux doux, le teint vif, & les traits délicats;
Qui ſerait le brutal qui ne t'aimerait pas?

LYSE.

De grace, & depuis quand me trouvez-vous ſi belle?
Voyez bien, je ſuis Lyſe, & non pas Iſabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations.
J'adore ſa fortune, & tes perfections.

LYSE.

Vous en embraſſez trop, c'eſt aſſez pour vous d'une,
Et mes perfections cèdent à ſa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je faſſe à lui donner ma foi,
Penſes-tu qu'en effet je l'aime plus que toi?
L'amour & l'hyménée ont diverſe méthode;
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode.
Je ſuis dans la miſère, & tu n'as point de bien;
Un rien s'ajuſte mal avec un autre rien;
Et, malgré les douceurs que l'amour y déploie,
Deux malheureux enſemble ont toujours courte joie.
Ainſi j'aſpire ailleurs pour vaincre mon malheur;
Mais je ne puis te voir ſans un peu de douleur,
Sans qu'un ſoupir échape à ce cœur qui murmure
De ce qu'à ſes deſirs ma raiſon fait d'injure.
A tes moindres coups d'œil je me laiſſe charmer.
Ah, que je t'aimerais, s'il ne falait qu'aimer!
Et que tu me plairais, s'il ne falait que plaire!

LYSE.

Que vous auriez d'eſprit, ſi vous ſaviez vous taire,

Ou remettre du moins en quelque autre ſaiſon
A montrer tant d'amour avec tant de raiſon!
Le grand tréſor pour moi qu'un amoureux ſi ſage,
Qui par compaſſion n'oſe me rendre hommage,
Et porte ſes deſirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler ſous nos communs malheurs!
Je n'oublirai jamais de ſi rares mérites.
Allez continuer cependant vos viſites.

CLINDOR.

Que j'aurais avec toi l'eſprit bien plus content!

LYSE.

Ma maîtreſſe là-haut eſt ſeule, & vous attend.

CLINDOR.

Tu me chaſſes ainſi!

LYSE.

Non, mais je vous envoie
Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

CLINDOR.

Que même tes dédains me ſemblent gracieux!

LYSE.

Ah, que vous prodiguez un tems ſi précieux!
Allez.

CLINDOR.

Souvien toi donc que ſi j'en aime une autre...

LYSE.

C'eſt de peur d'ajouter ma miſère à la vôtre.
Je vous l'ai déja dit, je ne l'oublirai pas.

CLINDOR.

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant d'apas,
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerais trop à tarder davantage.

SCENE VII.

LYSE *seule.*

L'Ingrat, il trouve enfin mon visage charmant,
Et pour se divertir il contrefait l'amant!
Qui néglige mes feux, m'aime par raillerie,
Me prend pour le jouet de sa galanterie,
Et par un libre aveu de me voler sa foi,
Me jure qu'il m'adore, & ne veut point de moi,
Aime en tous lieux, perfide, & partage ton ame,
Choisi qui tu voudras pour maîtresse, ou pour femme,
Donne à tes intérêts à ménager tes vœux,
Mais ne croi plus tromper aucune de nous deux.
Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cet amour s'aplique.
J'ai raillé comme toi, mais c'était seulement
Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
Qu'eût produit son éclat, que de la défiance?
Qui cache sa colère, assure sa vengeance;
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
Ce piége où tu vas choir, & bientôt, à mes yeux.
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable?
Pour chercher sa fortune, est-on si punissable?
Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant:
Au siécle où nous vivons qui n'en ferait autant?
Oublions des mépris où par force il s'excite,

Et laiſſons-le jouïr du bonheur qu'il mérite.
S'il m'aime, il ſe punit en m'oſant dédaigner,
Et ſi je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux ! à quoi me réduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grace à tant d'ingratitude ?
Digne ſoif de vengeance, à quoi m'expoſez-vous,
De laiſſer affaiblir un ſi juſte couroux?
Il m'aime, & de mes yeux je m'en vois mépriſée !
Je l'aime, & ne lui ſers que d'objet de riſée !
Silence, amour, ſilence, il eſt tems de punir,
J'en ai donné ma foi, laiſſe moi la tenir ;
Puiſque ton faux eſpoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fai céder tes douceurs à celles de la haine.
Il eſt tems qu'en mon cœur elle règne à ſon tour,
Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

SCENE VIII.

MATAMORE *ſeul.*

LEs voilà, ſauvons-nous. Non, je ne vois perſonne.
Avançons hardiment. Tout le corps me friſſonne.
Je les entens, fuyons. Le vent faiſait ce bruit.
Marchons ſous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux rêveur, malgré toi, j'attens ici ma reine.
Ces diables de valets me mettent bien en peine.
De deux mille ans & plus je ne tremblai ſi fort.
C'eſt trop me hazarder, s'ils ſortent, je ſuis mort;

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expose à d'étranges dangers!
Toutefois, en tout cas, je suis des plus légers,
S'il ne faut que courir, leur attente est dupée;
J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
Tout de bon, je les vois, c'est fait, il faut mourir:
J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.
Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire!
C'est ma reine elle-même avec mon sécretaire!
Tout mon corps se déglace, écoutons leurs discours,
Et voyons son adresse à traiter mes amours.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE *caché dans un coin du théatre.*

ISABELLE.

Tout se prépare mal du côté de mon père;
Je ne le vis jamais d'une humeur si sévère:
Il ne souffrira plus votre maître, ni vous:
Votre rival d'ailleurs est devenu jaloux.
C'est par cette raison que je vous fais descendre,
Dedans mon cabinet ils pourraient nous surprendre;
Ici nous parlerons en plus de sûreté;
Vous pourez vous couler d'un & d'autre côté;
Et si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.



CLINDOR.

C'eſt trop prendre de ſoin pour empècher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour m'aſſurer un bien,
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne ſont rien,
Un bien qui vaut pour moi la terre toute entière,
Et pour qui ſeul enfin j'aime à voir la lumière.
Un rival par mon père attaque en vain ma foi,
Votre amour ſeul a droit de triompher de moi;
Des diſcours de tous deux je ſuis perſécutée;
Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée;
Et des plus grands malheurs je bénirais les coups,
Si ma fidélité les endurait pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, & mon ame ravie
Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie;
Mon ſang eſt le ſeul bien qui me reſte en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en ſervant vos beaux yeux.
Mais ſi mon aſtre un jour, changeant ſon influence,
Me donne un accès libre au lieu de ma naiſſance,
Vous verrez que ce choix n'eſt pas fort inégal,
Et que tout balancé je vaux bien mon rival.
Mais avec ces douceurs permettez moi de craindre
Qu'un père & ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, & croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'apas.
Je ne vous dirai point où je ſuis réſolue,
Il ſuffit que ſur moi je me rens abſolue.

Ainſi

Ainſi tous leurs projets ſont des projets en l'air.
Ainſi....

MATAMORE.

Je n'en puis plus, il eſt tems de parler.

ISABELLE.

Dieux! on nous écoutait.

CLINDOR.

C'eſt notre capitaine:
Je vais bien l'apaiſer, n'en ſoyez point en peine.

SCENE X.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

AH, traître!

CLINDOR.

Parlez bas, ces valets...

MATAMORE.

Hé bien, quoi!

CLINDOR.

Ils fondront tout à l'heure & ſur vous & ſur moi.

MATAMORE *tirant Clindor d'un côté du théatre.*

Vien çà. Tu ſais ton crime, & qu'à l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moi, tu parlais pour toi-même?

CLINDOR.

Oui, pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts.



MATAMORE.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts.
Je vais d'un coup de poing te briſer comme un verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,
Ou te fendre en dix parts d'un ſeul coup de revers,
Ou te jetter ſi haut au-deſſus des éclairs,
Que tu ſois dévoré des feux élémentaires.
Choiſi donc promtement, & penſe à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-même choiſiſſez.

MATAMORE.

Quel choix propoſes-tu ?

CLINDOR.

De fuir en diligence, ou d'être bien battu.

MATAMORE.

Me menacer encore ! Ah, ventre, quelle audace !
Au lieu d'être à genoux & d'implorer ma grace,
Il a donné le mot, ces valets vont ſortir.
Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher ſi loin un ſi grand cimetière,
Je vous vais de ce pas jetter dans la rivière.

MATAMORE.

Ils ſont d'intelligence. Ah, tête !

CLINDOR.

Point de bruit,
J'ai déja maſſacré dix hommes cette nuit,
Et ſi vous me fâchez, vous en croitrez le nombre.

MATAMORE.

Cadédieu, ce coquin a marché dans mon ombre ;

Il s'eſt fait tout vaillant d'avoir ſuivi mes pas:
S'il avait du reſpect, j'en voudrais faire cas.
Ecoute. Je ſuis bon, & ce ſerait dommage
De priver l'univers d'un homme de courage.
Demande moi pardon, & ceſſe par tes feux
De profaner l'objet digne ſeul de mes vœux;
Tu connais ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plûtôt, ſi votre amour a tant de véhémence,
Faiſons deux coups d'épée au nom de ſa beauté.

MATAMORE.

Parbleu tu me ravis de généroſité.
Va, pour la conquérir n'uſe plus d'artifices;
Je te la veux donner pour prix de tes ſervices.
Plain toi dorénavant d'avoir un maître ingrat.

CLINDOR.

A ce rare préſent, d'aiſe le cœur me bat.
Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,
Puiſſe tout l'univers bruire de votre eſtime!

SCENE XI.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

JE rens graces au ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin ſans combat je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Ne penſez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme
Vous devait faire un jour de vous prendre pour femme;
Pour quelque occaſion j'ai changé de deſſein;
Mais je vous veux donner un homme de ma main;
Faites-en de l'état, il eſt vaillant lui-même,
Il commandait ſous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du ſilence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets ſilence, & ma protection.
Avouez-vous de moi par tous les coins du monde.
Je ſuis craint à l'égal ſur la terre & ſur l'onde.
Allez, vivez contens ſous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que ſa foi de quelque effet ſuivie...

SCENE XII.

GÉRONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LYSE, Troupe de domestiques.

ADRASTE.

CEt insolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut.
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.
(Il entre chez Isabelle après qu'elle & Lyse y sont entrées.)

CLINDOR.

Traître qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choisirai bien au milieu de la bande.

GÉRONTE.

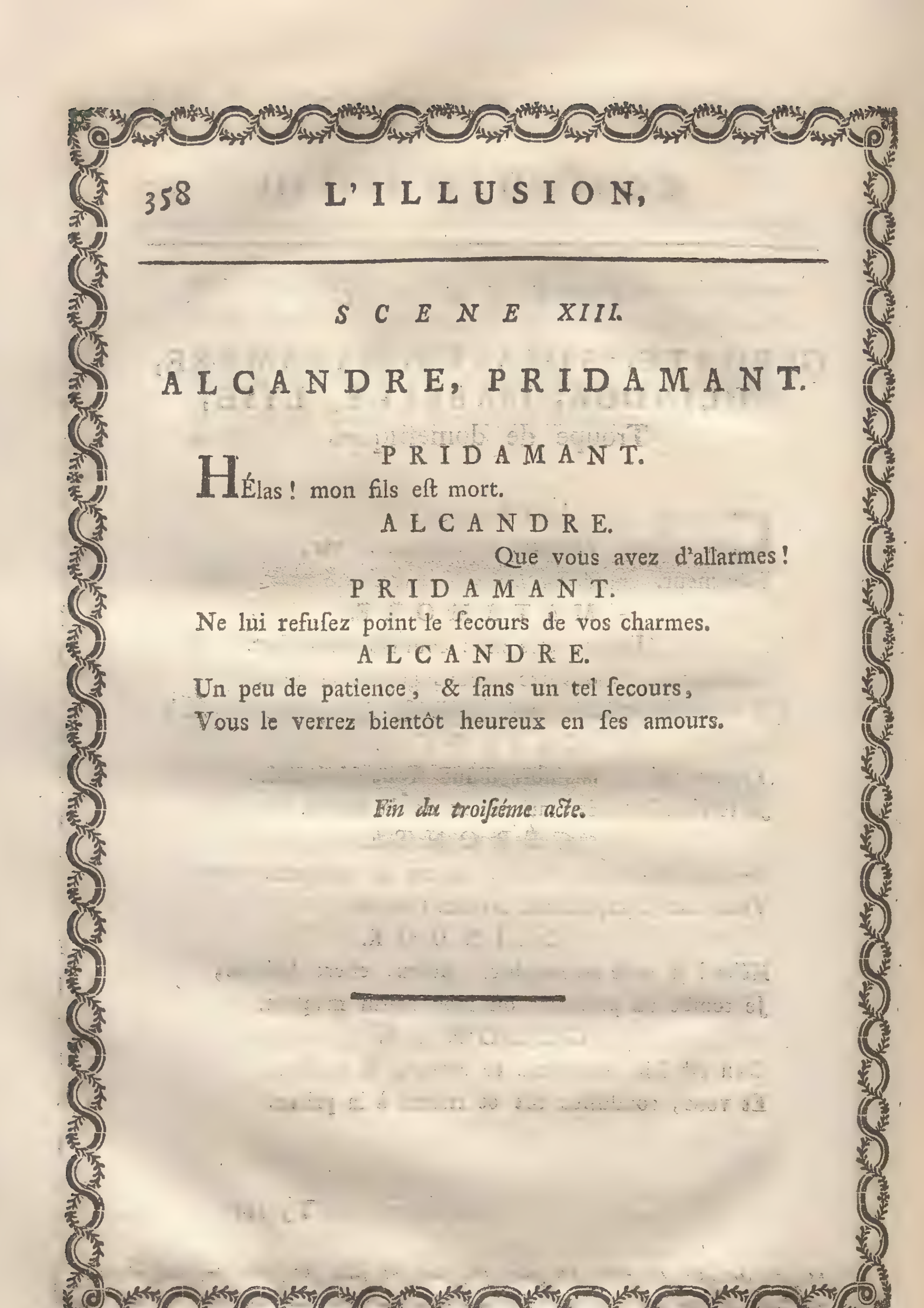
Dieux! Adraste est blessé, courez au médecin.
Vous autres cependant arrêtez l'assassin.

CLINDOR.

Hélas! je cède au nombre. Adieu, chère Isabelle;
Je tombe au précipice où mon destin m'apelle.

GÉRONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison,
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.



SCENE XIII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

HÉlas ! mon fils eſt mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'allarmes !

PRIDAMANT.

Ne lui refuſez point le ſecours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, & ſans un tel ſecours,
Vous le verrez bientôt heureux en ſes amours.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

ENFIN le tems aproche, un jugement inique
Doit abuſer demain d'un pouvoir tyrannique,
A ſon propre aſſaſſin immoler mon amant,
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un décret injuſte, autant comme ſévère,
Demain doit triompher la haine de mon père,
La faveur du pays, la qualité du mort,
Le malheur d'Iſabelle, & la rigueur du ſort.
Hélas! que d'ennemis, & de quelle puiſſance,
Contre le faible apui que donne l'innocence,
Eſt de m'avoir aimée, & d'être trop parfait!
Oui, Clindor, tes vertus & ton feu légitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait auſſi ton crime;
Mais en vain après toi l'on me laiſſe le jour;
Je veux perdre la vie en perdant mon amour:
Prononçant ton arrêt, c'eſt de moi qu'on diſpoſe;
Je veux ſuivre ta mort, puiſque j'en ſuis la cauſe;
Et le même moment verra par deux trépas.
Nos eſprits amoureux ſe rejoindre là-bas.

Ainſi, père inhumain, ta cruauté déçûe,
De nos ſaintes ardeurs verra l'heureuſe iſſue;
Et ſi ma perte alors fait naître tes douleurs,
Auprès de mon amant je rirai de tes pleurs.
Ce qu'un remords cuiſant te coûtera de larmes,
D'un ſi doux entretien augmentera les charmes;
Ou s'il n'a pas aſſez de quoi te tourmenter,
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténèbres,
Préſenter à tes yeux mille images funèbres,
Jetter dans ton eſprit un éternel effroi,
Te reprocher ma mort, t'apeller après moi,
Accabler de malheurs ta languiſſante vie,
Et te réduire au point de me porter envie.
Enfin. . .

SCENE II.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Quoi, chacun dort, & vous êtes ici!
Je vous jure, monſieur en eſt en grand ſouci.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'eſpoir, Lyſe, on n'a plus de crainte.
Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte.
Ici je vis Clindor pour la dernière fois;

Ce

Ce lieu me redit mieux les accens de sa voix,
Et remet plus avant en mon ame éperdue
L'aimable souvenir d'une si chère vûe.

LYSE.

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis!

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?

LYSE.

De deux amans parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déja sans vie;
Sans perdre plus de tems à soupirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles?

LYSE.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles?
Pensez-vous pour pleurer, & ternir vos apas,
Rapeller votre amant des portes du trépas?
Songez plûtôt à faire une illustre conquête;
Je sais pour vos liens une ame toute prête,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Ote toi de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.

ISABELLE.

Pour croitre mes douleurs faut-il que je te voie?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie?

ISABELLE.

D'où te vient cette joie ainſi hors de ſaiſon ?

LYSE.

Quand je vous l'aurai dit, jugez ſi j'ai raiſon.

ISABELLE.

Ah ! ne me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur qui rit au milieu des malheurs,
Fait plus en un moment, qu'un ſiécle de vos pleurs;
Elle a ſauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor ?

LYSE.

Lui-même :
Jugez après cela comme quoi je vous aime.

ISABELLE.

Eh ! de grace où faut-il que je l'aille tro u v

LYSE.

Je n'ai que commencé, c'eſt à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah, Lyſe !

LYSE.

Tout de bon, feriez-vous pour le ſuivre ?

ISABELLE.

Si je ſuivrais celui ſans qui je ne puis vivre ?
Lyſe, ſi ton eſprit ne le tire des fers,

Je l'accompagnerai jusques dans les enfers.
Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,
Ecoutez où j'en suis, & secondez mes coups;
Si votre amant n'échape, il ne tiendra qu'à vous.
La prison est tout proche.

ISABELLE.

Hé bien?

LYSE.

Ce voisinage
Au frère du concierge a fait voir mon visage;
Et comme c'est tout un de me voir & m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avais rien sû!

LYSE.

J'en avais tant de honte,
Que je mourais de peur qu'on vous en fit le conte;
Mais depuis quatre jours votre amant arrêté
A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.
Des yeux & du discours flattant son espérance,
D'un mutuel amour j'ai formé l'aparence.
Quand on aime une fois, & qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.
Par là j'ai sur son ame assuré mon empire,
Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ai fondé mes refus sur sa condition;

Et lui, pour m'obliger, jurait de s'y déplaire,
Mais que malaiſément il s'en pouvait défaire;
Que les clés des priſons qu'il gardait aujourd'hui,
Etaient le plus grand bien de ſon frère & de lui.
Moi, de dire ſoudain que ſa bonne fortune
Ne lui pouvait offrir d'heure plus oportune;
Que pour ſe faire riche, & pour me poſſéder,
Il n'avait ſeulement qu'à s'en accommoder;
Qu'il tenait dans les fers un ſeigneur de Bretagne,
Déguiſé ſous le nom du ſieur de la Montagne;
Qu'il falait le ſauver, & le ſuivre chez lui;
Qu'il nous ferait du bien, & ferait notre apui.
Il demeure étonné, je le preſſe, il s'excuſe,
Il me parle d'amour, & moi je le refuſe;
Je le quitte en colère, il me ſuit tout confus,
Me fait nouvelle excuſe, & moi nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LYSE.

J'y retourne, & le trouve fort triſte;
Je le juge ébranlé, je l'attaque, il réſiſte.
Ce matin, *en un mot, le péril eſt preſſant,*
Ai-je dit, *tu peux tout, & ton frère eſt abſent.*
Mais il faut de l'argent pour un ſi long voyage,
Ma-t-il dit, *il en faut pour faire l'équipage,*
Ce cavalier en manque.

ISABELLE.

Ah! Lyſe, tu devais
Lui faire offre auſſi-tôt de tout ce que j'avais,
Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ai bien fait davantage,
J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de même, & fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu ſi traitable & ſi doux,
Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalouſie
Touchant votre Clindor brouillait ſa fantaiſie,
Et que tous ces détours provenaient ſeulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.
Il eſt parti ſoudain après votre amour ſûe,
A trouvé tout aiſé, m'en a promis l'iſſue,
Et vous mande par moi qu'environ à minuit
Vous ſoyez toute prête à déloger ſans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rens heureuſe!

LYSE.

Ajoutez-y, de grace,
Qu'accepter un mari pour qui je ſuis de glace,
C'eſt me ſacrifier à vos contentemens.

ISABELLE.

Auſſi...

LYSE.

Je ne veux point de vos remercimens:
Allez plier bagage, & pour groſſir la ſomme,
Joignez à vos bijoux les écus du bon homme.
Je vous vens ſes tréſors, mais à fort bon marché;
J'ai dérobé ſes clés depuis qu'il eſt couché,
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons y travailler enſemble.

LYSE.

Paſſez vous de mon aide.

ISABELLE.

Hé quoi, le cœur te tremble?

LYSE.

Non, mais c'eſt un ſecret tout propre à l'éveiller,
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Fole, tu ris toujours.

LYSE.

De peur d'une ſurpriſe,
Je dois attendre ici le chef de l'entrepriſe;
S'il tardait à la rue, il ſerait reconnu;
Nous vous irons trouver dès qu'il ſera venu
C'eſt là ſans raillerie.

ISABELLE.

Adieu donc. Je te laiſſe,
Et conſens que tu ſois aujourd'hui la maîtreſſe.

LYSE.

C'eſt du moins.

ISABELLE.

Fai bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LYSE *seule.*

AInsi, Clindor, je fais moi seule ton destin;
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,
Et te puis à mon choix faire mourir, ou vivre.
On me vengeait de toi par-delà mes desirs;
Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs.
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie;
Je te veux assurer tes plaisirs & ta vie;
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.
J'espère aussi, Clindor, que pour reconnaissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

QUoi! chez nous, & de nuit!

MATAMORE.

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'eſt ceci
L'autre jour ? eſt-il tems que je vous trouve ici ?

LYSE.

C'eſt ce grand capitaine. Où s'eſt-il laiſſé prendre ?

ISABELLE.

En montant l'eſcalier, je l'en ai vû deſcendre.

MATAMORE.

L'autre jour au défaut de mon affection,
J'aſſurai vos apas de ma protection.

ISABELLE.

Après ?

MATAMORE.

On vint ici faire une brouillerie ;
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie ;
Et pour vous protéger je vous ſuivis ſoudain.

ISABELLE.

Votre valeur prit lors un généreux deſſein.
Depuis ?

MATAMORE.

Pour conſerver une dame ſi belle,
Au plus haut du logis j'ai fait la ſentinelle.

ISABELLE.

Sans ſortir ?

MATAMORE.

Sans ſortir.

LYSE.

C'eſt-à-dire, en deux mots,
Que la peur l'enfermait dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

MATAMORE.

La peur ?

LYSE.

Oui, vous tremblez, la vôtre eſt ſans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon bucéphale;
Lorſque je la domtai, je lui fis cette loi,
Et depuis, quand je marche, elle tremble ſous moi.

LYSE.

Votre caprice eſt rare à choiſir des montures.

MATAMORE.

C'eſt pour aller plus vîte aux grandes avantures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien ; mais changeons de diſcours.
Vous avez demeuré là-dedans quatre jours ?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu ?

MATAMORE.

De nectar, d'ambroiſie.

LYSE.

Je crois que cette viande aiſément raſſaſie ?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin, vous étiez deſcendu.

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,

Pour rompre ſa priſon, en fracaſſer les portes,
Et briſer en morceaux ſes chaînes les plus fortes.

LYSE.

Avouez franchement que preſſé par la faim,
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un & l'autre parbleu. Cette ambroiſie eſt fade,
J'en eus au bout d'un jour l'eſtomac tout malade.
C'eſt un mêts délicat, & de peu de ſoutien,
A moins que d'être un dieu l'on n'en vivrait pas bien;
Il cauſe mille maux, & dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents, & rétrécit le ventre.

LYSE.

Enfin, c'eſt un ragoût qui ne vous plaiſait pas?

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,
Et là m'accommodant des reliefs de cuiſine,
Mèler la viande humaine avec que la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, deſſein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mêmes, après tout, m'oſez-vous quereller?
Si je laiſſe une fois échaper ma colère...

ISABELLE.

Lyſe, fai moi ſortir les valets de mon père.

MATAMORE.

Un ſot les attendrait.

SCENE V.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avait bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chofe ?

ISABELLE.

Rien du tout. Que veux-tu ? fa rencontre en eft caufe.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laiffer aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnue, & m'eft venu parler.
Moi, qui feule & de nuit craignais fon infolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le filence,
J'ai crû, pour m'en défaire, & m'ôter de fouci,
Que le meilleur était de l'amener ici.
Voi quand j'ai ton fecours que je me tiens vaillante,
Puifque j'ofe affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ai ri comme vous, mais non fans murmurer;
C'eft bien du tems perdu.

ISABELLE.

Je vais le réparer.

LYSE.

Voici le conducteur de notre intelligence,
Sachez auparavant toute sa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LYSE, le Géolier.

ISABELLE.

HÉ bien, mon grand ami, braverons-nous le sort?
Et viens-tu m'aporter, ou la vie, ou la mort?

LE GÉOLIER.

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde,
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,
Et vous pourez bientôt vous moquer des arrêts.

ISABELLE.

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire,
Et ne sais point pour toi d'assez digne salaire.

LE GÉOLIER *montrant Lyse.*

Voici le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

LYSE.

Oui, mais tout son aprêt nous est fort inutile;
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main ſûre aux fauxbourgs;
Et je ſais un vieux mur qui tombe tous les jours,
Nous pourons aiſément ſortir par ſes ruines.

ISABELLE.

Ah, que je me trouvais ſur d'étranges épines!

LE GEOLIER.

Mais il faut ſe hâter.

ISABELLE.

Nous partirons ſoudain.
Vien nous aider là-haut à faire notre main.

SCENE VII.

CLINDOR *en priſon.*

AImables ſouvenirs de mes chères délices,
Qu'on va bientôt changer en d'infames ſuplices,
Que malgré les horreurs de ce mortel effroi,
Vos charmans entretiens ont de douceurs pour moi!
Ne m'abandonnez point, ſoyez moi plus fidelles
Que les rigueurs du ſort ne ſe montrent cruelles;
Et lorſque du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon eſprit figurer mes malheurs,
Figurez auſſi-tôt à mon ame interdite
Combien je fus heureux par-delà mon mérite.
Lorſque je me plaindrai de leur ſévérité,

Redites moi l'excès de ma témérité;
Que d'un ſi haut deſſein ma fortune incapable,
Rendait ma flamme injuſte & mon eſpoir coupable;
Que je fus criminel quand je devins amant,
Et que ma mort en eſt le juſte châtiment.
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie!
Iſabelle, je meurs pour vous avoir ſervie;
Et de quelque tranchant que je ſouffre les coups,
Je meurs trop glorieux, puiſque je meurs pour vous.
Hélas! que je me flatte, & que j'ai d'artifice
A me diſſimuler la honte d'un ſuplice!
En eſt-il de plus grand que de quitter ces yeux
Dont le fatal amour me rend ſi glorieux?
L'ombre d'un meurtrier creuſe ici ma ruine;
Il ſuccomba vivant, & mort il m'aſſaſſine;
Son nom fait contre moi ce que n'a pû ſon bras;
Mille aſſaſſins nouveaux naiſſent de ſon trépas;
Et je vois de ſon ſang, fécond en perfidies,
S'élever contre moi des ames plus hardies,
De qui les paſſions s'armant d'autorité,
Font un meurtre public avec impunité.
Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
Donner au déloyal ma tête pour victime;
Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt,
Qu'il ne m'eſt pas permis de douter de l'arrêt.
Ainſi de tous côtés ma perte était certaine.
J'ai repouſſé la mort, je la reçois pour peine.
D'un péril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un boureau.
Je frémis à penſer à ma triſte avanture;

Dans le ſein du repos je ſuis à la torture,
Au milieu de la nuit & du tems du ſommeil,
Je vois de mon trépas le honteux apareil;
J'en ai devant les yeux les funeſtes miniſtres,
On me lit du ſénat les mandemens ſiniſtres;
Je ſors les fers aux pieds, j'entens déja le bruit
De l'amas inſolent d'un peuple qui me ſuit.
Je vois le lieu fatal où ma mort ſe prépare;
Là, mon eſprit ſe trouble, & ma raiſon s'égare;
Je ne découvre rien qui m'oſe ſecourir,
Et la peur de la mort me fait déja mourir.
  Iſabelle, toi ſeule, en réveillant ma flamme,
Diſſipes ces terreurs, & raſſures mon ame;
Et ſi-tôt que je penſe à tes divins attraits,
Je vois évanouïr ces infames portraits.
Quelques rudes aſſauts que le malheur me livre,
Garde mon ſouvenir, & je croirai revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma priſon?
Ami, que viens-tu faire ici hors de ſaiſon?

SCENE VIII.

ISABELLE & LYSE *dans le fond du théatre*, CLINDOR, le Géolier.

LE GEOLIER.

LEs juges assemblés pour punir votre audace,
Mûs de compassion, enfin vous ont fait grace.

CLINDOR.

M'ont fait grace, bons dieux!

LE GEOLIER.

Oui, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de compte!
D'un suplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,
Dont l'arrêt me fait grace, & m'envoye à la mort?

LE GEOLIER.

Il faut la recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fais ton office, ami, sans causer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'archers là-dehors vous attend,
Peut-être en les voyant serez-vous plus content.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE, le Geolier.

ISABELLE *à Lyse pendant que le geolier ouvre la prison à Clindor.*

Lyse, nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous êtes ravie!

ISABELLE.

Ne le ferais-je pas de recevoir la vie?
Son destin & le mien prennent un même cours,
Et je mourrais du coup qui trancherait ses jours.

LE GEOLIER.

Monsieur, connaissez-vous beaucoup d'archers semblables?

CLINDOR.

Ah! madame, est-ce vous? Surprises adorables!
Trompeur trop obligeant! Tu disais bien vraiment
Que je mourrais de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor!

LE GEOLIER.

Ne perdons point le tems à ces caresses,
Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

CLINDOR.

Quoi, Lyse est donc la sienne?

ISABELLE.

Écoutez le discours
De votre liberté qu'ont produit leurs amours?

LE GEOLIER.

En lieu de sûreté le babil est de mise;
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise.

ISABELLE.

Sauvons nous, mais avant promettez nous tous deux
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux;
Autrement, nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foi.

LE GEOLIER.

Lyse, reçoi la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si bon j'ose tout hazarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amusons trop, il est tems d'évader.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ni périls, ni disgraces;
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.



PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
Deux ans les ont montés au haut degré d'honneur.
Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ni par quel art non plus ils se sont élevés;
Il suffit d'avoir vû comme ils se sont sauvés,
Et que sans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vais montrer en leur haute fortune.
Mais, puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,
Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux:
Ceux que vous avez vûs représenter de suite,
A vos yeux étonnés leur amour & leur fuite,
N'étant pas destinés aux hautes fonctions,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

QU'Isabelle est changée, & qu'elle est éclatante!

ALCANDRE.

Lyse marche après elle, & lui sert de suivante.
Mais derechef sur-tout n'ayez aucun effroi,
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi,
Je vous le dis encor, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE *représentant Hipolyte*, LYSE *représentant Clarine.*

LYSE.

Ce divertissement n'aurait-il point de fin?
Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amène;
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.
Le prince Florilame....

LYSE.

Hé bien, il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon ame ressent;
Nous sommes ses voisins, & l'amour qu'il nous porte
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.
La princesse Rosine & mon perfide époux,
Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous.
Je l'attens au passage, & lui ferai connaître
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

LYSE.

Madame, croyez moi, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies;

Un homme en court plutôt après ses fantaisies ;
Il est toujours le maître, & tout notre discours,
Par un contraire effet l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultère flamme !
Une autre aura son cœur, & moi le nom de femme !
Sans crime, d'un hymen peut-il rompre la loi ?
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi ?

LYSE.

Cela fut bon jadis, mais au tems où nous sommes,
Ni l'hymen, ni la foi n'obligent plus les hommes.
Leur gloire a son brillant & ses règles à part ;
Où la notre se perd, la leur est sans hazard ;
Elle croit aux dépens de nos lâches faiblesses.
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

ISABELLE.

Ote-moi cet honneur & cette vanité,
De se mettre en crédit par l'infidélité.
Si pour haïr le change & vivre sans amie,
Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,
Je le tiens glorieux d'être infame à ce prix ;
S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme,
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer, la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons nous, qu'il passe.

LYSE.

Il vous voit, & vous suit.

SCENE III.

CLINDOR *représentant Théagène*, ISABELLE *représentant Hipolyte*, LYSE *représentant Clarine.*

CLINDOR.

Vous fuyez, ma princesse, & cherchez des remises:
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises?
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien?
Ne fuyez plus, madame, & n'apréhendez rien.
Florilame est absent, ma jalouse endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien sûr?

CLINDOR.

Ah, fortune ennemie!

ISABELLE.

Je veille, déloyal, ne croi plus m'aveugler;
Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair;
Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes;
Toi-même par ta bouche as trahi ton secret.
O l'esprit avisé pour un amant discret!
Et que c'est en amour une haute prudence,
D'en faire avec sa femme entiére confidence!
Où sont tant de sermens de n'aimer rien que moi?
Qu'as-tu fait de ton cœur? Qu'as-tu fait de ta foi?

Lorſque je la reçus, ingrat, qu'il te ſouvienne
De combien différaient ta fortune & la mienne,
De combien de rivaux je dédaignai les vœux,
Ce qu'un ſimple ſoldat pouvait être auprès d'eux;
Quelle tendre amitié je recevais d'un père!
Je le quittai pourtant pour ſuivre ta miſère;
Et je tendis les bras à mon enlévement,
Pour ſouſtraire ma main à ſon commandement.
En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite
Les hazards dont le ſort a traverſé ta fuite?
Et que n'ai-je ſouffert avant que le bonheur
Elevât ta baſſeſſe à ce haut rang d'honneur?
Si pour te voir heureux ta foi s'eſt relâchée,
Remets moi dans le ſein dont tu m'as arrachée.
L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hazarder,
Non pas pour des grandeurs, mais pour te poſſéder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flamme.
Que ne fait point l'amour quand il poſſéde une ame?
Son pouvoir à ma vûe attachait tes plaiſirs,
Et tu me ſuivais moins que tes propres deſirs.
J'étais lors peu de choſe, oui, mais qu'il te ſouvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne;
Et que pour t'enlever c'était un faible apas
Que l'éclat de tes biens qui ne te ſuivaient pas.
Je n'eus de mon côté que l'épée en partage,
Et ta flamme du tien fut mon ſeul avantage:
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,
L'autre expoſa ma tête à cent & cent dangers.

Regrette maintenant ton père & ses richesses;
Fâche toi de marcher à côté des princesses;
Retourne en ton pays chercher avec tes biens
L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.
De quel manque après tout as-tu lieu de te plaindre?
En quelle occasion m'as-tu vû te contraindre?
As-tu reçû de moi ni froideurs ni mépris?
Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits!
Qu'un mari les adore, & qu'un amour extrême
A leur bizarre humeur le soumette lui-même,
Qu'il les comble d'honneurs & de bons traitemens,
Qu'il ne refuse rien à leurs contentemens.
S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale,
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale;
C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
C'est massacrer son père, & bruler sa maison;
Et jadis des Titans l'effroyable suplice
Tomba sur Encélade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ai déja dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur.
Je ne suivais que toi quand je quittai mon père;
Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'ame légère,
Laisse mon intérêt, songe à qui tu les dois.
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois.
A peine il te connut, qu'il te tira de peine;
De soldat vagabond il te fit capitaine;
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi,
Joignit à ces faveurs les faveurs de son roi.

Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paraître,
A cultiver depuis ce qu'il avait fait naître?
Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui?
Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche;
Et pour remerciment tu veux souiller sa couche!
Dans ta brutalité trouve quelques raisons,
Et contre ses faveurs défen tes trahisons.
Il t'a comblé de biens, tu lui voles son ame!
Il t'a fait grand seigneur, & tu le rens infame?
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rens les bienfaits?
Et ta reconnaissance a produit ces effets?

CLINDOR.

Mon ame, car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure;
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas?
Di que je suis ingrat, apelle moi parjure;
Mais à nos feux sacrés ne fai plus tant d'injure:
Ils conservent encor leur première vigueur;
Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur,
Avait pû s'étouffer au point de sa naissance,
Celui que je te porte eût eu cette puissance.
Mais en vain mon devoir tâche à lui résister;
Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut domter.
Ce dieu qui te força d'abandonner ton père,
Ton pays & tes biens, pour suivre ma misère,
Ce dieu même aujourd'hui force tous mes desirs
A te faire un larcin de deux ou trois soupirs.
A mon égarement souffre cette échapée,

Sans craindre que ta place en demeure uſurpée.
L'amour dont la vertu n'eſt point le fondement,
Se détruit de ſoi-même, & paſſe en un moment;
Mais celui qui nous joint eſt un amour ſolide,
Où l'honneur a ſon luſtre, où la vertu préſide;
Sa durée a toujours quelques nouveaux apas,
Et ſes fermes liens durent juſqu'au trépas.
Mon ame, derechef pardonne à la ſurpriſe,
Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchiſe;
Souffre une fole ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affaiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas, que j'aide bien à m'abuſer moi-même!
Je vois qu'on me trahit, & veux croire qu'on m'aime:
Je me laiſſe charmer à ce diſcours flatteur,
Et j'excuſe un forfait dont j'adore l'auteur.
Pardonne, cher époux, au peu de retenue,
Où d'un premier tranſport la chaleur eſt venue:
C'eſt en ces accidens manquer d'affection,
Que de les voir ſans trouble, & ſans émotion.
Puiſque mon teint ſe fane & ma beauté ſe paſſe,
Il eſt bien juſte auſſi que ton amour ſe laſſe;
Et même je croirai que ce feu paſſager
En l'amour conjugal ne poura rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adreſſe,
En quel péril te jette une telle maîtreſſe.
Diſſimule, déguiſe, & ſois amant diſcret.
Les grands en leur amour n'ont jamais de ſecret.
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache,

N'eſt qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne ſe cache,
Et dont il n'eſt pas un qui ne fit ſon effort
A ſe mettre en faveur par un mauvais raport.
Tôt ou tard Florilame aprendra tes pratiques,
Ou de ſa défiance, ou de ſes domeſtiques;
Et lors, à ce penſer je friſſonne d'horreur,
A quelle extrémité n'ira point ſa fureur?
Puiſqu'à ces paſſe-tems ton humeur te convie,
Cours après tes plaiſirs, mais aſſure ta vie.
Sans aucun ſentiment je te verrai changer,
Lorſque tu changeras ſans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encor une fois donc tu veux que je te die,
Qu'auprès de mon amour je mépriſe ma vie?
Mon ame eſt trop atteinte, & mon cœur trop bleſſé,
Pour craindre les périls dont je ſuis menacé.
Ma paſſion m'aveugle, & pour cette conquête
Croit hazarder trop peu de hazarder ma tête.
C'eſt un feu que le tems poura ſeul modérer,
C'eſt un torrent qui paſſe, & ne ſaurait durer.

ISABELLE.

Hé bien, cours au trépas, puiſqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie auſſi-bien que mes larmes.
Penſes-tu que ce prince, après un tel forfait,
Par ta punition ſe tienne ſatisfait?
Qui ſera mon apui lorſque ta mort infame
A ſa juſte vengeance expoſera ta femme,
Et que ſur la moitié d'un perfide étranger
Une ſeconde fois il croira ſe venger?
Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine

Puiſſe attirer ſur moi les reſtes de ta peine,
Et que de mon honneur gardé ſi chérement,
Il faſſe un ſacrifice à ſon reſſentiment.
Je préviendrai la honte où ton malheur me livre,
Et ſaurai bien mourir, ſi tu ne veux pas vivre.
Ce corps dont mon amour t'a fait le poſſeſſeur,
Ne craindra plus bien-tôt l'effort d'un raviſſeur.
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De ſervir au mari de ton illuſtre amie.
Adieu. Je vais du moins, en mourant avant toi,
Diminuer ton crime, & dégager ta foi.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chère épouſe, & dans un ſecond change
Voi l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, & vouloir par ta mort
Eviter le hazard de quelque indigne effort!
Je ne ſais qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.
Tous les deux m'ont vaincu, je reviens ſous tes loix,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois:
C'en eſt fait, elle expire, & mon ame plus ſaine
Vient de rompre les nœuds de ſa honteuſe chaine.
Mon cœur, quand il fut pris, s'était mal défendu,
Perds-en le ſouvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déja perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui ſoient deſſus la terre
Conſpirent déſormais à me faire la guerre;

Ce cœur inexpugnable aux aſſauts de leurs yeux,
N'aura plus que les tiens pour maîtres & pour dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR *repréſentant Théagène*, **ISABELLE** *repréſentant Hipolyte*, **LYSE** *repréſentant Clarine*, **ERASTE**, troupe de domeſtiques de Florilame.

ERASTE *poignardant Clindor.*

REçoi, traître, avec joie
Les faveurs que par nous ta maitreſſe t'envoie.

PRIDAMANT *à Alcandre.*

On l'aſſaſſine, ô dieux! daignez le ſecourir.

ERASTE.

Puiſſent les ſuborneurs ainſi toujours périr!

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, boureaux?

ERASTE.

Un juſte & grand exemple,
Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir contemple,
Pour aprendre aux ingrats aux dépens de ſon ſang,
A n'attaquer jamais l'honneur d'un ſi haut rang.

Notre main a vengé le prince Florilame,
La princeſſe outragée, & vous-même, madame;
Immolant à tous trois un déloyal époux,
Qui ne méritait pas la gloire d'être à vous.
D'un ſi lâche attentat ſouffrez le promt ſuplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend juſtice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez maſſacré qu'à demi,
Il vit encor en moi; ſoûlez ſon ennemi;
Achevez, aſſaſſins, de m'arracher la vie.
Cher époux, en mes bras, on te l'a donc ravie;
Et de mon cœur jaloux les ſecrets mouvemens
N'ont pû rompre ce coup par leurs preſſentimens!
O clarté trop fidèle, hélas, & trop tardive,
Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive!
Falait-il... Mais j'étouffe, & dans un tel malheur
Mes forces & ma voix cédent à ma douleur;
Son vif excès me tue enſemble & me conſole;
Et puiſqu'il nous rejoint...

LYSE.

Elle perd la parole,
Madame; elle ſe meurt; épargnons les diſcours,
Et courons au logis apeller du ſecours.

[*Ici on rabaiſſe une toile qui couvre le jardin, & les corps de Clindor & d'Iſabelle; & le magicien ſort de la grotte avec Pridamant.*]

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

AInsi de notre espoir la fortune se joue.
Tout s'élève, ou s'abaisse au branle de sa roue;
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réflexion mal propre pour un père;
Consolerait peut-être une douleur légère;
Mais après avoir vû mon fils assassiné,
Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,
J'aurais d'un si grand coup l'ame bien peu blessée,
Si de pareils discours m'entraient dans la pensée.
Hélas! dans sa misère il ne pouvait périr,
Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.
N'attendez pas de moi des plaintes davantage;
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage;
La mienne court après son déplorable sort.
Adieu. Je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE.

D'un juste desespoir l'effort est légitime,
Et de le détourner je croirais faire un crime.
Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain:
Mais épargnez du moins ce coup à votre main.
Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,

Et

Et pour les redoubler, voyez ſes funérailles.

[*Ici on relève la toile, & tous les comédiens paraiſſent avec leur portier : ils comptent de l'argent ſur une table, & prennent chacun leur part.*]

PRIDAMANT.

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE.

Voyez ſi pas un deux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je vois Clindor ! Ah dieux ! quelle étrange ſurpriſe !
Je vois ſes aſſaſſins, je vois ſa femme & Lyſe !
Quel charme en un moment étouffe leurs diſcords,
Pour aſſembler ainſi les vivans & les morts ?

ALCANDRE.

Ainſi tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poème récité, partagent leur pratique.
L'un tue, & l'autre meurt ; l'autre vous fait pitié ;
Mais la ſcène préſide à leur inimitié.
Leurs vers font leurs combats, leur mort ſuit leurs paroles ;
Et ſans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
Le traître & le trahi, le mort & le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Votre fils & ſon train ont bien ſû par leur fuite
D'un père & d'un prévôt éviter la pourſuite ;
Mais tombant dans les mains de la néceſſité,
Ils ont pris le théatre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien !

ALCANDRE.

D'un art si difficile
Tous les quatre au besoin ont fait un doux asyle;
Et depuis sa prison, ce que vous avez vû,
Son adultère amour, son trépas imprévû,
N'est que la triste fin d'une piéce tragique,
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,
Par où ses compagnons en ce noble métier
Ravissent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, & ce grand équipage,
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer,
Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris sa mort pour vraie, & ce n'était que feinte;
Mais je trouve par-tout mêmes sujets de plainte.
Est-ce là cette gloire, & ce haut rang d'honneur,
Où le devait monter l'excès de son bonheur?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théatre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre;
Et ce que votre tems voyait avec mépris,
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple, & le plaisir des grands;
Il tient le premier rang parmi leurs passetems;
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde,
Par ses illustres soins conserver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau,

De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil & l'oreille au théatre François.
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles;
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles;
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard,
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.
D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
Le théatre est un fief dont les rentes sont bonnes;
Et votre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
Défaites vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

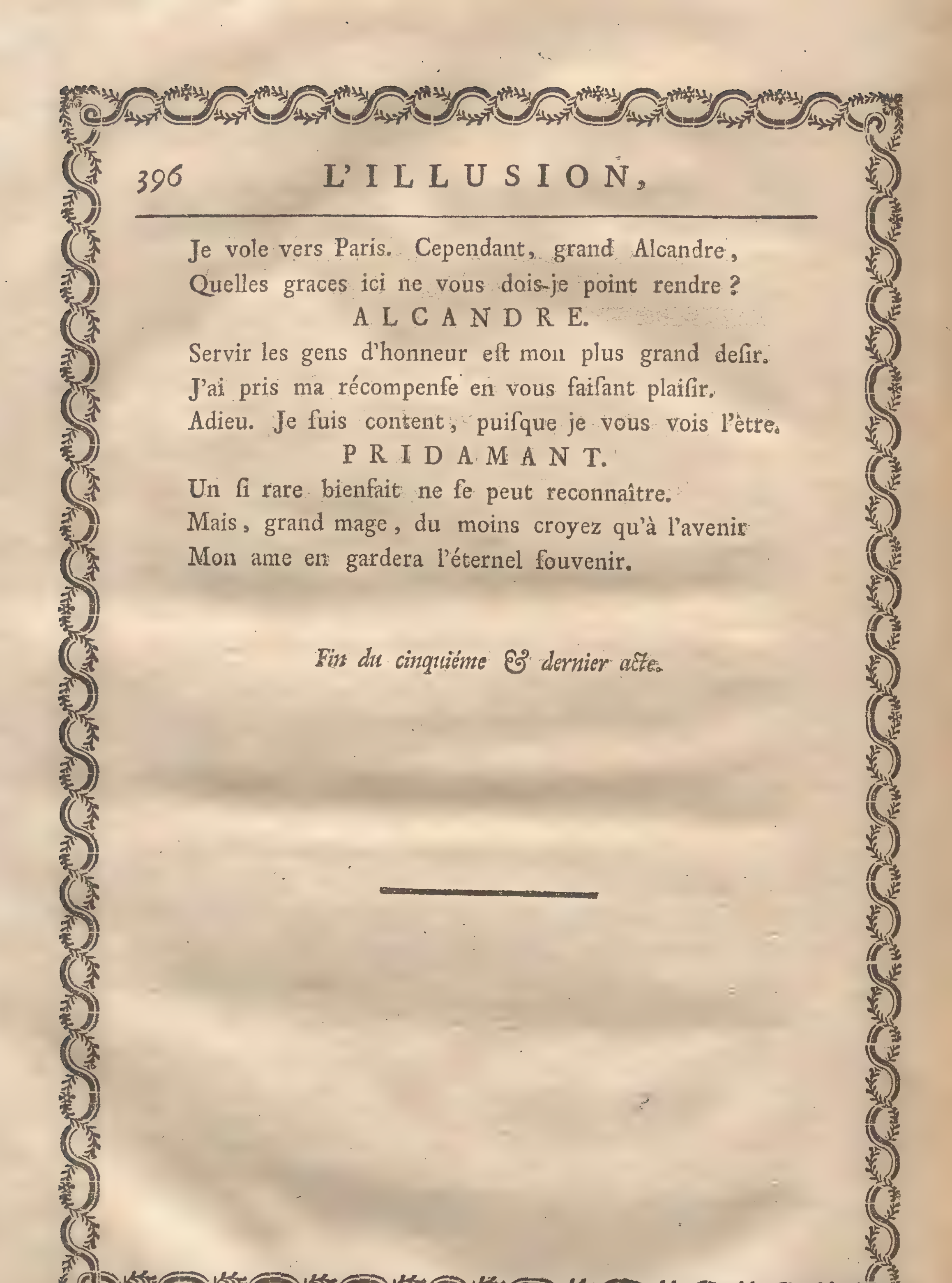
Je n'ose plus m'en plaindre, & vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon ame s'est émûe;
J'ai crû la comédie au point où je l'ai vûe;
J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'apas,
Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas.
Mais depuis vos discours, mon cœur plein d'allégresse
A banni cette erreur avecque sa tristesse.
Clindor a fort bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain pour ce sujet j'abandonne ces lieux;



Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
Quelles graces ici ne vous dois-je point rendre ?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur eſt mon plus grand deſir.
J'ai pris ma récompenſe en vous faiſant plaiſir.
Adieu. Je ſuis content, puiſque je vous vois l'être.

PRIDAMANT.

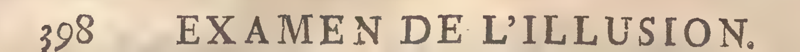
Un ſi rare bienfait ne ſe peut reconnaître.
Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon ame en gardera l'éternel ſouvenir.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

DE L'ILLUSION.

JE dirai peu de chose de cette piéce. C'est une galanterie extravagante, qui a tant d'irrégularités qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque tems. Le premier acte ne semble qu'un prologue; les trois suivans forment une piéce que je ne sais comment nommer; le succès en est tragique; Adraste y est tué, & Clindor en péril de mort: mais le stile & les personnages sont entiérement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes. C'est un capitan qui soutient assez son caractère de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu dans quelque langue que ce soit qui s'en aquitte mieux. L'action n'y est pas complette, puisqu'on ne sait à la fin du quatriéme acte qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, & qu'ils se dérobent plûtôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquiéme est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, & que j'ai tâché d'expliquer. Clindor & Isabelle étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du raport avec la leur, & semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'inven-

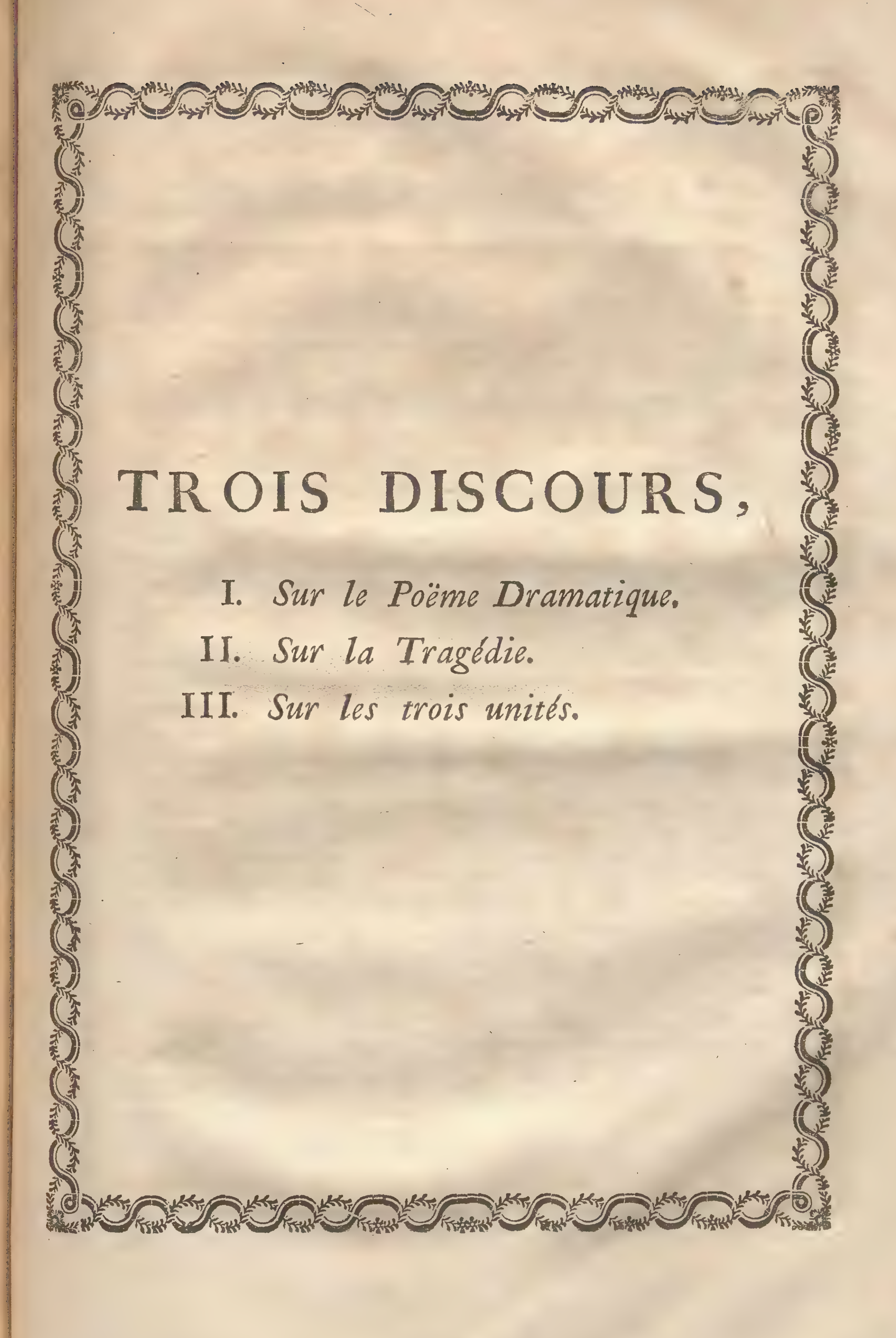


tion; mais c'eſt un trait d'art pour mieux abuſer par une fauſſe mort le père de Clindor qui les regarde, & rendre ſon retour de la douleur à la joie plus ſurprenant & plus agréable.

Tout cela couſu enſemble fait une comédie, dont l'action n'a pour durée que celle de ſa repréſentation, mais ſur quoi il ne ſerait pas ſûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne ſe hazardent qu'une fois; & quand l'original aurait paſſé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le ſtile ſemble aſſez proportionné aux matières, ſi ce n'eſt que Lyſe, en la ſixiéme ſcène du troiſiéme acte, ſemble s'élever un peu trop haut au-deſſus du caractére de ſervante. Ces deux vers d'Horace lui ſerviront d'excuſe, auſſi-bien qu'au père du Menteur, quand il ſe met en colère contre ſon fils au cinquiéme acte:

Interdum tamen & vocem comœdia tollit,
Iratuſque Chremes tumido dilitigat ore.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce poëme: tout irrégulier qu'il eſt, il faut qu'il ait quelque mérite, puiſqu'il a ſurmonté l'injure des tems, & qu'il parait encor ſur nos théatres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il eſt au monde, & qu'une ſi longue révolution en ait enſeveli beaucoup ſous la pouſſière, qui ſemblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une ſi heureuſe durée.



TROIS DISCOURS,

I. *Sur le Poëme Dramatique.*

II. *Sur la Tragédie.*

III. *Sur les trois unités.*

PREMIER DISCOURS.



DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES DU POËME DRAMATIQUE.

BIEN que ſelon Ariſtote le ſeul but de la poëſie dramatique ſoit de plaire aux ſpectateurs, & que la plûpart de ces poëmes leur ayent plû, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce philoſophe, *que ce genre de poëſie nous donne toute ſorte de plaiſir, mais ſeulement celui qui lui eſt propre;* & pour trouver ce plaiſir qui lui eſt propre, & le donner aux ſpectateurs, il faut ſuivre les préceptes de l'art, & leur plaire ſelon ſes règles. Il eſt conſtant qu'il y a des préceptes, puiſqu'il y a un art; mais il n'eſt pas conſtant quels ils ſont. On convient du nom ſans convenir de la choſe, & on s'accorde ſur les paroles, pour conteſter ſur leur ſignification. Il faut obſerver l'unité d'action, de lieu & de jour, perſonne n'en doute (*a*, mais ce n'eſt pas une petite difficulté de ſavoir ce que c'eſt que cette unité d'action, & juſqu'où peut s'étendre cette unité de jour & de lieu. Il faut que le poëte traite ſon ſujet ſelon le vraiſemblable & le néceſſaire; Ariſtote le dit, & tous ſes interprêtes répétent les mêmes mots, qui leur ſemblent ſi clairs & ſi intelligibles, qu'aucun d'eux n'a

a) On en doutait tellement du tems de *Corneille*, que ni les Eſpagnols ni les Anglais ne connurent cette règle. Les Italiens ſeuls l'obſervèrent. La Sophoniſbe de Mairet fut la première piéce en France où ces trois unités parurent. La Motte homme de beaucoup d'eſprit & de talent, mais homme à paradoxes, a écrit de nos jours contre ces trois unités. Mais cette héréſie en littérature n'a pas fait fortune.

daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'eſt que ce vraiſemblable & ce néceſſaire. Beaucoup même ont ſi peu conſidéré ce dernier qui accompagne toujours l'autre chez ce philoſophe, hormis une ſeule fois, où il parle de la comédie, qu'on en eſt venu juſqu'à établir une maxime très-fauſſe (*b*, *qu'il faut que le ſujet d'une tragédie ſoit vraiſemblable*; apliquant ainſi aux conditions du ſujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniere de le traiter. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire une tragédie d'un ſujet purement vraiſemblable; il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms & les choſes étaient de pure invention, auſſi-bien qu'en la comédie: mais les grands ſujets qui remuent fortement les paſſions, & en opoſent l'impétuoſité aux loix du devoir, ou aux tendreſſes du ſang, doivent toujours aller au-delà du vraiſemblable, & ne trouveraient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étaient ſoutenus, ou par l'autorité de l'hiſtoire qui perſuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déja tout perſuadés. Il n'eſt pas vraiſemblable que (*c* Médée tue ſes enfans, que Clytemneſtre aſſaſſine ſon mari, qu'Oreſte poignarde ſa mère; mais l'hiſtoire le dit, & la repréſentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable, qu'Andromède expoſée à un monſtre marin, ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avait des aîles aux pieds; mais c'eſt une fiction que l'antiquité a reçue; & comme elle l'a tranſmiſe juſqu'à nous, perſonne ne s'en (*d* offenſe quand on la voit ſur le théatre. Il ne ſerait pas permis toutefois d'inventer ſur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter ſerait

---

b) Cette maxime au contraire eſt très vraie en quelque ſens qu'on l'entende. *Boileau* dit avec raiſon dans ſon art poëtique.

Jamais au ſpectateur n'offrez rien d'incroyable;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.

c) Cela n'eſt pas commun. Mais cela

rejetté, s'il n'avait point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur dit que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, *& non de l'art*, qui les imagine. Elle est maitresse des événemens, & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente, envelope une secrette défense d'entreprendre sur elle, & d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il était arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragédie* Les siécles suivans nous en ont assez fourni, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus sur les pas des Grecs : mais je ne pense pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter de leurs régles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poëmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisaient ; c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au-delà de leurs maximes, bien qu'il aille au-delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces règles ; mais notre malheur est, qu'Aristote, & Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprêtes, & que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici, ne les ont souvent expliqués qu'en grammairiens, ou en philosophes. Comme ils avaient plus d'étude & de spéculation, que d'expérience du théatre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort sûres pour y réussir.

Je hazarderai quelque chose sur cinquante ans de travail

n'est pas sans vraisemblance dans l'excès d'une fureur dont on n'est pas le maître. Ces crimes révoltent la nature & cependant ils sont dans la nature. C'est ce qui les rend si convenables à la tragédie qui ne veut que du vrai, mais un vrai rare & terrible.

d) Il semble que les sujets d'*Andromède*, de *Phaëton*, soient plus faits pour l'opéra que pour la tragédie réguliere. L'opéra aime le merveilleux. On est là dans le pays des métamorphoses d'*Ovide*. La tragédie est le pays de l'histoire, ou du moins de tout ce qui ressemble à l'histoire par la vraisemblance des faits & par la vérité des mœurs.

pour la ſcène ; & en dirai mes penſées tout ſimplement, ſans eſprit de conteſtation qui m'engage à les ſoutenir, & ſans prétendre que perſonne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainſi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce diſcours, que *la poëſie dramatique a pour but le ſeul plaiſir des ſpectateurs*, n'eſt pas pour l'emporter opiniâtrément ſur ceux qui penſent ennoblir l'art, en lui donnant pour objet de profiter auſſi-bien que de plaire. Cette diſpute même ſerait très-inutile, puiſqu'il eſt impoſſible de plaire ſelon les règles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il eſt vrai qu'Ariſtote dans tout ſon traité de la poëtique n'a jamais employé ce mot une ſeule fois ; qu'il attribue l'origine de la poëſie au plaiſir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes ; qu'il préfère la partie du poëme qui regarde le ſujet, à celle qui regarde les mœurs, parce que cette première contient ce qui a agréé le plus, comme les *agnitions* & les *péripéties* ; qu'il fait entrer, dans la définition de la tragédie, l'agrément du diſcours dont elle eſt compoſée, & qu'il eſtime encor plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la muſique, qui délectent puiſſamment, & qu'étant plus courte & moins diffuſe, le plaiſir qu'on y prend eſt plus parfait : mais il n'eſt pas moins vrai qu'Horace nous aprend que nous ne ſaurions plaire à tout le monde, ſi nous n'y mêlons l'utile, & que les gens graves & ſérieux, les vieillards & les amateurs de la vertu s'y ennuyeront s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis.

Ainſi, quoique l'utile n'y entre que ſous la forme du délec-

---

e) Il nous ſemble qu'on ne peut donner de meilleures leçons de goût, & raiſonner avec un jugement plus ſolide. Il eſt beau de voir l'auteur de *Cinna* & de *Polieucte* creuſer ainſi les principes de l'art dont il fut le père en France. Il eſt vrai qu'il eſt tombé ſouvent dans le défaut qu'il condamne. On penſait que c'était faute de connaître ſon art, qu'il connaiſſait pourtant ſi bien. Il déclare ici qu'il vaut beaucoup mieux mettre les maximes en ſentiment que les étaler en préceptes. Et il diſtingue très finement les ſituations dans leſ-



table, il ne laiſſe pas d'y être néceſſaire; & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver ſa place, que d'agiter, comme je l'ai déja dit, une queſtion inutile touchant l'utilité de cette ſorte de poëmes. J'eſtime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre ſortes.

La premiére conſiſte aux ſentences & inſtructions morales qu'on y peut ſemer preſque partout: mais il en faut uſer ſobrement, les mettre rarement en diſcours généraux, ou ne les pouſſer guère loin, ſurtout quand on fait parler un homme paſſionné, ou qu'on lui fait répondre par un autre; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'eſprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'état, où un homme d'importance conſulté par un roi s'explique de ſens raſſis, ces ſortes de diſcours trouvent lieu de plus d'étendue; mais enfin il eſt toujours bon de les réduire ſouvent de la thèſe à l'hypothèſe, & j'aime mieux faire dire à un acteur, *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude*, que, *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux eſprits qu'il poſſéde.* Ce n'eſt pas que je vouluſſe entiérement bannir cette dernière façon de s'énoncer ſur les maximes de la morale & de la politique. Tous mes poëmes demeureraient bien eſtropiés, ſi on en retranchait ce que j'y en ai mêlé; mais encor un coup il ne les faut pas pouſſer loin ſans les apliquer au particulier; autrement c'eſt un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parce qu'il fait languir l'action; &, quelque heureuſement que réuſſiſſe cet étalage de moralités, il faut toujours craindre que ce ne ſoit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher. (e

quelles un perſonnage peut débiter un peu de morale, de celles qui exigent un abandonnement entier à la paſſion.. Ce ſont les paſſions qui ſont l'ame de la tragédie. Par conſéquent un héros ne doit point prêcher & doit peu raiſonner. Il faut qu'il ſente beaucoup & qu'il agiſſe.

Pourquoi donc *Corneille* dans plus de la moitié de ſes piéces donne-t-il tant aux lieux communs de politique, & preſque rien aux grands mouvemens des paſſions? La raiſon en eſt à notre avis que c'était là le caractère dominant de

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce, & celui qui les écoute, ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatriéme acte de Mélite, la joie qu'elle a d'être aimée de Tircis lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savait que Tircis la crût infidèle, & qu'il en fût au desespoir, comme elle l'aprend ensuite, elle n'en souffrirait pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour apuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. Rodogune au premier acte ne saurait justifier la défiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée, parce que, depuis le traité de paix, cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui a conservée dans le cœur. L'assurance que prend Mélisse au quatriéme acte de la suite du Menteur, sur les premières protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vû qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité & la promtitude que deux amans nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; & les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelqu'autre de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, & surtout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit

---

son esprit. Dans son Othon par exemple tous les personnages raisonnent, & pas un n'est animé.

Peut-être aurait-il dû aporter ici un autre exemple que celui de *Mélite*. Cette comédie n'est aujourd'hui connue que par son titre, & parce qu'elle fut le premier ouvrage dramatique de *Corneille*.

f) Ni dans la tragédie, ni dans l'histoire, ni dans un discours public, ni dans aucun genre d'éloquence & de poésie, il ne faut peindre la vertu odieuse & le vice aimable. C'est un devoir



ſans embarras, & qui ne ſoient point emportés par la chaleur de l'action.

La ſeconde utilité du poëme dramatique *f*) ſe rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire ſon effet, quand elle eſt bien achevée, & que les traits en ſont ſi reconnaiſſables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci ſe fait alors toujours aimer, quoique malheureuſe; & celui-là ſe fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens ſe ſont fort ſouvent contentés de cette peinture, ſans ſe mettre en peine de faire récompenſer les bonnes actions, & punir les mauvaiſes. Clytemneſtre & ſon adultère tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ſes enfans, & Atrée de ceux de ſon frère Thyeſte, qu'il lui fait manger. Il eſt vrai qu'à bien conſidérer ces actions qu'ils choiſiſſaient pour la cataſtrophe de leurs tragédies, c'étaient des criminels qu'ils faiſaient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeſte avait abuſé de la femme de ſon frère; mais la vengeance qu'il en prend, a quelque choſe de plus affreux que ce premier crime. Jaſon était un perfide d'abandonner Médée, à qui il devait tout; mais maſſacrer ſes enfans à ſes yeux, eſt quelque choſe de plus. Clytemneſtre ſe plaignait des concubines qu'Agamemnon ramenait de Troie; mais il n'avait point attenté ſur ſa vie, comme elle fait ſur la ſienne: & ces maîtres de l'art ont trouvé le crime de ſon fils Oreſte, qui la tue pour venger ſon père, encor plus grand que le ſien; puiſqu'ils lui ont donné des Furies vengereſſes pour le tourmenter, & n'en ont point donné à ſa mère, qu'ils font jouïr paiſiblement avec ſon Ægiſte du royaume d'un mari qu'elle avait aſſaſſiné.

---

aſſez connu. Ce précepte n'apartient pas plus à la tragédie qu'à tout autre genre; mais de ſavoir s'il faut que le crime ſoit toujours récompenſé & la vertu toujours punie ſur le theatre, c'eſt une autre queſtion. La tragédie eſt un tableau des grands événemens de ce monde; & malheureuſement plus la vertu eſt infortunée plus le tableau eſt vrai. Intereſſez; c'eſt le devoir du poëte. Rendez la vertu reſpectable; c'eſt le devoir de tout homme.



Notre théatre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Sénèque n'y a pas été fort heureux: Médée y a trouvé plus de faveur; mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason & la violence du roi de Corinthe la font paraître si injustement oprimée, que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts, & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'opriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre maniére de finir le poëme dramatique par la punition des mauvaises actions & par la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il était dès le tems d'Aristote, & peut-être qu'il ne plaisait pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécilité du jugement des spectateurs, & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du peuple, & écrivent selon les souhaits de leur auditoire.* En effet, il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théatre, sans lui souhaiter de la prospérité, & nous fâcher de ses infortunes *g*). Cela fait que quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin, & remportons une espèce d'indignation contre l'auteur & les acteurs: mais quand l'événement remplit nos souhaits, & que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joie, & remportons une entiére satisfaction de l'ouvrage, & de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses & des périls, nous excite à l'embrasser, & le succès funeste du crime

ou

g) On ne sort point indigné contre *Racine* & contre les comédiens, de la mort de Britannicus & de celle d'*Hippolite.* On sort enchanté du rôle de Phèdre & de celui de Burrus. On sort la tête remplie des vers admirables qu'on a entendus,

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

C'est là le grand point. C'est le seul moyen de s'assurer un succès éternel. C'est le mérite d'Auguste & de Cinna, c'est celui de Sevère dans Polieucte.

h) Pour la purgation des passions, je ne sçais pas ce que c'est que cette

ou de l'injuftice eft capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'apréhenfion d'un pareil malheur.

C'eft en cela que confifte la troifiéme utilité du théatre, comme la quatriéme en la purgation des paffions par le moyen de la pitié & de la crainte *h*). Mais comme cette utilité eft particuliére à la tragédie, je m'expliquerai fur cet article au fecond difcours, où je traiterai de la tragédie en particulier, & paffe à l'examen des parties qu'Ariftote attribue au poëme dramatique. Je dis au poëme dramatique en général, bien qu'en traitant cette matiére il ne parle que de la tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient auffi à la comédie, & que la différence de ces deux efpèces de poëmes ne confifte qu'en la dignité des perfonnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ni aux chofes qui fervent à cette imitation.

Le poëme eft compofé de deux fortes de parties. Les unes font apellées parties de quantité, ou d'extenfion *i*); & Ariftote en nomme quatre, le prologue, l'épifode, l'exorde & le chœur. Les autres fe peuvent nommer des parties intégrantes, qui fe rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce philofophe y en trouve fix, le fujet, les mœurs, les fentimens, la diction, la mufique & la décoration du théatre. De ces fix, il n'y a que le fujet dont la bonne conftitution dépend proprement de l'art poëtique; les autres ont befoin d'autres arts fubfidiaires: les mœurs, de la morale; les fentimens, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; & les deux autres parties ont chacune

---

médecine. Je n'entends pas comment la crainte & la pitié purgent felon Ariftote. Mais j'entends fort bien comment la crainte & la pitié agitent notre ame pendant deux heures felon la nature, & comment il en réfulte un plaifir très-noble & très délicat qui n'eft bien fenti que par les efprits cultivés.

Sans cette crainte & cette pitié tout languit au théatre. Si on ne remue pas l'ame on l'affadit. Point de milieu entre s'attendrir & s'ennuier.

i) Il eft à croire que ni *Molière*, ni *Racine* ni *Corneille* lui-même ne penfèrent aux parties de quantité & aux parties intégrantes quand ils firent leurs chef-d'œuvres.

leur art. dont il n'eſt pas beſoin que le poëte ſoit inſtruit, parce qu'il y peut faire ſupléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Ariſtote ne les traite pas. Mais, comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premières, la connaiſſance des arts dont elles dépendent lui eſt abſolument néceſſaire, à moins qu'il n'ait reçu de la nature un ſens commun aſſez fort & aſſez profond, pour ſupléer à ce défaut.

Les conditions du ſujet ſont diverſes pour la tragédie & pour la comédie. Je ne toucherai à préſent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Ariſtote *k*) définit ſimplement, *une imitation de perſonnes baſſes & fourbes.* Je ne puis m'empècher de dire que cette définition ne me ſatisfait point; &, puiſque beaucoup de ſavans tiennent que ſon traité de la poëtique n'eſt pas venu tout entier juſqu'à nous, je veux croire que dans ce que le tems nous en a dérobé, il s'en rencontrait une plus achevée.

La poëſie dramatique, ſelon lui, eſt une imitation des actions, & il s'arrête à la condition des perſonnes, ſans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en ſoit, cette définition avait du raport à l'uſage de ſon tems, où l'on ne faiſait parler dans la comédie que des perſonnes d'une condition très-médiocre; mais elle n'a pas une entière juſteſſe pour le nôtre, où les rois mèmes y peuvent entrer, quand leurs actions ne ſont point au-deſſus d'elle. Lorſqu'on met ſur la ſcène une ſimple intrigue d'amour entre des rois, & qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni de leur état, je ne crois pas que bien que les perſonnes ſoient illuſtres *l*), l'action le ſoit aſſez pour s'élever juſqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérèt d'état, ou quelque paſſion plus noble & plus mâle que l'amour, telles que ſont l'ambition ou la ven-

k) *Corneille* a bien raiſon de ne pas aprouver la définition d'*Ariſtote* & probablement l'auteur du Miſantrope ne l'approuva pas davantage. Apparemment *Ariſtote* était ſéduit par la réputation qu'avait uſurpée ce boufon d'Ariſtophane bas & fourbe lui-même, & qui avait toujours peint ſes ſemblables. *Ariſtote* prend ici la partie pour le tout & l'acceſſoire pour le principal. Les principaux perſonnages de Ménandre, & de Térence ſon imitateur, ſont honnêtes. Il eſt permis de mettre des coquins ſur la ſcène. Mais il eſt beau d'y mettre des gens de bien.

l) Nous ſommes entiérement de l'a-



geance, & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maitreſſe. Il eſt à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, & peut ſervir de fondement à ces intérêts, & à ces autres paſſions dont je parle; mais il faut qu'il ſe contente du ſecond rang dans le poeme, & leur laiſſe le premier.

Cette maxime ſemblera nouvelle d'abord; elle eſt toutefois de la pratique des anciens, chèz qui nous ne voyons aucune tragédie, où il n'y ait qu'un intéret d'amour à déméler. Au contraire ils l'en banniſſaient ſouvent; & ceux qui voudront conſidérer les miennes, reconnaitront qu'à leur exemple, je ne lui ai jamais laiſſé prendre le pas devant, & que dans le Cid même, qui eſt ſans contredit la piéce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naiſſance & le ſoin de l'honneur l'emportent ſur toutes les tendreſſes qu'il inſpire aux amans que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'état dans un poeme, & que le ſoin qu'une perſonne royale doit avoir de ſa gloire faſſe taire ſa paſſion, comme en D. Sanche, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de perte d'états, ou de banniſſement, je ne penſe pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des perſonnes dont celui-là repréſente les actions, je me ſuis hazardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque, pour la diſtinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela eſt ſans exemple parmi les anciens; mais auſſi il eſt ſans exemple parmi eux de mettre des rois ſur le théatre, ſans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher ſi ſervilement à leur imitation, que nous n'oſions eſſayer

vis de *Corneille*. *Bérénice* ne nous parait pas une tragédie; l'élégant & habile *Racine* trouva à la vérité le ſecret de faire de ce ſujet une piéce très intéreſſante. Mais ce n'eſt pas une tragédie. C'eſt ſi l'on veut une comédie héroïque, une idille, un églogue entre des princes, un dialogue admirable d'amour, une très belle paraphraſe de Sapho & non pas de Sophocle, une élégie charmante; ce ſera tout ce qu'on voudra mais ce n'eſt point encor une fois une tragédie.



quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les régles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnait Horace aux poëtes de son tems:

Nec non minimum meruere decus, vestigia græca?
Ausi deserere,

& n'avoir point de part en cet honteux éloge,

O imitatores, servum pecus!

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, *a été autrefois sans exemple, & ce que nous faisons sans exemple en poura servir un jour.*

La comédie diffère donc en cela de la tragédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse; celle-là s'arrète à une action commune & enjouée; celle-ci demande de grands périls pour ses héros; celle-là se contente de l'inquiétude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complette & achevée; c'est-à-dire, que dans l'événement qui la termine, le spectateur doit être si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrèter. Si le poëme en demeurait là, l'action ne serait pas complette, parce que l'auditeur sortirait dans l'incertitude de ce que cet empereur aurait ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que César, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, & ne le force à lui rendre sa part du royaume,

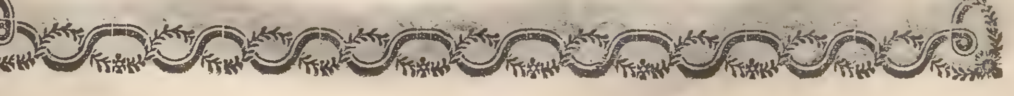
m) Ces savans en l'art poëtique ne paraissent pas savans dans la connaissance du cœur humain. *Corneille* en savait beaucoup plus qu'eux. Ce qui nous paraît ici de plus extraordinaire, c'est que dans les premiers tems si tumultueux de la grande réputation du *Cid*, les ennemis de *Corneille* lui reprochaient

que ſon père lui a laiſſée par teſtament. Pour attirer la faveur de ſon côté par un grand ſervice, il lui immole Pompée; ce n'eſt pas aſſez, il faut voir comment Céſar recevra ce grand ſacrifice; il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les conſeillers de cet attentat à cet illuſtre mort; ce roi ſurpris de cette réception ſi peu attendue, ſe réſout à prévenir Céſar, & conſpire contre lui, pour éviter par ſa perte le malheur dont il ſe voit menacé. Ce n'eſt pas encor aſſez, il faut ſavoir ce qui réuſſira de cette conſpiration. Céſar en a l'avis, & Ptolomée périſſant dans un combat avec ſes miniſtres, laiſſe Cléopatre en paiſible poſſeſſion du royaume dont elle demandait la moitié; & Céſar hors de péril, l'auditeur n'a plus rien à demander, & eſt fort ſatisfait, parce que l'action eſt complette.

Je connais des gens d'eſprit *m*), & des plus ſavans en l'art poëtique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes poëmes, parce que je n'y conclus pas préciſément le mariage des premiers acteurs, & que je ne les envoye point marier au ſortir du théatre. A quoi il eſt aiſé de répondre, que le mariage n'eſt point un achévement néceſſaire pour la tragédie heureuſe, ni même pour la comédie. Quant à la première, c'eſt le péril d'un héros qui la conſtitue, & lorſqu'il en eſt ſorti, l'action eſt terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'eſt point beſoin qu'il parle d'épouſer ſa maitreſſe quand la bienſéance ne le permet pas, & il ſuffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens, ſans lui en faire déterminer le jour. Ce ſerait une choſe inſupportable que Chimène en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué ſon père; & Rodrigue ſerait ridicule, s'il faiſait la moindre démonſtration de le déſirer. Je dis la même choſe d'Antiochus. Il ne pourrait dire de douceurs à Rodogune qui ne fuſſent de mauvaiſe grace, dans l'inſtant que ſa

d'avoir marié Chimène avec le meurtrier de ſon père le propre jour de ſa mort ce qui n'était pas vrai : au contraire la piéce finit par ce beau vers,

Laiſſe faire le tems, ta vaillance & ton roi.



mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion, *que de rendre amis ceux qui étaient ennemis.* Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, & l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un père, qu'on a vû en colère contre lui pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies; ou que deux amans séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettaient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y aurait pas grand artifice au dénouement d'une piéce, si après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un père qui n'aprouve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentait tout d'un coup au cinquiéme, par cette seule raison que c'est le cinquiéme, & que l'auteur n'oserait en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvait la vie en quelque rencontre, où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis, ou que par quelque incident inespéré, il fût reconnu pour être de plus grande condition, & mieux dans la fortune qu'il ne paraissait.

Comme il est nécessaire que l'action soit complette, il faut aussi n'ajouter rien au-delà; parce que quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien, & s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentimens de joie qu'ont deux amans qui se voyent

n) Tout ce qu'ont dit *Aristote* & *Corneille* sur ce commencement ce milieu & cette fin est incontestable. Et la remarque de *Corneille* sur le meurtre de *Camille* par *Horace* est très fine, on ne peut trop estimer la candeur & le gé-

réunis après de longues traverſes, doivent être bien courts : & je ne ſais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la conteſtation de Ménélas & de Teucer, pour la ſépulture d'Ajax que Sophocle fait mourir au quatriéme acte ; mais je ſais que de notre tems la diſpute du même Ajax & d'Ulyſſe pour les armes d'Achille après ſa mort, laſſa fort les oreilles, bien qu'elle partit d'une bonne main. Je ne puis déguiſer même que j'ai peine encor à comprendre comment on a pû ſouffrir le cinquiéme acte de Mélite & de la Veuve. On n'y voit les premiers acteurs que réunis enſemble, & ils n'y ont plus d'intérêt qu'à ſavoir les auteurs de la fauſſeté ou de la violence qui les a ſéparés. Cependant ils en pouvaient être déja inſtruits, ſi je l'euſſe voulu, & ſemblent n'être plus ſur le théatre que pour ſervir de témoins au mariage de ceux du ſecond ordre ; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'oſe attribuer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes, qui était aſſez générale en ce tems-là, d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal obſervés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, ſur ceux même qui, faute de les ſavoir, s'abandonnent au courant des ſentimens naturels : mais je ne puis que je n'avoue du moins, que la vieille habitude qu'on avait alors à ne voir rien de mieux ordonné, a été cauſe qu'on ne s'eſt pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de comédie très-agréable, & qui juſques-là n'avait point paru ſur la ſcène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaiſait à la vûe, bien qu'il n'eût pas toutes ſes proportions dans leur juſteſſe.

La comédie & la tragédie ſe reſſemblent encor en ce que l'action qu'elles choiſiſſent pour imiter *doit avoir une juſte grandeur*, c'eſt-à-dire, (*n qu'elle ne doit être, ni ſi petite qu'elle échape à la vûe comme un atôme, ni ſi vaſte qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur, & égare ſon imagination.* C'eſt ainſi qu'A-

---

nie d'un homme qui recherche un défaut dans un de ſes ouvrages étincelant des plus grandes beautés, qui trouve la cauſe de ce défaut & qui l'explique.

ristote explique cette condition du poëme, & il ajoute que *pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu & une fin.* Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précèdent, & je m'assure que si Cinna attendait au cinquiéme à conspirer contre Auguste, & qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Emilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante ferait bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auraient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu & une fin. Cinna conspire contre Auguste, & rend compte de sa conspiration à Emilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste lui pardonne, voilà la fin. Ainsi dans les comédies, j'ai presque toujours établi deux amans en bonne intelligence, je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe, & les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparait.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze-cent,

o) Deux mille vers, dix-huit cent, quinze cent, douze cent. Il n'importe. Ce ne sera pas trop de deux mille vers s'ils sont bien faits, s'ils sont intéressants. Ce sera trop de douze cent, s'ils ennuient. Il est vrai que depuis l'excellent *Racine* nous avons eu des tragédies très longues, & généralement très mal écrites qui ont eu de grands succès, soit par la force du sujet, soit par des vers heureux qui brillaient à travers la barbarie du style, soit encor par des caballes qui ont tant d'influence au théatre. Mais il demeure toujours très vrai que douze cent bons vers valent mieux que dix-huit cent vers obscurs, enflez, pleins de solécismes ou de lieux communs pires que des solécismes. Ils peuvent passer sur le théatre à la faveur d'une déclamation imposante;

cent, (*o* & veulent que les piéces de théatre ne puiffent aller jufqu'à dix-huit, fans laiffer un chagrin capable de faire oublier les plus belles chofes. J'ai été plus heureux que leur règle ne le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies, & un peu plus de dix-huit cent aux tragédies, fans avoir fujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'eft affez parler du fujet de la comédie, & des conditions qui lui font nécceffaires. La vraifemblance en eft une dont je parlerai en un autre lieu; il y a de plus, que les événemens en doivent toujours être heureux, ce qui n'eft pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas befoin de commentaire. Je viens à la feconde partie du poëme, qui font les mœurs.

Ariftote leur prefcrit quatre conditions, *qu'elles foient bonnes, convenables, femblables & égales.* Ce font des termes qu'il a fi peu expliqués, qu'il nous laiffe grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu (*p* entendre par ce mot de *bonnes*, qu'il faut qu'elles foient vertueufes. La plûpart des poëmes, tant anciens que modernes, demeureraient en un pitoyable état, fi l'on en retranchait tout ce qui s'y rencontre de perfonnages méchans, ou vicieux, ou tachés de quelque faibleffe qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris foin de décrire en général les mœurs de chaque âge, &

mais ils font à jamais réprouvés par tous les lecteurs judicieux.

p) Quand on difpute fur un mot c'eft une preuve que l'auteur ne s'eft pas fervi du mot propre. La plûpart des difputes en tout genre ont roulé fur des équivoques. Si *Ariftote* avait dit, il faut que les mœurs foient vraies, au lieu de dire, il faut que les mœurs foient bonnes, on l'aurait très bien entendu. On ne niera jamais que Louis XI doive être peint, violent, fourbe & fuperftitieux; foutenant fes imprudences par des cruautés; Louis XII jufte envers fes fujets, faible avec les étrangers; François I brave, ami des arts & des plaifirs: Catherine Médicis intrigante, perfide, cruelle. L'hiftoire, la tragédie, les difcours publics doivent repréfenter les mœurs des hommes telles qu'elles ont été.

leur attribue plus de défauts que de perfections; & quand il nous prefcrit de peindre Médée fière & indomtable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jufqu'à maintenir que les loix ne font pas faites pour lui, & ne voulant prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces fortes de mœurs; & s'il m'eft permis de dire mes conjectures fur ce qu'Ariftote nous demande par-là, je crois que c'eft le caractère brillant & élevé d'une habitude vertueufe ou criminelle, felon qu'elle eft propre & convenable à la perfonne qu'on introduit. Cléopatre dans Rodogune eft très-méchante; il n'y a point de parricide qui lui faffe horreur, pourvû qu'il la puiffe conferver fur un trône qu'elle préfére à toutes chofes, tant fon attachement à la domination eft violent; mais tous fes crimes font accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chofe de fi haut, qu'en même tems qu'on détefte fes actions, on admire la fource dont elles partent. J'ofe dire la même chofe du Menteur. Il eft hors de doute que c'eft une habitude vicieufe que de mentir; mais il débite fes menteries avec une telle préfence d'efprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en fa perfonne, & fait confeffer aux fpectateurs que le talent de mentir ainfi, eft un vice dont les fots ne font point capables. Pour troifiéme exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colère d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma penfée. Elle a pour fondement un paffage d'Ariftote, qui fuit d'affez près celui que je tache d'expliquer. *La poëfie*, dit-il, *eft une imitation de gens meilleurs* (q *qu'ils n'ont été; & comme les peintres font fouvent des portraits flattés, qui font plus beaux que l'original, & confervent toutefois la reffemblance, ainfi les poëtes re-*

---

q) *Meilleurs*, eft encor ici une équivoque d'*Ariftote*, il entend qu'il faut un peu éxagerer dans la poëfie, que les hommes y doivent paraître plus grands, plus brillans qu'ils n'ont été, il faut frapper l'imagination. Voilà pourquoi dans la fculpture, on donnait aux héros une taille au-deffus du commun des hommes.

Il fe pourait que les mots grecs qui repondent chez *Ariftote* à *bon* & à *meilleur* ne fignifiaffent pas précifément ce que nous leur fefons fignifier. Il n'y avait peut-être



présentant des hommes colères ou fainéans, doivent tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemple d'équité, ou de dureté; & c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon. Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportemens de la colère d'Achille, cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, & dont Robertel parle ainsi: *Unum quodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à sua natura, & effigie prissina.*

Ce texte d'Aristote que je viens de citer, peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les mœurs des hommes colères ou fainéans*, (r *doivent être peints dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemple d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colère; & c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers:

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥαθυμοὶ a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes latins que j'ai suivis. Pacius le tourne *desides*; Victorius, *inertes*; Heinsius, *segnes*; & le mot de *fainéans* dont je me suis servi pour le mettre en notre langue, répond assez à ces trois versions; mais Castelvetro le rend en la sienne par celui de *mansueti*, *débonnaires*, *ou pleins de mansuétude*; & non-seulement ce mot a une oposition plus juste à celui de *colère*, mais aussi il s'accorderait mieux avec cette habitude, qu'Aristote apelle ἐπιεικεία, dont il

---

pas d'équivoque dans le texte grec, & il y en a dans le français.

r) Fainéans. Corneille n'a-t-il pas grande raison de traduire par *débonnaire* le mot grec si mal traduit par *fainéant.* En effet le caractère de mansuétude, de débonnaireté est opposé à colère; fainéant est opposé à laborieux.

Avouons ici que toutes ces dissertations ne valent pas deux bons vers du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna.*



nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduiſent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondrait mieux au *manſueti* de l'Italien, qu'à leurs *ſegnes*, *deſides*, *inertes*, pourvû qu'on n'entendit par-là, qu'une bonté naturelle, qui ne ſe fâche que mal-aiſément; mais j'aimerais mieux encor celui de *piacevolezza*, dont l'autre ſe ſert pour l'exprimer en ſa langue; & je crois que pour lui laiſſer ſa force en la nôtre, on le pourrait tourner par celui de *condeſcendance*, ou *facilité équitable d'aprouver*, *excuſer*, *&* *ſuporter tout ce qui arrive.* Ce n'eſt pas que je me veuille faire juge entre de ſi grands hommes; mais je ne puis diſſimuler que la verſion italienne de ce paſſage me ſemble avoir quelque choſe de plus juſte que ces trois latines. Dans cette diverſitê d'interprétations chacun eſt en liberté de choiſir, puiſque même on a droit de les rejetter toutes, quand il s'en préſente une nouvelle qui plait davantage, & que les opinions des plus ſavans ne ſont pas des loix pour nous.

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Ariſtote par cette bonté de mœurs qu'il leur impoſe pour première condition. C'eſt qu'elles doivent être vertueuſes tant qu'il ſe peut, en ſorte que nous n'expoſions point de vicieux, ou de criminels ſur le théatre, ſi le ſujet que nous traitons n'en a beſoin. Il donne lieu lui-même à cette penſée, lorſque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette règle, il ſe ſert de celui de Ménélas dans l'Oreſte d'Euripide; dont le défaut ne conſiſte pas en ce qu'il eſt injuſte, mais en ce qu'il l'eſt ſans néceſſité.

Je trouve dans Caſtelvetro une troiſiéme explication qui pourrait ne déplaire pas, qui eſt, que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier perſonnage, qui doit toujours ſe faire aimer, & par conſéquent être vertueux, & non pas ceux qui le perſécutent, ou le font périr; mais comme c'eſt reſtraindre à un ſeul ce qu'Ariſtote dit en général, j'aimerais mieux m'arrèter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paraiſſent ſur la ſcène; & je ne pourrais ſuivre cette dernière interprétation, ſans condam-



ner le Menteur, dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la première. Le poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi, & le pays de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parens, à ses amis, à son roi; quel est l'office d'un magistrat, ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr; car c'est une maxime infaillible, que pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une règle, dont on ne puisse se dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues & les vieillards avares; le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes & des passions qui conviendraient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, & non pas d'un vieillard; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux; mais il passerait pour fou, s'il voulait faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendait se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera; mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, & non pas sur ses mérites; & ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Aristote demande aux mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connaître, & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers,

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindrait Ulysse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise, s'exposerait à

la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entr'elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvû qu'on les sépare, & qu'on donne celles de *convenables*, aux personnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire ou par la fable, comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'*égalité*, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non-seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal; mais encor lorsqu'en conservant l'égalité au-dedans, nous donnons l'inégalité au dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour; elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur; mais cet amour agit autrement en la présence du roi, autrement en celle de l'infante, & autrement en celle de Rodrigue; & c'est ce qu'Aristote apelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote, lorsqu'il dit, *que la tragédie se peut faire sans mœurs*, s) *& que la plupart de celles des modernes de son tems n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez mal-aisé à concevoir, vû que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spi-

s) Peut-être qu'*Aristote* entendait par des tragédies sans mœurs, des piéces fondées uniquement sur des avantures funestes qui peuvent arriver à tous les personnages soit qu'ils aient des passions où qu'ils n'en aient pas; soit qu'ils ayent un caractère frappant ou non. Le malheur d'*Oedipe* par exemple peut arriver à tout homme indépendamment de son caractère & de ses mœurs.

Qu'une princesse ayant apris la mort de son mari tué sur le rivage de la

rituel ou ſtupide, timide ou hardi, conſtant ou irréſolu, bon ou mauvais politique, & qu'il eſt impoſſible qu'on en mette aucun ſur le théatre qui ne ſoit bon ou méchant, & qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux ſentimens qui ſemblent opoſés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philoſophe dit enſuite, que *ſi un poëte a fait de belles narrations morales, & des diſcours bien ſentencieux, il n'a fait encor rien par-là qui concerne la tragédie.* Cela m'a fait conſidérer que les mœurs ne ſont pas ſeulement le principe des actions, mais auſſi du raiſonnement. Un homme de bien agit & raiſonne en méchant, & l'un & l'autre étale diverſes maximes de morale ſuivant cette diverſe habitude. C'eſt donc de ces maximes que cette habitude produit, que la tragédie peut ſe paſſer, & non pas de l'habitude même, puiſqu'elle eſt le principe des actions, & que les actions ſont l'ame de la tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agiſſant, & pour agir. Ainſi pour expliquer ce paſſage d'Ariſtote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle d'une tragédie ſans mœurs, il entend une tragédie où les acteurs énoncent ſimplement leurs ſentimens, ou ne les apuient que ſur des raiſonnemens tirés du fait, comme Cléopatre dans le ſecond acte de Rodogune, & non pas ſur des maximes de morale ou de politique, comme Rodogune dans ſon premier acte. Car, je le répete encore, faire un poëme de théatre, où aucun des acteurs ne ſoit ni bon ni méchant, prudent ni imprudent, cela eſt abſolument impoſſible.

Après les mœurs viennent les ſentimens, par où l'acteur fait connaître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut ſe contenter d'un ſimple témoignage de ce qu'il ſe propoſe de faire, ſans le fortifier de raiſonnemens moraux, comme je viens de le dire. Cette partie a beſoin de la rhétorique pour

---

mer aille lui dreſſer un tombeau & qu'elle voie le corps de ſon fils étendu mort ſur le même rivage; cela eſt déplorable & tragique; mais n'a aucun raport à la conduite & aux mœurs de cette princeſſe.

Au contraire les deſtinées d'*Emilie*, de *Roxane*, de *Phèdre*, d'*Hermione* dépendent de leurs mœurs. Auſſi les piéces de caractère ſont bien ſupérieures à celles qui ne repréſentent que des avantures fatales.

peindre les paſſions & les troubles de l'eſprit, pour conſulter, délibérer, exagérer ou exténuer, mais il y a cette différence pour ce regard *t*) entre le poëte dramatique & l'orateur, que celui-ci peut étaler ſon art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec ſoin, parce que ce n'eſt jamais lui qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne ſont pas des orateurs.

La diction dépend de la Grammaire. *u*) Ariſtote lui attribue les figures, que nous ne laiſſons pas d'apeller communément figures de rhétorique. Je n'ai rien à dire là-deſſus, ſinon que le langage doit être net, les figures placées à propos & diverſifiées, & la verſification aiſée & élevée au-deſſus de la proſe, mais non pas juſqu'à l'enflure du poëme épique, puiſque ceux que le poëte fait parler ne ſont pas des poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs, a retranché la muſique de nos poëmes. Une chanſon y a quelquefois bonne grace *x*), & dans les piéces de machines cet ornement eſt redevenu néceſſaire pour remplir les oreilles de l'auditeur, pendant que les machines deſcendent.

La décoration du théatre a beſoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture & de la perſpective. Ariſtote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le poëte; & comme il ne la traite point, je me diſpenſerai d'en dire plus qu'il ne m'en a apris.

Pour achever ce diſcours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui ſont le prologue, l'épiſode, l'exode, & le chœur. Le prologue eſt *ce qui ſe recite avant le premier chant du*

---

t) Grande règle toujours obſervée par *Racine* & par *Molière* rarement par d'autres. Il faut au théatre, comme dans la ſociété, ſavoir s'oublier ſoi-même. *Corneille* qui aimait à diſſerter rend quelquefois ſes perſonnages trop diſſertateurs; & ſurtout dans ſes dernières piéces il met le raiſonnement à la place du ſentiment.

u) Oui; & encor plus du génie, témoins les beaux vers de *Corneille* dans ſes premières tragédies.

x) Cela fut écrit avant que l'opéra fut à la mode en France. Depuis ce tems il s'eſt fait de grands changemens. La muſique s'eſt introduite avec beaucoup de ſuccès dans de petites comé-

du chœur y): l'épisode, *ce qui se récite entre les chants du chœur*: & l'exode, *ce qui se récite après le dernier chant du chœur.* Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entr'elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les apliquer à notre usage, le prologue est notre premier acte, l'épisode fait les trois suivans, & l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la premiére entrée du chœur*; ce qui nous embarrasserait fort, vû que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le premier, & ainsi elles manqueraient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encor que le mot grec πάροδος dont se sert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui était le lieu ordinaire où nos anciens faisaient parler leurs acteurs; en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'aprend lui-même un peu après, en disant que le πάροδος du chœur est la première chose que dit tout le chœur ensemble. Or, quand le chœur entier disait quelque chose, il chantait; & quand il parlait sans chanter, il n'y avait qu'un de ceux dont il était composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur tenait alors lieu d'acteur, & ce qu'il disait ser-

---

dies. Et ce nouveau genre de spectacle a pris le nom d'opera comique.

y) Il est difficile d'appliquer à notre usage le prologue, l'épisode, l'exode & le chœur des grecs, les Anglais ont un prologue & un épilogue qui sont deux petites piéces de vers détachées, dans la premiere on demande l'indulgence des spectateurs pour la tragédie ou la comédie qu'on va jouer; dans la seconde on fait des plaisanteries, & surtout des allusions à tout ce qui a pu dans la piéce avoir quelque raport aux mœurs de la nation & aux avantures de Londres. C'est une espèce de farce récitée par un seul acteur. Cette facétie n'est pas admise en France; & poura l'être, tant on aime depuis quelque tems à prendre les modes anglaises.

vait à l'action, & devait par conſéquent être entendu ; ce qui n'eût pas été poſſible, ſi tous ceux qui le compoſaient, & qui étaient quelquefois juſqu'au nombre de cinquante, euſſent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce premier πάροδος du chœur, qui eſt la borne du prologue, à la première fois qu'il demeurait ſeul ſur le théatre, & chantait : juſques-là il n'y était introduit que parlant avec un acteur par une ſeule bouche ; ou s'il y demeurait ſeul ſans chanter, il ſe ſéparait en deux demi-chœurs, qui ne parlaient non plus chacun de leur côté que par un ſeul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils diſaient, & s'inſtruire de ce qu'il falait qu'il aprit pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, ſuivant l'intention d'Ariſtote ; & pour ſupléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de ſon livre, je dirai qu'il doit contenir les ſemences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les épiſodiques ; de ſorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes ſuivans, qu'il ne ſoit connu par ce premier, ou du moins apellé par quelqu'un qui y aura été introduit *z*). Cette maxime eſt nouvelle & aſſez ſévère, & je ne l'ai pas toujours gardée ; mais j'eſtime qu'elle ſert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaiſon de toutes celles qui concourent dans le poeme. Les anciens s'en ſont fort écartés, particuliérement dans les agnitions, pour leſquelles ils ſe ſont preſque toujours ſervis de gens qui ſurvenaient par hazard au cinquiéme acte, & ne feraient arrivés qu'au dixiéme, ſi la piéce en eût eu dix. Tel eſt ce vieillard de Corinthe dans l'Œdipe de Sophocle, & de Séneque, où il ſemble tomber des nues par miracle, en un tems où les acteurs ne ſauraient plus par où en prendre,

z) Cette maxime nouvelle établie par *Corneille* était très judicieuſe. Non-ſeulement il eſt utile pour l'intelligence parfaite d'une piéce de théatre que tous les perſonnages eſſentiels ſoient annoncés dès le premier acte ; mais cette ſage précaution contribue à augmenter l'intérêt. Le ſpectateur en attend avec plus d'émotion l'acteur qui doit ſervir au nœud ou à le redoubler ou à le dénouer ; ne fut-il qu'un ſubalterne. Rien ne fait mieux voir combien *Corneille* avait

ni quelle posture tenir, s'il arrivait une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquiéme acte non plus qu'eux; mais j'ai préparé sa venue dès le premier, en faisant dire à Œdipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans la Veuve, bien que Célidan ne paraisse qu'au troisiéme, il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de Poitiers dans le Menteur avait le même défaut; mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement se trouve préparé par Philiste, & non plus par lui.

Je voudrais donc que le premier acte contint le fondement de toutes les actions, & fermât la porte à tout ce qu'on voudrait introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encor que souvent il ne donne pas toutes les lumiéres nécessaires pour l'entiére intelligence du sujet, & que tous les acteurs n'y paraissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paraitre ayent besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la piéce par quelque propre intérêt considérable, ou qui aportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un confident qui reçoit le secret de son ami, & le plaint de son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans, une femme qui console & conseille son mari, en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier acte; &, quand je n'y aurais point parlé de Livie dans Cinna *aa*), j'aurais pû la faire entrer au quatriéme,

aprofondi tous les secrêts de son art.

Molière si admirable par la peinture des mœurs, par les tableaux de la vie humaine, par la bonne plaisanterie, a manqué à cette règle de *Corneille* dans la plûpart de ses dénouemens, les personnages ne sont pas assez annoncés, assez préparés.

aa) Il eut été mieux de ne point du tout faire paraitre *Livie*. Elle ne sert qu'à dérober à Auguste le mérite & la gloire d'une belle action. *Corneille* n'in-

ſans pécher contre cette régle. Mais je ſouhaiterais qu'on l'obſervât inviolablement, quand on fait concourir deux actions différentes, bien qu'enſuite elles ſe mêlent enſemble. La conſpiration de Cinna, & la conſultation d'Auguſte avec lui & Maxime, n'ont aucune liaiſon entr'elles, & ne font que concourir d'abord, bien que le réſultat de l'une produiſe de beaux effets pour l'autre, & ſoit cauſe que Maxime en fait découvrir le ſecret à cet empereur *bb*). Il a été beſoin d'en donner l'idée dès le premier acte, où Auguſte mande Cinna & Maxime. On n'en ſait pas la cauſe; mais enfin il les mande, & cela ſuffit pour faire une ſurpriſe très agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'empire, ou non, avec deux hommes qui ont conſpiré contre lui. Cette ſurpriſe aurait perdu la moitié de ſes graces, s'il ne les eût point mandés dès le premier acte, ou ſi on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand deſſein. Dans Dom Sanche, le choix que la reine de Caſtille doit faire d'un mari, & le rapel de celle d'Aragon dans ſes états, ſont deux choſes tout-à-fait différentes, auſſi ſont-elles propoſées toutes deux au premier acte; & quand on introduit deux ſortes d'amour, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'apellait prologue du tems d'Ariſtote, & communément on y faiſait l'ouverture du ſujet, pour inſtruire le ſpectateur de tout ce qui s'était paſſé avant le commencement de l'action qu'on allait repréſenter, & de tout ce qu'il falait qu'il ſût pour comprendre ce qu'il allait voir. La maniére de donner cette intelligence a changé ſuivant les tems *cc*). Euri-

---

troduiſit *Livie* que pour ſe conformer à l'hiſtoire, ou plûtot à ce qui paſſait pour l'hiſtoire. Car cette avanture ne fut d'abord écrite que dans une déclamation de *Sénéque* ſur la clémence. Il n'était pas dans la vraiſemblance qu'Auguſte eut donné le conſulat à un homme très peu conſidérable dans la république, pour avoir voulu l'aſſaſſiner.

bb) C'eſt un grand coup de l'art en effet, c'eſt une des beautés les plus théatrales, qu'au moment où *Cinna* vient de rendre compte à *Emilie* de la conſpiration, lorſqu'il a inſpiré tant d'horreur contre les cruautés d'Auguſte, lors qu'on ne déſire que la mort de ce triumvir, lorſque chaque ſpectateur ſemble devenir lui-même un des conjurés, tout à coup Auguſte mande Cinna & Maxime les chefs de la conſpiration. On craint que tout ne ſoit découvert, on tremble pour eux. Et c'eſt là cette terreur qui produit dans la tragédie un effet ſi admirable & ſi néceſſaire.

pide en a usé assez grossiérement, en introduisant tantôt un dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevaient cet éclaircissement, & tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisait lui-même; comme dans son Iphigénie, & dans son Hélène, où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'aprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire, que quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, & non pas par une simple narration. Le monologue d'Emilie, qui ouvre le théatre dans Cinna, fait assez connaître qu'Auguste a fait mourir son père, & que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui; mais c'est par le trouble & la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons la connaissance. Sur-tout le poete se doit souvenir que quand un acteur est seul sur le théatre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, & ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient, & à quoi il pense. Ainsi ce serait une faute insuportable, si un autre acteur aprenait par-là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre; & je ne le voudrais pas condamner en un autre, mais j'aurais de la peine à me le souffrir.

---

cc) Toutes les tragédies d'*Euripide* commencent ou par un acteur principal qui dit son nom au public & qui lui aprend le sujet de la piéce, ou par une divinité qui descend du ciel pour jouer ce rôle, comme Vénus dans *Phèdre & Hippolyte*.

Iphigénie elle-même, dans la piéce d'*Iphigénie en Tauride*, explique d'abord le sujet du drame & remonte jusqu'à Tantale dont elle fait l'histoire. *Corneille* a bien raison de dire que cet artifice est grossier. Ce qui est surprenant c'est que ce défaut qui semblerait venir de l'enfance de l'art ne se trouve point dans *Sophocle*, un peu antérieur à *Euripide*. Ce sont toujours dans les tragédies de *Sophocle* les principaux acteurs qui expliquent le sujet de la piéce sans paraître vouloir l'expliquer; leurs desseins, leurs intérêts, leurs passions s'annoncent de la manière la plus naturelle. Le dialogue porte l'émotion dans l'ame dès la première scène.

Plaute *dd*) a crû remédier à ce désordre d'Euripide, en introduisant un prologue détaché, qui se récitait par un personnage, qui n'avait quelquefois autre nom que celui de prologue, & n'était point du tout du corps de la piéce. Aussi ne parlait-il qu'aux spectateurs pour les instruire de ce qui avait précédé, & amener le sujet jusqu'au premier acte, où commençait l'action.

ee) Térence qui est venu depuis lui, a gardé ces prologues, & en a changé la matière. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux; &, pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de personnages, qu'on a apellés protatiques, parce qu'ils ne paraissent que dans la protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du sujet. Ils en écoutaient l'histoire, qui leur était racontée par un autre acteur; & par ce récit qu'on leur en faisait, l'auditeur demeurait instruit de ce qu'il devait savoir touchant les intérêts des premiers acteurs, avant qu'ils parussent sur le théatre. Tels sont Sosie dans son Andrienne, & Davus dans son Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse; mais je voudrais, pour sa perfection, que ces mêmes personnages servissent encor à quelqu'autre chose dans la piéce, & qu'ils y fussent introduits par quelqu'autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, & s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyait en Thessalie; il aprend de lui sa fortune & son divorce

dd) *Plaute* fait encor' pis, non-seulement il fait paraître d'abord Mercure dans l'amphitrion pour annoncer le sujet de sa tragi-comédie, pour prévenir les spectateurs, sur tout ce qu'il fera dans la piéce; mais au troisième acte il dépouille Jupiter de son rôle d'acteur. Ce Jupiter adresse la parole au public, l'instruit de tout & lui annonce le dénouement. C'est prendre assurément bien de la peine pour ôter aux spectateurs tout leur plaisir. Cependant la piéce plut beaucoup aux romains malgré ce défaut énorme, & malgré les basses plaisanteries qu'*Horace* condamne dans *Plaute*; tant le sujet d'*Amphitrion* est piquant, intéressant & comique par lui-même.

ee) Les prologues de *Térence* sont dans un goût qui est encor imité par les Anglais. C'est un discours en vers adressé aux auditeurs pour les rendre favora-



avec Médée, pour épouſer Créuſe, qu'il aide enſuite à ſauver des mains d'Egée, qui l'avait fait enlever, & raiſonne avec le roi ſur la défiance qu'il doit avoir des préſens de Médée. Toutes les piéces n'ont pas beſoin de ces éclairciſſemens, & par conſéquent on ſe peut paſſer ſouvent de ces perſonnages, dont Térence ne s'eſt ſervi que ces deux fois dans les ſix comédies que nous avons de lui.

Notre ſiécle a inventé une autre eſpèce de prologue pour les piéces de machine, qui ne touche point au ſujet, & n'eſt qu'une louange adroite du prince, devant qui ces poëmes doivent être repréſentés. Dans l'Andromède, Melpomène emprunte au ſoleil ſes rayons, pour éclairer ſon théatre en faveur du roi, pour qui elle a préparé un ſpectacle magnifique. Le prologue de la Toiſon d'or ſur le mariage de ſa Majeſté, & la paix avec l'Eſpagne, a quelque choſe encor de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je ne penſe pas qu'on y puiſſe raiſonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laiſſent pas toutefois de parler des choſes de notre tems, par une fiction poëtique *ff*), qui fait un grand accommodement de théatre.

L'épiſode, ſelon Ariſtote en cet endroit, ſont nos trois actes du milieu; mais, comme il aplique ce nom ailleurs aux actions qui ſont hors de la principale, & qui lui ſervent d'un ornement dont elle ſe pourrait paſſer, je dirai que bien que trois actes s'apellent épiſode, ce n'eſt pas à dire qu'ils ne ſoient compoſés que d'épiſodes. La conſultation d'Auguſte au

---

bles. Ce diſcours était prononcé d'ordinaire par l'entrepreneur de la troupe. Aujourd'hui en Angleterre ces prologues ſont toujours compoſés par un ami de l'auteur. *Térence* employa preſque toujours ces prologues à ſe plaindre de ſes envieux, qui ſe ſervaient contre lui des mêmes armes. Une telle guerre eſt honteuſe pour les beaux arts.

ff) Il reſte à ſavoir ſi ces fictions poëtiques ſont au théatre un accommodement ſi heureux, le prologue de la nuit & de mercure dans l'amphitrion de *Molière* réuſſit autant que la piéce même. Mais c'eſt qu'il eſt plein d'eſprit, de graces & de bonnes plaiſanteries. Le prologue d'*Amadis* fut regardé comme un chef-d'œuvre. On admira l'art avec lequel *Quinaut* sût joindre l'éloge de Louis XIV avec le ſujet de la piéce, la beauté des vers & celle de la muſique. Le ſiécle de grandeur & de proſpérité qui produiſait ces brillans ſpectacles augmentait encor leur prix.

ſecond acte de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Emilie, & l'effort que fait Maxime pour perſuader à cet objet de ſon amour caché de s'enfuir avec lui, ne ſont que des épiſodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur, les irréſolutions de ce prince, & les conſeils de Livie, ſont de l'action principale, & dans Héraclius ces trois actes ont plus d'action principale que d'épiſodes. Ces épiſodes ſont de deux ſortes, & peuvent être compoſés des actions particuliéres des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourrait ſe paſſer, ou des intérêts des ſeconds amans qu'on introduit, & qu'on apelle communément des perſonnages épiſodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, & être attachés à l'action principale, c'eſt-à-dire, y ſervir de quelque choſe; & particuliérement ces perſonnages épiſodiques doivent s'embarraſſer ſi bien avec les premiers, qu'une ſeule intrigue brouille les uns & les autres. Ariſtote blâme fort les épiſodes détachés gg), & dit *que les mauvais poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des comédiens, pour leur donner de l'emploi.* L'Infante du Cid eſt de ce nombre, & on la poura condamner, ou lui faire grace par ce texte d'Ariſtote, ſuivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode, qui n'eſt autre choſe que notre cinquiéme acte. Je penſe en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poëme dramatique doit être complette. Je n'y ajouterai que ce mot; qu'il faut, s'il ſe peut, lui réſerver toute la cataſtrophe, & même la reculer vers la fin autant qu'il eſt poſſible. Plus on la diffère, plus les eſprits demeurent ſuſpendus, & l'impatience qu'ils ont de ſavoir de quel côté elle tournera, eſt cauſe qu'ils la reçoivent avec

gg) Un épiſode inutile à la piéce eſt toujours mauvais; & en aucun genre ce qui eſt hors d'œuvre ne peut plaire ni aux yeux, ni aux oreilles ni à l'eſprit. Nous avons dit ailleurs que le *Cid* réuſſit malgré l'infante & non pas à cauſe de l'infante. *Corneille* parle ici en homme modeſte & ſupérieur.

avec plus de plaiſir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la ſait trop tôt n'a plus de curioſité ; & ſon attention languit durant tout le reſte, qui ne lui aprend rien de nouveau. Le contraire s'eſt vû dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui ſépare le quatriéme acte du cinquiéme, n'a pas empèché que les déplaiſirs d'Hérode qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement ; mais je ne conſeillerais à perſonne de s'aſſurer ſur cet exemple. Il ne ſe fait pas des miracles tous les jours ; &, quoique ſon auteur eût bien mérité ce beau ſuccès par le grand effort d'eſprit qu'il avait fait à peindre les deſeſpoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur, qui en ſoutenait le perſonnage *hh*), y contribuait beaucoup.

Voilà ce qui m'eſt venu en penſée touchant le but, les utilités, & les parties du poëme dramatique. Quelques perſonnes de condition, qui peuvent tout ſur moi, ont voulu que je donnaſſe mes ſentimens au public, ſur les règles d'un art qu'il y a ſi longtems que je pratique aſſez heureuſement. Pour obſerver quelque ordre, j'ai ſéparé les principales matiéres en trois diſcours. Dans le premier, j'ai traité de l'utilité & des parties du poëme dramatique ; je parle au ſecond des conditions particuliéres de la tragédie, des qualités des perſonnes & des événemens qui lui peuvent fournir de ſujet, & de la maniére de le traiter ſelon le vraiſemblable ou le néceſſaire. Je m'explique dans le troiſiéme ſur les trois unités, d'action, de jour & de lieu.

Cette entrepriſe méritait une longue & très-exacte étude de tous les poëmes qui nous reſtent de l'antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les traités qu'Ariſtote & Horace ont faits de l'art poëtique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ai pû me réſoudre à en prendre le loiſir ; & je m'aſſure

hh) La Mariamne de Triſtan eut en effet longtems une très grande réputation. Nous avons entendu dire au comédien Baron, que lorſqu'il voulut débuter, Louis XIV lui feſait quelquefois réciter des vers de Mariamne, les belles piéces de *Corneille* la firent enfin oublier.

que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, & ne seront pas fâchés que je donne à des productions nouvelles, le tems qu'il m'eût falu consumer à des remarques sur celles des autres siécles. J'y fais quelques courses & y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parce que je connais mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrais en quelque chose, ou que je ne louerais pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition, & sans esprit de contestation, je l'ai déja dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées; &, comme peut-être je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus, est l'expérience du théatre, & les réflexions sur ce que j'ai vû y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un style simple, & me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétens pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, & ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le tems d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne dirait pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou se conforment aux règles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, & en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilège à une certaine espèce de gens, & soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise, ce que d'autres diraient par vanité. Je ne sais si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en desespérer pas.

---

a) Nous avons dit un mot de cette prétendue médecine des passions dans le commentaire sur le premier discours. Nous pensons avec *Racine* qui a pris le *phobos* & l'*eleos* pour sa devise, que pour qu'un acteur intéresse, il faut qu'on

SECOND DISCOURS.



DE LA TRAGÉDIE,

Et des moyens de la traiter ſelon le vraiſemblable, ou le néceſſaire.

OUTRE les trois unités du poëme dramatique dont j'ai parlé dans le diſcours précédent, la tragédie a celle-ci de particulier, que *par la pitié & la* a) *crainte elle purge de ſemblables paſſions.* Ce ſont les termes dont Ariſtote ſe ſert dans ſa définition, & qui nous aprennent deux choſes: L'une, qu'elle excite la pitié & la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de ſemblables paſſions. Il explique la premiére aſſez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière; & de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'eſt la ſeule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ſes politiques un deſſein d'en parler fort au long dans ce traité, & c'eſt ce qui fait que la plûpart de ſes interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout ſur cette matiére. Quoi qu'il en puiſſe être, je crois qu'il eſt à-propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre, & ſur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourons fonder une opinion probable de ce qui n'eſt point venu juſqu'à nous.

Nous avons pitié, dit-il, *de ceux que nous voyons ſouffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons ſouffrir à nos ſemblables.*

---

craigne pour lui, & qu'on ſoit touché de pitié pour lui. Voilà tout. Que le ſpectateur faſſe enſuite quelque retour ſur lui-même; qu'il examine, ou non, quels ſeraient ſes ſentimens s'il ſe trouvait dans la ſituation du perſonnage qui



Ainſi la pitié embraſſe l'intérèt de la perſonne que nous voyons ſouffrir, la crainte qui la ſuit regarde le nôtre, & ce paſſage ſeul nous donne aſſez d'ouverture, pour trouver la manière dont ſe fait la purgation des paſſions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos ſemblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous; & ce deſir à purger, modérer, & même déraciner en nous la paſſion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les perſonnes que nous plaignons: par cette raiſon commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cauſe. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce *b*) philoſophe. Ils ſe gènent ſur ce paſſage, & s'accordent ſi peu l'un avec l'autre, que Paul Beny marque juſqu'à douze ou quinze opinions diverſes, qu'il réfute avant que de nous donner la ſienne. Elle eſt conforme à celle-ci pour le raiſonnement, mais elle diffère en ce point, qu'elle n'en aplique l'effet qu'aux rois & aux princes, peut-être par cette raiſon, que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos ſemblables, & que n'en faiſant arriver qu'à des rois & à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que ſur des gens de leur condition. Mais ſans doute il a entendu trop litéralement ce mot de *nos ſemblables*, & n'a pas aſſez conſidéré qu'il n'y avait point de rois à Athènes, où ſe repréſentaient les poemes dont Ariſtote tire ſes règles. Ce philoſophe n'avait garde d'avoir cette pen-

---

l'intéreſſe; qu'il ſoit purgé, ou qu'il ne ſoit pas purgé; c'eſt ſelon nous une queſtion fort oiſeuſe.

Paul Beni peut rapporter quinze opinions ſur un ſujet auſſi frivole & en ajoûter encor une ſeizieme. Cela n'empêchera pas que tout le ſecret ne conſiſte à faire de ces vers charmans tels qu'on en trouve dans le *Cid*,

Va je ne te hais point — tu le dois — je
ne puis . . . .

Tu vas mourir! Don Sanche eſt-il ſi redoutable!

Sois vainqueur d'un combat dont Chimène
eſt le prix. . . .

Il n'y a point là de purgation. Le ſpectateur ne réfléchit point s'il aura beſoin d'être purgé. S'il refléchiſſait le poete aurait manqué ſon coup.

Et quocumque volent animum auditoris
agunto.

ſée qu'il lui attribue, & n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une choſe dont l'effet pût arriver ſi rarement, & dont l'utilité ſe fût reſtrainte à ſi peu de perſonnes. Il eſt vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, & que les auditeurs n'ont point de ſceptre par où leur reſſembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent: mais ces rois ſont hommes comme les auditeurs, & tombent dans ces malheurs par l'emportement des paſſions dont les auditeurs ſont capables. Ils prètent même un raiſonnement aiſé à faire du plus grand au moindre; & le ſpectateur peut concevoir avec facilité, que ſi un roi pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur ſi grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raiſon, lui qui n'eſt qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles paſſions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'eſt pas une néceſſité de ne mettre que les infortunes des rois ſur le théatre, celles des autres hommes y trouveraient place, s'il leur en arrivait d'aſſez illuſtres, & d'aſſez extraordinaires pour la mériter, & que l'hiſtoire prit aſſez *c*) de ſoin d'eux pour nous les aprendre. Scedaſe n'était qu'un ſimple payſan de Leuctres, & je ne tiendrais pas la ſienne indigne d'y paraître, ſi la pureté de notre ſcène pouvait ſouffrir qu'on y parlât du violement effectif de ſes deux filles, après que l'idée de

---

c) Rois, empereurs, princes, généraux d'armées, principaux chefs de républiques, il n'importe. Mais il faut toujours dans la tragédie des hommes élevés au-deſſus du commun; non-ſeulement parce que le deſtin des états dépend du ſort de ces perſonnages importans. Mais parce que les malheurs des hommes illuſtres expoſés aux regards des nations, font ſur nous une impreſſion plus profonde que les infortunes du vulgaire.

Je doute beaucoup qu'un payſan de Leuctres nommé Scédaſe dont on a violé deux filles, fut un auſſi beau ſujet de tragédie que *Cinna* & *Iphigénie*. Le viol d'ailleurs a toujours quelque choſe de ridicule, & n'eſt guères fait pour être joué que dans le beau lieu où l'on prétend que Sainte Théodore fut envoiée, ſuppoſé que cette Théodore ait jamais exiſté, & que jamais les romains aient condamné les dames à cette eſpèce de ſupplice; ce qui n'était aſſurément ni dans leurs loix ni dans leurs mœurs.

la prostitution n'y a pû être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié & cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes & les événemens, qui peuvent exciter l'un & l'autre. Sur quoi je supose, ce qui est très-véritable, que notre auditoire n'est composé ni de méchans, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, & qui ne sont pas si sévérement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, & capables des périls où elles engagent ceux qui leur déférent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point d) *qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur*, & soutient *que cela ne produit ni pitié, ni crainte, parce que c'est un événement tout-à-fait injuste.* Quelques interprètes poussent la force de ce mot grec μιαρὸν, qu'il fait servir d'épithète à cet événement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable.* A quoi j'ajoute, qu'un tel succès excite plus d'indignation & de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre, & qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étoufer celui qu'elle doit produire, & laisser l'auditeur mécontent par la colère qu'il remporte, & qui se mêle à la compassion qui lui plairait, s'il la remportait seule.

Il ne veut pas non plus, e) *qu'un méchant homme passe du*

---

d) S'il était permis de chercher un exemple dans nos livres saints, nous dirions que l'histoire de Job est une espèce de drame, & qu'un homme très vertueux y tombe dans les plus grands malheurs. Mais c'est pour l'éprouver, & le drame finit par rendre Job plus heureux qu'il n'a jamais été.

Dans la tragédie de *Britannicus*, si ce jeune prince n'est pas un modèle de vertu, il est du moins entiérement innocent; cependant il périt d'une mort cruelle. Son empoisonneur triomphe. *Cet événement est tout à fait injuste.* Pourquoi donc *Britannicus* a-t-il eu enfin un si grand succès, sur tout auprès des connaisseurs, & des hommes d'état? c'est par la beauté des détails, c'est par la peinture la plus vraie d'une cour corrompue. Cette tragédie à la vérité ne



malheur à la félicité, parce que non-ſeulement il ne peut naître d'un tel ſuccès aucune pitié, ni crainte, mais il ne peut pas même nous toucher par ce ſentiment naturel de joie, dont nous remplit la proſpérité d'un premier acteur à qui notre faveur s'attache. La chûte d'un méchant dans le malheur a de quoi nous plaire par l'averſion que nous prenons pour lui; mais comme ce n'eſt qu'une juſte punition, elle ne nous fait point de pitié, & ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne ſommes pas ſi méchans que lui, pour être capables de ſes crimes, & en apréhender une auſſi funeſte iſſue.

Il reſte donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités, par le choix d'un homme, qui ne ſoit ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait méchant, & qui par une faute, ou faibleſſe humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Ariſtote en donne pour exemple Oedipe & Thyeſte, en quoi véritablement je ne comprens point ſa penſée. Le premier me ſemble ne faire aucune faute, bien qu'il tue ſon père, parce qu'il ne le connait pas, & qu'il ne fait que diſputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins, comme la ſignification du mot grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une ſimple erreur de méconnaiſſance, telle qu'était la ſienne, admirons-le avec ce philoſophe, bien que je ne puiſſe voir quelle paſſion il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger ſur ſon exemple. Mais pour Thyeſte, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute ſans crime, qui le plonge dans

fait point verſer de larmes, mais elle attache l'eſprit, elle intéreſſe; & le charme du ſtyle entraine tous les ſuffrages, quoique le nœud de la piéce ſoit très petit, & que la fin un peu froide n'excite que l'indignation. Ce ſujet était le plus difficile de tous à traiter, & ne pouvait réuſſir que par l'éloquence de *Racine.*

e) Il y a de grands exemples de tragédies qui ont eu des ſuccès permanens, & dans leſquelles cependant le vertueux périt indignement, & le criminel eſt au comble de la gloire. Mais au moins il eſt puni par ſes remords. La tragédie eſt le tableau de la vie des grands. Ce tableau n'eſt que trop reſſemblant quand le crime eſt heureux. Il faut autant d'art, autant de reſſources, autant d'éloquence dans ce genre de tragédie, & peut être plus que dans tout autre.

ſon malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte ſon nom, c'eſt un inceſtueux qui abuſe de la femme de ſon frère: ſi nous le conſidérons dans la tragédie, c'eſt un homme de bonne foi qui s'aſſure ſur la parole de ſon frère, avec qui il s'eſt reconcilié. En ce premier état il eſt très-criminel, en ce dernier, très-homme de bien. Si nous attribuons ſon malheur à ſon inceſte, c'eſt un crime dont l'auditoire n'eſt point capable, & la pitié qu'il prendra de lui n'ira point juſqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne lui reſſemble point. Si nous imputons ſon déſaſtre à ſa bonne foi, quelque crainte pourra ſuivre la pitié que nous en aurons; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance ſur la parole d'un ennemi réconcilié, qui eſt plutot une qualité d'honnète homme qu'une vicieuſe habitude; & cette purgation ne fera que bannir la ſincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchiſe que je n'entens point l'aplication de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des paſſions ſe fait dans la tragédie, je tiens qu'elle ſe doit faire de la manière que je l'explique; mais je doute ſi elle s'y fait jamais, & dans celles-là même qui ont les conditions que demande Ariſtote. Elles ſe rencontrent dans le Cid, & en ont cauſé le grand ſuccès: Rodrigue & Chimène y ont cette probité ſujette aux paſſions, & ces paſſions ſont leur malheur, puiſqu'ils ne ſont malheureux qu'autant qu'ils ſont paſſionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette faibleſſe humaine dont nous ſommes capables comme eux; leur malheur fait pitié, cela eſt conſtant, & il en a coûté aſſez de larmes aux ſpectateurs pour ne le point conteſter. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cauſe leur infortune, & nous les fait plaindre;

---

f) Après tout ce qu'a dit judicieuſement *Corneille* ſur les caractères vertueux ou méchans, ou mêlés de bien & de mal, nous panchons vers l'opinion de cet interprête d'*Ariſtote*, qui penſe que ce philoſophe n'imagina ſon galimatias de la purgation des paſſions, que pour ruiner le galimatias de *Plato*; qui veut chaſſer la tragédie & la comédie, & le poëme épique de ſa république imagi-

dre; mais je ne sais si elle nous la donne, ni si elle le purge; & j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en raporte à ceux qui en ont vû les représentations; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, & repasser sur ce qui les a touchés au théatre, pour reconnaitre s'ils en sont venus par-là jusqu'à cette crainte réfléchie, & si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des interprètes *f*) d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la tragédie, que parce qu'il écrivait après Platon, qui bannit les poétes tragiques de sa république, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivait pour le contredire, & montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des états bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même, sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naitre des impressions que fait la force de l'exemple, lui manquait; la punition des méchantes actions, & la récompense des bonnes, n'étoient pas de l'usage de son siécle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre; & n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences & des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une, qui peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul Oedipe, & soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un ouvrage défectueux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siécle

---

naire. *Platon* en rendant les femmes communes dans son utopie, & en les envoyant à la guerre, croiait empêcher qu'on ne fit des poëmes pour une *Héléne*: & *Aristote* attribuant aux poëmes une utilité qu'ils n'ont peut-être pas imaginait sa purgation des passions. Que résulte-t-il de cette vaine dispute? qu'on court à *Cinna* & à *Andromaque* sans se soucier d'être purgé.

les a vuës dans le Cid, *g*) mais je ne sais s'il les a vûes en beaucoup d'autres; & si nous voulons rejetter un coup d'œil sur cette règle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de piéces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur, *h*) bannit les martyrs de notre théatre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, & Héraclius & Nicomède y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, & ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons oprimés, & prêts de périr, sans aucune faute de leur part, dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parce qu'il n'est pas digne de la premiére, & que les spectateurs ne sont pas méchans comme lui, pour concevoir l'autre à la vûe de sa punition: mais il serait à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnetes gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnète homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colère, & tuer dans un premier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime, *i*) ou dans une action blàmable. Il est peu de mères qui voulussent assassiner, ou empoisonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans Rodogune: mais il en est assez, qui prennent goût à en jouïr, & ne s'en dessaisissent qu'à regret, & le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire, & si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta; & la vûe de la juste punition qu'elle en reçoit, leur

g) Le *Cid*, comme nous l'avons dit n'est beau que parce qu'il est très-touchant.

h) Un martir qui ne serait que martir serait très vénérable, & figurerait très-bien dans la vie des saints, mais



peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles ſont capables de commettre. Il en eſt ainſi de quelques autres crimes, qui ne ſont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen & l'aplication ſur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective & ſenſible des paſſions, par le moyen de la pitié & de la crainte, il eſt aiſé de nous accommoder avec Ariſtote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y ſerviſſent toujours enſemble, & qu'il ſuffit ſelon lui de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois, que la pitié n'y peut arriver ſans la crainte, & que la crainte peut y parvenir ſans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, & peut toutefois mieux purger en nous cette ſorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compaſſion que nous avons de Rodrigue & de Chimène, ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'auditeur peut avoir de la commiſération pour Antiochus, pour Nicomède, pour Héraclius; mais s'il en demeure là, & qu'il ne puiſſe craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune paſſion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopatre, ni pour Pruſias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une infortune ſemblable, ou aprochante, peut purger en une mère l'opiniâtreté à ne ſe point deſſaiſir du bien de ſes enfans, en un mari le trop de déférence à une ſeconde femme au préjudice de ceux de ſon premier lit, en tout le monde l'avidité d'uſurper le bien ou la dignité d'autrui par violence; & tout cela proportionnément à la condition d'un chacun, & à ce qu'il eſt capable d'entreprendre. Les déplaiſirs & les irréſolutions d'Auguſte dans Cinna peuvent faire ce der-

aſſez mal au théatre. Sans Sévère & Pauline, *Polieucte* n'aurait point eu de ſuccès.

i) On s'intéreſſe pour un jeune criminel que la paſſion emporte & qui avoue ſes fautes, témoins *Venceslas* & *Radamiſte*.

nier effet, par la pitié & la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ai déja dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons, soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte; & si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que celle qui nous fait pitié, & nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événemens qu'il désaprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais, *celui-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié, & ne fait point naître de crainte; & cet autre n'y est pas suportable, parce qu'il n'excite que de la crainte, & ne fait point naître de pitié;* mais il les rebute, *parce qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte;* & nous donne à connaître par-là, que c'est par le manque de l'une & de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, & que s'ils produisaient l'une des deux, il ne leur refuserait point son suffrage. L'exemple d'Œdipe qu'il allégue, me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, & je ne pense pas qu'à le voir représenter, aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son père, ou d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, & que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable, ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, & nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins même que nous prenons de les éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son père, ni épousé sa mère, si son père & sa mère, à qui l'oracle avait prédit que cela arriverait, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi, non-seulement ce seront Laïus & Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, & ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier, & par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matière, établissons pour maxime, que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié & de la crainte, par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid *k*), & Placide dans Théodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers personnages, pour faire naître ces deux sentimens, comme dans Rodogune; & même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces régles de philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poëmes que nous avons vû réussir sur nos théatres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute, que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un très-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des spectateurs qui ne lui ressemblent pas; mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre, excite plus de pitié pour lui que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du raport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scène des hommes très-vertueux, ou très-méchans dans le malheur. En voici deux ou trois manières, que peut-être Aristote n'a sû prévoir, parce qu'on n'en voyait pas d'exemples sur les théatres de son tems.

La première est, quand un homme très-vertueux est persécuté par un très-méchant, & qu'il échape du péril, où le méchant demeure envelopé, comme dans Rodogune, & dans Héraclius, qu'on n'aurait pû souffrir, si Antiochus & Rodogune

k) Il est triste de mettre *Placide* à côté du *Cid*.

euſſent péri dans la première, & Héraclius, Pulchérie & Martian dans l'autre, & que Cléopatre & Phocas y euſſent triomphé. Leur malheur y donne une pitié, qui n'eſt point étouffée par l'averſion qu'on a pour ceux qui les y tyranniſent, parce qu'on eſpère toujours que quelque heureuſe révolution les empêchera de ſuccomber; & bien que les crimes de Phocas & de Cléopatre ſoient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeſte iſſue peut faire ſur lui les effets dont j'ai déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très-vertueux ſoit perſécuté, & périſſe même par les ordres d'un autre, qui ne ſoit pas aſſez méchant pour attirer trop d'indignation ſur lui, & qui montre plus de faibleſſe que de crime, dans la perſécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr ſon gendre Polyeucte, ce n'eſt pas par cette haine enragée contre les chrétiens, qui nous le rendrait exécrable, mais ſeulement par une lâche timidité qui n'oſe le ſauver en préſence de Sévère, dont il craint la haine & la vengeance, après les mépris qu'il en a faits durant ſon peu de fortune. On prend bien quelque averſion pour lui, on déſaprouve ſa manière d'agir; mais cette averſion ne l'emporte pas ſur la pitié qu'on a de Polyeucte, & n'empêche pas que ſa converſion miraculeuſe *l*), à la fin de la piéce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la même choſe de Pruſias dans Nicomède, & de Valens dans Théodore. L'un maltraite ſon fils, bien que très-vertueux; & l'autre eſt cauſe de la perte du ſien, qui ne l'eſt pas moins; mais tous les deux n'ont que des faibleſſes qui ne vont point juſques au crime; & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaiſſement ſous des puiſſances qu'ils redoutent, & qu'ils devraient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compaſſion d'eux-mêmes, & de leur honteuſe politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait

---

l) La converſion miraculeuſe de Félix le réconcilie ſans doute avec le ciel; mais point du tout avec le parterre.

m) *Ariſtote* montre ici un jugement

de ſi beaux effets ſur nos théatres, Ariſtote nous donne une lumière. *Toute action*, dit-il, *ſe paſſe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifférens l'un pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer ſon ennemi, cela ne produit aucune commiſération, ſinon entant qu'on s'émeut d'aprendre, ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il ſoit. Qu'un indifférent tue un indifférent, cela ne touche guère davantage, d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action* m); *mais quand les choſes arrivent entre des gens que la naiſſance ou l'affection attache aux intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue, ou eſt prêt de tuer ſa femme, une mère ſes enfans, un frère ſa ſœur; c'eſt ce qui convient merveilleuſement à la tragédie.* La raiſon en eſt claire. Les opoſitions des ſentimens de la nature aux emportemens de la paſſion, ou à la ſévérité du devoir, forment de puiſſantes agitations, qui ſont reçues de l'auditeur avec plaiſir; & il ſe porte aiſément à plaindre un malheureux oprimé ou pourſuivi par une perſonne qui devrait s'intéreſſer à ſa conſervation, & qui quelquefois ne pourſuit ſa perte qu'avec déplaiſir, ou du moins avec répugnance. Horace & Curiace ne ſeraient point à plaindre, s'ils n'étaient point amis & beaux-frères; ni Rodrigue, s'il était pourſuivi par un autre que par ſa maîtreſſe; & le malheur d'Antiochus toucherait beaucoup moins, ſi un autre que ſa mère lui demandait le ſang de ſa maîtreſſe, ou qu'un autre que ſa maîtreſſe lui demandât celui de ſa mère; ou ſi après la mort de ſon frère, qui lui donne ſujet de craindre un pareil attentat ſur ſa perſonne, il avait à ſe défier d'autres que de ſa mère & de ſa maîtreſſe.

C'eſt donc un grand avantage pour exciter la commiſération que la proximité du ſang, & les liaiſons d'amour ou d'amitié entre le perſécutant & le perſécuté, le pourſuivant & le pourſuivi, celui qui fait ſouffrir & celui qui ſouffre; mais il y a quelque aparence que cette condition n'eſt pas d'une néceſſité plus abſolue que celles dont je viens de parler, & qu'elle ne

bien ſain, & une grande connaiſſance du cœur de l'homme. Preſque toute tragédie eſt froide ſans les combats des paſſions.

regarde que les tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle, ni dans son Philoctète; & qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Eschyle & d'Euripide, y poura rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entens pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites: ce serait les rendre d'une nécessité absolue, & me contredire moi-même. Mais par ce mot de tragédies parfaites, j'entens celles du genre le plus sublime & le plus touchant; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvû qu'elles soient régulières à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé; & n'aprochent pas de la beauté & de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelqu'autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques, qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre, le connait, ou ne le connait pas, & s'il achève, ou n'achève pas. La diverse combinaison de ces deux maniéres d'agir, forme quatre sortes de tragédies, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. *On connait celui qu'on veut perdre, & on le fait périr en effet, comme Médée tue ses enfans, Clytemnestre son mari, Oreste sa mère*; & la moindre espèce est celle-là. *On le fait périr sans le connaître, & on le reconnait avec déplaisir après l'avoir perdu; & cela*, dit-il, *ou avant la tragédie, comme Œdipe, ou dans la tragédie, comme l'Alcmæon d'Astydamas, & Telegonus dans* **Ulysse** *blessé*, qui sont deux pièces que le tems n'a pas laissé venir jusqu'à nous; & cette seconde espèce a quelque

n) Il nous semble qu'on ne peut mieux expliquer ce qu'*Aristote* a du entendre. Si un homme commence une action funeste & ne l'achève pas sans avoir un motif supérieur & tragique qui le force, il n'est alors qu'incons-



quelque chose de plus élevé selon lui que la première. La troisiéme est dans le haut degré d'excellence, *quand on est prét de faire périr un de ses proches sans le connaître, & qu'on le reconnaît assez tôt pour le sauver, comme Iphigénie réconnaît Oreste pour son frère lorsqu'elle devait le sacrifier à Diane, & s'enfuit avec lui.* Il en cite encor deux autres exemples, de Mérope dans Cresphonte, & de Hellé, dont nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entiérement la quatriéme espèce de ceux qui connaissent, entreprennent & n'achèvent pas, qu'il dit *avoir quelque chose de méchant, & rien de tragique*, & en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre son père dans l'Antigone, & ne s'en sert que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'était modifiée, elle s'étendrait un peu loin, & enveloperait non-seulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Héraclius & Nicomède.

Disons *n*) donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connaissent la personne qu'ils veulent perdre, & s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun événement notable qui les y oblige, & sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déja marqué cette sorte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, & qu'ils sont empèchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils voulaient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-être plus sublime que les trois qu'Aristote avoue; & que s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyait point d'exemple sur les théatres de son tems, où ce n'était pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Electre qui se délivre d'opression par

tant & pusillanime. Il n'inspire que le mépris. Il faut, ou que la nature, ou la gloire l'arrête, & un tel dénouement peut faire un très-bel effet; ou bien le crime commence par lui, est puni avant d'être achevé; & le spectateur est encor plus content.

la mort de ſa mère, où elle encourage ſon frère, & lui en facilite les moyens.

L'action de Chimène n'eſt donc pas défectueuſe, pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puiſqu'elle y fait ſon poſſible, & que tout ce qu'elle peut obtenir de la juſtice de ſon roi, c'eſt un combat, où la victoire de ce déplorable amant lui impoſe ſilence. Cinna & ſon Emilie ne péchent point contre la règle en ne perdant point Auguſte, puiſque la conſpiration découverte les en met dans l'impuiſſance, & qu'il faudrait qu'ils n'euſſent aucune teinture d'humanité, ſi une clémence ſi peu attendue ne diſſipait toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune? Qu'oublie Phocas pour ſe défaire d'Héraclius? Et ſi Pruſias demeurait le maître, Nicomède n'irait-il pas ſervir d'ôtage à Rome, ce qui lui ſerait un plus rude ſuplice que la mort? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, & ſuccombent dans leurs entrepriſes ſans s'en dédire; & ce dernier eſt forcé de reconnaître ſon injuſtice, après que le ſoulévement de ſon peuple, & la générosité de ce fils qu'il voulait agrandir aux dépens de ſon ainé, ne lui permettent plus de la faire réuſſir.

Ce n'eſt pas démentir Ariſtote, que de l'expliquer ainſi favorablement pour trouver dans cette quatriéme manière d'agir qu'il rebute, une eſpèce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, & qu'il leur eût ſans doute préférée, s'il l'eût connue. C'eſt faire honneur à notre ſiécle, ſans rien retrancher de l'autorité de ce philoſophe; mais je ne ſais comment faire pour lui conſerver cette autorité, & renverſer l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois eſpèces. Cependant je penſe être bien fondé ſur l'expérience, à douter ſi celle qu'il eſtime la moindre des trois, n'eſt point la plus belle, & ſi celle qu'il tient la plus belle, n'eſt pas la moindre. La raiſon eſt, que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un père y veut perdre ſon fils ſans le connaître, & ne le regarde que comme indifférent, & peut-être com-

o) Il eſt toujours étonnant que *Corneille* ait cru que ſa *Dircé* ait pu faire quelque ſenſation dans ſon *Oedipe*.

p) On ne connait plus guères la mort de *Criſpe*, de *Jean Baptiſte Chiraldelli*, & pas davantage celle du Jéſuite *Ste-*



me ennemi. Soit qu'il paſſe pour l'un ou pour l'autre, ſon péril n'eſt digne d'aucune commiſération ſelon Ariſtote même, & ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périſſe avant que l'erreur ſoit découverte, & à ſouhaiter qu'elle ſe découvre aſſez tôt pour l'empêcher de périr : ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme aſſez vertueux pour ſe faire aimer ; & quand cette reconnaiſſance arrive, elle ne produit qu'un ſentiment de conjouïſſance de voir arriver la choſe comme on le ſouhaitait.

Quand elle ne ſe fait qu'après la mort de l'inconnu, la compaſſion qu'excitent les déplaiſirs de celui qui le fait périr, ne peut avoir grande étendue, puiſqu'elle eſt reculée & renfermée dans la cataſtrophe. Mais lorſqu'on agit à viſage découvert, & qu'on ſait à qui on en veut, le combat des paſſions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme, & de-là naiſſent les grandes & fortes émotions, qui renouvellent à tous momens, & redoublent la commiſération. Pour juſtifier ce raiſonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène & Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Oedipe de ſa perſonne. Je dis, de ſa perſonne, parce que le poëme entier en excite peut-être autant que le Cid, ou que Rodogune ; mais il en doit une partie à Dircé *o*), & ce qu'elle en fait naître n'eſt qu'une pitié empruntée d'un épiſode.

Je ſais que l'*agnition* eſt un grand ornement dans les tragédies, Ariſtote le dit, mais il eſt certain qu'elle a ſes incommodités. Les Italiens l'affectent en la plûpart de leurs poëmes, & perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occaſions de ſentimens pathétiques, qui auraient des beautés plus conſidérables. Cela ſe voit manifeſtement en la mort de Criſpe *p*), faite par un de leurs plus beaux eſprits, Jean-Baptiſte Chiraldelli, & imprimée à Rome en l'an-

phonius. Mais il eſt clair qu'il n'y a preſque rien de tragique dans cette piéce, ſi Conſtantin ne connait pas ſon fils, s'il n'y a point dans ſon cœur de combats entre la nature & la vengeance.

née 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, & d'en faire seulement un grand capitaine, qu'il ne reconnait pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette piéce est si pleine d'esprit & de beaux sentimens, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur, & à la censurer si-tôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, & contre la vérité d'une histoire connue, lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet ouvrage! Les ressentimens, le trouble, l'irrésolution, & les déplaisirs de Constantin auraient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils, que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation aurait été bien plus sensible à Crispe de la part d'un père, que de la part d'un maître; & la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposait, eût en même tems augmenté la douleur d'en voir un père persuadé. Fauste même aurait eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste, que pour se résoudre à un adultère; ses remors en auraient été plus animés, & ses desespoirs plus violens. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet, comme l'a traité de notre tems le père Stéphonius jésuite, & comme nos anciens ont traité celui d'Hipolyte, & pour avoir cru l'élever d'un étage plus haut, selon la pensée d'Aristote, je ne sais s'il ne l'a point fait tomber audessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande aparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrés de perfection pour la tragédie, avait une entière justesse de son tems, & en la présence de ses compatriotes, je n'en veux point douter; mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de notre siécle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins, que ce

q) C'est ici une grande question s'il est permis d'inventer le sujet d'une tragédie. Pourquoi non? puisqu'on invente toujours les sujets de comédie. Nous avons beaucoup de tragédies de pure invention qui ont eu des succès durables à la représentation & à la lecture. Peut-être même ces sortes de piéces sont plus



qui plaisait au dernier point à ses Athéniens, ne plait pas également à nos Français; & je ne sais point d'autre moyen de trouver mes doutes suportables, & de demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poëtique.

Avant que de quitter cette matière, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches: l'une, si le poete les peut inventer; l'autre, s'il ne peut rien changer en ce qu'il tire de l'histoire, ou de la fable.

Pour la première, il est indubitable que les anciens en prenaient si peu de liberté qu'ils arrêtaient leurs tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étaient arrivées en peu de familles; ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissait des sujets, & non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poëtes par ces paroles: *Ils doivent bien user de ce qui est reçu, ou inventer eux-mêmes.* Ces termes décideraient la question s'ils n'étaient point si généraux; mais comme il a posé trois espèces de tragédie, selon les divers tems de connaître, & les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revûe sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne poura m'imputer de contredire Aristote, pourvû que je la laisse entière à quelqu'une des trois.

J'estime donc en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connait, soit qu'on achève, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire, ou de la fable. *q*) Ces entreprises contre

---

difficiles à faire que les autres. On n'y est pas soutenu par cet intérêt qu'inspirent les grands noms connus dans l'histoire, par le caractère des héros déja tracé dans l'esprit du spectateur; il est au fait avant qu'on ait commencé. Vous n'avez nul besoin de l'instruire; & s'il voit que vous lui donniez une

des proches ont toujours quelque chose de si criminel, & de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être apuyées sur l'une ou sur l'autre; & jamais elles n'ont cette vraisemblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnaître pour son père, ou pour son frère, & en tombe au desespoir, cela n'a rien que de vraisemblable, & par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs, cette circonstance de tuer son père ou son frère, sans le connaître, est si extraordinaire, & si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, & de refuser toute croyance à de tels événemens, quand elle ne les marque point. Le théatre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Oedipe, & je ne me souviens point d'en avoir vû aucun autre chez nos historiens. Je sais que cet événement sent plus la fable que l'histoire, & que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie; mais la fable & l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble, que pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos théatres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable, & qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connaissance de l'auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la scène. Toute la métamorphose d'Ovide est manifestement d'invention: on peut en tirer des sujets de tragédies, mais non pas inventer sur ce modèle, si ce n'est des épisodes de même trempe. La raison en est, que bien que nous ne

copie fidèle du portrait qu'il a déja dans la tête, il vous en tient compte. Mais dans une tragédie où tout est inventé, il faut annoncer les lieux, les tems, & les héros; il faut intéresser pour des personnages dont votre auditoire n'a aucune connaissance. La peine est double; & si votre ouvrage ne transporte pas l'ame, vous êtes doublement condamné. Il est vrai que le spectateur peut vous dire, si l'évènement que vous me présentez était arrivé, les historiens en auraient parlé. Mais il peut en dire autant de toutes les tragédies histori-



devions rien inventer que de vraisemblable ; & que ces sujets fabuleux, comme Andromède & Phaëton, ne le soient point du tout, inventer des épisodes, ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est déja inventé ; & ces épisodes trouvent une espèce de vraisemblance dans leur raport avec l'action principale, en sorte qu'on peut dire que supośé que cela se soit pû faire, il s'est pû faire comme le poëte le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seraient pas propres à un sujet historique, ou de pure invention, parce qu'ils manqueraient de raport avec l'action principale, & seraient moins vraisemblables qu'elle. Les aparitions de Vénus & d'Eole ont eu bonne grace *r*) dans Andromède ; mais si j'avais fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicomède avec son père, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurais fait révolter tout mon auditoire, & cette merveille aurait détruit toute la croyance que le reste de l'action aurait obtenue. Ces dénouemens par des dieux de machine sont fort fréquens chez les Grecs dans des tragédies qui paraissent historiques, & qui sont vraisemblables à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, & se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sais ce qu'en décidaient les Athéniens qui étaient leurs juges ; mais les deux exemples que je viens de citer, montrent suffisamment qu'il serait dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces aparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en savons manifestement la fausseté, & qu'elles choquent notre religion ; ce qui n'arrivait pas chez les Grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, & à plus forte raison à sa croyance ; mais aussi doit-on m'accor-

---

ques dont les événemens lui sont inconnus, ce qui est ignoré, & ce qui n'a jamais été écrit, sont pour lui la même chose. Il ne s'agit ici que d'intéresser.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Il ne faut pas sans doute choquer l'histoire connue, encor moins les mœurs des peuples qu'on met sur la scène. Peignez ces mœurs, rendez votre fable vraisemblable, qu'elle soit touchante & tragique, que le stile soit pur, que les vers soient beaux ; & je vous réponds que vous réussirez.

r) Pas si bonne grace.



der que nous avons du moins autant de foi pour l'aparition des anges & des saints, que les anciens en avaient pour celle de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'aurait-on dit, si pour démêler Héraclius d'avec Martian *s*), après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un ange? Ce poëme est entre des chrétiens, & cette aparition y aurait eu autant de justesse que celle des dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eût été néanmoins un secret infaillible de rendre celui-là ridicule, & il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite: *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espèce, où l'on ne connait un père & un fils, qu'après l'avoir fait périr; & pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé *t*), mais je ne me le permettrai jamais.

Celles de la troisiéme espèce ne reçoivent aucune difficulté. Non-seulement on les peut inventer, puisque tout y est vraisemblable, & suit le train commun des affections naturelles; mais je doute même si ce ne serait point les bannir du théatre, que d'obliger les poetes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs, qui n'ayent la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs. Il se peut faire que la fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrans pour percer de si épaisses obscurités,

s) Nous avouons ingénument que nous aimerions presque autant un Ange descendant du ciel, que le froid procès par écrit qui suit la mort de *Phocas*, & qu'on débrouille à peine par une ancienne lettre de l'impératrice *Constantine*, lettre qui pourait encor produire bien des contestations.

Louis Racine fils du grand *Racine* a très-bien remarqué les défauts de ce dénouement d'*Héraclius*, & de cette reconnaissance qui se fait après la catastrophe (tome 3 page 375) nous avons toujours été de son avis sur ce point. Nous avons toujours pensé qu'un dénouement doit être clair, naturel, touchant, qu'il doit être s'il se peut, la plus belle situation de la piéce. Tou-



obſcurités, & déterminer ſi l'Iphigénie *in Tauris* eſt de l'invention d'Euripide, comme ſon Hélène & ſon Ion, ou s'il l'a priſe d'un autre; mais je crois pouvoir dire qu'il eſt très-malaiſé d'en trouver dans l'hiſtoire, ſoit que tels événements n'arrivent que très-rarement, ſoit qu'ils n'ayent pas aſſez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Théſée reconnu par le roi d'Athènes ſon père, ſur le point qu'il l'allait faire périr, eſt le ſeul dont il me ſouvienne. Quoi qu'il en ſoit, ceux qui aiment à les mettre ſur la ſcène, peuvent les inventer ſans crainte de la cenſure. Ils pourront produire par-là quelque agréable ſuſpenſion dans l'eſprit de l'auditeur, mais il ne faut pas qu'ils ſe promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre queſtion, s'il eſt permis de changer quelque choſe aux ſujets qu'on emprunte de l'hiſtoire ou de la fable, ſemble décidée en termes aſſez formels, par Ariſtote, lorſqu'il dit *u*), *qu'il ne faut point changer les ſujets reçus, & que Clytemneſtre ne doit point être tuée par un autre qu'Oreſte, ni Euriphile par un autre qu'Alcmæon.* Cette déciſion peut toutefois recevoir quelque diſtinction & quelque tempérament. Il eſt conſtant que les circonſtances, ou ſi vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action, demeurent en notre pouvoir. L'hiſtoire ſouvent ne les marque pas, ou en raporte ſi peu qu'il eſt beſoin d'y ſupléer pour remplir le poëme; & même il y a quelque aparence de préſumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lûes autrefois, ne s'y ſera pas ſi fort attachée, qu'il s'aperçoive

---

tes ces beautés ſont réunies dans *Cinna*. Heureuſes les piéces où tout parle au cœur, qui commencent naturellement & qui finiſſent de même.

t) Nous ne voyons pas pourquoi *Corneille* ne ſe ferait pas permis une tragédie dans laquelle un père reconnaîtrait un fils après l'avoir fait périr. Il nous ſemble qu'un tel ſujet pourait produire un très-beau cinquieme acte. Il inſpirerait cette crainte & cette pitié qui ſont l'ame du ſpectacle tragique.

u) Nous penſons qu'on pourait changer quelque circonſtance principale dans les ſujets reçûs, pourvû que ces circonſtances changées augmentaſſent l'intérêt, loin de le diminuer.

Quid libet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

affez du changement que nous y aurons fait, pour nous accufer de menfonge ; ce qu'il ne manquerait pas de faire, s'il voyait que nous changeaffions l'action principale. Cette falfification ferait caufe qu'il n'ajouterait aucune foi à tout le refte; comme au contraire il croit aifément tout ce refte, quand il le voit fervir d'acheminement à l'effet qu'il fait véritable, & dont l'hiftoire lui a laiffé une plus forte impreffion. L'exemple de la mort de Clitemneftre peut fervir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud & un dénouement tout-à-fait différent l'un de l'autre; & c'eft cette différence qui empêche que ce ne foit la même piéce, bien que ce foit le même fujet, dont ils ont confervé l'action principale. Il faut donc la conferver comme eux ; mais il faut examiner en même tems fi elle n'eft point fi cruelle, ou fi difficile à repréfenter, qu'elle puiffe diminuer quelque chofe de la croyance que l'auditeur doit à l'hiftoire, & qu'il veut bien donner à la fable, en fe mettant à la place de ceux qui l'ont prife pour une vérité. Lorfque cet inconvénient eft à craindre, il eft bon de cacher l'événement à la vûe, & de le faire voir par un récit qui frape moins que le fpectacle, & nous impofe plus aifément.

C'eft par cette raifon qu'Horace ne veut pas que Médée tue fes enfans, ni qu'Atrée faffe rôtir ceux de Thyefte à la vûe du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, auffi-bien que la métamorphofe de Progné en oifeau, & de Cadmus en ferpent, dont la repréfentation prefque impoffible excite la même incrédulité, quand on la hazarde aux yeux du fpectateur.

x) *Quæcumque oftendis mihi fic, incredulus odi.*

---

x) *Médée* ne doit point tuer fes enfans devant des mères qui s'enfuiraient d'horreur. Un tel fpectacle révolterait des cannibales & des inquifiteurs même. Cadmus ne peut guères être changé en ferpent, qu'à l'opéra. Nous aurions fouhaité qu'*Horace* eut dit *averfor*, *&* *odi*. Au lieu de, *incredulus odi*. Car le fujet de ces piéces étant connu & reçû de tout le monde, la fable paffant pour une vérité, le fpectateur n'eft point *incredulus*. Mais il eft révolté, il recule,

Je paſſe plus outre ; & pour exténuer, ou retrancher cette horreur dangereuſe d'une action hiſtorique, je voudrais la faire arriver ſans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopatre eût tué Séleucus, elle préſenta du poiſon à ſon autre fils Antiochus à ſon retour de la chaſſe, & ce prince ſoupçonnant ce qui en était, la contraignit de le prendre, & la força à s'empoiſonner. Si j'euſſe fait voir cette action ſans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide ; on eût pris averſion pour Antiochus, & il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que ſa haine & ſa noire perfidie allaient être découvertes, s'empoiſonne dans ſon deſeſpoir, à deſſein d'enveloper ces deux amans dans ſa perte, en leur ôtant tout ſujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mère laiſſe un plus fort exemple, puiſqu'elle devient un effet de la juſtice du ciel, & non pas de la vengeance des hommes ; d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compaſſion, & de l'amitié qu'on avait pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent ; & enfin l'action hiſtorique s'y trouve conſervée malgré ce changement, puiſque Cléopatre périt par le même poiſon qu'elle préſente à Antiochus.

Phocas était un tyran, & ſa mort n'était pas un crime ; cependant il a été ſans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupère, que par celle d'Héraclius. C'eſt un ſoin que nous devons prendre de préſerver nos héros du crime tant qu'il ſe peut, & les exempter même de tremper leurs mains dans le ſang, ſi ce n'eſt en un juſte combat. J'ai beaucoup oſé dans Nicomède : Pruſias ſon père l'avait voulu

il fuit à l'aſpect de deux figures d'enfant qu'on met à la broche. A l'égard de la métamorphoſe de Cadmus en ſerpent, & de Progné en hirondelle, c'étaient encor des fables qui tenaient lieu d'hiſtoire. Mais l'exécution de ces prodiges ſerait d'une telle difficulté, & l'exécution même la plus heureuſe, ſerait ſi puerile, & ſi ridicule, qu'elle ne pourait amuſer que des enfans & de vieilles imbéciles.

faire aſſaſſiner dans ſon armée ; ſur l'avis qu'il en eut par les aſſaſſins même, il entra dans ſon royaume, s'en empara, & réduiſit ce malheureux père à ſe cacher dans une caverne où il le fit aſſaſſiner lui-même. Je n'ai pas pouſſé l'hiſtoire juſques-là ; & après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai cru que je pouvais me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le perſécutaient, ſans le faire paſſer plus avant.

Je ne ſaurais diſſimuler une délicateſſe que j'ai ſur la mort de Clytemneſtre, qu'Ariſtote nous propoſe pour exemple des actions qui ne doivent point être changées : je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de ſon fils Oreſte ; mais je ne puis ſouffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de deſſein formé, pendant qu'elle eſt à genoux devant lui, & le conjure de lui laiſſer la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui paſſe pour une vertueuſe oprimée dans le reſte de la piéce, l'inhumanité dont elle encourage ſon frère à ce parricide. C'eſt un fils qui venge ſon père, mais c'eſt ſur ſa mère qu'il le venge. Séleucus & Antiochus avaient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ai oſé leur en donner la moindre penſée. Auſſi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'était pas de l'uſage des anciens, & ces républiquains avaient une ſi forte haine des rois, qu'ils voyaient avec plaiſir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce ſujet à notre mode, il faudrait qu'Oreſte n'eût deſſein que contre Ægiſte, qu'un reſte de tendreſſe reſpectueuſe pour ſa mère lui en fit remettre la punition aux dieux, que cette reine s'opiniâtrât à la protection de ſon adultère, & qu'elle ſe mit entre ſon fils & lui ſi malheureuſement, qu'elle reçût

y) Tout ce que dit ici *Corneille* ſur l'art de traiter des ſujets terribles ſans les rendre trop atroces, eſt digne du père & du légiſlateur du théatre ; & ce qu'il propoſe ſur la manière de ſauver l'horreur du parricide d'*Oreſte* & d'*Electre*, eſt ſi judicieux, que les poëtes qui depuis lui ont manié ce ſujet ſi cher à l'antiquité, ſe ſont abſolument conformés aux conſeils qu'il donne.

A l'égard du conſeil d'*Ariſtote*, de repréſenter les événemens *ſelon le vraiſemblable, ou le néceſſaire*. Voici comment nous entendons ces paroles.





le coup que ce prince voulait porter à cet assassin de son père. Ainsi elle mourrait de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fît horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeurerait innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette manière, lorsqu'il nous aprend que *le poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pû* y), *ou dû se passer, selon le vraisemblable, ou le nécessaire.* Il répète souvent ces derniers mots, & ne les explique jamais. Je tâcherai d'y supléer le moins mal qu'il me sera possible, & j'espère qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premièrement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vraisemblables, n'emporte aucune défense de nous écarter du vraisemblable dans le besoin. C'est un privilège qu'il nous donne, & non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vraisemblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire; & cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poëte se trouve encor en termes plus formels dans le vingt-cinquiéme chapitre, qui contient les excuses, ou plutôt les justifications dont il peut se servir contre la censure. *Il faut*, dit-il, *qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, & qu'il les représente ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû être:* par où il lui donne le choix,

---

Choisissez la manière la plus vraisemblable pourvu qu'elle soit tragique & non révoltante; & si vous ne pouvez concilier ces deux choses, choisissez la manière dont la catastrophe doit arriver nécessairement par tout ce qui aura été annoncé dans les premiers actes.

Par exemple vous mettez sur le théâtre le malheur d'*Oedipe*, il faut que ce malheur arrive. Voilà le nécessaire. Un vieillard lui aprend qu'il est incestueux & parricide, & lui en donne de funestes preuves. Voilà le vraisemblable.

ou de la vérité hiſtorique, ou de l'opinion commune ſur quoi la fable eſt fondée, ou de la vraiſemblance. Il ajoute enſuite: *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choſes dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû être: ſi on lui impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il ſe défende ſur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des dieux, dont la plus grande partie n'a rien de véritable.* Et un peu plus bas: *Quelquefois ce n'eſt pas le meilleur qu'elles ſe ſoient paſſées de la manière qu'il décrit; néanmoins elles ſe ſont paſſées effectivement de cette manière; & par conſéquent il eſt hors de faute.* Ce dernier paſſage montre que nous ne ſommes point obligés de nous écarter de la vérité, pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornemens de la vraiſemblance, & le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour conſtant par le ſecond vers de ces trois paſſages, que l'opinion commune ſuffit pour nous juſtifier, quand nous n'avons pas pour nous la vérité, & que nous pourrions faire quelque choſe de mieux que ce que nous faiſons, ſi nous recherchions les beautés de cette vraiſemblance. Nous courons par-là quelque riſque d'un plus faible ſuccès, mais nous ne péchons que contre le ſoin que nous devons avoir de notre gloire, & non pas contre les règles du théatre.

Je fais une ſeconde remarque ſur ces termes de *vraiſemblance* & de *néceſſaire*, dont l'ordre ſe trouve quelquefois renverſé chez ce philoſophe, qui tantôt dit, *ſelon le néceſſaire ou le vraiſemblable*, & tantôt *ſelon le vraiſemblable ou le néceſſaire.* D'où je tire une conſéquence, qu'il y a des occaſions où il faut préférer le vraiſemblable au néceſſaire, & d'autres où il faut préférer le néceſſaire au vraiſemblable. La raiſon en eſt, que ce qu'on emploie le dernier dans les propoſitions alternatives, y eſt placé comme un pis-aller, dont il faut ſe contenter, quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le premier, avant que de ſe réduire au ſecond, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraiſemblable au néceſſaire, & du néceſſaire au vraiſemblable, il faut diſtinguer deux choſes dans les actions qui compoſent la tragédie. La



premiére consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du tems & du lieu, & l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'un de l'autre. En la premiére, le vraisemblable est à préférer au nécessaire, & le nécessaire au vraisemblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile & mieux séant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. J'ai déja fait voir en l'autre discours, que pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique, qui vraisemblablement s'entretiendraient dans une chambre; & je m'assure que si on racontait dans un roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyeucte, dans Pompée, ou dans le Menteur, on lui donnerait un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux règles de l'unité de jour & de lieu, nous dispense alors du vraisemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible: mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité, & la Suivante, Cinna, Théodore & Nicomède n'ont point eu besoin de s'écarter de la vraisemblance à l'égard du tems, comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche, pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au théatre par le lieu, par le tems, & par les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vûe beaucoup de personnages tout à la fois, de peur que les uns demeurent sans action, ou troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes: il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre où les promener; & s'il fait arriver, ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoi il



n'a jamais aucune liberté de ſe départir de la vraiſemblance, parce qu'il n'a jamais aucune raiſon ni excuſe légitime pour s'en écarter.

Comme le théatre ne nous laiſſe pas tant de facilité de réduire tout dans le vraiſemblable, parce qu'il ne nous fait rien ſavoir que par des gens qu'il expoſe à la vûe de l'auditeur en peu de tems, il nous en diſpenſe auſſi plus aiſément. On peut ſoutenir que ce n'eſt pas tant nous en diſpenſer, que nous permettre une vraiſemblance plus large, mais puiſqu'Ariſtote nous autoriſe à y traiter les choſes ſelon le néceſſaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y paſſe d'une autre façon qu'il ne ſe paſſerait dans un roman, n'a point de vraiſemblance, à le bien prendre, & ſe doit ranger entre les actions néceſſaires.

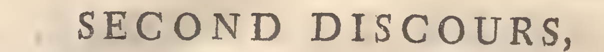
L'Horace en peut fournir quelques exemples: l'unité de lieu y eſt exacte, tout s'y paſſe dans une ſalle. Mais ſi on en faiſait un roman avec les mêmes particularités de ſcène en ſcène, que j'y ai employées, ferait-on tout paſſer dans cette ſalle? A la fin du premier acte, Curiace & Camille ſa maitreſſe vont rejoindre le reſte de la famille, qui doit être dans un autre apartement; entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces; à l'ouverture du ſecond, Curiace paraît dans cette même ſalle pour l'en congratuler. Dans le roman il aurait fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en préſence de toute la famille, & il n'eſt point vraiſemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjouïſſance; mais il eſt néceſſaire pour le théatre; & à moins que cela, les ſentimens des trois Horaces, de leur père, de leur ſœur, de Curiace & de Sabine, ſe fuſſent préſentés à faire paraître tout à la fois. Le roman qui ne fait rien voir en fût venu aiſément à bout: mais ſur la ſcène il a falu les ſéparer, pour y mettre quelque ordre, & les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-ci, que j'ai été forcé de ramener dans cette ſalle ſans vraiſemblance. Cela paſſé, le reſte de l'acte eſt tout-à-fait vraiſemblable, & n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le roman. A la fin de cet acte, Sabine & Camille outrées de déplaiſir ſe retirent de cette ſalle, avec un emportement



tement de douleur, qui vraiſemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le roman les ferait demeurer, & y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la néceſſité de les faire voir aux ſpectateurs, Sabine quitte ſa chambre au commencement du troiſiéme acte, & revient entretenir ſes douloureuſes inquiétudes dans cette ſalle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reſte de cet acte eſt vraiſemblable, comme en l'autre; & ſi vous voulez examiner avec cette rigueur les premières ſcènes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même choſe, & que le roman placerait ces perſonnages ailleurs qu'en cette ſalle, s'ils en étaient une fois ſortis, comme ils en ſortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent ſuffire pour expliquer comme on peut traiter une action ſelon le néceſſaire, quand on ne la peut traiter ſelon le vraiſemblable, qu'on doit toujours préférer au néceſſaire, lorſqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainſi de leur liaiſon, qui les fait naître l'une de l'autre. Le néceſſaire y eſt à préférer au vraiſemblable: non que cette liaiſon ne doive toujours être vraiſemblable, mais parce qu'elle eſt beaucoup meilleure, quand elle eſt vraiſemblable & néceſſaire tout enſemble. La raiſon en eſt aiſée à concevoir. Lorſqu'elle n'eſt que vraiſemblable ſans être néceſſaire, le poëme s'en peut paſſer, & elle n'y eſt pas de grande importance; mais quand elle eſt vraiſemblable & néceſſaire, elle devient une partie eſſentielle du poëme, qui ne peut ſubſiſter ſans elle. Vous trouverez dans Cinna des exemples de ces deux ſortes de liaiſons; j'apelle ainſi la manière dont une action eſt produite par l'autre. Sa conſpiration contre Auguſte eſt cauſée néceſſairement par l'amour qu'il a pour Emilie, parce qu'il la veut épouſer & qu'elle ne veut ſe donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une eſt vraie, l'autre eſt vraiſemblable, & leur liaiſon eſt néceſſaire. La bonté d'Auguſte donne des remords & de l'irréſolution à Cinna; ces remords & cette irréſolution ne ſont cauſés que vraiſemblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaiſon vraiſemblable avec elle, parce que Cinna pouvait demeurer dans la fermeté,



& arriver à ſon but, qui eſt d'épouſer Emilie. Il la conſulte dans cette irréſolution : cette conſultation n'eſt que vraiſemblable, mais elle eſt un effet néceſſaire de ſon amour, parce que s'il eût rompu la conjuration ſans ſon aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'était propoſé ; & par conſéquent, voilà une liaiſon néceſſaire entre deux actions vraiſemblables ; ou, ſi vous l'aimez mieux, une production néceſſaire d'une action vraiſemblable, par une autre pareillement vraiſemblable.

Avant que d'en venir aux définitions & diviſions du vraiſemblable & du néceſſaire, je fais encor une réflexion ſur les actions qui compoſent la tragédie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois ſortes, ſelon que nous le jugeons à propos. Les unes ſuivent l'hiſtoire, les autres ajoutent à l'hiſtoire, les troiſiémes falſifient l'hiſtoire. Les premières ſont vraies, les ſecondes quelquefois vraiſemblables, & quelquefois néceſſaires, & les dernières doivent toujours être néceſſaires.

Lorſqu'elles ſont vraies, il ne faut point ſe mettre en peine de la vraiſemblance, elles n'ont pas beſoin de ſecours. *Tout ce qui s'eſt fait manifeſtement, s'eſt pu faire*, dit Ariſtote, *parce que s'il ne s'était pu faire, il ne ſe ſerait pas fait.* Ce que nous ajoutons à l'hiſtoire, comme il n'eſt pas apuyé de ſon autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle*, ajoute ce philoſophe, *à croire que ce qui ne s'eſt point fait, n'a pu encor ſe faire* ; & c'eſt pourquoi ce que nous inventons a beſoin de la vraiſemblance la plus exacte qu'il eſt poſſible pour le rendre croyable.

A bien peſer ces deux paſſages, je crois ne m'éloigner point de ſa penſée, quand j'oſe dire, pour définir le vraiſemblable, que c'eſt *une choſe manifeſtement poſſible dans la bienſéance, & qui n'eſt ni manifeſtement vraie ni manifeſtement fauſſe.* On en peut faire deux diviſions, l'une en vraiſemblable général & particulier, l'autre en ordinaire & extraordinaire.

Le vraiſemblable général eſt ce que peut faire, & qu'il eſt à propos que faſſe un roi, un général d'armée, un amant, un ambitieux, &c. Le particulier eſt ce qu'ont pû ou dû faire Alexandre, Céſar, Alcibiade de compatible avec ce que

l'hiſtoire nous aprend de leurs actions. Ainſi tout ce qui choque l'hiſtoire ſort de cette vraiſemblance, parce qu'il eſt manifeſtement faux ; & il n'eſt pas vraiſemblable que Céſar après la bataille de Pharſale ſe ſoit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguſte avec Antoine après celle d'Actium ; bien qu'à parler en termes généraux, il ſoit vraiſemblable, que dans une guerre civile après une grande bataille, les chefs des partis contraires ſe réconcilient, principalement lorſqu'ils ſont généreux l'un & l'autre.

Cette fauſſeté manifeſte qui détruit la vraiſemblance, ſe peut rencontrer même dans les pièces qui ſont toutes d'invention. On y peut falſifier l'hiſtoire, puiſqu'elle n'y a aucune part ; mais il y a des circonſtances, des tems & des lieux, qui peuvent convaincre un auteur de fauſſeté, quand il prend mal ſes meſures. Si j'introduiſais un roi de France ou d'Eſpagne ſous un nom imaginaire, & que je choiſiſſe pour le tems de mon action un ſiécle, dont l'hiſtoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fauſſeté ſerait toute viſible ; & c'en ſerait une encor plus palpable, ſi je plaçais Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller & revenir en un même jour. Il y a des choſes ſur qui le poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence ſur l'hiſtoire, entant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celles de Céſar ou d'Auguſte, & leur attribuer des actions qu'ils n'ont point faites, ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites ; mais il ne peut pas renverſer la chronologie, pour faire vivre Alexandre du tems de Céſar, & moins encor changer la ſituation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, & des fleuves remarquables. La raiſon eſt, que ces provinces, ces montagnes, ces rivières, ſont des choſes permanentes. Ce que nous ſavons de leur ſituation était dès le commencement du monde ; nous devons préſumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'hiſtoire ne le marque ; & la géographie nous en aprend tous les noms anciens & modernes. Ainſi un homme ſerait ridicule d'imaginer que du tems d'Abraham, Paris fût au pied

des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, & de mêler de pareilles grotesques dans une piéce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, & qui succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échape beaucoup à la connaissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les commentaires de César, qui écrivait sa propre histoire & devait la savoir toute entière. Nous savons quel pays arrosaient le Rhône & la Seine avant qu'il vint dans les Gaules; mais nous ne savons que fort peu de choses, & peut-être rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce tems-là, mais non pas sous ce prétexte de fiction poëtique, & d'éloignement des tems, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argénis, où il ne nomme aucune ville, ni fleuve de Sicile, ni de nos provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entiérement de son invention, aussi-bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il *trouve le poëte excusable quand il péche contre un autre art que le sien, comme contre la médecine, ou contre l'astrologie.* A quoi je répons *qu'il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par-là au but de son art, auquel il n'aurait pû arriver autrement.* Encor avoue-t-il, *qu'il péche en ce cas, & qu'il est meilleur de ne point pécher du tout.* Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferais distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son théatre, tels que sont la médecine & l'astrologie que je viens de nommer, & les arts, sans la connaissance desquels, ou en tout, ou en partie, il ne saurait établir de justesse dans

z) Il nous semble que *Corneille* aurait pû s'épargner toutes les peines qu'il prend pour concilier *Aristote* avec lui-même. Nous n'entendons point ce que



aucune piéce, tels que ſont la géographie & la chronologie. Comme il ne ſaurait repréſenter aucune action ſans la placer en quelque lieu & en quelque tems, il eſt inexcuſable s'il fait paraître de l'ignorance dans le choix de ce lieu, & de ce tems où il la place.

Je viens à l'autre diviſion du vraiſemblable ou ordinaire ou extraordinaire. L'ordinaire eſt une action qui arrive plus ſouvent, ou du moins auſſi ſouvent que ſa contraire. L'extraordinaire eſt une action qui arrive à la vérité moins ſouvent que ſa contraire, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſa poſſibilité aſſez aiſée pour n'aller point juſqu'au miracle, ni juſqu'à ces événemens ſinguliers, qui ſervent de matière aux tragédies ſanglantes, par l'apui qu'ils ont de l'hiſtoire ou de l'opinion commune, & qui ne ſe peuvent tirer en exemple que pour les épiſodes de la piéce dont ils font le corps, parce qu'ils ne ſont pas croyables, à moins que d'avoir cet apui. Ariſtote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraiſemblable extraordinaire : l'un d'un homme ſubtil & adroit qui ſe trouve trompé par un moins ſubtil que lui ; l'autre d'un faible qui ſe bat contre un plus fort que lui, & en demeure victorieux ; ce qui ſur-tout ne manque jamais à être bien reçû quand la cauſe du plus ſimple ou du plus faible eſt la plus équitable. Il ſemble alors que la juſtice du ciel ait préſidé au ſuccès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux ſouhaits de l'auditoire, qui s'intéreſſe toujours pour ceux dont le procédé eſt le meilleur. Ainſi la victoire du Cid contre le comte ſe trouverait dans la vraiſemblance extraordinaire, quand elle ne ſerait pas vraie. *Il eſt vraiſemblable*, dit notre docteur, *que beaucoup de choſes arrivent contre le vraiſemblable* ; &, puiſqu'il avoue par-là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraiſemblance, j'aimerais mieux les nommer ſimplement croyables, & les ranger ſous le néceſſaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais ſervir ſans néceſſité.

On peut m'objecter que le même philoſophe dit z), qu'*au*

c'eſt que *l'impoſſible croyable*, *& le poſſible incroyable.* On a beau donner la torture à ſon eſprit, l'impoſſible ne ſera jamais croyable, l'impoſſible ſelon la





regard de la poësie, on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable, & conclure de là, que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable, par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque, selon Aristote, il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté, & trouver de quelle nature est cet impossible croyable, dont il ne donne aucun exemple, je répons qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paraissent aisément possibles, & par conséquent croyables, quand on les envisage d'une autre manière. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, & qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé; mais elles paraissent manifestement possibles quand elles sont dans la vraisemblance générale, pourvû qu'on les regarde détachées de l'histoire, & qu'on veuille oublier pour quelque tems ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicomède est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son père sans le voir, & que ses frères du second lit étaient en ôtage à Rome, lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins, puisqu'il n'était pas fils de Maurice, & que bien loin de passer pour celui de Phocas, & être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il était gouverneur, & ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidens de ces deux tragédies; & ceux qui savent le désaveu qu'en fait l'histoire, la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation, parce qu'ils sont dans la vraisemblance générale, bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux & de ses mé-

force du mot est ce qui ne peut jamais arriver. C'est abuser de son esprit que d'établir de telles propositions, c'est en abuser encore de vouloir les expliquer. C'est vouloir plaisanter, de dire que quand une chose est faite il est impos-

tamorphoſes, y eſt encor impoſſible, & ne laiſſe pas d'être croyable par l'opinion commune, & par cette vieille tradition qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même ſur ce modéle, & de joindre des incidens également impoſſibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'eſt point trompé de ſon attente, quand le titre de poëme le prépare à n'y voir rien que d'impoſſible en effet; il y trouve tout croyable; & cette première ſupoſition faite qu'il eſt des dieux, & qu'ils prennent intérêt, & font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout réſolu, il n'a aucune difficulté à ſe perſuader du reſte.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'eſt que le vraiſemblable, il eſt tems que je hazarde une définition du néceſſaire, dont Ariſtote parle tant, & qui ſeul nous peut autoriſer à changer l'hiſtoire, & à nous écarter de la vraiſemblance. Je dis donc que le néceſſaire, en ce qui regarde la poëſie, n'eſt autre choſe que *le beſoin du poëte pour arriver à ſon but, ou pour y faire arriver ſes acteurs.* Cette définition a ſon fondement ſur les diverſes acceptions du mot grec ἀναγκαῖον, qui ne ſignifie pas toujours ce qui eſt abſolument néceſſaire, mais auſſi quelquefois ce qui eſt ſeulement utile à parvenir à quelque choſe.

Le but des acteurs eſt divers, ſelon les divers deſſeins que la variété des ſujets leur donne. Un amant a celui de poſſéder ſa maîtreſſe, un ambitieux de s'emparer d'une couronne, un homme offenſé de ſe venger, & ainſi des autres. Les choſes qu'ils ont beſoin de faire pour y arriver conſtituent ce néceſſaire, qu'il faut préférer au vraiſemblable, ou, pour parler plus juſte, qu'il faut ajouter au vraiſemblable dans la liaiſon des actions, & leur dépendance l'une de l'autre. Je penſe m'être déja aſſez expliqué là-deſſus, je n'en dirai pas davantage.

ſible qu'elle ne ſoit pas faite, & qu'on n'y peut rien changer. Ces queſtions ſont de la nature de celles qu'on agitait dans les écoles, ſi Dieu pouvait ſe changer en citrouille, & ſi en montant à une echelle il pouvait ſe caſſer le cou.

Le but du poëte eſt de plaire ſelon les régles de ſon art. Pour plaire, il a beſoin quelquefois de rehauſſer l'éclat des belles actions, & d'exténuer l'horreur des funeſtes. Ce ſont des néceſſités d'embelliſſement, où il peut bien choquer la vraiſemblance particulière par quelque altération de l'hiſtoire, mais non pas ſe diſpenſer de la générale, que rarement, & pour des choſes qui ſoient de la dernière beauté, & ſi brillantes qu'elles éblouïſſent. Surtout il ne doit jamais les pouſſer au-delà de la vraiſemblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajoute de ſon invention ne ſont pas d'une néceſſité abſolue, & qu'il fait mieux de s'en paſſer tout-à-fait, que d'en parer ſon poëme contre toute ſorte de vraiſemblance. Pour plaire ſelon les règles de ſon art, il a beſoin de renfermer ſon action dans l'unité de jour & de lieu ; &, comme cela eſt d'une néceſſité abſolue & indiſpenſable, il lui eſt beaucoup plus permis ſur ces deux articles, que ſur celui des embelliſſemens.

Il eſt ſi mal-aiſé qu'il ſe rencontre dans l'hiſtoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces événemens illuſtres & dignes de la tragédie, dont les délibérations & leurs effets puiſſent arriver en un même lieu & en un même jour, ſans faire un peu de violence à l'ordre commun des choſes, que je ne puis croire cette ſorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvû qu'elle n'aille pas juſqu'à l'impoſſible. Il eſt de beaux ſujets où on ne la peut éviter ; & un auteur ſcrupuleux ſe priverait d'une belle occaſion de gloire, & le public de beaucoup de ſatisfaction, s'il n'oſait s'enhardir à les mettre ſur le théatre, de peur de ſe voir forcé à les faire aller plus vite que la vraiſemblance ne le permet. Je lui donnerais en ce cas un conſeil que peut-être il trouverait ſalutaire, c'eſt de ne marquer aucun tems préfix dans ſon poëme, ni aucun lieu déterminé où il poſe ſes acteurs. L'imagination de l'auditeur aurait plus de liberté de ſe laiſſer aller au courant de l'action, ſi elle n'était point fixée par ces marques ; & il pourrait ne s'apercevoir

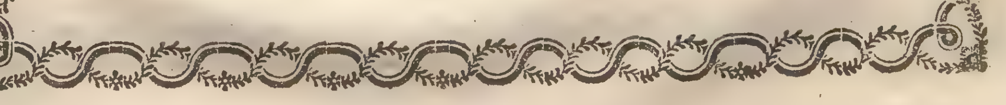
aa) Voilà tout le précis de cette diſſertation, ne changez rien d'important dans la mort de *Pompée* parce qu'elle eſt connue de tout le monde. Changez,

çevoir pas de cette précipitation, ſi elles ne l'en faiſaient ſouvenir, & n'y apliquaient ſon eſprit malgré lui. Je me ſuis toujours repenti d'avoir fait dire au roi dans le Cid, qu'il voulait que Rodrigue ſe délaſſât une heure ou deux après la défaite des Maures, avant que de combattre Don Sanche. Je l'avais fait pour montrer que la piéce était dans les vingt-quatre heures, & cela n'a ſervi qu'à avertir les ſpectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avais fait réſoudre ce combat ſans en déſigner l'heure, peut-être n'y aurait-on pas pris garde.

Je ne penſe pas que dans la comédie le poëte ait cette liberté de preſſer ſon action, par la néceſſité de la réduire dans l'unité de jour. Ariſtote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer ſoient vraiſemblables, & n'ajoute point ce mot, *ou néceſſaires*, comme pour la tragédie. Auſſi la différence eſt aſſez grande entre les actions de l'une & celles de l'autre. Celles de la comédie partent de perſonnes communes, & ne conſiſtent qu'en intrigues d'amour, & en fourberies, qui ſe dévelopent ſi aiſément en un jour, qu'aſſez ſouvent chez Plaute & chez Térence le tems de leur durée excède à peine celui de leur repréſentation. Mais dans la tragédie les affaires publiques ſont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des perſonnes illuſtres qu'on y fait paraître : il y entre des batailles, des priſes de villes, de grands périls, des révolutions d'états, & tout cela va mal-aiſément avec la promtitude que la règle nous oblige de donner à ce qui ſe paſſe ſur la ſcène.

Si vous me demandez juſqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poëte d'aller contre la vérité & contre la vraiſemblance, par la conſidération du beſoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponſe préciſe. J'ai fait voir qu'il y a des choſes ſur qui nous n'avons aucun droit ; & pour celles où ce privilège peut avoir lieu, il doit être plus ou moins reſſerré, ſelon que les ſujets ſont plus ou moins connus *aa*). Il m'était

imaginez tout ce qu'il vous plaira dans l'hiſtoire de *Perthariite*, & de *Don Sanche d'Arragon*, parce que ces gens là ne ſont connus de perſonne.





beaucoup moins permis dans Horace & dans Pompée, dont les hiſtoires ne ſont ignorées de perſonne, que dans Rodogune & dans Nicomède, dont peu de gens ſavaient les noms avant que je les euſſe mis ſur le théatre. La ſeule meſure qu'on y peut prendre, c'eſt que tout ce qu'on y ajoute à l'hiſtoire, & tous les changemens qu'on y aporte, ne ſoient jamais plus incroyables que ce qu'on en conſerve dans le même poëme. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornemens :

Ficta voluptatis cauſâ ſint proxima veris :

& non pas en porter la ſignification juſqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'hiſtoire ou dans la fable, hors du ſujet qu'on traite. Le même Horace décide la queſtion autant qu'on la peut décider par cet autre vers avec lequel je finis ce diſcours :

Dabiturque licentia ſumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenue, mais ſans ſcrupule, &, s'il ſe peut, ne nous en ſervons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point beſoin de grace, que d'en recevoir.

---

a) Nous penſons que *Corneille* entend ici par unité d'action & d'intrigue, une action principale, à laquelle les intérêts divers & les intrigues particuliéres ſont ſubordonnées, un tout compoſé de pluſieurs parties qui toutes tendent au même but. C'eſt un bel édifice, dont l'œil embraſſe toute la ſtructure, & dont il voit avec plaiſir les différens corps.

Il condamne avec une noble candeur la duplicité d'action dans ſes *Horaces*, & la mort inatendue de *Camille* qui forme une piéce nouvelle. Il pouvait ne pas citer *Théodore*. Ce n'eſt pas la double action, la double intrigue, qui rend *Théodore* une mauvaiſe tragédie; c'eſt le vice du ſujet, c'eſt le vice de la diction & des ſentimens, c'eſt le ridicule de la proſtitution.

Il y a manifeſtement deux intrigues dans l'Andromaque de *Racine*, celle d'*Hermione* aimée d'*Oreſte*, & dédaignée de *Pirrhus*, celle d'*Andromaque* qui voudrait ſauver ſon fils, & être fidèle aux manes d'Hector. Mais ces deux intérêts, ces deux plans ſont ſi heureuſement re-

TROISIEME DISCOURS.



DES TROIS UNITÉS,

D'action, de jour & de lieu.

LEs deux diſcours précédens, & l'examen de mes piéces de théatre, m'ont fourni tant d'occaſions d'expliquer ma penſée ſur ces matières, qu'il m'en reſterait peu de choſe à dire, ſi je me défendais abſolument de répéter.

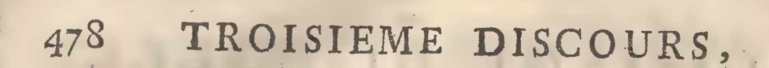
Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action conſiſte, dans la comédie, *a*) en l'unité d'intrigue, ou d'obſtacles aux deſſeins des principaux acteurs, & en l'unité de péril dans la tragédie, ſoit que ſon héros y ſuccombe, ſoit qu'il en ſorte. Ce n'eſt pas que je prétende qu'on ne puiſſe admettre pluſieurs périls dans l'une, & pluſieurs intrigues ou obſtacles dans l'autre, pourvû que de l'un on tombe néceſſairement dans l'autre; car alors la ſortie du premier péril ne rend point l'action complette, puiſqu'elle en attire un ſecond; & l'éclairciſſement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos, puiſqu'il les embarraſſe dans une nouvelle. Ma mémoire ne me

---

joints enſemble, que ſi la piéce n'était pas un peu affaiblie par quelques ſcènes de coquetterie & d'amour, plus dignes de *Térence* que de *Sophocle*, elle ferait la premiere tragédie du théâtre français.

Nous avons déja dit que dans la mort de *Pompée* il y a trois à quatre actions, trois à quatre eſpèces d'intrigues mal réunies. Mais ce défaut eſt peu de choſe en comparaiſon des autres qui rendent cette tragédie trop irrégulière. Le célébre *Caton* d'*Adiſſon* péche par la multiplicité des actions & des intrigues. Mais encor plus par l'inſipidité des froids amours, & d'une conſpiration en maſque. Sans cela *Adiſſon* aurait pu par l'éloquence de ſon ſtyle noble & ſage réformer le théâtre anglais.

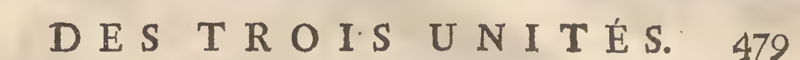
Corneille a raiſon de dire qu'il ne doit y avoir qu'une action complette. Nous doutons qu'on ne puiſſe y parvenir que par pluſieurs autres actions imparfaites. Il nous ſemble qu'une ſeule action ſans aucune épiſode, à-peu-près comme dans *Athalie*, ferait la perfection de l'art.



fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Théodore, dont il n'est point besoin que le premier tue sa sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au martyre après avoir échapé la prostitution; & je me trompe fort, si la mort de Polixène, & celle d'Astianax, dans la Troade de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théatre. Celle que le poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu & une fin; & ces trois parties non-seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale: mais en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complette, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminement, & tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paraissent point sur le théatre; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celui qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second acte, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatriéme, je serais bien empêché à vous le dire, & je ne crois pas être obligé à en rendre compte; mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner, & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mère. On en voit l'effet dans le troisiéme, dont la fin prépare encor à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, & à ce que fait Séleucus dans le quatriéme, qui oblige cette mère dénaturée à résoudre & faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquiéme.



Dans le Menteur, tout l'intervalle du troiſiéme au quatriéme vraiſemblablement ſe conſume à dormir par tous les acteurs: leur repos n'empèche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes, parce que ce troiſiéme n'en a point de complette. Dorante le finit par le deſſein de chercher les moyens de regagner l'eſprit de Lucrèce, & dès le commencement de l'autre il ſe préſente pour tâcher de parler à quelqu'un de ſes gens, & prendre l'occaſion de l'entretenir ellemême, ſi elle ſe montre.

Quand je dis qu'il n'eſt pas beſoin de rendre compte de ce que font les acteurs, pendant qu'ils n'occupent point la ſcène, je n'entens pas dire qu'il ne ſoit quelquefois fort à propos de le rendre; mais ſeulement qu'on n'y eſt pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le ſoin que quand ce qui s'eſt fait derriére le théatre ſert à l'intelligence de ce qui ſe doit faire devant les ſpectateurs. Ainſi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le ſecond acte juſqu'au quatriéme, parce que durant tout ce tems-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare: mais je fais connaître dès le premier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers, à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'eſt ce qui me donne lieu de remarquer, que le poëte n'eſt pas tenu d'expoſer à la vûe toutes les actions particuliéres qui amènent à la principale. Il doit choiſir celles qui lui ſont le plus avantageuſes à faire voir, ſoit par la beauté du ſpectacle, ſoit par l'éclat & la véhémence des paſſions qu'elles produiſent, ſoit par quelqu'autre agrément qui leur ſoit attaché, & cacher les autres derriére la ſcène, pour les faire connaître au ſpectateur, ou par une narration, ou par quelqu'autre adreſſe de l'art. Surtout il doit ſe ſouvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaiſon enſemble, que les derniéres ſoient produites par celles qui les précèdent, & que toutes ayent leur ſource dans la protaſe qui doit fermer le premier acte. Cette règle que j'ai établie dès le premier diſcours, bien qu'elle ſoit nouvelle, & contre l'uſage des anciens, a ſon fondement ſur deux paſſages d'Ariſto-

te. En voici le premier : b) *Il y a grande différence*, dit-il, *entre les événemens qui viennent les uns après les autres, & ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les Maures viennent dans le Cid après la mort du comte, & non pas à cause de la mort du comte ; & le pècheur vient dans D. Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'ètre le prince d'Aragon, & non pas à cause qu'on l'en soupçonne ; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encor plus formel, & porte en termes exprès, *que tout ce qui se passe dans la tragédie, doit arriver nécessairement ou vraisemblablement de ce qui l'a précédé.*

La liaison des scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque acte l'une avec l'autre, & dont j'ai parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un poëme, *c*) & qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement, & non pas une règle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plûpart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scènes ; ce qui la rendait bien plus facile pour eux, que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne raporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la scène qui le précède, ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisiéme acte de l'Eunuque de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémès & Pythias qui sortent du théatre quand il y entre. Les savans de notre siécle qui les ont pris pour modèles dans les tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encor plus négligé cette liaison qu'eux, & il ne faut que jetter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius & de Heinsius, dont j'ai parlé dans l'examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos spectateurs, qu'ils ne sauraient plus voir une scène détachée, sans la marquer pour un défaut.

b) Cette maxime d'*Aristote* marque un esprit juste, profond & clair. Ce ne sont pas là des sophismes & des chimères à la Platon. Ce ne sont pas là des

L'œil & l'oreille même s'en ſcandaliſent, avant que l'eſprit y ait pû faire de réflexion. Le quatriéme acte de Cinna demeure au-deſſous des autres par ce manquement, & ce qui n'était point une règle autrefois, l'eſt devenu maintenant par l'aſſiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois ſortes de liaiſons dans cet examen de la Suivante. J'ai montré averſion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vûe, eſtime pour celles de préſence & de diſcours, & dans ces dernières j'ai confondu deux choſes qui méritent d'être ſéparées. Celles qui ſont de préſence & de diſcours enſemble ont ſans doute toute l'excellence dont elles ſont capables; mais il en eſt de diſcours ſans préſence, & de préſence ſans diſcours, qui ne ſont pas dans le même degré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, ſans ſe montrer, fait une liaiſon de diſcours ſans préſence, qui ne laiſſe pas d'être fort bonne; mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure ſur le théatre ſeulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaiſon de préſence ſans diſcours, qui ſouvent a mauvaiſe grace, & tombe dans une affectation mandiée, plutôt pour remplir ce nouvel uſage qui paſſe en précepte, que pour aucun beſoin qu'en puiſſe avoir le ſujet. Ainſi dans le troiſiéme acte de Pompée, Achorée après avoir rendu compte à Charmion de la réception que Céſar a faite au roi quand il lui a préſenté la tête de ce héros, demeure ſur le théatre, où il voit venir l'un & l'autre, ſeulement pour entendre ce qu'ils diront & le raporter à Cléopatre. Ammon fait la même choſe au quatriéme d'Andromède, en faveur de Phinée, qui ſe retire à la vûe du roi & de toute ſa cour qu'il voit arriver. Ces perſonnages qui deviennent muets, lient aſſez mal les ſcènes, où ils ont ſi peu de part, qu'ils n'y ſont comptés pour rien. Autre choſe eſt, quand ils ſe tiennent cachés pour s'inſtruire de quelque ſecret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, & qui cro-

idées archétipes.

c) Cet ornement de la tragédie eſt devenu une règle parce qu'on a ſenti combien il était devenu néceſſaire.



yent n'être entendus de perſonne; car alors, l'intérêt qu'ils ont à ce qui ſe dit, joint à une curioſité raiſonnable d'aprendre ce qu'ils ne peuvent ſavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur ſilence. Mais en ces deux exemples, Ammon & Achorée mêlent une préſence ſi froide aux ſcénes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiſer, quelque couleur que je leur donne pour leur ſervir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précédent, tant l'une & l'autre piéce s'en peut aiſément paſſer.

Bien que l'action de poëme dramatique doive avoir ſon unité, il faut y conſidérer deux parties, le nœud & le dénouement. *Le nœud eſt compoſé*, ſelon Ariſtote, *en partie de ce qui s'eſt paſſé hors du théatre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y paſſe; le reſte apartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la ſéparation de ces deux parties. Tout ce qui le précède eſt de la premiére, & ce changement avec ce qui le ſuit, regarde l'autre.* Le nœud dépend entiérement du choix & de l'imagination induſtrieuſe du poëte, & l'on n'y peut donner de régle, ſinon qu'il y doit ranger toutes choſes ſelon le vraiſemblable, ou le néceſſaire, dont j'ai parlé dans le ſecond diſcours; à quoi j'ajoute un conſeil de s'embarraſſer le moins qu'il lui eſt poſſible des choſes arrivées avant l'action qui ſe repréſente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne ſont pas attendues, & qu'elles gênent l'eſprit de l'auditeur, qui eſt obligé de charger ſa mémoire de ce qui s'eſt fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit repréſenter: mais celles qui ſe font des choſes qui arrivent & ſe paſſent derrière le théatre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles ſont attendues avec quelque curioſité, & font partie de cette action qui ſe repréſente. Une des raiſons qui donne tant d'illuſtres ſuffrages à Cinna pour le mettre au-deſſus de ce que j'ai fait, c'eſt qu'il n'y a aucune narration du paſſé, celle qu'il fait de ſa conſpiration à Emilie, étant plutôt un ornement qui chatouille l'eſprit des ſpectateurs, qu'une inſtruction néceſſaire de particularités qu'ils doivent ſavoir & impri-

mer

mer dans leur mémoire pour l'intelligence de la ſuite. Emilie leur fait aſſez connaître dans les deux premiéres ſcènes qu'il conſpirait contre Auguſte en ſa faveur ; & quand Cinna lui dirait tout ſimplement que les conjurés ſont prèts au lendemain, il avancerait autant pour l'action, que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte, & de ce qu'il leur a dit, & de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naiſſance du héros, comme celle d'Héraclius; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du ſpectateur, & l'empèchent ſouvent de prendre un plaiſir entier aux premières repréſentations, tant elles le fatiguent.

Dans le dénouement, je trouve deux choſes à éviter, le ſimple changement de volonté, & la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme quand celui qui a fait obſtacle au deſſein des premiers acteurs, durant quatre actes, s'en déſiſte au cinquiéme, ſans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ai parlé au premier diſcours, & n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adreſſe, quand elle ne ſert qu'à faire deſcendre un dieu pour accommoder toutes choſes, ſur le point que les acteurs ne ſavent plus comment les terminer. C'eſt ainſi qu'Apollon agit dans Oreſte; ce prince & ſon ami Pylade accuſés par Tindare & Ménélas de la mort de Clytemneſtre, & condamnés à leur pourſuite, ſe ſaiſiſſent d'Hélène & d'Hermione; ils tuent ou croyent tuer la premiére, & menacent d'en faire autant de l'autre, ſi on ne révoque l'arrèt prononcé contr'eux. Pour apaiſer ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre fineſſe, que de faire deſcendre Apollon du ciel, qui d'autorité abſolue ordonne qu'Oreſte épouſe Hermione, & Pylade Electre; & de peur que la mort d'Hélène n'y ſervît d'obſtacle, n'y ayant pas d'aparence qu'Hermione épouſât Oreſte qui venait de tuer ſa mère, il leur aprend qu'elle n'eſt pas morte, & qu'il l'a dérobée à leurs coups, & enlevée au ciel dans l'inſtant qu'ils penſaient la tuer. Cette ſorte de machine eſt entiérement hors de propos, n'ayant aucun fondement ſur le reſte de la piéce, & fait un dénouement vicieux; mais je trouve un peu de rigueur au ſentiment d'Ariſtote, qui

met en même rang le char dont Médée se sert, pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement, que de l'avoir fait magicienne, & d'en avoir raporté dans le poéme des actions autant au-dessus des forces de la nature, que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuni son père Eson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Creuse, ce char volant n'est point hors de la vraisemblance, & ce poëme n'a pas besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénèque lui en donne une par ce vers, que Médée dit à sa nourice,

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham :

& moi, par celui-ci qu'elle dit à Egée,

d) *Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.*

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servi d'aucune précaution, peut être juste, & ne retomber ni sur Séneque, ni sur moi; & je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article.

De l'action je passe aux actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale, qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres, & qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire aucune autre chose dans ce premier que peindre les mœurs des personnages, & marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va représenter. Aristote n'en prescrit point le nom-

d) Que devons nous dire de tout ce morceau précédent? Aplaudir au bon sens de *Corneille* autant qu'à ses grands talens.

e) Cinq actes nous paraissent nécessaires, le premier expose le lieu de la scène, la situation des héros de la pièce, leurs intérêts, leurs mœurs, leurs desseins. Le second commence l'intrigue. Elle se noue au troisième. Le quatrième prépare le dénouement qui se fait au cinquiéme. Moins de tems pré-

bre, Horace le borne à cinq, & bien qu'il défende d'y en mettre moins, les espagnols s'opiniâtrent à l'arrèter à trois, & les italiens font souvent la même chose. Les grecs les distinguaient par le chant du chœur *e*); & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs poëmes ils le faisaient chanter plus de quatre fois, je ne voudrais pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au-delà de cinq. Cette manière de les distinguer était plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prêtait attention à ce que chantait le chœur, ou l'on n'y en prêtait point. Si l'on y en prètait, l'esprit de l'auditeur était trop tendu, & n'avait aucun moment pour se délasser. Si l'on n'y en prêtait point, son attention était trop dissipée par la longueur du chant; & lorsqu'un autre acte commençait, il avait besoin d'un effort de mémoire pour rapeller en son imagination ce qu'il avait déja vû, & en quel point l'action était démeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommodités. L'esprit de l'auditeur se relâche durant qu'ils jouent, & réfléchit même sur ce qu'il a vû, pour le louer, ou le blâmer, suivant qu'il lui a plû, ou déplû; & le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes, que quand les acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rapeller & renouer son attention.

Le nombre des scènes dans chaque acte ne reçoit aucune règle: mais comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scènes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le tems que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut *f*), y rendre raison de l'entrée & de la sortie de chaque acteur. Sur-tout pour

cipiterait trop l'action. Plus d'étendue l'énerverait. Il en est comme d'un repas d'appareil. S'il dure trop peu, c'est une halte. S'il est trop long, il ennuie & il dégoûte.

f) La règle qu'un personnage ne doit ni entrer, ni sortir sans raison, est essentielle, cependant on y manque souvent. Il faut un dessein dans chaque scène, & que toutes augmentent l'intérêt, le nœud, & le trouble. Rien n'est plus difficile & plus rare.

la ſortie, je tiens cette règle indiſpenſable, & il n'y a rien de ſi mauvaiſe grace qu'un acteur qui ſe retire du théatre, ſeulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne ſerais pas ſi rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur; & bien que le théatre repréſente la chambre, ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer, qu'il ne vienne de derrière la tapiſſerie; & il n'eſt pas toujours aiſé de rendre raiſon de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez lui, puiſque même quelquefois il eſt vraiſemblable qu'il n'en eſt pas ſorti. Je n'ai vû perſonne ſe ſcandaliſer de voir Emilie commencer Cinna, ſans dire pourquoi elle vient dans ſa chambre. Elle eſt préſumée y être avant que la piéce commence, & ce n'eſt que la néceſſité de la repréſentation qui la fait ſortir de derrière le théatre, pour y venir. Ainſi je diſpenſerais volontiers de cette rigueur toutes les premières ſcènes de chaque acte, mais non pas les autres, parce qu'un acteur occupant une fois le théatre, aucun n'y doit entrer qui n'aït ſujet de parler à lui, ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occaſion, quand elle s'offre. Sur-tout, lorſqu'un acteur entre deux fois dans un acte, ſoit dans la comédie, ſoit dans la tragédie, il doit abſolument, ou faire juger qu'il reviendra bientôt quand il ſort la première fois, comme Horace dans le ſecond acte, & Julie dans le troiſiéme de la même piéce, ou donner raiſon en rentrant pourquoi il revient ſi-tôt.

Ariſtote veut que la tragédie bien faite ſoit belle & capa-

g) *Ariſtote* avait donc beaucoup de goût. Pour qu'une piéce de théatre plaiſe à la lecture, il faut que tout y ſoit naturel, & qu'elle ſoit parfaitement écrite. Il y a quelques fautes de ſtyle dans *Cinna*. On y a découvert auſſi quelques défauts dans la conduite & dans les ſentimens. Mais en général il y règne une ſi noble ſimplicité, tant de naturel, tant de clarté, le ſtyle a tant de beautés qu'on lira toujours cette piéce avec intérêt & avec admiration. Il n'en ſera pas de même d'*Héraclius* & de *Rodogune*, elles réuſſiront toujours moins à la lecture qu'au théatre. La diction dans *Héraclius* n'eſt ſouvent ni noble, ni correcte. L'intrigue fait peine à l'eſprit, la piéce ne touche point le cœur. *Rodogune* juſqu'au cinquiéme acte fait peu d'effet ſur un lecteur judicieux qui a du goût. Quelquefois une tragédie dénuée de vraiſemblance & de raiſon, charme à la lecture par la beauté continue du ſtyle comme la tragédie d'*Eſther*. On rit du ſu-

ble de plaire, (g) sans le secours des comédiens, & hors de la représentation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit, que celui du spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir, & se la représenter lui-même dans son esprit, diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serais d'avis que le poëte prît grand soin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, & qui leur ôteraient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravalait à les exprimer. Le comédien y suplée aisément sur le théatre; mais sur le livre on serait assez souvent réduit à deviner, & quelquefois même on pourrait deviner mal, à moins que d'être instruit par-là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens; mais il faut m'avouer aussi, que faute de l'avoir pratiqué ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poëmes, qu'il n'y a que les maîtres de l'art qui puissent déveloper; encor ne sais-je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissons à suivre entiérement leur méthode, il ne faudrait mettre aucune distinction d'actes, ni de scènes, non plus que les grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sais combien il y a d'actes dans leurs piéces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire, pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ni eux,

---

jet, & on admire l'auteur. Ce sujet en effet respectable dans nos saintes écritures, révolte l'esprit par tout ailleurs. Personne ne peut concevoir qu'un roi soit assez sot pour ne pas savoir au bout d'un an de quel pays est sa femme, & assez fou pour condamner toute une nation à la mort, parce qu'on n'a pas fait la révérence à son ministre. L'ivresse de l'idolâtrie pour Louis XIV, & la bassesse de la flaterie pour madame de Maintenon, fascinèrent les yeux à Versailles. Ils furent éclairés au théatre de Paris. Mais le charme de la diction est si grand que tous ceux qui aiment les vers en retiennent par cœur plusieurs de cette piéce. C'est ce qui n'est arrivé à aucune des vingt dernières piéces de *Corneille.* Quelque chose qu'on écrive, soit vers, soit prose, soit tragédie ou comédie, soit fable ou sermon, la première loi est de bien écrire.

ni leurs interprètes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encor une autre raiſon particulière de ne pas négliger ce petit ſecours, comme ils ont fait. C'eſt que l'impreſſion met nos piéces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par-là de ce qu'ils ont à faire, & qui feraient d'étranges contretems, ſi nous ne leur aidions par ces notes. Ils ſe trouveraient bien embarraſſés au cinquiéme acte des piéces qui finiſſent heureuſement, & où nous raſſemblons tous les acteurs ſur notre théatre, ce que ne faiſaient pas les anciens. Ils diraient ſouvent à l'un ce qui s'adreſſe à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopatre à Laonice pour lui aller querir du poiſon, il faudrait un *à parte* pour l'exprimer en vers, ſi l'on ſe voulait paſſer de ces avis en marge, & l'un me ſemble beaucoup plus inſuportable que les autres, qui nous donnent le vrai & unique moyen de faire, ſuivant le ſentiment d'Ariſtote, que la tragédie ſoit auſſi belle à la lecture qu'à la repréſentation, en rendant façile à l'imagination du lecteur tout ce que le théatre préſente à la vûe des ſpectateurs.

La règle de l'unité de jour a ſon fondement ſur ce mot d'Ariſtote, *b*) *que la tragédie doit renfermer la durée de ſon action dans un tour du ſoleil, ou tâcher de ne le paſſer pas de beaucoup.* Ces paroles donnent lieu à cette diſpute fameuſe, ſi elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce ſont deux opinions dont chacune a des partiſans conſidérables ; & pour moi je trouve qu'il y a des ſujets ſi mal-aiſés à renfermer en ſi peu de tems, que non-ſeulement je leur accorderais les vingt-qua-

---

b) L'unité de jour a ſon fondement non-ſeulement dans les préceptes d'*Ariſtote*, mais dans ceux de la nature. Il ferait même très-convenable que l'action ne durat pas en effet plus longtems que la repréſentation. Et *Corneille* a raiſon de dire que ſa tragédie de *Cinna* jouit de cet avantage.

tre heures entières, mais je me ſervirais même de la licence que donne ce philoſophe de les excéder un peu, & les pouſſerais ſans ſcrupule juſqu'à trente. Nous avons une maxime en droit qu'il faut élargir la faveur, & reſtraindre les rigueurs: *Odia reſtringenda, favores ampliandi:* & je trouve qu'un auteur eſt aſſez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller juſqu'à l'impoſſible. Euripide dans les Supliantes fait partir Théſée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étaient éloignés de douze ou quinze lieues, & revenir victorieux en l'acte ſuivant; & depuis qu'il eſt parti, juſqu'à l'arrivée du meſſager qui vient faire le récit de ſa victoire, Ethra, & le chœur n'ont que trente-ſix vers à dire. C'eſt aſſez bien employer un tems ſi court. Eſchyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une viteſſe encor toute autre. Il était demeuré d'accord avec Clytemneſtre ſa femme, que ſi-tôt que cette ville ſerait priſe, il lui ferait ſavoir par des flambeaux diſpoſés de montagne en montagne, dont le ſecond s'allumerait incontinent à la vûe du premier, le troiſiéme à la vûe du ſecond, & ainſi du reſte, & par ce moyen elle devait aprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apriſe par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive; donc il faut que le navire, quoique battu d'une tempête, ſi j'ai bonne mémoire, ait été auſſi vite que l'œil à découvrir ces lumières. Le Cid & Pompée, où les actions ſont un peu précipitées, ſont bien éloignés de cette licence; & s'ils forcent la vraiſemblance commune en quelque choſe, du moins ils ne vont point juſqu'à de telles impoſſibilités.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, & auraient raiſon, ſi elle n'était fondée que ſur l'autorité d'Ariſtote: mais ce qui la doit faire accepter, c'eſt la raiſon naturelle qui lui ſert d'apui. Le poëme dramatique

---

Il eſt clair qu'on peut ſacrifier ce mérite à un plus grand qui eſt celui d'intéreſſer. Si vous faites verſer plus de larmes en étendant votre action à vingt quatre heures, prenez le jour & la nuit, mais n'allez pas plus loin. Alors l'illuſion ſerait trop détruite.

eſt une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, & il eſt hors de doute que les portraits ſont d'autant plus excellens, qu'ils reſſemblent mieux à l'original. La repréſentation dure deux heures, & reſſemblerait parfaitement, ſi l'action qu'elle repréſente n'en demandait pas davantage pour ſa réalité. Ainſi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures, mais reſſerrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous ſera poſſible, afin que ſa repréſentation reſſemble mieux, & ſoit plus parfaite. Ne donnons, s'il ſe peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit; je ne crois pas que Rodogune en demande guères davantage, & peut-être qu'elles ſuffiraient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, ſix, dix; mais ne paſſons pas de beaucoup les vingt-quatre heures, de peur de tomber dans le déréglement, & de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'ait plus ſes dimenſions proportionnées, & ne ſoit qu'imperfection.

i) Surtout je voudrais laiſſer cette durée à l'imagination des auditeurs, & ne déterminer jamais le tems qu'elle emporte, ſi le ſujet n'en avait beſoin; principalement quand la vraiſemblance y eſt un peu forcée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne ſert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'eſt violenté dans un poëme par la néceſſité d'obéir à cette regle, qu'eſt-il beſoin de marquer à l'ouverture du théatre que le ſoleil ſe lève, qu'il eſt midi au troiſiéme acte, & qu'il ſe couche à la fin du dernier? C'eſt une affectation qui ne fait qu'importuner. Il ſuffit d'établir la poſſibilité de la choſe dans le tems où on la renferme, & qu'on le puiſſe trouver aiſément, ſi l'on y veut prendre garde, ſans y appliquer l'eſprit malgré ſoi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la repréſentation, cela ſerait de mauvaiſe grace,

i) Nous ſommes entiérement de l'avis de *Corneille* dans tout ce qu'il dit de l'unité de jour.

grace, si l'on marquait d'acte en acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ai dit ailleurs, que quand nous prenons un tems plus long, comme de dix heures, je voudrais que les huit qu'il faut prendre se consumassent dans les intervalles des actes, & que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scène perpétuelle; car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux scènes. J'estime toutefois que le cinquiéme, par un privilège particulier, a quelque droit de presser un peu le tems, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est, que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, & que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théatre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, & semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquiéme d'Héraclius, jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de tems pour ce qui se fait derrière le théatre, que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian & Pulchérie emploient à plaindre leur malheur. Prusias & Flaminius, dans celui de Nicomède, n'ont pas tout le loisir dont ils auraient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble, & revenir à la défense de la reine; & le Cid n'en a pas assez pour se battre contre Don Sanche durant l'entretien de l'infante avec Léonor, & de Chimène avec Elvire. Je l'ai bien vû, & n'ai point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouverait plusieurs exemples chez les anciens; mais ma paresse, dont j'ai déja parlé, me fera contenter de celui-ci, qui est de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère, pour en faire sortir le vieillard Criton, & s'éclaircir avec lui de la naissance de sa maitresse, qui se trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec lui, & durant cette prière & cette sortie, Simon & Chrémès qui demeurent sur

le théatre ne disent que chacun un vers, qui ne saurait donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, & non pas de parler à lui, & lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théatre, & ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans Cinna & dans Rodogune, le cinquiéme acte n'a pas besoin de ce privilège, parce qu'alors toute l'action est en vûe; ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le théatre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas assez de tems pour y faire rentrer un acteur qui en est sorti, ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre compte dans l'acte suivant, & le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut consumer autant qu'il en est besoin; mais dans le cinquiéme, il n'y a point de remise, l'attention est épuisée, & il faut finir.

Je ne puis oublier, que bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empèche pas que la tragedie ne fasse connaître par narration, ou par quelque autre manière plus artificieuse, ce qu'a fait son héros en plusieurs années, puisqu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut éclaircir, comme Oedipe. Je ne répéterai point, que moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice, par le peu de gène qu'on lui donne, en lui rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire, que pour ce qu'il a vû: mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un poëme, que le choix d'un jour illustre, & attendu depuis quelque tems. Il ne s'en présente pas toujours des occasions; &,

---

k) Nous avons dit ailleurs que la mauvaise construction de nos théatres perpétuée depuis nos tems de barbarie jusqu'à nos jours, rendait la loi de l'unité de lieu presque impraticable. Les conjurés ne peuvent pas conspirer contre César dans sa chambre, on ne s'entretient pas de ses interêts secrets dans

dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celui d'Horace, où deux peuples devaient décider de leur empire par une bataille, celui de Rodogune, d'Andromède & de Don Sanche. Dans Rodogune, c'est un jour choisi par deux souverains, pour l'effet d'un traité de paix entre les deux couronnes ennemies, pour une entiére réconciliation de deux rivales par un mariage, & pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans touchant le droit d'aînesse entre les deux princes jumeaux dont dépend le royaume & le succès de leur amour. Celui d'Andromède & de Don Sanche, ne sont pas de moindre considération; mais, comme je viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent; & dans le reste de mes ouvrages je n'ai pû choisir des jours remarquables, que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'emploi où l'ordre public les ait destinés de longue main.

Quant à l'unité du lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote, ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle n'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, & à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse, &, si l'on faisait aller un acteur en poste, les deux côtés du théatre pourraient représenter Paris & Rouen. Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, & que ce qu'on lui fait voir sur un théatre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en aurait fait: mais souvent cela est si mal-aisé, pour ne pas dire impossible *k*), qu'il faut de

une place publique, la même décoration ne peut représenter à la fois la façade d'un palais & celle d'un temple. Il faudrait que le théatre fit voir aux yeux tous les endroits particuliers où la scène se passe sans nuire à l'unité de lieu, ici une partie d'un temple, là le vestibule d'un palais, une place

néceſſité trouver quelque élargiſſement pour le lieu, comme pour le tems. Je l'ai fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte & dans Pompée; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre, & des intérèts ſi conjoints, qu'elles puiſſent être toujours enſemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puiſſe arriver comme dans Pompée, où l'empreſſement de la curioſité naturelle fait ſortir de leurs appartemens Cléopatre au ſecond acte, & Cornélie au cinquiéme, pour aller juſques dans la grand-ſalle du palais du roi, au devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopatre & elle ont des intérèts trop divers pour expliquer les plus ſecrettes penſées en même lieu. Je pourrais en dire ce que j'ai dit de Cinna, où en général tout ſe paſſe dans Rome, & en particulier moitié dans le cabinet d'Auguſte, & moitié chez Emilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie ſerait dans l'antichambre de Rodogune, le ſecond dans la chambre de Cléopatre, le troiſiéme dans celle de Rodogune: mais ſi le quatriéme peut commencer chez cette princeſſe, il ne s'y peut achever, & ce que Cléopatre y dit à ſes deux fils l'un après l'autre, y ſerait mal placé. Le cinquiéme a beſoin d'une ſalle d'audience, où un grand peuple puiſſe être préſent. La même choſe ſe rencontre dans Héraclius. Le premier acte ſerait fort bien dans le cabinet de Phocas, & le ſecond chez Léontine; mais ſi le troiſiéme commence chez Pulchérie, il n'y peut finir, & il eſt hors d'aparence que Phocas délibère dans l'apartement de cette princeſſe de la perte de ſon frère.

Nos anciens, qui faiſaient parler leurs rois en place publique, donnaient aſſez aiſément l'unité rigoureuſe de lieu à leurs

---

publique, des rues dans l'enfoncement. Enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour montrer à l'œil tout ce que l'oreille doit entendre. L'unité de lieu eſt tout le ſpectacle que l'œil peut embraſſer ſans peine.

Nous ne ſommes point de l'avis de *Corneille* qui veut que la ſcène du menteur ſoit tantôt à un bout de la ville, tantôt à l'autre. Il était très aiſé de re-

tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas obſervée dans ſon Ajax, qui ſort du théatre afin de chercher un lieu écarté pour ſe tuer, & s'y tue à la vûe du peuple; ce qui fait juger aiſément que celui où il ſe tue n'eſt pas le même que celui d'où on l'a vû ſortir, puiſqu'il n'en eſt ſorti que pour en choiſir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois & les princeſſes de leurs apartemens; & comme ſouvent la différence & l'opoſition des intérêts de ceux qui ſont logés dans le même palais ne ſouffrent pas qu'ils faſſent leurs confidences, & ouvrent leurs ſecrets en même chambre, il nous faut chercher quelqu'autre accommodement pour l'unité de lieu, ſi nous la voulons conſerver dans tous nos poëmes: autrement il faudrait prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réuſſir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il eſt poſſible; mais comme elle ne s'accommode pas avec toute ſorte de ſujets, j'accorderais très-volontiers que ce qu'on ferait paſſer en une ſeule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'eſt pas que je vouluſſe que le théatre repréſentât cette ville toute entière, cela ferait un peu trop vaſte, mais ſeulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ſes murailles. Ainſi la ſcène de Cinna ne ſort point de Rome, & eſt tantôt l'apartement d'Auguſte dans ſon palais, & tantôt la maiſon d'Emilie. Le Menteur a les tuilleries & la place royale dans Paris: & la ſuite fait voir la priſon, & le logis de Méliſſe dans Lyon. Le Cid multiplie encor davantage les lieux particuliers ſans quitter Séville; &, comme la liaiſon de ſcène n'y eſt pas gardée, le théatre dès le premier acte eſt la maiſon de Chimène, l'apartement de l'infante dans le palais du roi, & la place pu-

médier à ce défaut en raprochant les lieux. Nous ne ſuppoſons pas même que l'action de *Cinna* puiſſe ſe paſſer d'abord dans la maiſon d'Emilie, & enſuite dans celle d'*Auguſte*. Rien n'était plus facile que de faire une décoration qui repréſentat la maiſon d'*Emilie*, celle d'*Auguſte*, une place, des rues de Rome.

blique. Le ſecond y ajoute la chambre du roi ; & ſans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle eſt inévitable, je voudrais qu'on fît deux choſes : l'une, que jamais on ne changeât dans le même acte, mais ſeulement de l'un à l'autre, comme il ſe fait dans les trois premiers de Cinna ; l'autre, que ces deux lieux n'euſſent point beſoin de diverſes décorations, & qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais ſeulement le lieu général où tous les deux ſont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Conſtantinople, &c. Cela aiderait à tromper l'auditeur, qui ne voyant rien qui lui marquât la diverſité des lieux, ne s'en apercevrait pas, à moins d'une réflexion malicieuſe & critique, dont il y en a peu qui ſoient capables, la plûpart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent repréſenter. Le plaiſir qu'ils y prennent eſt cauſe qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de juſteſſe pour s'en dégoûter, & ils ne le reconnaiſſent que par force, quand il eſt trop viſible, comme dans le Menteur & la Suite, où les différentes décorations font reconnaître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les perſonnes qui ont des intérêts opoſés, ne peuvent pas vraiſemblablement expliquer leurs ſecrets en même place, & qu'ils ſont quelquefois introduits dans le même acte, avec liaiſon de ſcène qui emporte néceſſairement cette unité ; il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraiſemblance rigoureuſe, & voir comment poura ſubſiſter le quatriéme acte de Rodogune, & le troiſiéme d'Héraclius, où j'ai marqué cette répugnance du côté des deux perſonnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les juriſconſultes admettent des fictions de droit ; & je voudrais, à leur exemple, introduire des fictions de théatre, pour établir un lieu théatral, qui ne ſerait ni l'apartement de Cléopatre, ni celui de Rodogune dans la piéce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léontine, ou de Pulchérie dans Héraclius, mais une ſalle ſur laquelle ouvrent ces divers apartemens, à qui j'attribuerais deux privilèges : l'un, que chacun de ceux qui y parleraient fût préſumé y parler avec le même ſecret que s'il était dans ſa chambre ; l'autre, qu'au lieu que

dans l'ordre commun il eſt quelquefois de la bienſéance que ceux qui occupent le théatre aillent trouver ceux qui ſont dans le cabinet pour parler à eux, ceux-ci pûſſent les venir trouver ſur le théatre, ſans choquer cette bienſéance, afin de conſerver l'unité de lieu & la liaiſon des ſcènes. Ainſi Rodogune dans le premier acte vient trouver Laonice qu'elle devrait mander pour parler à elle; & dans le quatriéme, Cléopatre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que dans l'exacte vraiſemblance ce prince devrait aller chercher ſa mère dans ſon cabinet, puiſqu'elle hait trop cette princeſſe pour venir parler à lui dans ſon apartement, où la premiére ſcène fixerait le reſte de cet acte, ſi l'on aportait ce tempérament dont j'ai parlé à la rigoureuſe unité de lieu.

Beaucoup de mes piéces en manqueront, ſi l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourai ſatisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pû y en réduire que trois, Horace, Polyeucte & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encor davantage pour ceux dont je verrai réuſſir les ouvrages ſur la ſcène avec quelque aparence de régularité. Il eſt facile aux ſpéculatifs d'être ſévères; mais, s'ils voulaient donner dix ou douze poëmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles encor plus que je ne fais, ſi-tôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte aporte leur exactitude & combien de belles choſes elle bannit de notre théatre. Quoi qu'il en ſoit, voilà mes opinions, ou, ſi vous voulez, mes héréſies touchant les principaux points de l'art; & je ne ſais point mieux accorder les règles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne ſoit aiſé d'en trouver de meilleurs moyens, & je ſerai tout pret de les ſuivre, lorſqu'on les aura mis en pratique auſſi heureuſement qu'on y a vû les miens *l*).

l) Après les exemples que *Corneille* donna dans ſes piéces, il ne pouvait guères donner de préceptes plus utiles que dans ces diſcours.



VIE

DE PIERRE CORNEILLE,

PAR

BERNARD DE FONTENELLE son neveu.

PIERRE CORNEILLE nâquit à Rouen en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux & forêts en la vicomté de Rouen, & de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnaissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût, & sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent ; & ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle. Le nouveau-venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette avanture excita dans Corneille un talent qu'il ne connaissait pas ; & sur ce léger sujet il fit la comedie de *Mélite*, qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original ; on conçut que la comédie allait se perfectionner, & sur la *a*) confiance qu'on eut du nouvel auteur qui paraissait, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plûpart des gens qui trouvent les six ou sept premières piéces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudraient retrancher de son recueil,

---

a) Comme on a promis des notes grammaticales, il est juste d'observer que la *confiance du nouvel auteur* est une faute de langue. On a de la confiance en quelqu'un, dans le mérite & les talens de quelqu'un ; mais non pas *du* mérite & *des* talens. On a de la défiance *de*, & de la confiance *en*. Cette remarque est pour les étrangers ; ils pourraient être induits en erreur par cette inadvertance de Mr. de Fontenelle, qui écrivait d'ailleurs avec autant de pureté que de grace & de finesse.

b) Ce qu'on ne peut lire, ne peut

cueil, & les faire oublier à jamais. Il eſt certain que ces piéces ne ſont pas belles; mais outre qu'elles ſervent à l'hiſtoire du théatre, elles ſervent beaucoup auſſi à la gloire *b*) de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage & le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui eſt fort médiocre, n'a pû partir que d'un génie ſublime; & tel autre ouvrage qui eſt aſſez beau, a pû partir d'un génie aſſez médiocre. Chaque ſiécle a un certain degré de lumière qui lui eſt propre. Les eſprits médiocres demeurent au-deſſous de ce degré: les bons eſprits y atteignent: les excellens le paſſent, ſi on le peut paſſer. Un homme né avec des talens, eſt naturellement porté par ſon ſiécle au point de perfection où ce ſiécle eſt arrivé; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit juſques-là. Mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le ſoutienne, il ne s'apuie que ſur ſes propres forces, il devient ſupérieur aux ſecours dont il s'eſt ſervi. Ainſi deux auteurs, dont l'un ſurpaſſe extrêmement l'autre par la beauté de ſes ouvrages, ſont néanmoins égaux en mérite, s'ils ſe ſont également élevés chacun au-deſſus de ſon ſiécle. Il eſt vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre, mais ce n'eſt pas qu'il ait eu plus de force, c'eſt ſeulement qu'il a pris ſon vol d'un lieu plus élevé. Par la même raiſon, de deux auteurs dont les ouvrages ſont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie ſublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il ſuffit donc de le conſidérer en lui-même. Mais pour juger du mérite de l'au-

guères ſervir à la gloire de l'auteur. La gloire eſt le concert des louanges conſtantes du public. Deux ou trois littérateurs qui diront d'un ouvrage mauvais en ſoi, *cet ouvrage était bon pour ſon tems*, ne procureront à l'auteur aucune gloire. Corneille n'eſt point un grand homme pour avoir fait de mauvaiſes comédies, bien moins mauvaiſes que celles de ſon tems, mais pour avoir fait des tragédies infiniment ſupérieures à celles de ſon tems, & dans leſquelles il y a des morceaux ſupérieurs à tous ceux du théatre d'Athènes.

teur, il faut le comparer à ſon ſiécle. Les premiéres piéces de Corneille, comme nous avons déja dit, ne ſont pas belles: mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* eſt divine, ſi vous la liſez après les piéces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théatre y eſt ſans comparaiſon mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les ſcènes plus agréables; ſurtout, & c'eſt ce que Hardy n'avait jamais attrapé, il y règne un air aſſez noble, & la converſation des honnètes gens n'y eſt pas mal repréſentée. Juſques-là on n'avait guères connu que le comique le plus bas, ou un tragique aſſez plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette piéce était trop ſimple, & avait trop peu d'événemens. Corneille piqué de cette critique, fit *Clitandre*, & y ſema les incidens & les avantures avec une très-vicieuſe profuſion, plus pour cenſurer le goût du public, que pour s'y accommoder. Il parait qu'après cela il lui fut permis de revenir à ſon naturel. La *Galerie du Palais*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place Royale*, ſont plus raiſonnables.

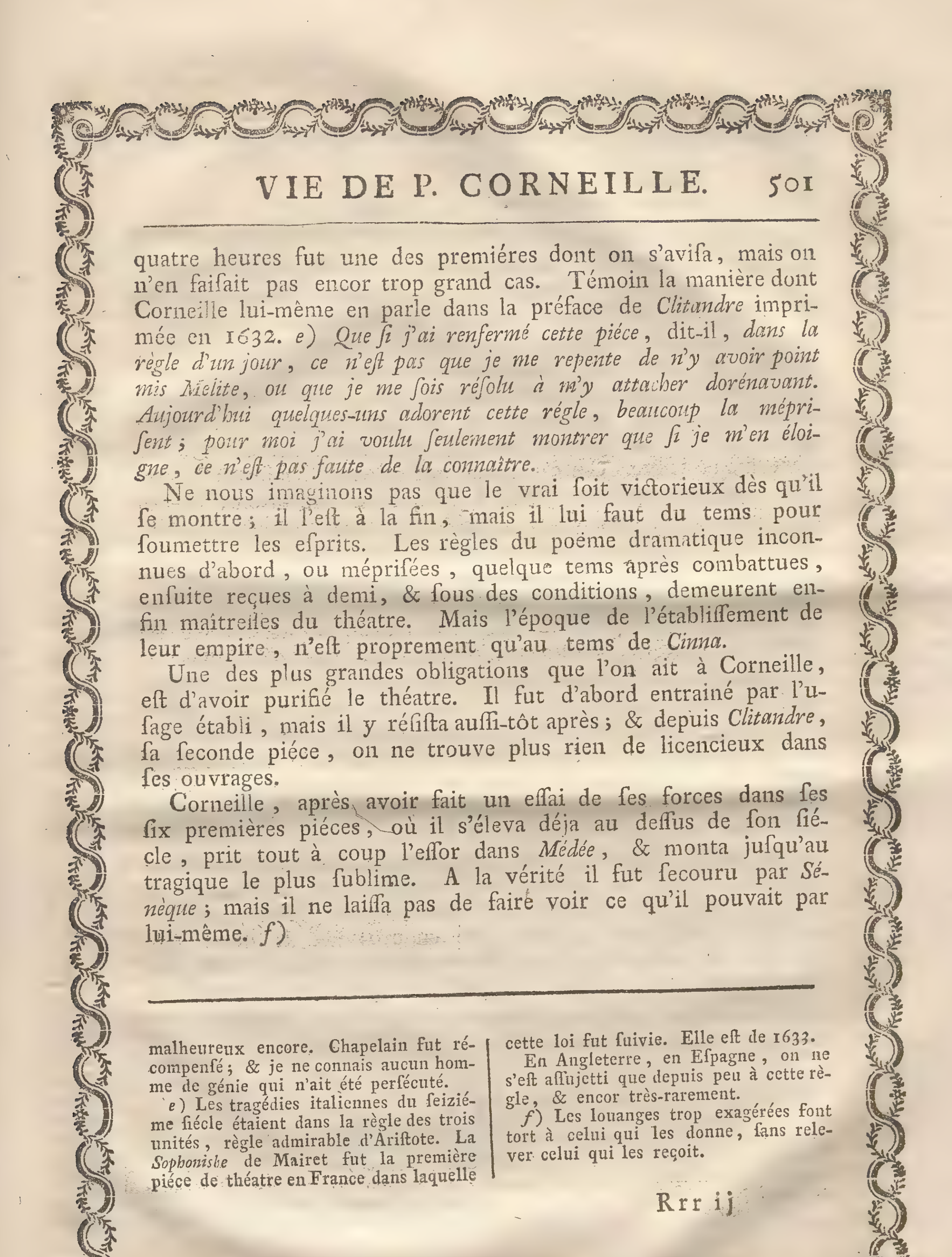
Nous voici dans le tems où le théatre devint floriſſant par la faveur du cardinal *c*) de Richelieu. Les princes & les miniſtres n'ont qu'à commander qu'il ſe forme des poëtes, *d*) des peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes eſpèces, qui n'attendent pour ſe déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs graces. La nature eſt toujours prête à ſervir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théatre des anciens, & à ſoupçonner qu'il pouvait avoir des règles. Celle des vingt-

---

c) Malgré le cardinal de Richelieu, qui voulant être poëte voulut humilier Corneille & élever les mauvais auteurs.

d) C'eſt de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre Le Pouſſin fut perſécuté, & les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres qui avaient déja donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompenſés. Rameau avait fait tous ſes bons ouvrages de muſique au milieu des plus grandes traverſes, & Corneille lui-même fut très-peu encouragé. Homère vécut errant & pauvre. Le Taſſe fut le plus malheureux des hommes de ſon tems. Camoens & Milton furent plus



quatre heures fut une des premiéres dont on s'avisa, mais on n'en faisait pas encor trop grand cas. Témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre* imprimée en 1632. *e*) *Que si j'ai renfermé cette piéce*, dit-il, *dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Melite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle, beaucoup la méprisent; pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître.*

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut du tems pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique inconnues d'abord, ou méprisées, quelque tems après combattues, ensuite reçues à demi, & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théatre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire, n'est proprement qu'au tems de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille, est d'avoir purifié le théatre. Il fut d'abord entrainé par l'usage établi, mais il y résista aussi-tôt après; & depuis *Clitandre*, sa seconde piéce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières piéces, où il s'éleva déja au dessus de son siécle, prit tout à coup l'essor dans *Médée*, & monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par *Sénèque*; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvait par lui-même. *f*)

malheureux encore. Chapelain fut récompensé; & je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté.

e) Les tragédies italiennes du seiziéme siécle étaient dans la règle des trois unités, règle admirable d'Aristote. La *Sophonisbe* de Mairet fut la première piéce de théatre en France dans laquelle cette loi fut suivie. Elle est de 1633.

En Angleterre, en Espagne, on ne s'est assujetti que depuis peu à cette règle, & encor très-rarement.

f) Les louanges trop exagérées font tort à celui qui les donne, sans relever celui qui les reçoit.

Enſuite il retomba dans la comédie ; &, ſi j'oſe dire ce que j'en penſe, la chûte fut grande. L'*Illuſion comique*, dont je parle ici, eſt une piéce irrégulière & bizarre, & qui n'excuſe point par ſes agrémens ſa bizarrerie & ſon irrégularité. Il y domine un perſonnage de *Capitan*, qui abat d'un ſoufle le grand Sophi de Perſe & le grand Mogol, & qui une fois en ſa vie avait empêché le ſoleil de ſe lever à ſon heure preſcrite, parce qu'on ne trouvait point l'Aurore, qui était couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode : mais qui repréſentaient-ils ? A qui en voulait-on ? Eſt-ce qu'il faut outrer nos folies juſqu'à ce point-là pour les rendre plaiſantes ? En vérité ce ſerait nous faire trop d'honneur.

Après *l'Illuſion comique*, Corneille ſe releva, plus grand & plus fort que jamais, & fit *le Cid.* Jamais piéce de théatre n'eut un ſi grand ſuccès. Je me ſouviens d'avoir vû en ma vie un homme de guerre, & un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde ne connaiſſaient que *le Cid.* L'horrible barbarie où ils vivaient, n'avait pû empêcher le nom du *Cid* d'aller juſqu'à eux. Corneille avait dans ſon cabinet cette piéce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'Eſclavonne, & la Turque. Elle était en Allemand, en Anglais, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avait rendue vers pour vers. *g*) Elle était en Italien, &, ce qui eſt plus étonnant, en Eſpagnol. Les Eſpagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce, dont l'original leur apartenait. M. Peliſſon, dans ſon hiſtoire de l'académie, dit qu'en pluſieurs provinces de France il était paſſé en proverbe de dire : *Cela eſt beau comme le Cid.* *h*) Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtaient pas, & à la cour, où

g) On en uſe encor ainſi en Italie, & même en Angleterre. Il y a de nos ouvrages de poëſie traduits en ces deux langues, vers pour vers ; & ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'ils ſont aſſez bien traduits.

h) J'oſe plutôt penſer qu'il faut s'en prendre à *Cinna*, qui fut mis par toute la cour au-deſſus du *Cid*, quoiqu'il ne fût pas ſi touchant.

i) Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille, que

c'eût été très-mal parler que de s'en ſervir ſous le miniſtére du cardinal de Richelieu. *i*)

Ce grand-homme avait la plus vaſte ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France preſque abſolument, d'abaiſſer la redoutable maiſon d'Autriche, de remuer toute l'Europe à ſon gré, ne lui ſuffiſait point; il y voulait joindre encor celle de faire des comédies. Quand *le Cid* parut, il en fut auſſi allarmé que s'il avait vû les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & il ſe mit à leur tête. *k*) Scudéry publia ſes obſervations ſur le Cid, adreſſées à l'académie Françaiſe, qu'il en faiſait juge, & que le cardinal ſon fondateur ſollicitait puiſſamment contre la piéce accuſée. Mais afin que l'académie pût juger, ſes ſtatuts voulaient que l'autre partie, c'eſt-à-dire Corneille, y conſentit. On tira donc de lui une eſpèce de conſentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, & qu'il donna pourtant avec aſſez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil miniſtre, & qui était ſon bienfaiteur? *l*) car il récompenſait comme miniſtre, ce même mérite dont il était jaloux comme poete; & il ſemble que cette grande ame ne pouvait pas avoir des faibleſſes, qu'elle ne réparât en même tems par quelque choſe de noble.

L'académie Françaiſe donna ſes ſentimens ſur *le Cid*, & cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naiſſante. Elle ſut conſerver tous les égards qu'elle devait, & à la paſſion du cardinal, & à l'eſtime prodigieuſe que le public avait conçue du *Cid*. Elle ſatisfit le cardinal, en re-

---

quand Scudéry eut donné ſa mauvaiſe piéce de l'*Amour tyrannique*, que le cardinal trouvait divine, Sarrazin, par ordre de ce miniſtre, fit une mauvaiſe préface, dans laquelle il louait Hardy, ſans oſer nommer Corneille.

k) Voyez ces écrits imprimés à la ſuite du *Cid*.

l) Pierre Corneille avait le malheur de recevoir une petite penſion du cardinal, pour avoir quelque tems travaillé ſous lui aux piéces des cinq auteurs.



prenant exactement tous les défauts de cette piéce ; & le public, en les reprenant avec modération, & même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encor dans les *Horaces*; enfin il alla jusqu'à *Cinna* & à *Polyeucte*, au dessus desquels il n'y a rien. *m*)

Ces piéces-là étaient d'une espèce inconnue, & l'on vit un nouveau théatre. Alors Corneille par l'étude d'*Aristote* & d'*Horace*, par son expérience, par ses réflexions, & plus encor par son génie, trouva les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théatre Français. Il lui a donné le premier une forme raisonnable, il l'a porté à son plus haut point de perfection, & a laissé son secret à qui s'en poura servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce tems-là. La piéce y fut aplaudie autant que le demandaient la bienséance, & la grande réputation que l'auteur avait déja. Mais quelques jours après Voiture vint trouver Corneille, *n*) & prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il pensait, que sur-tout le christianisme avait extrêmement déplu. Corneille allarmé, vou-

m) On peut croire que Fontenelle parle ainsi, moins parce qu'il était neveu du grand Corneille que parce qu'il était l'ennemi de Racine, qui avait fait contre lui une épigramme piquante à laquelle il avait répondu par une épigramme plus violente encore. Les connaisseurs pensent qu'*Athalie* est très-supérieure à *Polyeucte*, par la simplicité du sujet, par la régularité, par la grandeur des idées, par la sublimité de l'expression, par la beauté de la poësie. Il est vrai que ces connaisseurs reprochent au prêtre Joad d'être impitoyable & fanatique, de dire à sa femme qui parle à Mathan, *Ne craignez-vous pas que ces murailles ne tombent sur vous, & que l'enfer ne vous engloutisse ?* d'aller beaucoup au-delà de son ministère, d'empêcher qu'Athalie n'élève le petit Joas qui est son seul héritier, de faire tomber la reine dans le piége, d'ordonner son suplice comme s'il était son juge, de prendre enfin le brave Abner pour dupe. On reproche à Mathan de se vanter de ses crimes: on reproche à la piéce des longueurs. Presque tous ces défauts sont ceux du sujet ;

lut retirer la piéce d'entre les mains des comédiens qui l'aprenaient : mais enfin il la leur laiſſa ſur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouait point, parce qu'il était trop mauvais acteur. Etait-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet ?

Pompée ſuivit *Polyeucte*. Enſuite vint le *Menteur*, piéce comique, & preſque entiérement priſe de l'eſpagnol, ſelon la coutume de ce tems-là.

Quoique le *Menteur* ſoit très-agréable, & qu'on l'aplaudiſſe encor aujourd'hui ſur le théatre, j'avoue que la comédie n'était point encor arrivée à ſa perfection. Ce qui dominait dans les piéces, c'était l'intrigue & les incidens, erreurs de nom, déguiſemens, lettres interceptées, avantures nocturnes ; & c'eſt pourquoi on prenait preſque tous les ſujets chez les eſpagnols qui triomphent ſur ces matières. Ces piéces ne laiſſaient pas d'être fort plaiſantes, & pleines d'eſprit. Témoin *le Menteur* dont nous parlons, *Don Bertrand de Cigaral*, *le Géolier de ſoi-même*. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie était inconnue ; on ne ſongeait point aux mœurs & aux caractères ; on allait chercher bien loin le ridicule dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'aviſait point de l'aller prendre dans le cœur humain, où eſt ſa principale habitation *o*). Molière eſt le premier qui l'ait été cher-

---

mais le grand mérite de cette tragédie eſt d'être la première qui ait intéreſſé ſans amour, au lieu que dans *Polyeucte* le plus grand mérite eſt l'amour de Sévère.

n) C'eſt qu'on n'avait encor vû que les comédies de *la Paſſion* & des *Actes des Apôtres*. D'ailleurs il faut peut-être pardonner à l'hôtel Rambouillet d'avoir condamné l'imprudence puniſſable de Polyeucte & de Néarque, qui exercent dans le temple une violence que Dieu n'a jamais commandée. On pouvait craindre encor qu'un homme qui réſigne ſa femme à ſon rival, ne paſsât pour un imbécille plutôt que pour un bon chrétien. Le caractère bas de Félix pouvait déplaire ; mais on ne faiſait pas réflexion que Sévère & Pauline feraient réuſſir la piéce.

o) Fontenelle oublie ici que la comédie du *Menteur* eſt une piéce de caractère. Il y a beaucoup d'incidens, il en faut auſſi. Les piéces de Molière n'en ont peut-être pas aſſez. Tous ſervent à faire paraître le caractère du *Menteur*.

On avait longtems avant Molière plu-



cher là, & celui qui l'a le mieux mis en œuvre : Homme inimitable, & à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme *le Menteur* eut beaucoup de ſuccès, Corneille lui donna une ſuite, mais qui ne réuſſit guère. Il en découvre lui-même la raiſon dans les examens qu'il a faits de ſes piéces. Là il s'établit juge de ſes propres ouvrages, & en parle avec un noble déſintéreſſement, dont il tire en même tems le double fruit, & de prévenir l'envie ſur le mal qu'elle en pourrait dire, & de ſe rendre lui-même croyable ſur le bien qu'il en dit.

A la *Suite du Menteur* ſuccéda *Rodogune*. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ſes piéces, il falait choiſir entre *Rodogune* & *Cinna*; & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé ſans beaucoup de peine qu'il était pour *Rodogune*. Il ne m'apartient nullement de prononcer ſur cela : mais peut-être préférait-il *Rodogune*, parce qu'elle lui avait extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à diſpoſer le ſujet. Peut-être voulait-il, en mettant ſon affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paraît être de l'autre. Pour moi, ſi j'oſe le dire, je ne mettrais point le différend entre *Rodogune* & *Cinna*; il me parait aiſé de choiſir entr'elles ; & je connais quelque piéce * de Corneille, que je ferais paſſer encor avant la plus belle des deux.

On aprendra dans les examens de Pierre Corneille, mieux que l'on ne ferait ici, l'hiſtoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *Don Sanche d'Aragon*, d'*Andromède*, de *Nicomède* & de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* & *Don Sanche d'Aragon* réuſſirent fort peu, & pourquoi *Pertharite* tomba abſolument. On ne put ſouffrir dans *Théodore* la ſeule idée du péril de la proſtitution ; & ſi le public était devenu ſi délicat, à qui Corneille devait-il

ſieurs piéces dans ce goût en Eſpagne, le *Menteur*, le *Jaloux*, l'*Impie*, ou le *Convié de Pierre*, traduit depuis par Molière ſous le nom du *Feſtin de Pierre*.

* *Polyeucte*.

devait-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui le viol réussissait dans les piéces de *Hardy*. Il manqua à *D. Sanche un suffrage illustre*, qui lui fit manquer tous ceux de la cour. Exemple assez commun de la soumission des français à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume, fut encor sans comparaison plus insuportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avait été dans *Théodore*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & *Bélisaire* demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégouta du théatre, & déclara qu'il y renonçait, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; & cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poësie, & des autres talens de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, & c'est ce qu'on apelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui aporte, sont la séchereſſe & la dureté; & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent plus de prise aux ravages du tems: ce sont ceux qui avaient de la grandeur, quelque chose de fier & d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec & de dur. C'est à peu près ce qui arriva à Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avait poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvait souffrir qu'ils allassent; il commença de tems en tems à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans *p*) *Pertharite* une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste,

p) Tout cela est dit mal à propos; *Pertharite* est de 1653. Corneille n'avait que quarante-sept ans.

pourvû qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; & il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas gouté *q*).

Après *Pertharite*, Corneille rebuté du théatre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, & peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvait demeurer oisif. *r*) Cet ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théatre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers qui était naturelle à Corneille, & je crois même qu'absolument la forme de vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'irait pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel & tendre, à quoi la négligence même du stile aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'*Imitation* en vers. Mais enfin sollicité par *M. Fouquet*, qui négocia en sur-intendant des finances, & peut-être encor plus poussé par son panchant naturel, il se rengagea au théatre. M. le sur-intendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuses que lui aurait pû fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe*; Thomas Corneille son frère prit *Camma*, qui était le second. Je ne sais quel fut le troisiéme.

---

q) Comme s'il n'y avait que cela de mauvais dans *Pertharite*.

r) Il y a une grande différence entre le débit & le succès. Les jésuites qui avaient un très-grand crédit firent lire le livre à leurs dévotes, & dans

La réconciliation de Corneille & du théatre fut heureuse: *Œdipe* réussit fort bien.

La *Toison d'Or* fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi, & c'est la plus belle piéce à machines que nous ayons. Les machines qui sont ordinairement étrangères à la piéce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là : & sur-tout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la piéce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* & *Sophonisbe*. Dans la premiére de ces deux piéces la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe; & l'idée qu'on pourrait se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler, est encor surpassée par la scène de *Pompée* & de *Sertorius*. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les romains. *Sophonisbe* avait déja été traitée par *Mairet* avec beaucoup de succès, & Corneille avoue qu'il se trouvait bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si *Mairet* avait joui de cet aveu, il en aurait été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de P. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une scène d'*Agésilas* & de *Lysander*, qui ne pourrait pas facilement être d'un autre.

Après *Agésilas* vint *Othon*, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs, du même pinceau dont il avait peint les vertus de la République.

En ce tems-là des piéces d'un caractère fort différent des siennes, parurent avec éclat sur le théatre. Elles étaient pleines de tendresse & de sentimens aimables. Si elles n'allaient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étaient bien éloignées

les couvents. Ils le prônaient, on l'achetait, & on s'ennuyait. Aujourd'hui ce livre est inconnu. L'*Imitation* de *Jésus* n'est pas plus faite pour être mise en vers qu'une épitre de S. Paul.

de tomber dans des défauts choquans. Une élévation qui n'était pas du premier degré, beaucoup d'amour, un ſtile très agréable, & d'une élégance qui ne ſe démentait point, une infinité de traits vifs & naturels, un jeune auteur: voilà ce qu'il falait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théatre français. Auſſi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le gout du ſiécle ſe trouva donc entiérement du côté d'un genre de tendreſſe moins noble, & dont le modèle ſe retrouvait plus aiſément dans la plûpart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fiérement d'avoir de la complaiſance pour ce nouveau goût. *s*) Peut-être croira-t-on que ſon âge ne lui permettait pas d'en avoir. Ce ſoupçon ſerait très-légitime, ſi l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Pſyché* de Molière, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'eſt abandonné à un excès de tendreſſe, dont il n'aurait pas voulu deshonorer ſon nom.

Il ne pouvait mieux braver ſon ſiécle qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il règne dans cette piéce une férocité noble, que lui ſeul pouvait attraper. La ſcène où *Attila* délibère s'il ſe doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, eſt une des belles choſes qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel, dont tout le monde ſait l'hiſtoire. Une princeſſe * fort touchée des choſes d'eſprit, *t*) & qui eût pû les mettre à la mode dans un pays barbare, eut beſoin de beaucoup d'adreſſe pour faire trouver les deux combattans ſur le champ de bataille, ſans qu'ils ſuſſent où on les menait. Mais à qui demeura la victoire? Au plus jeune.

Il ne reſte plus que *Pulchérie* & *Suréna*, tous deux ſans comparaiſon meilleurs que *Bérénice*, tous deux dignes de la vieil-

s) Au contraire, il n'a fait aucune piéce ſans amour.

* *Henriette-Anne d'Angleterre.*

t) La princeſſe Henriette, belle-ſœur de Louis XIV, ne propoſa pas ſeulement ce ſujet parce qu'elle était touchée des choſes d'eſprit, mais parce que ce ſujet était à pluſieurs égards ſa propre avanture.

La victoire ne demeura pas à Racine ſeulement parce qu'il était le plus jeune, mais parce que ſa piéce eſt incom-

leſſe d'un grand homme. Le caractère de *Pulchérie* eſt de ceux que lui ſeul ſavait faire, & il s'eſt dépeint lui-même avec bien de la force dans *Martian*, qui eſt un vieillard amoureux. Le cinquiéme acte de cette piéce eſt tout-à-fait beau. On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que ſon trop de mérite & de trop grands ſervices rendent criminel auprès de ſon maître; & ce fut par ce dernier effort que Corneille termina ſa carrière.

La ſuite de ſes piéces repréſente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme, qui pouſſe le travail juſqu'à la fin de ſa vie. Ses commencemens ſont faibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par raport à ſon ſiécle. Enſuite il va auſſi haut que ſon art peut atteindre. A la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, & n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675. Corneille renonça tout de bon aû théatre, & ne penſa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penſer beaucoup la derniére année de ſa vie.

Je n'ai pas crû devoir interrompre la ſuite de ſes grands ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins conſidérables, qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait, étant jeune, quelques petites piéces de galanterie, qui ſont répandues dans des recueils. On a encor de lui quelques petites piéces de cent ou de deux cent vers au roi, ſoit pour le féliciter de ſes victoires, ſoit pour lui demander des graces, ſoit pour le remercier de celles qu'il en avait reçûes. Il a traduit deux ouvrages Latins du *P. de la Ruë*, tous deux d'aſſez longue haleine, & pluſieurs petites piéces de *M. de San-*

parablement meilleure que celle de Corneille, qui tomba & qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais ſujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son goût épuré, ſon eſprit flexible, ſa diction toujours élégante, ſon ſtile toujours châtié & toujours charmant, étaient propres à toutes les matières, & Corneille ne pouvait guères traiter heureuſement que des ſujets conformes au caractère de ſon génie.

teuil. Il estimait extrêmement ces deux poëtes. Lui-même faisait fort bien des vers latins, & il en fit sur la campagne de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en français, mais que les meilleurs poëtes latins en prirent l'idée, & les mirent encor en latin. Il avait traduit sa premiére scène de *Pompée* en vers du stile de *Sénèque* le tragique, pour lequel il n'avait pas d'aversion, non plus que pour *Lucain.* Il falait aussi qu'il n'en eût pas pour *Stace* fort inférieur à *Lucain*, puisqu'il en a traduit en vers & publié les deux premiers livres de la Thébaïde. Ils ont échapé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un tems pour en retrouver quelque exemplaire.

Corneille était assez grand, & assez plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phisionomie vive, des traits fort marqués, & propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout-à-fait nette; il lisait ses vers avec force, mais sans grace.

Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont raport au théatre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait; & pour trouver le grand Corneille, il le falait lire.

Il était mélancolique. Il lui falait des sujets plus solides pour

---

u) Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théatre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs & des tableaux de dévotion. Tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théatre qui est condamnable, mais l'abus du théatre. Or les piéces étant aprouvées par les magistrats, & ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté parce que les comédies des mimes étaient obscènes du tems des premiers chrétiens, & que les autres spectacles étaient consacrés chez les romains & chez les grecs par les cérémonies de leur religion. Elles étaient regardées comme un acte d'idolâtrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des piéces très-morales,

espérer & pour se réjouïr, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque, & quelquefois rude en aparence; au fond il était très-aisé à vivre, bon mari[1], bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avait l'ame fiére & indépendante, nulle souplesse, nul manège; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour, il y aportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, & un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causaient de l'effroi & de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup raporté, il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être, mais il eût falu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, & par des soins qu'il ne pouvait prendre. Il ne s'était point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir: mais s'il était sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confiait trop peu à son rare mérite, & croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle, il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de religion, & plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses piéces de théatre, *u*) & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentimens

parce qu'il y en a eu autrefois de scandaleuses. Les fanatiques qui par une jalousie secrette ont prétendu flétrir les chefs-d'œuvres de Corneille, n'ont pas songé combien cet outrage révolte des hommes de génie: ils font un tort irréparable à la religion chrétienne, en aliénant d'elle des esprits très-éclairés, qui ne peuvent souffrir qu'on avilisse le plus beau des arts.

Le public éclairé préférera toujours les Sophocles, les Euripides, les Térences, aux Baïus, Jansénius, du Verger, de Hauranne, Quênel, Petit-Pied, & à tous les gens de cette espèce.

Au reste cette persécution fanatique ne s'est vûe qu'en France. On a tempéré en Espagne, en Italie, les anciennes rigueurs qui étoient absurdes. On ne les connait point en Angleterre. Les

qui règnent dans ſes ouvrages, & de la vertu qu'il a miſe juſques dans l'amour.

Fin de la Vie de P. Corneille.

Comme

vainqueurs de Blindheim & les maîtres des mers, les contemporains de Neuton, de Loke, d'Adiſſon & de Pope, ont rendu des honneurs aux beaux arts.

Le grand Corneille avait projetté un ouvrage pour répondre aux détracteurs du théatre.

Comme on achevait cette édition, il eſt tombé entre les mains de l'éditeur je ne ſais quel livre intitulé, *Réflexions morales; politiques, hiſtoriques & litéraires ſur le théatre*, ſans nom d'auteur; à Avignon, chez *Marc Chave* imprimeur & libraire.

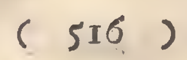
L'auteur paraît être un de ces fanatiques qui commencent depuis quelque tems à lever la tête, & qui ſe déclarent les ennemis des rois, des loix, des uſages & des beaux arts. Cet homme pouſſe la démence juſqu'à traiter Corneille d'impie. Il dit que le parallèle continuel que Corneille fait des hommes avec les dieux, fait tout le ſublime de ſes piéces. Il anathématiſe ces beaux vers que Cornélie dans la mort de Pompée adreſſe aux cendres de ſon mari:

Oui, je jure des dieux la puiſſance ſuprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous êtes plus cher à ce cœur affligé, &c.

& voici comme cet homme s'exprime:

„ Mettre des cendres au-deſſus de la puiſſance des dieux „ qu'on adore, eſt-il rien de plus faux & de plus inſenſé? „ Cette penſée tournée & retournée, eſt répétée en mille en- „ droits dans les tragédies de Corneille. Ce fou, qui aux pe- „ tites maiſons ſe diſait le Père éternel, & cet autre qui ſe „ croyait Jupiter, ne parlaient pas plus folement, *&c.*

Il faut voir quel eſt ici le fou, ſi c'eſt le grand Corneille ou ſon détracteur. Ce pauvre homme n'a pas compris, que, *pour dire encor plus*, ne ſignifie pas, & ne peut ſignifier que la cendre de Pompée eſt au-deſſus de la Divinité, mais que la cendre de ſon époux eſt plus chère à Cornélie que les dieux qui n'ont pas ſecouru Pompée. Ce ſentiment qui échape à une douleur exceſſive, n'a jamais déplu à perſonne. Le détracteur prétend-il qu'on doive ſur le théatre adorer dévotement



Jupiter & Vénus ? que prétend-il ? que veut-il ? & qui de Corneille ou de lui mérite les petites maiſons ? Laiſſons ces miſérables compiler des déclamations ignorées. Le mépris qu'on a pour eux eſt égal au reſpect qu'on a pour le grand Corneille.



DISCOURS

Prononcé par PIERRE CORNEILLE, *Avocat général à la Table de Marbre de Normandie, le* 22 *Janvier* 1647, *lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françaiſe, à la place de Monſieur Maynard.*

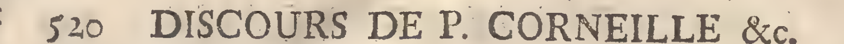
MESSIEURS,

S'IL eſt vrai que ce ſoit un avantage pour dépeindre les paſſions que de les reſſentir, & que l'eſprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche que pour les idées qu'il emprunte de ſon imagination, j'avoue qu'il faut que je condamne tous les aplaudiſſemens qu'ont reçu juſqu'ici mes ouvrages, & que c'eſt injuſtement qu'on m'attribue quelque adreſſe à décrire les mouvemens de l'ame, puiſque dans la joye la plus ſenſible dont je ſois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puiſſent faire concevoir la moindre partie. Ainſi je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devait achever, puiſqu'elle me jette dans la néceſſité de vous montrer mon faible, prenant poſſeſſion des graces qu'il vous a plu me faire: je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune, que ſon caprice n'élève au plus haut de la roue ſans aucun mérite, que pour mettre plus en vûe les taches de la fange dont elle les a tirés.

Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurais de la peine à m'en consoler, si je ne considérais que vous rapellerez aisément en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joye n'est qu'un épanouïssement du cœur, &, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, une certaine liquéfaction intérieure, qui s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son ame; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages & des tempêtes, dont les éclats sortent au dehors avec impétuosité & violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur, qui tient quelque chose de l'extase, & qui se contentant de se mêler & de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu nos grands maîtres du théatre, qui n'ont jamais amené leurs héros jusqu'à la félicité qu'ils leur ont fait espérer, qu'ils ne se soient arrêtés là tout aussi-tôt, sans faire des efforts inutiles à représenter leur satisfaction, dont ils savaient bien qu'ils ne pouvaient venir à bout.

Vous êtes trop équitables, pour exiger de leur écolier une chose dont leurs exemples n'ont pû l'instruire, & vous aurez même assez de bonté pour supléer à ce défaut, & juger de la grandeur de ma joie par celle de l'honneur que vous m'avez fait, en me donnant une place dans votre illustre compagnie. Et véritablement, Messieurs, quand je n'aurais pas une connaissance particulière du mérite de ceux qui la composent; quand je n'aurais pas tous les jours entre les mains les admirables chefs-d'œuvres qui partent des vôtres; quand je ne saurais enfin autre chose de vous, sinon que vous êtes le choix de ce grand génie, qui n'a fait que des miracles, feu monsieur le cardinal de Richelieu; je serais l'homme du monde le

plus dépourvû de ſens commun, ſi je n'avais pas pour vous une eſtime & une vénération toujours extraordinaire, quand je vois que de la même main, dont ce grand homme ſapait les fondemens de la monarchie d'Eſpagne, il a daigné jetter ceux de votre établiſſement, & confier à vos ſoins la pureté d'une langue, qu'il voulait faire entendre, & dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire, & j'en tire encor cet avantage, qu'il eſt impoſſible que de vos ſavantes aſſemblées, où vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures & les parfaites connaiſſances, qui donnant une meilleure forme à ces heureux talens, dont la nature m'a favoriſé, mettront en un plus haut degré ma réputation, & feront remarquer aux plus groſſiers, même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y ſera coulé du vôtre, & quels nouveaux ornemens le bonheur de votre communication y aura ſemés. Oſerai-je vous dire toutefois, Meſſieurs, parmi cet excès d'honneur, & ces avantages infaillibles, que ce n'eſt pas de vous que j'attens ni les plus grands honneurs, ni les plus grands avantages? Vous vous étonnerez, ſans doute, d'une civilité ſi étrange: mais bien loin de vous en offenſer, vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité, quand je vous aurai nommé monſeigneur le chancelier, & que je vous aurai dit que c'eſt de lui que j'eſpère & ces honneurs & ces avantages dont je vous parle, puiſqu'il a bien voulu être le protecteur d'un corps ſi fameux, & qu'on peut dire en quelque ſorte n'être que d'eſprit; en devenir un des membres, c'eſt devenir en même tems une de ſes créatures, & puiſque par l'entrée que vous m'y donnez je trouve & plus d'occaſions, & plus de facilité de lui rendre mes



devoirs plus ſouvent, j'ai quelque droit de me promettre, qu'étant illuminé de plus près, je pourai répandre à l'avenir dans tous mes ouvrages, avec plus d'éclat & de vigueur, les lumières que j'aurai reçues de ſa préſence. Comme c'eſt un bien que je devrai entiérement à la faveur de vos ſuffrages, je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnaiſſance envers ceux qui me l'ont procuré; & qu'encor qu'il ſoit très-vrai que vous ne pourriez donner cette place à perſonne, qui ſe ſentit plus incapable de la remplir, il n'eſt pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à perſonne, ni qui l'eût plus ardemment ſouhaitée, ni qui s'en tînt votre redevable en un plus haut point, ni qui eût enfin plus de paſſion de contribuer de tous ſes ſoins & de toutes ſes forces au ſervice d'une compagnie ſi célèbre, à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs ſans les mériter *.

---

* Les belles ſcènes du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, valent mieux que cette harangue. Il le faut avouer.

Fin du Huitiéme & dernier Volume.

TABLE

des piéces contenues dans ce huitiéme volume.

TABLE.

Fin de la Table.





212/67
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600717970
1 28576792


212
THEATRE
DE
CORNEIL
TOM VIII
67


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm